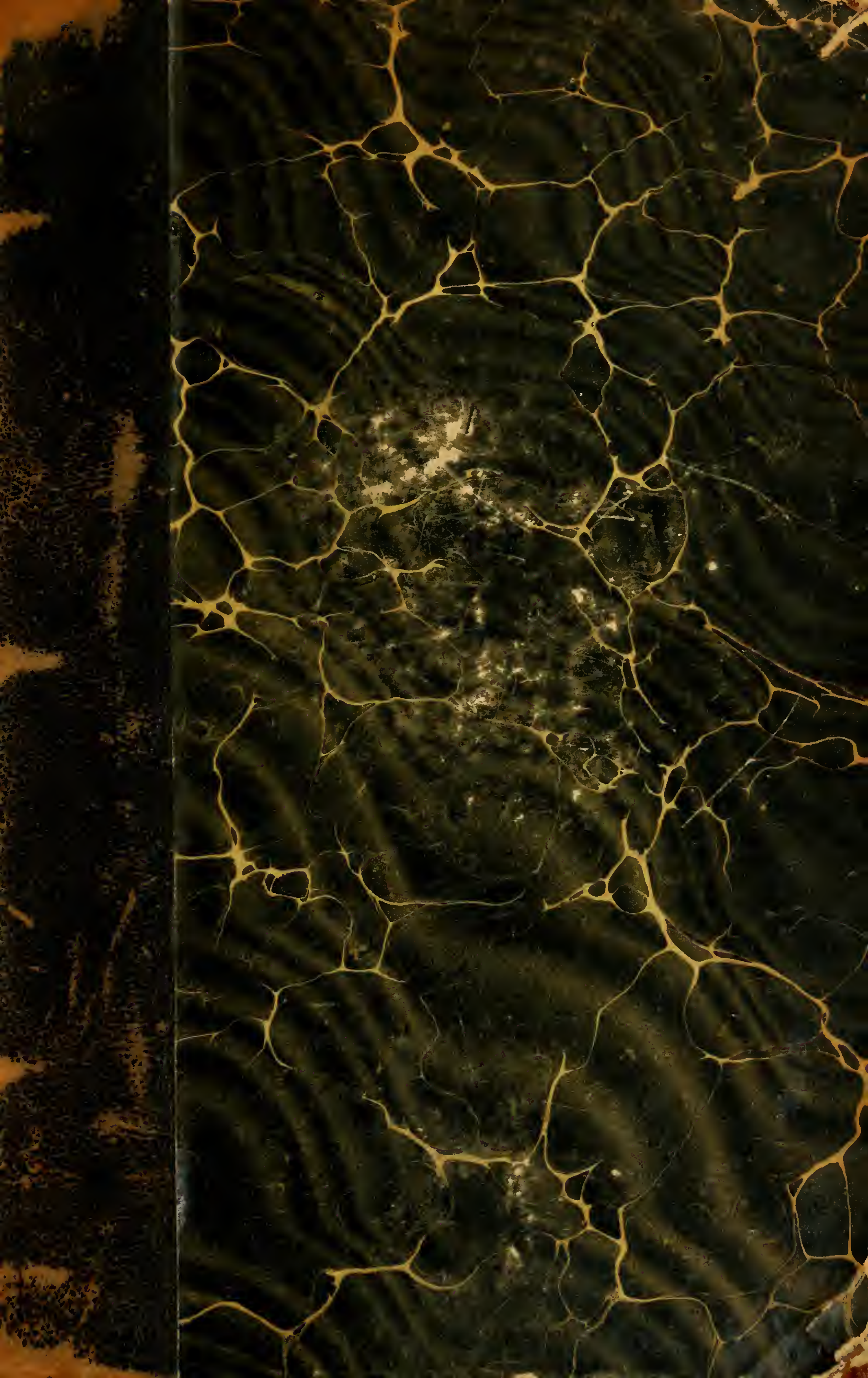
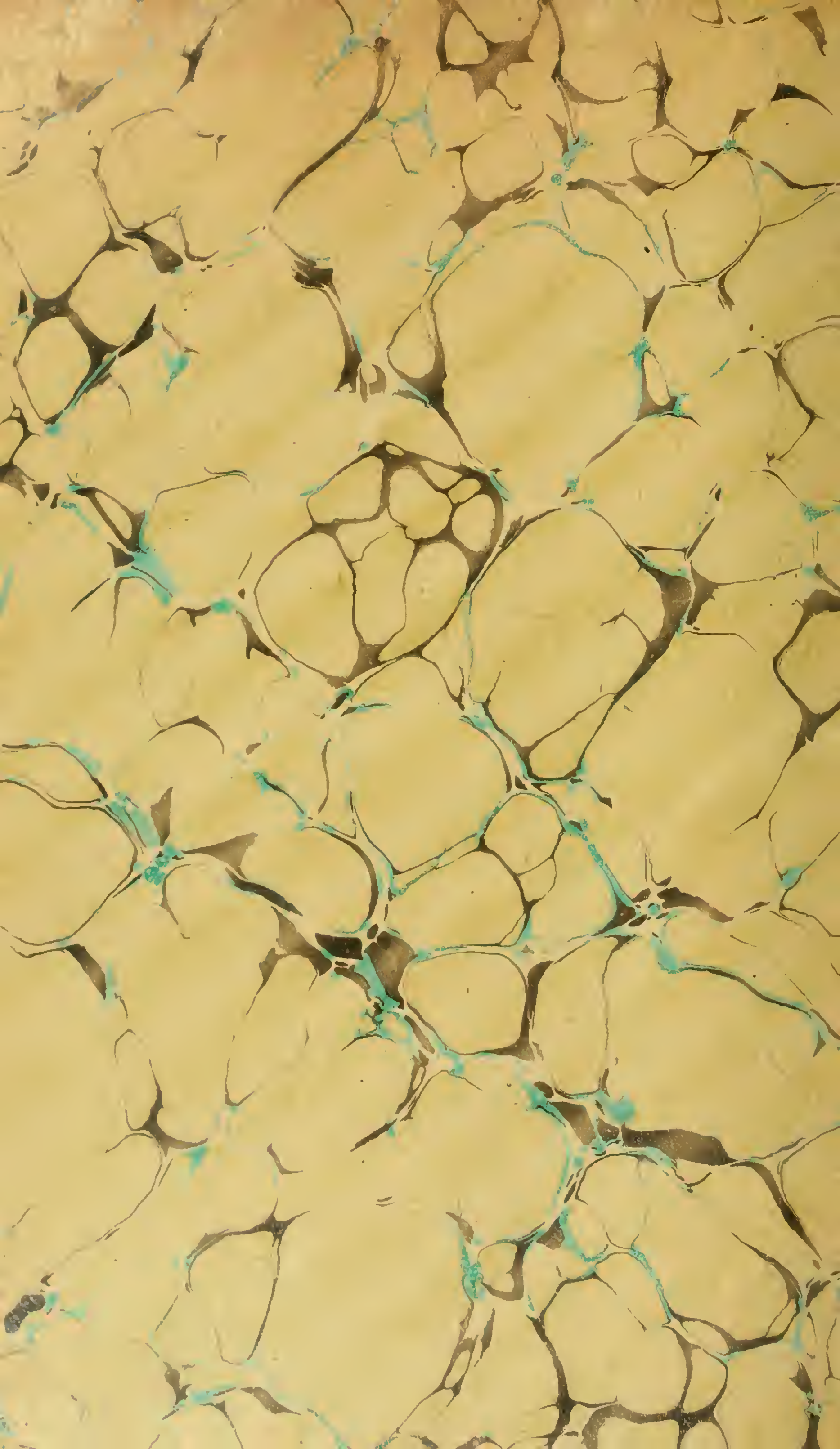
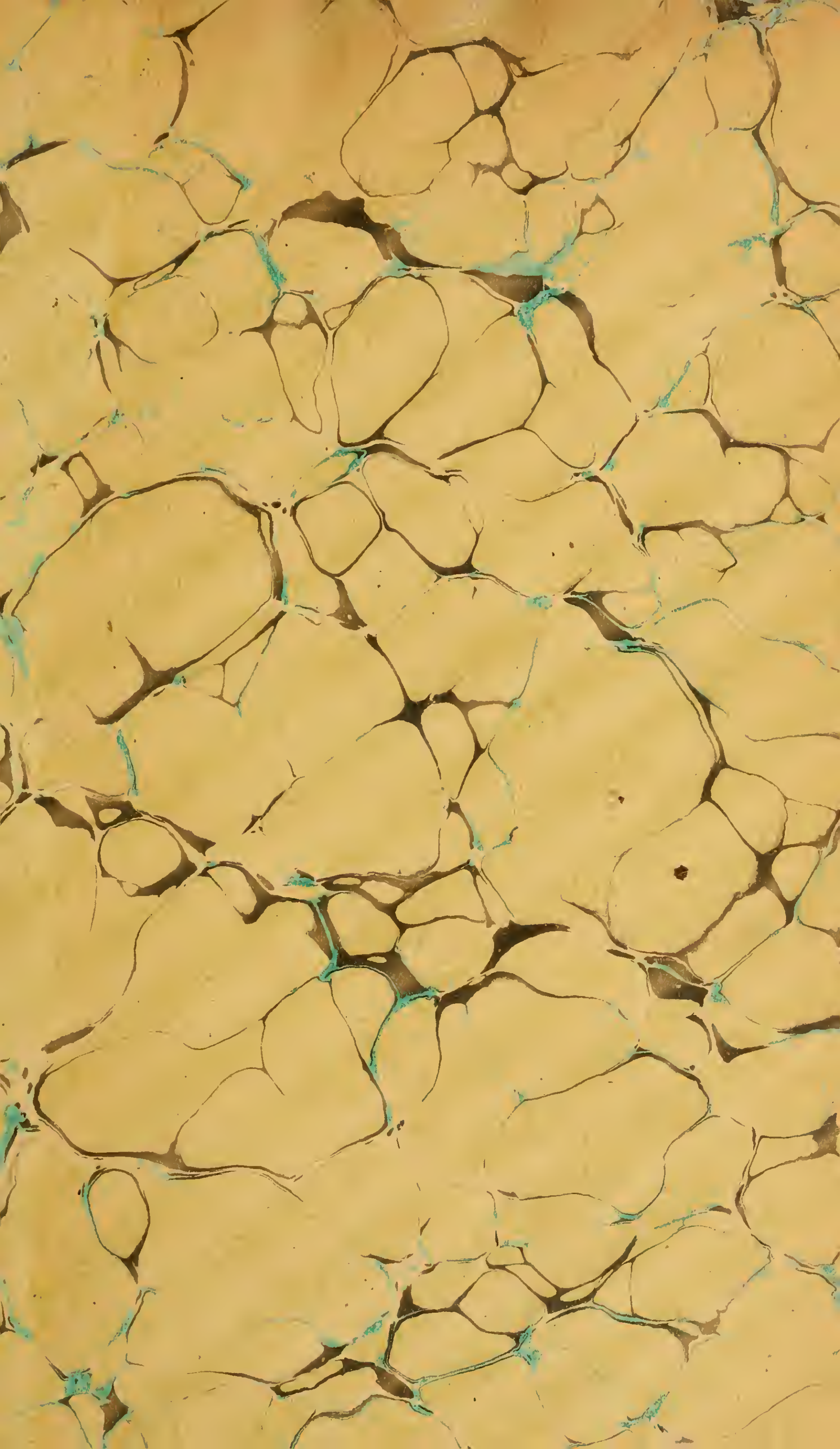






BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Nº 54

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 18 NOVEMBRE 1905 AU 23 JUIN 1906

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1905.

Présidence de M. TH. REINACH, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, Bréal, Chilot, Ernout, Halévy, Gauthiot, Joret, Lejay, I. Lévy, Meillet, Reinach, Thomas.

Assistant étranger : M. Marcel Cohen.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, MM. LACÔTE par MM. Meillet et S. Lévi, THOMMEN par MM. Meillet et J. Bloch, Marcel COHEN par MM. Meillet et Gauthiot.

Correspondance. M. le Président fait part à la Société du programme du prochain Congrès des Sociétés savantes qui se tiendra à Paris au moment de Pâques 1906.

M. l'Administrateur fait connaître à la Société que l'éditeur des Mémoires de la Société a cédé son fonds à la maison

Champion et fils, déjà connue avantageusement et avec laquelle le Bureau pense entretenir les relations les meilleures. Il met la Société au courant de l'état des publications.

Communications. M. Henry présente un essai d'explication de l'hymne. X 106, du Ṛgveda, qui est tout particulièrement difficile et obscur. Observations de M. Th. Reinach.

Après une question de M. Halévy sur l'origine des chiffres dits romains, posée avec l'assentiment de la Société, M. Bréal prend la parole. Il propose de rapprocher hom. πεῖραρ de πέρας et signale son double sens de « limite, comble » et de « corde, lien ». Ce double sens se retrouve dans lat. *finis* et *funis* que M. Bréal ne croit pas séparables l'un de l'autre. Des observations sont faites par MM. Meillet, Halévy, Reinach.

M. Bréal rapproche de fr. *là-bas* le grec τῆλε, qui contiendrait une forme démonstrative τῆ = *là*. Il signale aussi la parenté probable de ὅπλον « arme » et de ὁπλότερος « plus jeune, c'est-à-dire plus vigoureux aux armes ».

Observations de M. Th. Reinach et de M. Meillet qui fait remarquer que τῆλε n'est pas panhéllénique, l'éolien et le béotien ayant πῆλε.

M. Gauthiot fait part d'un travail de M. Grammont sur la soi-disant métathèse de *ue* en breton.

M. Thomas faisant hommage à la Société de son travail sur *Le nominatif pluriel asymétrique en provençal* en expose brièvement l'idée principale.

Séance du 2 Décembre 1905.

Présidence de M. Cl. Huart, président de 1903.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, Bréal, Cabaton, Chilot, Cohen, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, I. Lévy, Meillet, Rousselot, Sainéan.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Élections. MM. Lacôte, professeur au lycée de Montluçon, E. Thommen, St-Johannsvorstadt, 17 (Bâle), et Marcel Cohen, 45, Chaussée-d'Antin (Paris, IXe), sont élus membres de la Société à l'unanimité.

Commission des finances. MM. Cabaton, Lejay et Meillet sont élus membres de la Commission chargée d'examiner les comptes de l'exercice 1905.

Communications. M. Bréal revient sur le doublet *finis : funis* et appelle l'attention sur le mot σχοῖνος « cordeau d'arpenteur, mesure au cordeau ». S'il n'y a pas, à vrai dire, d'exemple direct du passage de σχ- à *f*-, on peut s'imaginer comment ce passage a pu se faire par l'intermédiaire de θ.

Des observations sont faites par MM. Meillet, I. Lévy, Halévy et Rousselot.

M. Meillet montre que la loi de Brugmann, même sous sa forme la plus récente, telle que l'a formulée M. Pedersen, est fausse. Dans un second élément de composé tel que *-karáḥ* dans skr. *divākaráḥ* on a, devant un *r*, un *a* bref qui représente un *o* ; cf. *-karáḥ* et *cr̥ṇóti* (*divākaráḥ* signifie en effet « qui circule pendant le jour » ; *divā-* est un instrumental). M. Meillet signale à propos de cet exemple et d'un certain nombre d'autres que la loi de Brugmann a le tort très grave d'aller à l'encontre du principe quantitatif, essentiel en indo-européen ancien.

M. Vendryes fait l'exposé de la syntaxe des propositions subordonnées hypothétiques en vieil irlandais. Il définit le rôle des mots *ma* et *dia n-* et montre quels sont les temps et modes qui les suivent, et dans quelles conditions.

Des observations sont faites par MM. Bréal, Meillet, Gauthiot.

Séance du 16 Décembre 1905.

Présidence de M. Th. Reinach, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Brunot, Cabaton, Cart, Chilot, Cohen, Cuny, Ernout, Ferrand, Gauthiot,

Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Meillet, Th. Reinach, Thomas.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Commission des finances. Le rapport annuel sur la gestion de l'administrateur et du trésorier pendant l'année 1905 est lu par M. Meillet. Ce rapport est approuvé à l'unanimité.

Messieurs.

Après examen des comptes du trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les dépenses et les recettes de la Société du 17 décembre 1904 au 16 décembre 1905.

1904-1905 (12 décembre).

Recettes.

Report d'exercice	5 538 fr.	44
Cotisations annuelles { 1904, 36 fr. ; 1905, 2 209 80 ; 1906, 32 }	2 277	80
Subvention ministérielle	1 000	
Arrérages de rentes { 1 517 ; + 50 }	1 567	
Intérêts des fonds en dépôt à la Société générale	26	
Vente de fascicules	25	
Total	10 434	24

Dépenses.

Index du tome XIII des Mémoires	100 fr.	
Notes de l'éditeur	1 252	10
Frais généraux, service et gratifications	406	80
Indemnité de l'administrateur	400	
Frais de banque	16	40
Achat de 15 francs de rente 2 1/2 Tonkin	487	20
Versement pour le prix Bibesco	1 015	
Total général	3 677 fr.	50
En caisse du trésorier: 613 fr. ; Dépôt à la Société générale: 6 143 74	6 756	74

Ce bilan appelle quelques observations.

La fondation Bibesco a exigé 1 015 francs pour le paiement du prix qui a été décerné cette année et pour frais de circulaires ; d'autre part, cette fondation avait, l'an dernier, à son actif 1 163 fr. 02 auxquels il faut ajouter les arrérages annuels, montant à 290 fr. 83, soit au total 1 453 fr. 85 ; il reste donc à l'actif de la fondation Bibesco une somme de 438 fr. 85.

Pour employer les 400 francs provenant de cotisations perpétuelles, le bureau de votre Société a jugé convenable d'acheter des obligations 2 1/2 Tonkin, dont le revenu est supérieur à celui du 3 pour 100 français, qui offre l'avantage d'une prime de remboursement et qui a la garantie de l'état français. Cet achat a exigé une somme de 487 fr. 20. La Société n'est donc plus tenue en ce moment à aucun achat de rentes.

Les frais généraux, les dépenses de service se maintiennent au même niveau et demeurent modérés. Les cotisations rentrent régulièrement. La situation de la Société demeure donc très saine et se fortifie même d'année en année.

Comme il n'a été publié que trois fascicules des *Mémoires* et que le troisième est encore dû à l'éditeur, les frais de publication portés au bilan sont peu élevés. Il en sera tout autrement l'an prochain ; car, outre le fascicule VI du volume XIII qui vient de paraître, la Société aura à payer les frais de quatre et peut-être même cinq fascicules nouveaux ; les manuscrits sont déjà en partie entre les mains de votre administrateur ; ceux qui ne sont pas encore livrés sont prêts pour l'impression et peuvent être livrés aussitôt qu'on sera en mesure de les imprimer. Les 6 756 francs en caisse — dont 458 fr. 85 seulement appartiennent à la fondation Bibesco — permettront d'activer nos publications sans aucun inconvénient d'ordre financier.

Le zèle de votre administrateur et de votre trésorier, auquel nous vous convions à rendre un hommage qui jamais n'a été mieux mérité, vous fournit d'ailleurs la meilleure garantie de la bonne marche de notre Société.

16 décembre 1905.

Paul Lejay.

A. Meillet.

A. Cabaton.

Élection du bureau. Le bureau pour l'année 1906 est élu au scrutin secret. Il se compose de :

Président :	M. Gaudefroy-Demombynes.
Premier vice-président :	M. Ferd. Brunot.
Second vice-président :	M. Lazare Sainéan.
Secrétaire :	M. Michel Bréal.
Administrateur :	M. Rob. Gauthiot.
Trésorier :	M. Th. Cart.
Bibliothécaire :	M. N. Chilot.

Membres du Comité de Publication : MM. d'Arbois de Jubainville, R. Duval, L. Havet, V. Henry, L. Léger, A. Thomas.

Communications. M. V. Henry signale la forme *filch* = *fille* qui se trouve dans le *Pfingstmontag* de Arnold. Il la rapproche de celle de *fily*, qui a été l'équivalent alsacien français de *fille* (prononcé *fiy*), au moins à Colmar. Le *ch* du texte alsacien serait la graphie de la sourde correspondante à la sonore finale de *fily*.

Des observations sont faites par MM. Meillet, Gauthiot, Brunot, Cart et Bauer.

M. Ferrand communique à la Société deux petites découvertes qu'il a faites dans des manuscrits arabico-malgaches. La première est celle du nom de l'Égypte, *Misr*; la seconde celle d'un glossaire hollandais-malgache qui contient par exemple les mots *star* = étoile, *hamer* = marteau, *zon* = fils, *verkoopen* = vendre.

M. Thomas signale dans un texte récemment publié l'emploi du mot *voiture* dans le sens de bête de somme et indique quelle est la valeur particulière du suffixe *-ture* dans un cas pareil.

Des observations sont faites par MM. Reinach, Meillet.

M. Meillet signale le cas particulier de lat. *Aniō, Aniēnis* qui est à peu près le seul témoin de l'alternance *ō* - *ē*.

Séance du 13 Janvier 1906.

Présidence de M. Th. Reinach, président sortant,
et de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Boyer, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Marçais, Meillet, Monteil, Reinach, Rousselot, Sacleux, Sainéan, Mlle de Tchernitskij, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. M. Th. Reinach, président sortant, donne lecture d'une lettre que M. Otto Donner, membre de la Société, ancien professeur de linguistique à l'Université d'Helsingfors, président de la Société finno-ougrienne, et

sénateur du Grand-Duché de Finlande, lui a adressée afin de remercier la Société du télégramme de sympathie et de félicitations qu'elle lui a envoyé récemment à l'occasion de son 70e anniversaire.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, M. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, par MM. Havet et Meillet, et M. Pierre Champion, 5, quai Malaquais, par MM. Meillet et Gauthiot.

Après une courte allocution, M. Th. Reinach cède la présidence à M. Gaudefroy-Demombynes, président pour 1906. Celui-ci, après avoir remercié la Société de son élection, donne la parole aux orateurs inscrits.

Communications. M. Meillet indique comment les altérations phonétiques que présente le vieux slave devaient désorganiser le système entier des alternances vocaliques indo-européennes et effacer le sentiment de la racine. Sur une question de M. Boyer, il indique comment, à son sens, ce sentiment est lié à l'existence de formes dérivées verbales et nominales indépendantes de tout nom et de tout verbe préexistants.

M. Sainéan indique les raisons pour lesquelles il doute que prov. *jana* représente latin *Diana*. Il cite à ce propos v. ital. *guana* et fr. *guène*. Remarques de M. Thomas qui exprime des doutes sur la valeur de *gu-* en français et en vieil italien.

M. Sacleux entretient la Société des formes verbales dans les langues bantoues et fait la remarque importante que ces langues ne présentent rien de *primitif*. Remarques de M. Meillet.

Séance du 27 Janvier 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Boyer, Bréal, Cabaton, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy,

Henry, Huart, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Marçais, Meillet, Reinach, Rosapelly, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. Le Président annonce à la Société la récente nomination de M. A. Meillet comme professeur de grammaire comparée au Collège de France. Brièvement il indique que cette chaire, qui était étroitement liée à la Société tant que son secrétaire et collaborateur inlassable, M. Bréal, l'a occupée, ne s'éloigne pas d'elle, M. A. Meillet étant l'un de nos membres les plus actifs. Il insiste sur les sentiments d'estime et de sympathie que les membres de la Société ont pour le maître qui a fondé au Collège de France l'enseignement de la grammaire comparée.

Elections. MM. Marouzeau et P. Champion sont élus membres de la Société à l'unanimité.

Communications. M. Bréal signale l'insuffisance des étymologies proposées jusqu'ici du mot ἥρως. Il propose pour sa part de rattacher ce mot à l'adjectif ἠέριος, « matinal », et d'y voir un nom du sens de « ancètre ». Il insiste sur la présence du suffixe -ως des noms de parenté.

M. Cuny croit préférable de partir de ἠρί ou mieux d'une forme parallèle sans ι plutôt que de ἠέριος.

M. Henry rappelle que, selon lui, il est difficile de séparer ἥρως du nom propre Ἥρᾱ et il propose de voir dans gr. ἧρα, ἥρως et v. h. a. *jār* un représentant de i.-e. **yēr*-; dans gr. ὥρᾱ cependant, un représentant de i.-e. **yōr*-.

M. Th. Reinach fait remarquer que certaines inscriptions funéraires originaires de l'Asie Mineure donnent à ἥρως le sens ordinaire de « défunt ».

D'autres remarques sont faites par MM. Bréal, I. Lévy et Th. Reinach.

M. S. Lévi cherche à déterminer, d'après l'étude des règles de Pāṇini sur les préverbes, la position du grand grammairien hindou et de sa langue entre le Veda et ses premiers commentateurs Kātyāyana et Patañjali. Il se demande aussi quelles sont les causes qui déterminent la constitution de l'enseignement grammatical d'une langue. Des remarques sont faites par M. A. Meillet qui signale les conclusions analogues de M. Liebich qui fixait à la fin de

l'époque des Brâhmaṇas l'apparition de Pâṇini, et aussi par MM. Marçais, Th. Reinach, Thomas, Bréal et Halévy.

Séance du 10 Février 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Sacleux, Sainéan, Vendryes.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Halévy compare l'évolution de sens de la racine sémitique *ḥamm* à celle de skr. *tapas-* telle qu'elle a été exposée par M. V. Henry dans le dernier fascicule du Journal asiatique.

Il examine ensuite la glose μάῤῥον chez Hésychius au point de vue de son origine et la rapproche du syriaque *marrâ* et de l'assyrien *maru*.

Observations de MM. Meillet et I. Lévy.

M. Gauthiot présente à la Société une série d'exemples finno-ougriens de phrases nominales anciennes et récentes qui expriment l'idée d'obligation ou de nécessité et sont comparables aux propositions grecques construites avec χρή et ἀνάγκη.

Remarque de M. Halévy.

M. Vendryes signale une dissimilation curieuse de *d* en *r* à l'infinitif *dibirciud* du verbe *dobidcim* « je lance, je frappe » dont la forme simple est *bidcim* « je tremble ». Il indique comment, *r* phonétiquement correcte à l'infinitif seulement, a tendu à envahir toute la flexion du verbe.

Séance du 24 Février 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Cuny, Duchesne, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Meillet, Rosapelly, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Sainéan entretient la Société du mot v. fr. *quenne* dont le sens précis de *dent incisive* s'oppose à une dérivation de germ. *kenna,* joue ou mâchoire. C'est en fait le nom dialectal de la chienne (norm. *quenne,* napolit. *cana*) et désigne la dent canine. M. Sainéan parle ensuite de v. fr. *escaigne,* dévidoir, puis écheveau, mod. *écaigne* qui ne peut pas venir de l'anglais *skein,* écheveau, attendu que le mot, étranger aux patois du Nord, appartient à ceux du Sud-Est, d'où il a passé à ceux du centre. Prov. *cagno* ou *escagno* est une image qui se rapporte à la chienne. Le support du dévidoir rappelle grossièrement la figure d'une chienne assise (cf. *gousset,* petit chien et support d'une roue à dévider).

Des observations sont faites par M. Thomas.

M. Meillet entretient la Société de l'influence des idées religieuses de tabou et d'interdiction d'employer certains mots dans des conditions données, sur le vocabulaire. Il fait remarquer que par exemple le nom indo-européen de l'ours s'est perdu dans les deux domaines germanique et slave, où cet animal était considéré comme dangereux et où nous savons que les chasseurs évitent de prononcer son nom. Dans ces deux dialectes indo-européens cet animal est désigné par des épithètes caractéristiques. Des remarques sont faites par MM. Halévy, Marçais, I. Lévy.

M. de Charencey cherche l'étymologie de *gaffe* dans l'allemand *waffe* et tâche d'expliquer par le verbe *hurler* le mot *hurluberlu.* Il présente aussi une interprétation de *revêche.*

Séance du 10 Mars 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Meillet, Rosapelly, Sainéan.

Excusé : M. Bréal.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Meillet indique l'hypothèse que le féminin vieux haut allemand *birihha,* vieux slave *brěza* « bouleau » et le masculin sanskrit *būjaḥ,* lituanien *béržas* se concilient dans un thème en *o* féminin, exactement comparable au latin *fāgus.*

M. Gauthiot signale l'intérêt que présente l'étude de la formation du dialecte islandais, à laquelle n'a collaboré aucune population étrangère ; l'Islande était en effet déserte quand elle a été colonisée par les Norvégiens. Il indique ensuite comment les nuances délicates et variées ont disparu du langage des colons qui s'étaient séparés des groupes sociaux où ces nuances avaient une valeur définie, tandis que se maintenaient les caractères communs à tous les parlers représentés. Remarque de M. Meillet.

M. de Charencey propose de voir dans finn. *lehti,* zyriène *list,* ostiak *lïbet* des emprunts au germanique et au slave. Des remarques sont faites par MM. Halévy et Gauthiot qui font des réserves sur divers points.

M. Cuny fait part à la Société d'un exemple nouveau, *vaṃçiṣīya* (Atharva Veda XVI, 9, 4 et IX, 1, 14) de la dissimilation suivie d'assimilation qu'a signalée M. Meillet pour *pyāçiṣīmahi* (I. F., XVIII, 421). Remarque de M. Meillet.

Séance du 24 Mars 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cohen, Cuny, Ernout, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Joret, Lejay, S. Lévi, I. Lévy, Marçais, Marouzeau, Meillet, Sainéan.

Excusés : MM. Bréal, Boyer.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Meillet examine le sort que le vieux slave a fait au vocalisme indo-européen et à ses alternances. Il signale d'une part les déformations historiques qui remontent aux diverses actions phonétiques et d'autre part la création en vieux slave, avec des éléments nouveaux, d'un système vocalique tout à fait original.

Des remarques sont faites par MM. Halévy et Gauthiot.

M. Gauthiot reprend l'examen des effets du tabou, signalés pour la première fois par M. Meillet, sur certains mots dans diverses langues. Il examine ainsi les noms de l'ours dans les langues finno-ougriennes et montre comment ceux-ci sont proprement des épithètes caractéristiques.

Des observations sont présentées par MM. Meillet, de Charencey, Marçais, Sainéan, Halévy.

M. Marçais montre comment il existe dans certains dialectes maghribins de véritables sonantes différentes à la fois des consonnes et des voyelles et participant à la fois à la nature des unes et des autres. Il signale leur traitement qui rappelle singulièrement celui des sonantes indo-européennes.

Remarque de M. Meillet.

Séance du 7 Avril 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Cuny, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Marouzeau, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Présentation. MM. Bréal et Finot présentent pour être membre de la Société la Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient. Conformément aux statuts il est immédiatement procédé au vote. La Bibliothèque sus-nommée est admise comme membre à l'unanimité.

Communications. M. Halévy commence sur les pronoms personnels en sémitique un exposé assez long dont la fin doit être remise à une séance ultérieure.

M. Sainéan relève certaines formes fréquentatives en anc. franç., telles que *tapiner* (taper), *tastiner* (taster), *tortinar* (cf. tortiller), et d'autres qui ont survécu : *piétiner* (piéter), *trépigner* (treper), *trotigner* (troter). Il insiste spécialement sur la forme *croquiner*, parallèle à *croqueter*, « manger souvent », qui a fourni le dérivé wall. *croquète*, à côté de fr. *croquignole* (dans Rabelais aussi *croquinolle*), en expliquant le double sens de ce dernier, « pâtisserie et coup », par une association d'idées familière au langage populaire (cf. *bâfre* et *beigne*, *casse-museau* et *tolemouse*). Il propose une explication analogue pour *chiquenaude* (de *choquer*, « manger et frapper »), par une forme intermédiaire *chiquener*, ainsi que pour le picard *piquenote* (francisé en *pichenette*), propr. « petite piqûre ».

M. de Charencey propose ensuite des interprétations nouvelles de divers mots français particulièrement obscurs.

Séance du 28 Avril 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Boyer, Bréal, de Charencey, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Meillet, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Bréal signale les formes du genre de ἀλήλιφα et ἐνήνοχα et fait remarquer à ce propos que le procédé du redoublement dont il tâche de rendre compte à un point de vue général, n'a pas été perdu en grec, mais au contraire mis en œuvre d'une façon nouvelle à une époque nouvelle. Il montre combien cette utilisation de procédés linguistiques anciens révèle de force créatrice dans les langues. Remarques de M. Halévy.

Puis il propose de voir dans le mot οὖθαρ de l'expression homérique οὖθαρ ἀρούρης un adjectif comparable au latin *uber* « fécond » et non le substantif correspondant à lat. *ūber*, skr. *ūdhar* « mammelle ».

Remarques de MM. Meillet et Halévy.

M. Cuny propose de voir dans le nom du second mois de l'année latine *Aprīlis* un mot en *-īlis* du sens de second. Des observations sont présentées par MM. Meillet, Halévy, Bréal.

M. Meillet indique que le suffixe **-nes-* sert à former notamment des mots relatifs aux questions de propriété, de dette, etc., comme skr. *rekṇas*, gr. ὄνος, lat. *ferus*, etc. ; on conçoit donc que le mot v. h. a. *lēhan* désigne le « prêt » ; c'est sous l'influence de ce nom que le verbe germanique correspondant à gr. λείπω a pris le nom spécial de « prêter ». Remarques de MM. Gauthiot, Bréal, Halévy, Cuny.

Séance du 22 Mai 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Boyer, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, V. Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Thomas.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Meillet examine les différentes formes du mot signifiant *homme* dans les langues slaves et propose d'expliquer les traitements anomaux du primitif *`*elvèkŭ* et ses abrègements violents (pol. *cztek* ; serb. dial. `*ok*) par le rôle spécial tout à fait accessoire et réduit qu'il a dù jouer. Cf. fr. *on* à côté de *homme*. Remarques de MM. Halévy et Gauthiot.

M. Halévy continue son exposé sur les pronoms personnels en sémitique. Il insiste sur leur caractère de composés et sur l'influence du pronom de la 3e personne.

Des observations sont présentées par M. Thomas.

M. Gauthiot signale un emploi ancien de angl. *bloody* qui pourrait expliquer en partie et le sens vulgaire du mot en anglais moderne et la tendance que l'on a de l'exclure de la langue choisie.

D'autre part il se rallie à l'hypothèse de M. Boyer qui voit dans le mot russe *xuligán* un emprunt à l'anglais et plus spécialement à l'anglo-indien. Il propose d'y voir un pluriel persan en *-gān* d'un mot anglo-indien. A propos de l'emploi d'un pluriel emprunté comme singulier, M. Boyer signale d'autres mots russes comme *rel's*. Remarques de M. Thomas.

M. Thomas cite à l'appui de l'étymologie de *Quenne* issue de all. *kinn* et le mot *quennée* qui signifie « soufflet » et un passage d'un poète du moyen âge récemment publié où *quenne* a sans conteste le sens de *joue* et non celui de *dent*.

Séance du 26 Mai 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bréal, Cabaton, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Henry, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Th. Reinach, Rosapelly, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société M. Auguste Boucherie, chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille, par MM. V. Henry et Gauthiot.

Communications. M. Meillet retrace l'histoire de la confusion qui s'est produite en latin comme en baltique et en slave, entre les thèmes consonantiques et les thèmes en -*i*-. A ce propos, et sur une observation de M. Bréal, il émet l'idée que des adverbes tels que *partim* pourraient bien correspondre non à des accusatifs, mais à des instrumentaux tels que ceux du vieux slave en -*ĭmĭ*. Des remarques sont faites par MM. Bréal et Th. Reinach.

M. Bréal reconnaît dans des prépositions grecques telles que μέσφα, μετα, etc., des composés du genre de fr. *avec* < *apud hoc*. Des formations analogues existent aussi en latin, où l'on a *eminus, comminus* par exemple. Des observations sont faites par MM. Meillet, Th. Reinach et Thomas.

M. Meillet communique une note de M. Adjarian sur diverses gutturales issues de semi-occlusives par dissimilation en arménien moderne. C'est ainsi qu'au mot arménien ancien *jałaçkh* « moulin » correspondent aujourd'hui à Tiflis *jaγaç*, mais à Aslanpek *khaγaškh* avec *kh* à la place de *ç* attendu dans le dialecte en regard de *ǰ* ancien.

Séance du 9 Juin 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Bréal, Cabaton, de Charencey, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Roques, Rosapelly, Rousselot, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élection. M. A. Boucherie, chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille, est élu membre de la Société à l'unanimité.

Communications. M. l'abbé Rousselot établit dans une première communication que la Valeria prouincia dont il a parlé autrefois à propos d'un certain *Chrisaorius* est située près de Rome et non en Hongrie.

M. Bréal voit dans hom. ἀλκή l'ancêtre de lat. *alacer* qu'il rapproche de gr. ἄλκαρ. L'épenthèse dans *alacer* serait italique et son sens exact serait « qui a de l'entrain, du courage ». Remarque de M. Meillet.

M. Bréal signale un autre italisme dans le latin *inuītus* qui doit provenir d'un ancien **inuectus* (cf. gr. ϝέκων). La transformation de *-*uect*- en -*uīt*- serait due à une langue italique qui, comme l'osque, aurait éliminé le groupe -*ct*-.

M. Thomas traite du mot *bretzel*. A côté de ital. *bracciatello* cité par Kluge (Et. W., s. v.), il signale provenç. *brassadel* « échaudé, pâtisserie en forme de ganse » et une forme *bracidelli*, qui se trouve dans un glossaire de l'église de Toul, datant de la fin du xe siècle. Observations de M. Gauthiot.

M. de Charencey présente quelques étymologies nouvelles de mots français particulièrement difficiles. Il rapproche *galvauder* et *ravauder* du latin *validāre*. Il essaie d'expliquer le *ch* de *revêche* par un intermédiaire espagnol. Ensuite il examine tour à tour *garçon*, *rafistoler* et *retaper* dans lequel il découvre un préfixe *ra*-.

M. Ernout commence l'exposé d'une étude sur l'origine latine tardive et des féminins en *-ā* alternant avec des masculins en *-us*. La fin de sa communication est remise à la séance suivante.

Séance du 23 Juin 1906.

Présidence de M. Sainéan, second vice-président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bréal, de Charencey, Cuny, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, J. Lévy, Marouzeau, Meillet, Rousselot, Sacleux, Sainéan, Thomas.

Assistant étranger : M. Earle B. Babcock.

Présentation et élection. MM. Barth et Bréal présentent pour être membre de la Société M. Charles Rockwell Lanman, professeur à l'Université de Harvard, Cambridge Mass. ; la séance étant la dernière avant les vacances il est procédé immédiatement à l'élection. M. Lanman est élu à l'unanimité.

Communications. L'administrateur de la Société communique une note de M. Vendryes sur l'infection et la métaphonie du vieil irlandais.

On confond généralement sous le nom vague d'infection deux phénomènes de vocalisme irlandais qu'il y a tout intérêt à distinguer parce qu'ils sont de nature différente et qu'ils se sont produits à des dates différentes ; on peut les appeler *infection proprement dite* et *métaphonie*. Le dernier est chronologiquement antérieur à l'autre.

L'*infection* résulte de la triple nature des consonnes irlandaises. Celles-ci pouvant avoir trois positions articulatoires différentes (antérieure, moyenne, postérieure), l'infection est proprement un procédé graphique destiné à noter dans l'écriture la position de la consonne, toutes les fois que cette position ne ressortait pas suffisamment de l'orthographe. Ainsi le nominatif *math* « bon », le génitif *digle* « de la ven-

geance », le datif *fir* « à l'homme » sont écrits *maith, diglae, fiur* pour indiquer respectivement que le *th* est antérieur, le *l* moyen et le *r* postérieur.

La métaphonie constitue au contraire un système d'alternances phonétiques dont le principe est fourni par la formule suivante :

« En syllabe accentuée devant une syllabe contenant une voyelle de position antérieure (*i*) ou postérieure (*u*), un *e* et un *o* sont respectivement devenus *i* et *u* ; dans les mêmes conditions, devant une syllabe contenant une voyelle de position moyenne, un *i* et un *u* sont respectivement devenus *e* et *o*. »

Ainsi nom. *sen* « vieux » (de **seno-*), mais *sinu* « plus vieux »; inversement, *gin* « bouche » (de **genu-*), mais *teg* « maison » (de **tego-*) ; *mug* « esclave » (de **mogu-*) mais gén. *moga*.

Le plus souvent l'infection s'est ajoutée à la métaphonie ; ainsi les mots *cut* gén. *cota* (thème en -*i*), *fer* gén. *fir* dat. *fir* (thème en -*o*) sont écrits *cuil, cota* ; *fer, fir, fiur* avec *i* ou *u* d'infection. C'est ce qui explique qu'on ait confondu souvent la métaphonie et l'infection et établi entre leurs effets une connexité. Mais il y a une preuve convaincante de la différence des deux phénomènes et de leur indépendance chronologique. Un certain nombre de groupes de consonnes ont entravé l'action de la métaphonie, tandis qu'ils ont plus tard donné lieu à l'infection. Ainsi le substantif *nert* « force » (thème en -*o*) à l'époque où il se fléchissait nom. **nerto-*, gén. **nerti-*, dat. **nertu-* (qui est l'époque où la métaphonie s'est exercée) a conservé son *e* intact et quand plus tard, après la chute des consonnes finales, on a cru devoir noter l'infection, le mot s'est fléchi, non pas gén. **nirt*, dat. **niurt* comme (*fer fir fiur*), mais gén. *neirt*, dat. *neurt*. De même *delg* (thème en *ū*) a conservé son *e* bien qu'il sorte de **delgū*, etc. En syllabe inaccentuée, la distinction de l'infection et de la métaphonie est plus délicate, parce que tous les changements vocaliques en position non-intense semblent résulter de lois spéciales qu'il conviendrait de mettre à part en un troisième groupe sous le nom d'*apophonie*.

Remarques de M. Gauthiot.

M. l'abbé Rousselot, reprenant la communication qu'il a commencée dans la séance précédente, essaie de rendre probable un développement propre de *-ārius* en *-ier* sur le domaine roman.

M. Halévy étudie l'étymologie de hongr. *úr*. Selon lui ce mot remonte à une forme primitive **ughur* et au nom du peuple conquérant *ouigour*.

M. Ernout termine son exposé sur les féminins latins en *-ā* d'origine récente. Des observations sont faites par MM. Bréal, Meillet, Rousselot, Thomas.

Cette séance étant la dernière avant les vacances, le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 18 *novembre* 1905.

BAUDOUIN DE COURTENAY. *Ob odnoi iz storon postepennago čelověčenija jazyka v oblasti proiznošenija, v svjazi s antropologiej.* — Tirage à part, in-8°, 14 p.

Göteborgs Högskolas årsskrift, vol. X, année 1904. — Göteborg, Wettergren et Kerber.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, 1904, vol. XXXV. — Boston, Ginn and C°, in-8°, 156 + cxxxviii p.

Živaja Starina, 40e année, fasc. 3 et 4. — Saint-Pétersbourg, 1905.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, hgg. von E. Kuhn u. W. Schulze, Band XL; Neue Folge Band XX, Heft 1. — Gütersloh, 1905.

Journal asiatique, 10e série, tome V, n° 3; tome VI, n° 1. — Paris, E. Leroux, 1905.

H. PERNOT. *La dissimilation du σ intervocalique dans les dialectes néo-grecs.* — Paris, Leroux, 1905, in-8°, 24 p.

Antoine THOMAS. *Le nominatif pluriel asymétrique des substantifs masculins en ancien provençal*, extrait de la *Romania*, tome XXXIV. — Paris, 1 broch. in-8°, 14 p. (Hommage de l'auteur.)

Séance du 16 *décembre* 1905.

Journal asiatique, 10e série, tome VI, fasc. 2, septembre-octobre 1905.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, tome XIII, fasc. 6. — Paris, 1905.

Séance du 13 *janvier* 1906.

E. BOISACQ. *Les Ménechmes. Pseudolus; trad. nouv.; 2e éd.* — Bruxelles, 1905, Pierre Boisacq, in-8°, 214 p.

E. BOISACQ. *Pour l'Enseignement du grec, 3e éd.* — Bruxelles, 1905, Pierre Boisacq; in-8°, 16 p.

E. Boisacq. *La question du grec et du latin.* — Bruxelles, 1905. P. Weissenbruch, in-8°, 10 p.

E. Boisacq. *Comment vivait la femme dans l'antiquité grecque.* extrait de la *Revue de Belgique.* — Bruxelles, 1905, Pierre Boisacq, in-8°, 20 p.

E. Boisacq. *Térence: L'Hécyre (traduction).* — Ixelles-Bruxelles, 1900, in-8°, 47 p.

E. Boisacq. Térence: *L'Héautontimoruménos (traduction).* — Ixelles-Bruxelles, 1900, in-8°, 61 p.

E. Boisacq. *L'Élégie en Grèce et à Rome (réimpression).* — Ixelles, 1904 in-8°, 60 p.

Sylvain Lévi. *Le Népal,* vol. II; forme le tome 18 des Annales du Musée Guimet (Bibliothèque d'études). — Paris, 1905. in-8°, 410 p.

Rapport sur l'année 1904-1905 de l'Université libre de Bruxelles. — Bruxelles, 1905, in-8°, 138 p.

Séance du 27 janvier 1906.

Ch. Sacleux. *Essai de phonétique.* — Paris, 1905, in-8°, xiv + 245 p.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung hgg. von E. Kuhn u. W. Schulze. Band XL, Neue Folge Band XX, Heft 2, — Band XXXVIII, Neue Folge Band XVIII, Registerheft. — Gütersloh, 1905.

Séance du 24 février 1906.

M. Wisén. *De scholiis rhetorices ad Herennium codice holmiensi traditis.* — Holmiae, 1905, Iduns tryckeri, in-12, 130 p.

G. Kahlberg. *Den langa historiska inskriften; Ramses III: s Tempel i Medinet-Habu,* traduction et commentaire. — Upsala, 1903, Almqvist och Wiksell, in-12, vii + 52 p.

E. Andersson. *Ausgewählte Bemerkungen über den bohairischen Dialect im Pentateuch koptisch,* akademische Abhandlung. — Upsala, 1905, Almqvist und Wicksell, in-8°, viii + 144 p.

G. Rydberg. *Zur Geschichte des Französischen* ə, II, 3. *Monosyllaba im Französischen; Artikelformen und objektets pronomina.* — Upsala, 1904, Almqvist u. Wiksell, in-8°, vii + pp. 409 à 618.

Fehrling. *Första kapitlet af Misnatraktaten Pireke 'Abot,* Akademisk Afhandling. — Uppsala, 1904, Appelbergs Boktryckeri, in-8°, lxxi + 80 + 34 p.

V. Brusewitz. *Étude historique sur la syntaxe des pronoms personnels dans la langue des félibres.* — Stockholm, 1905, Isaac Marcus, xiv + 120 p.

V. Palmgrén. *Observations sur l'infinitif dans Agrippa d'Aubigné,* thèse de doctorat. — Stockholm, 1905, Norstedt och Söner, in-8°, 159 p.

E. Nachmanson. *Laute und Formen der magnetischen Inschriften,* Inaugural Dissertation. — Uppsala, 1904, Almqvist und Wiksell, in-8°, xvi + 199 p.

Séance du 10 mars 1906.

C. Palmgren. *English gradation-nouns in their relation to strong verbs*, Inaugural Dissertation. — Uppsala, 1904, printed by K. W. Appelberg, in-8°, 92 p.

O. Östergren. *Stilistika Studier ; Törneros språk*, Akademisk Avhandling. — Uppsala 1905, Akademiska Boktryckeriet, in-8°, ix-148 p.

Séance du 7 avril 1906.

P. Boyer et N. Spéranski. *Manuel pour l'étude de la langue russe*. — Paris, 1905, A. Colin, in-4, xiv + 386 p.

Séance du 28 avril 1906.

A. Meillet. *L'état actuel des études de linguistique générale*. Leçon d'ouverture du cours de grammaire comparée au Collège de France. — Paris, 1906, in-8°, 29 p.

Séance du 12 mai 1906.

A. Leclère. *Les livres sacrés du Cambodge*. Annales du Musée Guimet, bibliothèque d'études, t. XX. — Paris, 1906, Leroux, in-8°, 340 p.

E. Guimet. *Conférences faites au musée Guimet*. Annales du Musée Guimet, t. XVII. — Paris, 1906, Leroux, in-12, 277 p.

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française (Liège, septembre 1905). — Paris, 1906, Champion, in-8° (don de M. Wilmotte).

Journal asiatique, 10e série, tome VII, n° 1, janvier-février 1906. — Paris, E. Leroux.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung hgg. von E. Kuhn und W. Schulze, Band XXXIX ; Neue Folge Band XIX, Registerheft. — Gütersloh, Bertelsman.

Anthropos, Ephemeris internationalis, ethnologica et linguistica, tome I, fasc. 1. Hgg. von P. W. Schmidt, S. V. D. — Salzburg, Zaunrith.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 30 NOVEMBRE 1906

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I à XIII complets ; tome XIV, fasc. 1, 2, 3)..	**230** fr.
Volumes isolés : tome I.	**12** fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun.	**15** fr.
— tome VII.	**12** fr.
— tomes VIII et suivants.	**18** fr.
Fascicules isolés : chacun.	**3** fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires.	**9** fr.

Les volumes correspondants du *Bulletin* (sans exception) seront joints gratuitement aux exemplaires des volumes complets des *Mémoires* fournis aux conditions indiquées ci-dessus.

Les numéros du *Bulletin* dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes IV à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes I à III, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

Les tomes, I, II et III du *Bulletin*, dont il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires complets, peuvent être acquis, sans les volumes correspondants des *Mémoires*, au prix de **20** francs les trois, ou, séparément, **7** francs chacun.

N. B. — Le 1er nº du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

AVIS

—

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er JANVIER 1906

MEMBRES DONATEURS

MM. G.-I. ASCOLI, Prince ALEXANDRE BIBESCO, MICHEL BRÉAL, † JAMES JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Lucien ABEILLE.
Alexandre ALEXANDROWSKI.
G.-I. ASCOLI.
Daniel BARBELENET.
J. BAUDOUIN DE COURTENAY.
Philippe BERGER.
Prince Alexandre BIBESCO.
Alphonse BLANC.
F. BONNARDOT.
† Alexandre BOUTROUE.
Paul BOYER.
Michel BRÉAL.
Sophus BUGGE.
Ph. COLINET.
Georges COUSIN.
Alexis DELAIRE.
Hartwig DERENBOURG.
O. DONNER.
Edmond DUCHESNE.
Émile DURAND-GRÉVILLE.
† Émile EGGER.
Émile ERNAULT.
Louis FINOT.
† Jean FLEURY.
† Christian GARNIER.
Alfred GASC-DESFOSSÉS.
GONNET.
† GOULLET.
Giacomo DE GREGORIO.
Émile GUIMET.
F. HAVERFIELD.
Louis HAVET.
Victor HENRY.
L. HÉRIOT-BUNOUST.
† James JACKSON.
Charles JORET.
Jean KIRSTE.
Marquis DE LABORDE.

MM. Henri LARAY.
Jules LEBRETON.
Gustave LECOCQ.
Louis LÉGER.
† Albert LEPITRE.
A. MEILLET.
Paul MELON.
† Demetrios DE MENAGIOS.
Paul MEYER.
Paul OLTRAMARE.
† Gaston PARIS.
Général Théodore PARMENTIER
Paul PASSY.
† S. M. Dom PEDRO II.
MM. Antonio PEÑAFIEL.
† Charles PLOIX.
John RHŶS.
Maurice ROGER.
Eugène ROLLAND.
Ch. L. ROSAPELLY.
Ch. SACLEUX.
Ferdinand DE SAUSSURE.
A.-H. SAYCE.
Gustave SCHLUMBERGER.
Paul SÉBILLOT.
Émile SENART.
Edmond SÉNÉCHAL.
Johan STORM.
Léopold SUDRE.
Es. TEGNÉR.
† Dr THOLOZAN.
Mlle DE TCHERNITZKIJ.
MM. Vilh. THOMSEN.
Joseph VENDRYES.
Melchior DE VOGÜÉ.
† Edward R. WHARTON.
A. WILBOIS.
Ludvig WIMMER.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abeille (Lucien), Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891; membre perpétuel.

Adjarian (Hratchia), ancien élève de l'École pratique des hautes études, directeur de l'École arménienne, Novo-Baïazet, Caucase (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres. — Élu le 28 mai 1892; membre perpétuel.

Anglade (Joseph), maître de conférences à l'Université de Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 28 mars 1903.

Arbois de Jubainville (*Marie*-Henry d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 84, boulevard Montparnasse, Paris (XIVe). [Adresse de vacances: Jubainville, par Ruppes (Vosges).] — Membre de la Société en 1867; président en 1883.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Ascoli (Graziadio *I.*), associé étranger de l'Institut de France, sénateur du royaume d'Italie, professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur.

Audouin (Édouard), professeur de philologie et antiquités grecques et latines à l'Université, 14, rue le Cesve, Poitiers (Vienne). — Élu le 23 février 1889.

Azqueu (M. l'abbé Resurreccion Maria de), professeur au lycée de Bilbao (Espagne). — Élu le 13 février 1904.

10. Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1866.

Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 4, rue de Candolle, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée de Tourcoing, 1, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, Lille (Nord). — Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893; membre perpétuel.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIe). — Élu le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien), vice-consul de France, Recht (Perse), par Bakou (Russie). — Élu le 16 février 1884.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, l'Agha, 49, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), rue Mogilevskaïa, n° 23, kv. 10, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (Ve). — Élu le 9 janvier 1875.

20. Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu le 26 juin 1880.

Benoist-Lucy (L.), 2 bis, rue Schnapper, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Élu le 2 février 1901.

Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 3, quai Voltaire, Paris (VIIe). — Élu le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135 calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris (VIIIe). — Élu le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, villa Caprice, route d'Agde, Cette (Hérault). — Élu le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 3, rue Sainte-Beuve (Paris). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Besançon. — Élu le 28 mars 1903.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksějevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

30. Boissier (Alfred), Le Rivage, par Chambésy, Genève (Suisse). — Élu le 1er décembre 1900.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti, Paris (VIe). — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille. — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, les Charmettes, Verdun (Meuse). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu le 4 décembre 1897.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 54, rue de Bourgogne, Paris (VIIe). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.), Villenstrasse, 14, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e). — Membre de la Société en 1865 ; secrétaire depuis 1868 ; membre perpétuel, donateur.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, premier vice-président en 1906.

Bugge (Sophus), associé étranger de l'Institut de France, professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878 ; membre perpétuel.

40. Cabaton (Antoine), ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient, attaché à la Bibliothèque nationale, 13, rue Malebranche, Paris (V^e). — Élu le 19 janvier 1901.

Candréa, docteur de l'Université de Paris, professeur au lycée de Craiova (Roumanie). — Élu le 31 janvier 1903.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (Ve). — Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire de 1894 à 1898; trésorier depuis le 1er janvier 1899.

Chabaneau (Camille), correspondant de l'Institut, à Nontron (Dordogne). — Élu le 21 novembre 1868.

Chabot (l'abbé Jean-Baptiste), 47, rue Claude-Bernard, Paris (Ve). — Élu le 23 février 1895.

Champion (Pierre), 5, quai Malaquais, Paris. — Élu le 27 janvier 1906.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VIIe). [Adresse de vacances: Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; président en 1885.

Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (Ve). — Élu le 31 janvier 1903.

Chilot (*Pierre*-Paul-*Narcisse-Fernand*), 11, rue de la République, Saint-Mandé (Seine). — Élu le 14 janvier 1893; bibliothécaire depuis le 1er janvier 1899.

50. Clarac, professeur au Lycée Montaigne, rue de l'Yvette, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 30 novembre 1901.

Cohen (Marcel), élève de l'Ecole pratique des hautes études, 45, Chaussée d'Antin, Paris (IXe). — Élu le 2 décembre 1905.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Yves, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Courant (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères pour les langues chinoise et japonaise, maître de conférences à l'Université de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu le 7 avril 1900.

Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université, 25, rue Saint-Lambert, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 8 février 1890; membre perpétuel.

Cuny (Albert), agrégé de l'Université, 160, rue Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904.

David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu le 18 février 1882.

60. Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris. — Élu le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris (VIIe). — Admis dans la Société en 1868.

Delondre (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Membre de la Société en 1865.

Delphin (Gaëtan), la Médersa, Alger (Algérie). — Élu le 30 juin 1894.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur d'études pour la langue arabe,

à l'École pratique des hautes études, 30, avenue Henri-Martin, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel.

Diamantaras (Achille S.), Rhodes (Turquie d'Asie). — Élu le 29 juin 1901.

Dianu (Jean N.), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur de linguistique et de philologie à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Donner (O.), sénateur du Grand-Duché de Finlande, Pohjolainen Ranta, 12, Helsingfors (Finlande). — Élu le 19 juin 1869; membre perpétuel.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 37, rue de Fougère, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

70. Duchesne (*Charles*-Edmond), agrégé de l'Université, 59, rue Pigalle, Paris (IXe). — Élu le 24 février 1900; membre perpétuel.

Durand, administrateur colonial, chargé de cours à l'École des Langues orientales 10, rue de la Pépinière, Paris. — Élu le 28 février 1903.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 174, rue de Grenelle, Paris (VIIe) [de janvier à mars] et Bois-Brion, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu le 1er avril 1882; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIIIe). — Élu le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur au Collège de France, 11, rue de Sontay, Paris (XVIe). — Élu le 18 février 1882; président en 1886.

Ernout (Alfred), agrégé de l'Université, 18, rue Vavin, Paris (VIe). — Élu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875; administrateur de 1882 au 24 mai 1884; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

Étienne (E.), 5, Grande-Rue, Jarville (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 6 décembre 1890.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W, 24th Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

80. Fécamp (Albert), professeur adjoint à l'Université, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque universitaire, 48, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu le 13 janvier 1877.

Ferrand (Gabriel), consul de France, Stuttgart (Wurtemberg). — Élu le 30 novembre 1901.

Finot (Louis), directeur adjoint pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu le 25 juin 1892; trésorier de 1895 à 1898; membre perpétuel.

Fournier (Albert), professeur à l'École supérieure des Lettres, 84, rue Michelet, Mustapha (Alger). — Élu le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, Bourges (Cher). — Élu le 9 mars 1889.

Gaudefroy-Demombynes (M.), secrétaire-bibliothécaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur à l'École coloniale, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint pour la grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897 ; administrateur.

Gellée (*Narcisse-Maximilien*-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Mureaumont, par Formerie (Oise). — Élu le 29 mai 1897.

Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

90. Goy, professeur à l'École Normale, Tulle (Corrèze). — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur de grammaire comparée à l'Université, 4, rue Jacques Draparnaud, Montpellier. — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, juge au Tribunal, correspondant du Ministère de l'instruction publique, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 14 mai 1887.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 49, rue des Crépalles, Huy (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900 ; membre perpétuel.

Guer (Charles *Guerlin* de), professeur au lycée, Le Puy (Haute-Loire). — Élu le 2 décembre 1899.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe). — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Gustafsson (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 41, Unioninkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (V^e^). — Élu le 13 janvier 1872 ; président en 1888.

100. Hauvion, château de la Queue-les-Yvelines (Seine-et-Oise). — Élu le 20 novembre 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882 ; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris. — Élu le 20 novembre 1869 ; secrétaire adjoint de 1870 à 1882 ; membre perpétuel.

Henry (Victor), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université de Paris, 95, rue Houdan, Sceaux (Seine). — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis). — Élu le 19 novembre 1887 ; membre perpétuel.

Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 43, rue Madame, Paris (VIe) — Élu le 24 juin 1899 ; président en 1903.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [chemin de fer, Beaujeu]. — Élu le 14 décembre 1889.

Jeanroy (A.), professeur à l'Université, 9, rue Montplaisir, Toulouse. — Élu le 6 juin 1903.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 21 novembre 1885.

Joret (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 10 janvier 1874 ; président en 1902 ; membre perpétuel.

110. Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu le 14 janvier 1893.

Kern (H.), professeur de sanskrit à l'Université, 45, Willem-Barenstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882 ; membre perpétuel.

Krebs (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 89, avenue d'Orléans, Paris (XIVe). — Élu le 14 décembre 1901.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lacôte (Félix), professeur au lycée, 1, rue Lakanal, Montluçon (Allier). — Élu le 2 décembre 1905.

Lamouche (Léon), major de la gendarmerie ottomane (mission française), à Serrès (Turquie), viâ Vienne-Salonique. — Élu le 29 février 1896.

Lanman (Charles R.), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge Mass. (États-Unis d'Amérique). — Élu le 23 juin 1906.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris (VIe). — Élu le 14 avril 1883.

120. Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, 5, rue du Regard, Paris. — Élu le 14 janvier 1899 ; membre perpétuel.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord). — Élu le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris (Ier). — Élu le 14 mai 1892.

Léger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu le 17 mai 1890 ; président en 1898.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V^e^). — Élu le 10 janvier 1885 ; président en 1893.

Lévy (Isidore), directeur adjoint pour l'histoire de l'Orient à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIVe). — Élu le 30 janvier 1904.

Lindsay (Prof. W.-M.), The University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 44, faubourg de Redon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 25 mai 1878.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), 53, rue Dumont-d'Urville, Paris. — Élu le 5 décembre 1903.

130. Maigret (Roger), diplômé de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 47, rue Taitbout, Paris (IXe). — Élu le 24 février 1900.

Marçais, directeur de la Médersa, Alger. — Élu le 30 avril 1904.

Marissiaux (Paul), professeur au lycée, 19, place de Vainquai, Saint-Omer (Pas-de-Calais). — Élu le 1er décembre 1894.

Marouzeau (Jules), 4, rue Schœlcher, Paris. — Élu le 27 janvier 1906.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867; président en 1880.

Meillet (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VIe). — Élu le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VIe). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVIIe). — Élu le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mendez-Bejarano (Mario), membre du Conseil royal de l'Instruction publique, professeur de littérature à l'Institut, calle de la Luna, 34, pr^al^, Madrid (Espagne). — Élu le 23 avril 1898.

Merwart (K.), Professor D^r^, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, II, Klanggasse, Vienne (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

140. Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur à l'Institution Saint-Cyr, Nevers (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, agrégé d'allemand, 9, allées de Fénelon, Cahors (Lot). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VIIe). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel, capitaine de gendarmerie, à Saint-Dié (Vosges). — Élu le 28 mars 1903.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 217, avenue de Tervueren, Woluwe (Belgique). — Élu le 9 janvier 1885.

Monteil (Ch.), chargé de cours à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue du Pré-aux-Clercs, Paris (VIIe). — Élu le 18 février 1905.

Nicolas (A.-L.-M.), chez Me Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), docteur de l'Université, 27, rue Lobzowska, Cracovie. — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876; membre perpétuel.

150. Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 2, Blumenthalstrasse, Handschuhsheim, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu le 8 juin 1895.

Parmentier (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), 5, rue du Cirque, Paris (VIII[e]). [Adresse de vacances : Malzéville (Meurthe-et-Moselle)]. — Élu le 17 mars 1883; président en 1899; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVI[e]). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 1[er] décembre 1894.

Pierret (Paul), conservateur du musée égyptien, Palais du Louvre, Paris (I[er]). — Était membre de la Société le 1[er] février 1870.

Pognon (Henri), consul de France, Alep (Syrie). — Élu le 16 février 1884.

Psichari (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 16, rue Chaptal, Paris (IX[e]). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Raveau (Camille), physicien au laboratoire d'essais du Conservatoire des arts et métiers, 61, boulevard Sébastopol, Paris (II[e]). — Élu le 3 décembre 1898.

160. Regnaud (Paul), professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université, Lyon. — Élu le 3 décembre 1904.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVI[e]). — Élu le 21 février 1880.

Reinach (Théodore), docteur ès lettres, directeur de la *Revue des Études grecques*, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rhŷs (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVII[e]). — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Rolland (Eugène), 5, rue des Chantiers, Paris. — Membre perpétuel.

Roques (Mario), maître de conférences à l'Université de Paris, directeur-adjoint pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (V[e]). — Élu le 5 décembre 1903.

Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris (VI[e]). — Élu le 27 mai 1876; président en 1900; membre perpétuel.

Roudet (Léonce), professeur au lycée de Nancy. — Élu le 28 mai 1904.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, préparateur au laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France,

23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 17 avril 1886; président en 1895.

170. Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (Ve). — Élu le 28 décembre 1889.

Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (Ve). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, 135, rue de Tolbiac, Paris. — Élu le 18 mai 1901; vice-président en 1906.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schils (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu le 8 juin 1889.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 27, avenue d'Antin, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (Ve). — Élu le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François Ier, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

180. Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Speijer (J.-S.), professeur de sanskrit à l'Université, 24, Herrengracht, Leyde (Pays-Bas). — Élu le 2 février 1878.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France, ancien membre du Council of the Viceroy of India, 15, Grenville Place, Londres S. W. — Élu le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu le 2 avril 1887; membre perpétuel.

Svrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu le 17 avril 1880.

Taverney (Adrien), villa Espérance, Chauderon, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883.

Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue le 27 avril 1895; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias-*Henrik-Vilhelm*), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875; membre perpétuel.

190. Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, 75, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), 17, Saukt Johanns Vorstadt, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, correspondant de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870; membre perpétuel.

Vaz (M.-J.), professeur, Nawab's Building, Byculla, Bombay (Inde). — Élu le 5 décembre 1903.

Vendryes (Joseph-*Jean-Baptiste*), professeur à l'Université, 9, rue de la Délivrande, Caen (Calvados). — Élu le 21 mai 1898; membre perpétuel.

Vogüé (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu le 20 novembre 1886.

Watel, professeur honoraire du lycée Condorcet, 42, rue du Bras-d'Or, Boulogne-sur-Mer. — Élu le 13 janvier 1872.

Wilbois (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 8, rue des Chalets, Le Mans. — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel.

Wimmer (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873; membre perpétuel.

200. Winkler (Dr Heinrich), Opperau bei Breslau, Post Kletterdof (Silésie prussienne). — Élu le 30 novembre 1889.

Zubatý (Joseph), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université, Smichov, Husova třida, 539, Prague (Bohème). — Élu le 19 décembre 1891.

Zünd-Burguet (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIIIe) — Élu le 12 juin 1897.

Académie roumaine, Bucarest (Roumanie). — Admise dans la Société le 26 mars 1904.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque de l'École française d'Extrême Orient. Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V^e^). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (V^e^). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser: à MM. Asher & Co, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

210. Bibliothèque royale universitaire, Göttingen (Allemagne). Adresser: à

MM. Asher & Cᵉ, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIᵉ). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Cᵒ, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIᵉ). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Cᵒ. libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIᵉ). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

220. British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & Cᵒ, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VIᵉ) — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & Cᵒ, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIᵉ). — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

MM.

1864-65. † A. D'ABBADIE.
1866. † Émile EGGER.
1867. † Ernest RENAN.
1868. † Wl. BRUNET DE PRESLE.
1869. † F. BAUDRY.
1870-71. † Émile EGGER.
1872. † Charles THUROT.
1873. † Gaston PARIS.
1874. † Charles PLOIX.
1875. † L. VAÏSSE.
1876. † Émile EGGER.
1877. † Eugène BENOIST.
1878. Robert MOWAT.
1879. † Abel BERGAIGNE.
1880. G. MASPÉRO.
1881. H. GAIDOZ.
1882. Louis LÉGER
1883. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
884. † Stanislas GUYARD.
1885. H. DE CHARENCEY.
1886. Rubens DUVAL.

MM.

1887. † James DARMESTETER.
1888. Joseph HALÉVY.
1889. † Charles PLOIX.
1890. F. BONNARDOT.
1891. † M. DE ROCHEMONTEIX.
1892. Philippe BERGER.
1893. Sylvain LÉVI.
1894. Alexandre BIBESCO.
1895. P. ROUSSELOT.
1896. Jean PSICHARI.
1897. † Alexandre BOUTROUE.
1898. Paul LEJAY.
1899. Th. PARMENTIER.
1900. Ch. ROSAPELLY.
1901. Paul BOYER.
1902. Charles JORET.
1903. Clément HUART.
1904. † Alexandre LIÉTARD.
1904. Antoine THOMAS.
1905. Théodore REINACH.
1906. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

Abbadie (Antoine-*Thomson* d'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

Baissac (Charles), professeur au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

Baron (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. — Élu le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benlœw (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.

Boucherie (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

Boutroue (Alexandre-*Antoine*), avocat à la Cour d'appel de Paris. — Élu le 30 juin 1894; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Élu le 20 décembre 1873; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées. — Elu le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études. — Élu le 6 décembre 1884; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880. Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garnier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Mort à Paris le 4 septembre 1898; inscrit comme membre perpétuel le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.) — Élu le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet. — Élu le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres de Paris. — Élu le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu le 13 avril 1878; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Docteur). — Élu le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société le 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Lepitre (Abbé A.), professeur à l'Université catholique, Lyon. — Élu le 30 novembre 1901. Décédé en 1906.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866 président en 1904. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutoslavski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé de philologie romane à l'Université de Prague, professeur à la Československá Akademie. — Élu le 21 novembre 1885, administrateur en 1890-91. — Décès notifié le 21 septembre 1904.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Montalk (*J.-W.* E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu le 18 juin 1898. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire

et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1[er] février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Élu le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris.— Élu le 7 juin 1873; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schoebel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Specht (Édouard). — Membre de la Société depuis 1866. Décédé en 1906.

Sturm (Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le D[r] Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine ; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866 ; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

VARIÉTÉS

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

BERNIQUE — BLONDE — BOBO — GRELIN — GRELUCHON — LAPIN — ORIGNAC — OSTORIN — PÉPIN — PIAILLER — PIAULER, PIOLER — POPOTE — RAMINAGROBIS — RATINE — SERVIETTE.

---

1. BERNIQUE n'est ramené par Littré à aucune étymologie plausible. Il ne cite d'ailleurs qu'en passant l'opinion fort peu soutenable qui consiste à voir dans ce mot l'allemand *Aber nicht* « Mais non ». Effectivement, ces termes n'eussent-ils pas donné, en français, quelque chose comme *Barniche?* Sans doute, le docte philologue ignorait le sens que revêt en Bretagne le substantif *Bernique* et qui, croyons-nous, en fournit l'étymologie. On l'emploie pour désigner un coquillage univalve de la famille des Gastéropodes, appelé sur la côte normande, *Patelle* (pour *Platelle*), litt. « petit plat ». Ce n'est autre chose que le *Lépas* des Conchyologistes. De forme conique, le mollusque en question s'attache comme une sorte de ventouse aux rochers et il faut agir par surprise ou déployer une certaine force pour l'en détacher. Aussi dit-on, en manière de proverbe, d'un homme habile qu' « il ferait passer sa barque entre la bernique et le rocher ».

De ce qui vient d'être dit, on a droit de conclure à l'origine celtique du mot en question. Déjà M. Whitley Stokes, sans citer, il est vrai, le mot *Bernique* comme appliqué à

un coquillage, mentionne, du moins, l'irlandais *Bairnech* « Lépas » ; le gallois *Brennig-en* (même sens). Cela nous ramènerait à un gaulois hypothétique *Barennikà* équivalent littéral de « Rupestre, animal des rochers », d'une forme *Barenn* « Rocher ». Le grec a tiré, à peu près de la même façon, Λεπάς « Patelle », de Λέπας « Roc, rocher ». Ajoutons par parenthèse que les noms allemands du même animal, à savoir *Tellermuschel* (coquillage-assiette) ou *Napfschneke* « colimaçon-écuelle » rappellent, eux aussi, pour le sens, le terme grec et le normand *Patelle*.

On a voulu, nous le savons, voir dans l'interjection du français actuel *Bernique* synonyme de « Je m'en moque, fichez-moi le camp », une déformation de *Bren* « son », mot d'origine celtique employé jadis comme particule péjorative, mais suivie de la finale *ique* dont on trouve l'exemple chez Rabelais, dans le vocable fantaisiste *Merdique*. Ne semblera-t-il pas aussi simple pour le moins de voir dans cette particule *Bernique* le nom même du coquillage, pris dans un sens détourné et ironique. N'oublions pas que ce mollusque, peu estimé en qualité de comestible, n'a pas grande valeur. Rien d'étrange à ce que l'on ait dit d'abord « Des Berniques », puis, par abréviation, « Bernique », dans le même sens ironique où nous disons « des navets », d'aussi fades légumes n'étant pas jugés dignes de plus de considération.

Le vieux français *Bernicles* cité par Roquefort comme synonyme de « rien, un rien » constitue visiblement, sous une forme plurielle, un diminutif de *Bernique* et répondrait au pied de la lettre à « petites patelles, petits lépas » pour « choses de nulle importance ». Du reste, dans la langue de nos aïeux, *Bernicle,* ainsi qu'on devait s'y attendre, apparaît encore avec le sens de *Lépas*. Un doublet de ce substantif, à savoir *Bernacle,* désigne parfois l'*Anatiffe lisse*, espèce de coquillage à cinq valves et muni d'un pédoncule au moyen duquel il s'attache, soit aux vaisseaux, soit aux pièces de bois charriées par la mer. D'après la croyance populaire, ce mollusque donnait naissance à une sorte d'oie sauvage appelée en raison de cette circonstance, *Oie bernache* (altération de *Bernacle*) et, par voie d'abréviation, *Barnache, barnacle, bernache, bernacle*; bas latin, *Bernaca, barnaces, bernicla*;

anglais, *Barnacle*. C'est l'oiseau de passage désigné, le plus souvent, en langage populaire, du nom de *Cravan*. Il est appelé en hollandais *Zeegans* « oie marine » ou *Rotgans* « oie rouge » ; *Prutgâs*, litt. « Pedens anser » en suédois et enfin *canard érythrope* par Gmélin.

Littré admet l'origine irlandaise des noms de dérivé *Barnache*, *barnacle* et les tire, lui aussi, de *Barenn* « rocher », mais là où nous aurions peine à suivre l'éminent philologue, c'est lorsqu'il veut dériver le nom du coquillage de celui de l'oiseau. Le contraire nous semble clairement établi par tout ce que nous venons de dire. C'est bien du nom du rocher qu'a été tiré celui du coquillage qui y cherche asile et qui a fini par s'appliquer à un palmipède.

II. BLONDE, employé en style de vénerie pour désigner les mamelles des femelles chez certains carnassiers, par exemple l'ourse et la louve, n'a sans doute rien à faire étymologiquement avec notre adjectif *blond*, lequel est de source germanique. Nous y verrons une simple déformation de *Bronde* qui possède le même sens dans plusieurs patois français, spécialement en normand et en picard. *Bronde*, à son tour, a certainement été pris au celtique ; cf. bas-breton *vron* « mamelles » d'un gaulois hypothétique *Brondâ*, *brondjo-s*. La racine première en devrait, d'après M. Whitley Stokes, être cherchée dans un radical verbal *Brond* « s'enfler, être élevé », d'où le gallois *Bryun* « colline ».

III. BOBO présente certaines difficultés à l'étymologiste et il ne semble pas qu'elles aient été encore surmontées toutes. Littré y voit simplement un « terme enfantin » et paraît le tenir pour formé par une sorte d'onomatopée. Sans doute, il a été constitué suivant les règles propres au langage des enfants qui affectionnent les dissyllabes obtenus par la répétition du même élément composant. Nous répugnons toutefois à l'idée qu'il soit né par voie de génération spontanée, procédé d'un usage moins fréquent à notre avis qu'on ne le suppose d'ordinaire.

Le substantif en question pourrait bien constituer un de ces rarissimes emprunts faits par notre langue au basque. Consultons, sur ce point, le dictionnaire de Larramendi. Nous y verrons que dans le parler des marmots du Guipuscoa,

Pupuia est pris comme synonyme de « mal léger ». Il n'est pas d'ailleurs, sans doute, euskarien d'origine. Reconnaissons-y, mais avec adjonction d'un *a* final euphonique, indiquant parfois le substantif, l'espagnol *Pupa* « petit mal, petite croûte sur la peau ». Ce n'est, mais avec un notable changement de sens, que le vieux béarnais *Poop* « Balle, balle de grain, capsule enveloppant ledit grain » et qui, en béarnais moderne, devient *Poup, poub*. L'adoucissement de la labiale finale a dû naturellement amener celui de la labiale initiale, dans le parler des nourrissons. L'on conçoit d'ailleurs qu'une petite croûte sur la peau ait été comparée à la pellicule qui enveloppe le grain.

Maintenant, quelle serait l'origine première à attribuer à tous ces mots ? La question semble difficile à résoudre. L'opinion la plus admisssible, à notre avis, consisterait à voir dans *Poup* une sorte de doublet au sens de « mamelle, mamelon ». Voyez ce qui sera dit au sujet de *Popote*. Quant à l'espagnol *Bobo* au sens de « simple, sot, niais » et que Larramendi nous donne en composition dans *Sayobobo*, sorte de vêtement porté au théâtre par des acteurs jouant les grotesques, nous croyons son apparition d'époque relativement récente. Peut-être même a-t-il été pris, mais avec un changement sémantique considérable, au français *Bobo*.

IV. GRELIN, espèce de corde plus mince que celle qui retient l'ancre, est ramené par Littré à une forme allemande *greling* (même sens), non indiqué dans le dictionnaire étymologique de M. Kluge. Ce terme se trouvant tout à fait isolé au sein de la famille germanique, nous nous rangerions volontiers à l'avis de M. Darmesteter, lequel croit le terme allemand emprunté au français. Ne serait-il pas plus logique d'y reconnaître notre adjectif « grêle », du latin *gracilis*, mais munie de la finale *in* quelquefois diminutive. Cf. *Fortin, muretin, tableautin*. Ce serait donc le cordage plus mince, plus grêle que celui destiné à retenir l'ancre.

V. GRELUCHON, synonyme de ce que l'on appelle en style vaudevillesque « le plus heureux des trois », a donné lieu à bien des discussions. On ne saurait guère, comme le veut le dictionnaire de Trévoux, y voir le bourguignon *grelu* au sens de « pauvre, misérable, de peu de valeur ». Littré le

considérerait volontiers comme fabriqué d'après le nom d'un soi-disant *saint Greluchon* ou *Guerluchon,* invoqué dans certaines régions de la France par les femmes désireuses d'avoir des enfants. N'est-il pas effectivement clair, à priori, que le nom du saint ne constitue qu'un dérivé? Est-ce que les saints *Ferréol* et *Liénard,* implorés par les captifs ennuyés de leur détention, ne tirent pas leur appellation de « fer » et de « lien ». Une observation analogue peut être faite au sujet de saint *Pansard,* patron des goinfres au pays de Béarn et qui tire son nom de *Panse*. Et puis, dans l'hypothèse même par nous combattue, resterait à se demander d'où vient ce mot de saint Guerluchon. C'est précisément ce qu'on ne nous dit pas.

Le fait est que le terme français doit être regardé comme pris au patois du Berry[1]. *Guerliche* ou *greliche* s'y rencontre comme synonyme de *Membrum virile infantis.* Les femmes de cette province s'adressent à saint *Guerluchon* ou *Gr'luchon* pour être fécondes, de même qu'ailleurs les épouses stériles prient saint André (cf. gr. ἀνήρ, vir). Les fonctions dont on charge le bienheureux en question expliquent qu'il ait tiré son nom de *greliche* ou *guerliche*. Mais, en définitive, d'où vient ce dernier mot?

On a voulu le tirer de l'adjectif « grêle ». Ne serait-il pas plus naturel d'y reconnaître le latin *virgula,* mais avec une finale *iche* que nous retrouvons dans *corniche, pouliche, bourriche*? Remarquons qu'en français du moyen âge *virga* se prenait couramment comme synonyme de *membrum virile.*

VI. LAPIN est, sans doute, un de ces mots sur l'origine duquel on a le plus discuté. Littré, tout en la déclarant fort obscure, cite l'opinion de Diez, lequel y croyait retrouver la même racine que dans *clapier,* terme d'origine celtique. La façon de voir de Scheber, qui rattache ce vocable à *Lepus,* nous semble, somme toute, bien peu satisfaisante et nous demandons la permission de faire valoir quelques arguments supplémentaires en faveur de la thèse soutenue par ce philologue. Si la finale *in* a ici une valeur diminutive ou déri-

1. M. Coudereau, *Sur le dialecte berrichon,* p. 370 du t. Ier (2e série) des *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris,* Paris, 1873.

vative, *lapin* serait donc, en quelque sorte, synonyme de « petit lièvre, lièvre d'importance secondaire ». Précisément ce rongeur se distingue, à première vue et même d'assez loin, du lièvre par sa taille plus exiguë. Reste maintenant à se demander pourquoi le *e* de *lepus* se serait tranformé en *a*. La chose s'explique, à notre avis, par l'hypothèse, on ne peut plus acceptable, que le mot *lapin* aura pénétré dans le dialecte de l'Ile-de-France par quelques patois du Nord tels que le briard ou le picard où la substitution en question est fréquente. Aujourd'hui encore en Picardie, le peuple dit couramment *piache* pour *pièce*.

Faisons observer enfin que le français *lapereau*, qui rappelle si étroitement l'italien *leporello* « lepusculus », militerait encore en faveur du rapprochement ici proposé.

VII. ORIGNAC désignait en français du XVIIe siècle le *Wapiti* ou grand cerf du Canada. Ce n'est, en tout cas, que le basque *Orennak* (prononcez *Oregnak*), forme active d'*Orenna* « Cervus ». Ne soyons pas surpris d'un pareil emprunt. Comme nous l'apprend le vieux narrateur Lescarbot, on comptait un grand nombre de Basques parmi les Français faisant la traite avec les sauvages des rives du Saint-Laurent. Naturellement, ces enfants des vallées pyrénéennes firent entrer beaucoup de mots pris à leur idiome maternel, dans la sorte de *Lengua franca* employée pour leurs relations commerciales.

On conçoit, sans peine, que le mot euskarien ait pénétré en français, puisqu'il s'agissait de nommer un animal nouveau et inconnu en Europe.

En tout cas, peu de termes ont subi autant de vicissitudes sous le rapport de l'orthographe. On le trouve cité sous la forme relativement la plus correcte dans la *Chronique septentrionale de Palma Cay* que mentionne Darmesteter. On y lit : « Bestes sauvages, comme orignacs, cerfs, etc. »

Le dictionnaire de l'Académie, dans son édition de 1762, corrigea, assez fâcheusement ce mot dont on ignorait sans doute déjà l'étymologie en *orignal*, lequel devient *original*

1. Lescarbot, *Histoire de la nouvelle France*, liv. III, ch. VII, *apud* Picart, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples*, t. VII, ch. V, p. 345 (en note).

dans l'édition de 1878. Ne serait-il pas logique, si l'on ne veut pas en revenir au basque *oregnak, orennak,* tout au moins, de reprendre la vieille forme *orignac* ?

Ajoutons, au reste, pour être complets, qu'il a été traité ailleurs des affinités que présente le mot basque sus-indiqué avec ses synonymes dans bon nombre d'idiomes appartenant d'ailleurs aux familles les plus diverses[1].

VIII. OSTORIN « autour, sorte d'oiseau de proie ressemblant au milan », terme du vieux français que nous trouvons également écrit *osterin, ostarin* nous est donné par Locorne de Saint-Palaye comme désignant une sorte de fourrures. Il cite, à ce propos, le membre de phrase : « Cent pourpres et cent osterins. » M. Godefroy lui attribue les valeurs diverses de « couleur pourpre, teinte empourprée » et de « vêtement pourpre » et reconnaît, d'ailleurs, sa parenté avec le nom de l'Autour jadis écrit *estoire, estoir, hostur, ostor, ostoir, oitour.* Cf. le vieux provençal et vieux béarnais *austor* (même sens), béarnais *austour,* italien *astore,* espagnol (avec chute du *t* médial) *azor,* d'où le basque *azore₁a,* portugais *açor.* Tous ces mots se rattachent d'ailleurs au bas latin *asturius,* de la même façon que notre « vautour » à une forme *vulturius.* Ajoutons qu'*asturius* ne constitue lui-même qu'un dérivé du latin *astur,* désignant à la fois un habitant des Asturies et le rapace en question, ce dernier étant considéré comme l'oiseau asturien par excellence, de même que pour nous *dindon* constitue le gallinacé importé des Indes. C'est encore par une métaphore analogue que nous disons « un percheron » à la fois pour un natif du Perche et un cheval de la race propre à ce pays ; « un canari » pour un serin de l'espèce propre aux îles Canaries ; un « crèvecœur » pour un poulet de la race de Crèvecœur.

Sur un seul point, nous nous permettrions de nous écarter de l'opinion émise par M. Godefroy et proposerions une autre explication du motif pour lequel le nom d'*ostorin* a été donné à une étoffe. C'est, dit-il, que sans doute on l'aura fabriquée avec la dépouille de l'autour. Quel massacre ne

1. *Origine étrangère de quelques noms d'animaux dans les dialectes nord-asiatiques,* p. 261 et suiv. du t. XXXII de la *Revue de linguistique et de philologie comparées,* Paris, 1899.

faudrait-il point alors faire de ces oiseaux pour obtenir un vêtement complet? La vérité nous apparaît plus simple. *Ostorin* aura d'abord signifié « ce qui est de la couleur de l'autour », c'est-à-dire d'un pourpre foncé et tirant sur le brun. Ensuite, on aura appliqué le mot à un tissu de la teinte en question. N'est-ce pas par un procédé analogue que le mot *blonde* s'emploie pour désigner un genre de tissu primitivement de nuance claire. Il est même curieux de rappeler l'extension abusive au point de vue étymologique qu'a subie ce mot, puisque l'on fabrique des *blondes* blanches ou noires *ad libitum*.

IX. PÉPIN a été expliqué de plusieurs façons, mais dont aucune ne nous semble pleinement satisfaisante. Frisch, nous dit Littré, y voit le latin *pepo* « melon, concombre » et pense qu'à l'origine le mot français désignait spécialement la graine de ces cucurbitacées. Sans doute, l'espagnol *pepino,* dans lequel il faut bien reconnaître un dérivé du latin *pepo,* signifie « concombre », mais, nulle part, nous ne le rencontrons pris au sens de « grain ».

Diez préférait rattacher *pépin* à la même racine que « pépie ». De fait, l'espagnol *pepita* possède les deux sens. Mais au point de vue sémantique comme à celui de la forme, il y a assez loin de *pepita* à pépin.

Ne vaudrait-il pas mieux tirer ce dernier du *pepe* « poivre » de l'espagnol et du béarnais, dérivés eux-mêmes du latin *piper,* mais avec adjonction d'une finale *in* sans doute diminutive? De l'idée de poivre, on a bien pu passer à celle de « grain de poivre », puis de grain de fruit en général.

En vieux français (XIV[e] siècle), *pépin* devient parfois synonyme de « jardinier ». De l'idée de « graine » ne sera-t-on point passé à celle de l'homme qui la fait pousser.

Par exemple, nous ne pensons pas que *pépin* pris en argot au sens de « parapluie » ait rien à faire étymologiquement avec les précédents. Son origine nous reste inconnue.

Ajoutons, pour être complets, que l'espagnol *pepita* « pépin » et « pépite » a tout l'air de se rattacher, lui aussi, à *pepe*. Ce serait litt. « le petit grain de poivre », la plupart des pépites étant généralement de petite dimension.

X. PIAILLER a parfois été considéré comme venant de

« pie » ; ce serait « crier comme la pie ». Scheber préfère voir dans la syllabe *pi* une simple onomatopée. Enfin Littré semble avoir touché de bien près à la vérité en tirant ce verbe du latin *pipilare* « piauler, pioler ». La parenté entre tous ces termes, bien que réelle, ne nous semble pas directe. Voici, à notre avis, comment se doit établir la généalogie du mot ici étudié.

1° Le latin *pipare* « caqueter, glousser comme la poule, miauler à la façon de l'épervier » donne le substantif dérivé *pipio* « pigeonneau », litt. « l'oiseau qui glousse, qui pépie » ;

2° *Pipio,* à son tour, a fourni le latin *pipilare, pipiare.* Ce dernier est l'ancêtre direct du vieux français *pipier,* devenu aujourd'hui pépier.

3° De *pipier,* nous croyons pouvoir, sans trop de témérité, dériver une forme hypothétique, à la fois itérative et fréquentative, *pipiailler* qui serait au précédent dans le même rapport que *criailler* à *crier* et *tirailler* à *tirer* ;

4° Enfin, la syllabe initiale sera tombée dans *pipiailler,* comme elle l'a fait dans *gouailler,* du vieux français *goguayer,* dans *minot,* d'un primitif *hémine,* dans le grec τράπεζα « table », pour τετράπεζα. De là *piailler.*

XI. PIAULER, PIOLER a au fond la même racine que le précédent. De *pipio* « pigeonneau », on a droit de déduire un diminutif *pipiolus,* lequel aura donné comme verbe *pipiolare,* dont la syllabe initiale disparut comme dans *piailler.* Inutile d'ajouter que *piauler* constitue une simple variante orthographique de *pioler.*

XII. POPOTE pourrait bien constituer avec *bobo* et *orignal,* un de ces termes que notre idiome aura empruntés à l'euskarien. Ne serait-ce pas tout simplement un diminutif de *popa* qui, suivant Larramendi, désigne, chez les Basques du Guipuscoa, une soupe d'enfant. Ce n'est pas à dire que le mot soit basque quant à son origine première. Comment ne pas lui reconnaître une parenté avec le roman *popar* cité par Roquefort, avec l'espagnol *popar,* lequel signifie, à la fois, « dorloter, cajoler » et « mépriser, dédaigner » ? Maintenant, d'où vient ce verbe ? Il nous fait tout l'effet d'un dérivé du vieux béarnais *pope* « mamelle », vieux provençal (d'après Roquefort) *popa* « poitrine, sein, mamelle », béarnais mo-

derne *poupe,* même sens, d'où notre terme de vénerie *poupe,* synonyme de *bronde* ou de *blonde* (voy. ce dernier mot) et désignant les mamelles chez les femelles de certains carnassiers. Reconnaissons avec Diez, dans ces substantifs *pope, popa,* le latin *pupa, pupus* « fillette, petit garçon ». Ne peut-on pas citer l'exemple de métaphores analogues dans le grec κορή (dialecte Dorien) et κόρα, l'espagnol *niña* qui signifient tout à la fois « jeune fille » et « prunelle de l'œil » ? Rapprochez-en notre français *pupille,* lequel présente des valeurs assez analogues. On sera passé du sens de « jeune fille » à celui de « mamelle », puis à la valeur de « substance alimentaire, soupe » et enfin de *popote.*

Faisons observer, en terminant, que *popote* ne saurait guère être rapproché de son synonyme *cocote* en argot parisien. *Cocote* présenterait-il une certaine parenté avec le latin *coquina?* Nous ne le croyons pas. Impossible en tout cas d'expliquer comment la double gutturale dure se serait transformée en labiale.

XIII. RAMINAGROBIS est dans La Fontaine un nom de matou. Littré rapproche, et avec toute raison, suivant nous, la partie initiale de ce mot du berrichon *rominer* pour « ronronner », sans doute du latin *ruminare.* En effet, le chat qui ronronne a pu, à certains égards, être comparé à la vache en train de ruminer. On ne nous explique pas, il est vrai, ce que signifie la finale *grobis.* Rappelons que ce mot peut-être apparenté à « croupe, croupion » est pris par Rabelais comme synonyme de dos. *Raminagrobis* serait donc l'équivalent de « dos qui ronronne » ou pour parler plus clairement « animal qui ronronne en faisant le gros dos ». On sait que c'est l'habitude de tous les félins, y compris le tigre.

Cette étymologie nous semble bien plus satisfaisante que celle proposée par nous antérieurement et qui consistait à voir dans le terme en question un composé macaronique de « rat », du latin *minax* et de *grobis* « dos », au pied de la lettre « qui menace le dos des rats ».

XIV. RATINE, sorte d'étoffe à lignes saillantes dont Littré déclare ignorer la provenance, nous fait tout l'effet d'un mot pris au celtique. M. Whitley Stokes cite le gaulois hypothétique *ratis* « fougère » pour un primitif *pratis*; cf.

irlandais *raith* (même sens), gallois *rhedyn*, bas-breton *raden, radenenn*, vieux breton *raten* « fougeraie ». Le savant anglais en dérive également, et avec toute raison suivant nous, le basque *iratze* « fougère ». Le *i* initial semble bien ici prosthétique, puisque dans la langue euskarienne aucun mot ne peut commencer par un *r*. Quant au *t* de la dernière syllabe représentant un *t* archaïque, rappelons le *artza* basque (ours) visiblement apparenté à l'irlandais *art*, lequel a le même sens. On observera d'ailleurs que les lignes saillantes de l'étoffe appelée *ratine* ressemblent assez aux stries dont se trouve marqué le dessous des feuilles de la fougère.

XV. SERVIETTE est ramené par Diez et Darmesteter à la même racine que l'on retrouve dans *servir*. Toutefois, on ne nous explique pas de quelle façon s'est opérée cette dérivation. A notre avis, c'est par la forme espagnole *servilleta* (même sens) que l'on peut l'établir. La finale *eta* constitue visiblement un diminutif. Nous nous trouvons donc reportés à un primitif *servilla,* synonyme en espagnol de « chaussure commune, chausson », diminutif à son tour de *serva* « servante » ; cf. *tablilla* « petite table », de *tabla*. Voyons donc dans *servilla* l'équivalent de « petite servante » et métaphoriquement « chaussure d'un usage courant, dont on se sert souvent ». Une serviette pliée en triangle a pu être, d'ailleurs, comparée à une pantoufle, à une sandale. N'est-ce pas par une métaphore du même genre que nous avons fait de « chausson » le nom d'une sorte de pâtisserie?

Quant à l'italien *salvietta* « serviette », nous n'hésiterons pas à y reconnaître le résultat d'une de ces *interprétations* populaires dont les exemples apparaissent si fréquents. Les Italiens ayant perdu le sentiment de l'origine du mot *serviette,* de l'espagnol *servilleta,* auront instinctivement cherché une explication, assez fantaisiste d'ailleurs, dans un rapprochement avec *salvia* « sauge ».

De Charencey.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 55

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 24 NOVEMBRE 1906 AU 15 JUIN 1907

SÉANCE DU 24 NOVEMBRE 1906.

Présidence de M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Brunot, Chilot, M. Cohen, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Sacleux.

Absents et excusés : MM. Bréal et Thomas.

Présentation. MM. MEILLET et VENDRYES présentent pour être membre de la Société M. Anwyl, 62, Marine Terrace, Aberystwyth, Pays de Galles.

Dons. M. MEILLET en présentant l'ouvrage du Père Schmidt S. V. D., intitulé *Die Mon-Khmer Völker,* insiste sur l'importance des résultats qui y sont contenus : le groupe mon-khmer est rattaché au groupe malayo-polynésien et les rapports des différentes langues sont correctement définis. Il profite de la circonstance pour mettre

en relief les progrès de la linguistique malayo-polynésienne, dont notre Société a lieu d'être fière, car plusieurs linguistes qui mènent ces études lui appartiennent : l'illustre M. Kern, M. R. Brandstetter, et en France même MM. Ferrand et Cabaton.

M. Gauthiot signale à ce propos un opuscule de M. Brandstetter, connu pour ses études de linguistique et particulièrement de linguistique malaise, touchant un projet de dictionnaire comparatif des langues malayo-polynésiennes (*Ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der malajo-polynesischen Sprachen*).

Communications. M. Meillet, s'appuyant sur les hypothèses de M. Fortunatov et de M. Brugmann relatives à gr. φέρεις et à lit. *vedì*, propose de rattacher au même groupe de finales les types v. irl. *beri* et *-bir*. Ce type serait indo-européen ; le type skr. *bhárasi,* got. *bairis* serait analogique. Observation de M. Henry.

M. Gauthiot fait remarquer l'inconvénient grave qu'il y a à traiter des enclitiques au chapitre de l'accent, ainsi qu'il est fait ordinairement. En effet, l'enclitique n'est pas un mot inaccentué ou atone, qui s'appuie sur un mot pourvu d'un accent ou d'un ton ; il peut s'appuyer sur un mot dépourvu de ton, en indo-européen par exemple. En fait les enclitiques sont des mots faibles qui se rattachent à des mots plus consistants et plus importants. Ils doivent être étudiés et définis au point de vue de la syntaxe.

Remarque de M. Meillet.

Séance du 8 Décembre 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cabaton, Chilot, Marcel Cohen, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Rosapelly, Sacleux, Sainéan.

Assistant étranger : M. Reby.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentations. Sont présentés pour être élus membres de la Société, M. E. Kuhn, professeur de philologie indienne et de grammaire comparée à l'Université de Munich, par MM. Meillet et Gauthiot, et M. Reby, diplômé de l'École Spéciale des Langues Orientales vivantes, par MM. Gaudefroy-Demombynes et Meillet.

Election. M. Anwyl, 62, Marine Terrace, Aberystwyth, Wales, Angleterre, est élu à l'unanimité membre de la Société.

Commission des Finances. Sont élus membres de la Commission chargés de reviser et d'arrêter les comptes du trésorier et de l'administrateur, MM. Meillet, Ernout, et I. Lévy.

L'administrateur présente l'ouvrage publié par M. de Jessen sur la question du Slesvig et signale les documents qui s'y trouvent sur la répartition du danois et de l'allemand en Slesvig, comme aussi sur les anciennes inscriptions runiques trouvées dans le pays. Ces parties du livre sont purement scientifiques et sont pour une bonne part l'œuvre de membres de la Société.

Ensuite l'administrateur donne lecture d'une lettre de M. Bréal par laquelle celui-ci déclare se démettre des fonctions de secrétaire qu'il a exercées pendant près de 40 ans pour le plus grand bien de la Société. Il se permet, à ce sujet, d'espérer que M. Bréal consentira à se laisser faire violence par ses collègues et à conserver ses fonctions, pourvu qu'on lui adjoigne un aide.

Communications. M. Meillet expose l'étymologie du nom slave de l'abeille *bĭčela* et le compare par exemple à v. h. a. *bīa*, ce qui permet de restituer un nom indo-européen de cet insecte, qui a été remplacé dans la plupart des dialectes par des dérivés à cause de sa brièveté même. Comparez la fortune pareille du nom français dérivé de lat. *apem*.

M. Meillet signale ensuite le terme religieux osque

assfertur aïfertur et le compare au mot iranien correspondant à la fois pour la forme et le sens. Ce rapprochement entre l'italique et l'indo-iranien se joint assez remarquablement à celui de *flamen* et de *brahman-*.

Remarque de M. Ernout.

M. I. Lévy démontre que la règle soi-disant hébraïque d'après laquelle *r* ne se redouble pas est en réalité tardive et étrangère. En font foi l'emprunt ἀρραβών et les transcriptions de noms propres dans les Septante.

Remarques de MM. Huart, Meillet et Gauthiot.

Séance du 22 Décembre 1906.

Présidence de M. Gaudefroy-Demombynes, président.

Présents : MM. Bauer, Chilot, Cohen, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Henry, Huart, S. Lévi, I. Lévy, Meillet, Reby, Sainéan.

Absent et excusé : M. Boyer.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Elections. Sont élus membres de la Société, à l'unanimité, MM. E. Kuhn, professeur de philologie indienne et de grammaire comparée à l'Université de Munich, et Reby, 6, place de la Sorbonne.

Commission des Finances. Le rapport annuel sur la gestion de l'administrateur et du trésorier pendant l'année 1906 est lu par M. Meillet. Ce rapport est approuvé à l'unanimité.

Messieurs,

Après examen des comptes du trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 17 décembre 1905 au 22 décembre 1906

RECETTES :

Report d'exercice.	6 317 fr.	89
Report des fonds de la fondation Bibesco.	438	85
Cotisations annuelles. . . . . , ...	2 328	85
Une cotisation perpétuelle.	120	
Subvention de l'État.	1 000	
Rentes de la Société.	1 290	87
Rentes de la fondation Bibesco.	290	83
Intérêts de la Société générale.	16	65
TOTAL.	11 803 fr.	59

dont :

Recettes de la Société.	11 073 fr.	91
Recettes de la fondation Bibesco.	729	68

DÉPENSES :

Facture des éditeurs (*Mémoires* et *Bulletin*). . . .	3 547 fr.	40
Frais généraux.	264	25
Indemnité de l'administrateur.	400	
Service et gratifications.	179	30
Frais de banque.	13	30
	4 404	25

Encaisse du trésorier.			1 090 fr.	80
Fonds en dépôt à la Société générale.			6 308	54
			7 399	34
Dont { Fonds généraux de la Société	6 669 fr.	66		
Dont { Fonds de la fondation Bibesco	729	68		
TOTAL ÉGAL.			11 803 fr.	59

Comme tous les ans, le seul gros chiffre des dépenses est celui des frais de nos publications. À vrai dire, certaines circonstances imprévues n'ont pas permis de publier autant de fascicules que votre bureau l'espérait; mais les trois fascicules parus comprenaient six feuilles chacun, et il est certain qu'il paraîtra en 1907 quatre fascicules des *Mémoires* ; l'un est entièrement composé, et un autre en très grande partie. Les 6 669 fr. 66 appartenant en propre à la Société permettent de faire face à ces dépenses sans aucune difficulté ; seuls sont à payer immédiatement un très mince cahier du *Bulletin* et un achat de rente pour employer les 120 fr. de la cotisation perpétuelle touchée.

Après avoir donné à notre Société de longues années de dévouement, M. Cart, notre trésorier, désire se soulager de ce lourd fardeau que ses occupations ne lui permettent plus de conserver. M. Cart a rendu à la Société des services inappréciables, nous regrettons vivement cette détermination, et nous vous proposons de voter à notre dévoué confrère de chaleureux remerciements.

Vous remercierez aussi notre administrateur qui sait garder à la Société son bon renom scientifique.

A. Meillet.

A. Ernout.

I. Lévy.

22 décembre 1906.

Election du bureau. Le président et les vice-présidents élus sont :

Président : M. Ferd. Brunot.
Premier vice-président : M. Sainéan.
Second vice-président : M. A. Cuny.

Malgré sa lettre de démission, M. Bréal est réélu secrétaire de la Société à l'unanimité, en signe de confiance et de gratitude ; et, conformément aux statuts, la Société élit M. A. Meillet secrétaire adjoint, afin de soulager dans sa tâche le secrétaire principal.

L'administrateur transmet à la Société la démission de son dévoué trésorier M. Cart, en remplacement de qui est élu M. R. Gauthiot, directeur-adjoint à l'Ecole des Hautes Etudes, 14, rue Mouton-Duvernet.

Le reste du bureau est dès lors ainsi composé :

Administrateur : M. Rob. Gauthiot.

Bibliothécaire : M. N. Chilot.

Membres du Comité de Publication : MM. d'Arbois de Jubainville, R. Duval, L. Havet, V. Henry, L. Léger, A. Thomas.

Communication. M. Ferrand traite d'un point spécial de morphologie malgache et de l'extension analogique récente de certains suffixes.

Séance du 12 Janvier 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Bauer, Brunot, Chilot, Ernout, Gauthiot, Halévy, Henry, Huart, Lejay, I. Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Sainéan.

Excusé : M. Gaudefroy-Demombynes, président sortant.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

L'administrateur annonce que M. Bréal s'est laissé convaincre et a consenti à reprendre la fonction de secrétaire de la Société qui lui a été imposée à nouveau cette année par un vote unanime de ses confrères.

M. Brunot, président de la Société pour 1907, rend hommage aux qualités de son prédécesseur que la maladie empêche d'assister à cette séance, et déclare qu'il vient aux séances pour s'instruire avant tout, et sachant bien que le rôle du président n'est pas le plus difficile à tenir dans la Société.

Communications. M. A. Meillet discute l'*e* des formes telles que *adiese* de l'inscription latine archaïque des Bacchanales ; l'*e* n'est pas fautif, il est à rapprocher de celui du type *societas* en face de *ueritas,* et tend à montrer que l'*e* de *societas* n'est pas un ancien *e* conservé, mais un *ı* passé à *e* sous l'influence d'un *i* précédent ; car l'*i* de *adiisse* est un ancien *i.* Observations de MM. Lejay, Ernout, Henry.

M. Halévy signale l'origine sémitique de gr. ἄμωμον. Il étudie ensuite les mots qui désignent le nord et la Grande Ourse dans les langues sémitiques et turques. Des remarques sont faites par MM. Huart, Lejay, Gauthiot, Meillet.

Séance du 26 Janvier 1907.

Présidence de M. Cl. Huart, président en 1903.

Présents: MM. Bauer, Benoist-Lucy, Chilot, Cohen, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Thomas.

Excusés: MM. Boyer, Bréal.

Le procès-verval de la séance précédente est lu et adopté.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, M. Mazon, lecteur à l'université de Kharkov, par MM. Boyer et Meillet, et M. Lacombe, élève de l'Ecole pratique des Hautes Études, par MM. Champion et Gauthiot.

L'administrateur communique aux membres de la Société la circulaire du Directeur de l'enseignement supérieur touchant le Congrès des sociétés savantes qui doit se tenir cette année à Montpellier du mardi 2 avril au vendredi 5 inclus. Il rappelle que c'est au programme de ce Congrès que figure pour la première fois la linguistique et que la Société sera brillamment représentée, outre les membres qui feraient le voyage de Montpellier, par notre confrère M. Grammont, professeur à l'université de cette ville.

Communications. M. Thomas étudie le substantif français *dard,* nom de poisson (*Leuciscus vulgaris* de Linné). Il montre que la forme primitive est *dars* avec une *s* thématique, ce qui résulte des exemples les plus anciens, de l'existence des dérivés *darset, darsel,* et des emprunts faits à l'ancien français par l'anglais (*dace,* autrefois *darse* ou *darce*) et par le breton (*dars* ou *darz*). Il signale dans le commentaire inédit du moine Smaragdus sur Donat (commencement du viiie siècle) la phrase suivante: « Piscis species sunt hæc (*sic*): aeses, *darsus,* alausa, tructa, lampreda... » (Bibl. nat., lat. 6400 B, fol. 104 r°). Il faut évidemment reconnaître le *Leuciscus vulgaris* de Linné

dans ce latin carolingien *darsus*. Par suite le rapprochement sémantique que l'on fait communément entre *dard*, javelot, et *dard*, poisson « ainsi nommé parce qu'il s'élance avec beaucoup de vitesse » n'a aucune valeur étymologique. L'origine de *darsus* est inconnue; mais il serait à souhaiter que le français revînt à la graphie primitive et écrivît le nom de ce poisson *dars* et non *dard*.

Observation de M. Meillet.

M. Ernout étudie une série de mots dialectaux présents en latin et en propose l'explication. Des remarques sont faites par MM. Meillet, Gauthiot.

Séance du 9 Février 1907.

Présidence de M. Cuny, second vice-président.

Présents: MM. Bauer, Benoist-Lucy, Boyer, Cabaton, de Charencey, Chilot, Cuny, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Joret, Lejay, I. Lévy, Meillet, Reby, Sacleux, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président ouvre la séance par l'annonce des deux décès qui atteignent si profondément la Société, celui de M. Ascoli, professeur à Milan, associé de l'Institut de France, membre fondateur de la Société, et celui de M. V. Henry, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université de Paris, où il avait succédé à Bergaigne.

A propos de ce double deuil, le président prononce les paroles suivantes :

« Messieurs,

« Notre séance est aujourd'hui une séance de deuil. En moins de quinze jours, la Société a perdu deux de ses membres les plus éminents. L'un, M. Ascoli, associé étranger de l'Institut de France, sénateur du royaume

d'Italie, professeur à l'Institut royal de Milan, avait été un des premiers propagateurs de la science du langage dans son pays. Du moins avait-il eu longtemps l'avantage de jouir du fruit de ses travaux et de voir ses disciples continuer et élargir son œuvre sur plusieurs domaines, le domaine des langues indo-européennes, celui des langues romanes et même celui des langues sémitiques. Peu d'entre nous le connaissaient autrement que par son universelle renommée de savant et si sa perte est véritablement affligeante pour la Société puisqu'il était un de nos membres perpétuels et même de nos fondateurs, elle est loin d'être aussi sensible pour nous que celle de M. V. Henry, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à l'Université de Paris, membre perpétuel de notre Société dont il faisait partie depuis 1881.

« Non seulement ses élèves proprement dits, mais tous les membres de notre Société qui assistent d'habitude à nos séances, connaissaient sa science, son dévouement, sa serviabilité, son affabilité, son enthousiasme scientifique. Ses observations aussi bien que ses communications étaient toujours marquées au coin de l'originalité et du bon sens, sans qu'il laissât jamais soupçonner toute l'étendue de son savoir. De même, ses cours à la Sorbonne, soit pour le sanskrit, soit pour la grammaire comparée, étaient une véritable fête, du moins pour ceux qui admirent chez les autres la science et l'éloquence sans espoir de les posséder eux-mêmes jamais.

« Qu'il me soit permis ici de parler comme élève de M. V. Henry, aussi bien que comme représentant de la Société. Depuis huit ans, nous nous étions habitués à suivre son enseignement si vivant, si plein de choses et j'ajouterai si sympathique. Car je ne doute pas qu'il n'ait pris ses élèves en profonde affection, comme ceux-ci le faisaient sans s'en douter. Et brusquement il nous a été enlevé, au moment où il venait de donner à deux d'entre nous la preuve de son affectueux dévouement de maître. Nous espérions tous que pendant de nombreuses années encore nous l'entendrions nous donner ses enseignements et ses conseils et nous faire part de ses découvertes. Cette

espérance nous a été enlevée. Pour moi, je tiens à dire que l'unique consolation qui me soutienne en ce moment pénible, c'est la pensée qu'il nous reste un autre maître d'une affection aussi sûre et d'un exemple de travail aussi admirable. Je veux parler de M. A. Meillet, à qui M. V. Henry m'avait donné comme élève et qui d'une voix plus autorisée que la mienne va retracer devant la Société la carrière scientifique du collègue et professeur aimé dont la perte est si cruelle pour nous tous. »

M. Meillet donne un aperçu du rôle scientifique de M. Ascoli et de M. V. Henry.

Présentations. Est présenté pour faire partie de la Société M. Kosiavkine, éditeur à Odessa, par MM. Champion et Gauthiot.

Elections. Sont élus membres de la Société MM. André Mazon, lecteur à l'Université de Kharkov, 18, rue du Vieux-Colombier et M. Georges Lacombe, 137, boulevard Saint-Michel.

Communications. M. Meillet examine la forme de la 3e personne active du singulier dans le type thématique. Le baltique et le grec s'accordent à ne pas présenter la désinence *-ti,* que ces mêmes langues ont dans le type athématique ; la désinence était sans doute **-t,* et ceci permettrait de rendre compte du type conjoint du verbe irlandais et de certaines formes slaves. Il y a là un problème ouvert, et, sans prétendre le résoudre, M. Meillet essaie de le poser. Le skr. *bhárati* peut être analogique, puisque le *-mi* de la 1re personne *bhárāmi* l'est certainement. Observations de MM. Gauthiot et Ernout.

Séance du 23 Février 1907.

Présidence de M. Sainéan, premier vice-président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Meillet, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. M. Kosiavkine, d'Odessa, 5, rue Joukovskaia, est élu membre de la Société.

Communications. M. Sainéan tâche d'établir l'étymologie du mot *dague* qui apparaît d'abord en français du Nord et à la date de la dernière croisade. Il croit qu'il est d'origine persane et qu'il repose sur l'une des formes du mot qui est *tīġ* aujourd'hui, qui signifie maintenant « rasoir » et qui a eu jadis le sens de « sabre ». Les autres formes françaises comme *daigue* reposeraient sur des formes dialectales iraniennes.

Des observations sont faites par MM. Meillet, de Charencey, Gauthiot, Huart.

M. de Charencey examine successivement les mots français *joli* (cf. béarn. *golits* « rouge-gorge ») ; *jobard* (cf. *gobeur*) ; *anicroche* (cf. *l'âne s'y accroche*) ; *garce* ; *marmot* ; *gosse* (suéd. *gosse*) ; *brastiquer* (cf. *astiquer*) ; *bartavelle*.

Des observations sont présentées sur quelques-uns de ces mots par M. Gauthiot.

Séance du 9 Mars 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Brunot, Cabaton, de Charencey, Chilot, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Sainéan, Thomas.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

L'administrateur de la Société signale l'élection de notre confrère M. Kern comme membre correspondant de l'Institut et, à ce propos, le secrétaire-adjoint rappelle les liens qui unissent M. Kern à la Société, ses multiples travaux, et sa compétence universellement reconnue.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société, M. de Patrubány, docent à l'Université de Buda-Pest, par MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. M. Meillet explique le mot arménien *hawasar* « pareil » par un emprunt à l'iranien ; on lit *hāv(a)sār* dans le pehlvi de Turfan ; le second élément n'est pas le mot *sardah-* « espèce ».

Observation de M. Huart.

M. Meillet montre ensuite que, à en juger par le traitement des finales, le gotique avait conservé le type indo-européen des enclitiques ; mais rien n'indique l'existence de proclitiques en gotique.

M. Gauthiot indique la possibilité que le mot finnois *juma-la*, čérémisse *juma*, mordve **jom* de *jondol* « éclair » remonte à l'iranien *yima* anciennement **yəma*. Observations de MM. Meillet, Halévy, de Charencey.

Séance du 23 Mars 1907.

Présidence de M. Sainéan, vice-président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Meillet, Psichari, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. — M. de Patrubány, docent à l'Université de Budapest, est élu membre de la Société, sur la présentation de MM. Meillet et Gauthiot.

Communications. — M. Psichari traite du mot homérique κρῖ et des explications diverses qu'en ont données les lexicographes, les grammairiens et les scholiastes grecs. Il montre en particulier comment Aristarque semble avoir touché la vérité, sans avoir été suivi d'ailleurs. Des remarques sont faites par MM. Meillet, Gauthiot et Halévy.

M. Halévy compare le hongrois *jó* au turc *igu*, le hongr. *oroszlan* au turc *arslan* où il reconnaît un composé **art-salan*. Enfin il retrace l'histoire du mot éthiopien *ánbarī* « poisson dont on tire l'ambre vert » et de ses formes

connexes. Enfin il retrouve dans le nom de *Ninive* la racine **nin* qui forme le nom du poisson.

M. de Charencey traite de différents mots français, tels que : *clampin* (cf. *claper*) ; *lapin* (cf. *laper*); *putain,* et de quelques termes argotiques.

Séance du 20 Avril 1907.

Président M. Halévy, président en 1888.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cabaton, de Charencey, Chilot, Clarac, Cohen, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Marouzeau, Meillet, Reby, Sacleux, Sainéan.

Excusé : M. Brunot, président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentation. — M. Maurice Cahen, élève de l'Ecole des Hautes Etudes, est présenté par MM. A. Meillet et M. Cohen pour faire partie de la Société.

L'administrateur rappelle que le bureau s'est depuis longtemps appliqué à élargir le terrain d'action de la Société, qu'il croit y avoir abouti, au moins en partie, en mettant la Société à même de publier une *Collection Linguistique*, qui s'ajouterait aux *Mémoires* et au *Bulletin.*

Le secrétaire adjoint donne lecture du projet de traité que le libraire de la Société, M. Champion, est prêt à conclure avec elle et par lequel il s'engage à publier la *Collection Linguistique* en question. Il en met en relief, au cours de sa lecture, les points principaux.

La Société approuve le traité tel qu'il lui est soumis, à l'unanimité.

Communications. M. Meillet, rappelant le fait reconnu par M. Bezzenberger que le déplacement d'accent défini par la loi de M. de Saussure ne se produit pas après une tranche vocalique brève, en tire la conclusion que ce déplacement s'est produit de manière indépendante en lituanien et en

vieux prussien, et, à plus forte raison, en lituanien et en slave.

Remarque de M. Gauthiot.

L'administrateur lit ensuite une note de M. P. Regnaud sur les changements sémantiques des groupes de mots lat. *imber, umbra,* gr. ὄμβρος d'une part, et gr. μέγα, μεγάλη, lat. *mille* de l'autre. L'auteur étant absent, il n'y a eu, selon l'usage, aucune discussion.

Séance du 4 Mai 1907.

Présidence de M. Sainéan, vice-président.

Présents: MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Chilot, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Meillet, Marouzeau, Sainéan.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Election. M. Maurice Cahen, présenté par MM. Meillet et Cohen est élu à l'unanimité membre de la Société.

Présentation. MM. Meillet et Gaudefroy-Demombynes présentent, pour être membre de la Société, M. van Gennep, 40, rue de la Vallée-du-Bois, Clamart (Seine).

Communications. M. Meillet montre que l'extension de la flexion des démonstratifs aux adjectifs germaniques est partie du nominatif pluriel masculin, forme où l'extension de *-*oi* a lieu sur une très grande partie du domaine indo-européen. La gotique a encore la trace de cette origine des formes d'adjectifs forts.

Remarques de M. Gauthiot.

M. Gauthiot compare la 3e personne du présent de l'indicatif lituanienne du verbe « être » *yrà* au substantif arménien *ir*. Il considère en effet lit. *yrà* et lett. *ir* comme des formes nominales. Le sens de « chose, fait, réalité », serait commun au lituanien et à l'arménien. Au point de vue morphologique, il est remarquable que comme *yrà*,

arm. *ir* est un thème en *-ā* ainsi que le démontre gén. dat. abl. plur. *irac̦* et surtout instr. sg. *iraw*.

M. Meillet donne enfin lecture de quelques notes arméniennes de M. de Patrubány.

Séance du 18 Mai 1907.

Présidence de M. Huart, président de 1903.

Présents : MM. Cabaton, de Charencey, Cohen, Ernout, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Reby.

Assistant étranger : M. van Gennep.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Election. M. van Gennep, présenté par MM. Gaudefroy-Demombynes et Meillet est élu à l'unanimité.

Communications. M. Reby examine les mots grecs en -τῦς ; chez Homère, l'υ est régulièrement long ; cette catégorie est essentiellement différente de celle des mots latins en *-tus* ; *-*tū*- représente i.-e. *-*tu*- plus un suffixe *-*ā*- d'élargissement sous forme *-*ə*-.

Remarque de M. Meillet.

M. van Gennep montre la coexistence, dans plusieurs langues de l'Afrique occidentale, de systèmes de numération essentiellement différents : un système quinaro-décimo-vigésimal à base anatomique, un système trinitaire chez les Bini de signification religieuse ; un système à base 35 ou 40 d'origine économique. Les renseignements détaillés fournis par le rév. D. Westermann dans sa *Grammatik der Ewe Sprache* (Berlin, 1907), permettent de comprendre le mécanisme de ce système. Dans le dialecte ewe de l'intérieur le mot désignant une unité monétaire, soit un nombre déterminé de cauries, est un véritable nom de nombre qui sert de base à la numération supérieure.

Dialecte ewe du Dahomey :

10 *wo*,

15 *afọtõ* (trois pieds),

20 *ko* (avoir fini de compter les doigts),

40 *kaḍe*, une corde de cauries,

52 *kaḍe wewe*, une corde plus dix plus deux,

80 *kawe*, deux cordes,

100 *kawe kọ*, deux cordes plus vingt, etc.

Dialecte aneho :

10 *ewó*,

20 *ewi*,

40 *eka*, une corde de cauries.

A partir de 40, le mot pour un, *ḍe*, est remplacé par le mot *agiga* qui signifie caurie. D'où des formations comme :

61 *katakpogiga*, une corde plus une demi-corde plus une caurie,

79 *agigatolekaweme*, une caurie manquant à deux cordes,

100 *kawetakpo*, deux cordes et demi, etc.

Dans ce dernier cas, l'origine économique du système de numération se présente avec une clarté dont on ne connaît que peu d'exemples.

Remarques de MM. de Charencey, Meillet (qui signale l'hypothèse de M. Pedersen sur russe *sorok*), Halévy et Gauthiot.

M. de Charencey propose des explications des mots difficiles *anicroche*, *roublard* (où se retrouverait esp. *hablar*) et *serpillière*.

M. Halévy rappelle l'explication proposée par M. Meillet à la Société Asiatique de av. *miþra*, déclare s'y rallier, et aborde le terme contraire *hamiþriya* qu'il retrouve sous une forme plus récente dans hongr. *hamis* et où il voit un ancien **hamisþriya*, c'est-à-dire un équivalent de lat. *commixtum*. Il compare le fr. *mêlée* et explique ainsi le sens de « bataille, lutte, action adverse ».

Remarque de M. Meillet.

Séance du 1 Juin 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, Brunot, Cohen, de Charencey, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Rosapelly, Sacleux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le président donne lecture de la circulaire, signée de notre confrère M. V. Thomsen, annonçant la xv[e] session du Congrès international des Orientalistes à Copenhague (Danemark) dans la seconde moitié du mois d'août 1908. Bien que la Société de Linguistique n'envoie jamais de délégués pour la représenter à aucun Congrès, elle n'en sera pas moins heureuse de voir se rendre à Copenhague le plus grand nombre possible de ses membres.

M. Brunot lit ensuite une lettre émanant de la Société philologique de Rome qui demande que la Société de Linguistique contribue à la création d'un fonds Graziadio Ascoli. Comme la question relève de l'état des finances de la Société, la solution en est renvoyée, après échange de vues, au Bureau, qui est seul compétent.

Communications. M. A. Meillet montre que la place du ton sur la présuffixale dans les présents tels que got. *fraihnan, af-lifnan,* etc., concorde avec l'accentuation du même type en lituanien, en slave et même en sanskrit ; il en conclut qu'il y a eu dès l'indo-européen un suffixe **-ne-* de présent ; car **-nā-* et **-neu-* portaient le ton en général, à ce qu'il semble.

Remarque de M. Gauthiot.

M. Huart recherche quelle est l'étymologie véritable du nom de la forteresse d'Alamût. Après un examen critique des sources et en tenant compte du dialecte parlé dans la région où se trouve Alamût, il se décide en faveur de

l'interprétation traditionnelle des Persans qui décomposent le nom d'Alamût en « nid d'aigle ».

L'administrateur lit ensuite trois notes de M. Bréal ; l'une sur l'origine latine de all. *eichen*, v.h a. *îhhôn*, holl. *ijken*, cf. lat. *aequare* ; l'autre sur *minuere* et sa famille ; la troisième enfin sur le néologisme *autobus*.

Séance du 15 Juin 1907.

Présidence de M. Huart, président de 1903.

Présents : MM. de Charencey, Cohen, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Sacleux.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications. M. Cuny résume devant la Société un travail sur le consonantisme sémitique. Il propose d'admettre pour une période ancienne du sémitique commun l'existence d'aspirées sourdes et sonores. Il essaye en particulier d'expliquer par là les différentes chuintantes et sifflantes du sémitique. On arriverait par cette hypothèse à obtenir un parfait parallélisme dans le système phonétique de cette langue.

Des observations sont faites par MM. Meillet, Sacleux, Huart, Lévy, Gauthiot.

M. Lévy rapproche le brocart injurieux : l'aze te puisse saillir (Beroalde de Verville, etc.) de la formule identique qui se trouve dans l'inscription de Tafnaḥt et d'autres textes égyptiens.

La séance étant la dernière avant les vacances, le procès-verbal en est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 24 novembre 1906.

E. Aymonier et A. Cabaton. *Dictionnaire cam-français* (Publications de l'École française d'Extrême-Orient, vol. III). — Paris, Leroux, 1906, in-4, xlvi + 587 p.

W. Meyer-Rinteln. *Die Schöpfung der Sprache.* — Leipzig, Grunow, 1905, in-8, xiv + 256 p.

J. Baudouin de Courtenay. *Autonomya Polski.* — Cracovie, 1907, in-16, 39 p.

J. Baudouin de Courtenay. *Latinsko-ital'jansko-slavjanskij pominal'nik,* fasc. 1, texte. — Saint-Pétersbourg, *Académie des Sciences,* 1906, in-8, ii + 55 p.

De Milloué. *Bod-youl ou Tibet* (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Étude, t. XII). — Paris, Leroux, 1906, in-4, ii + 304 p.

Conférences faites au Musée Guimet (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de Vulgarisation, t. XVIII et XIX). — Paris, Leroux, 1906, in-8, 228 p. et 257 p.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, vol. III, n° 1. — La Havane, Université, 1906, in-4, 88 p.

Živaja Starina, année XV, fasc. 2 et 3. — Saint-Pétersbourg, 1906.

Journal Asiatique, 10e série, tome VII, nos 2 et 3; tome VIII, n° 1. — Paris, Leroux, 1906.

Anthropos ephemeris internationalis ethnologica et linguistica, tome I, fasc. 3 et 4. — Salzbourg, Zaunrith, 1906.

Séance du 12 janvier 1907.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, vol. XXXVI. — Boston, *Ginn and Co,* in-8, 1905.

K.-F. Karjalainen. *Zur ostjakischen Lautgeschichte,* I. *Ueber den vokalismus der ersten Silbe* (Mémoires de la Société finno-ougrienne XXIII). — Helsingfors. *Société finno-ougrienne,* 1905, in-8, xviii + 304 p.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, hsg. von E. Kuhn u. W. Schulze. Band XL ; Neue Folge Band XX, Heft, 4. — Gütersloh, Bertelsmann, 1906.

Séance du 9 février 1907.

A. Dutens. *Étude sur la symplification de l'orthographe.* — Paris, 1906, in-8, 483 p.

Albert Cuny. *Le nombre duel en grec.* — Paris, Klincksieck, 1906, in-8, 515 p.

Séance du 23 février 1907.

K. Nitsch. *Dyalekty polskie Prus wschodnich.* — Cracovie, *Académie des sciences*, 1907, in-8, 90 p.

J.-M. Dihigo. *Reparos etimologicos al diccionario de la lengua castellana; Voces derivadas del griego*, 2 fasc. — La Havane, 1906, 8°.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, vol III, fasc. 3. — La Havane, Université, 1906.

Journal asiatique, 10e série, tome VIII, n° 2. — Paris, Leroux, 1907.

De Charencey. *Sur les idiomes de la famille Chichimèque.* — Paris, 1907, in-8, 33 p.

Séance du 23 mars 1907.

P.-W. Schmidt. *Die Mon-Khmer Völker (Ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens u. Austronesiens).* — Brunswick, Vieweg, 1906, in-8, xii + 157 p.

Göteborgs Högskolas arsskrift, vol. XI, année 1905. — Gothembourg, Wettergren et Kerber, in-8, 600 p.

Séance du 6 avril 1907.

J. Baudouin de Courtenay. *Compte rendu de O jazykax i nravax par Krasovsky* (extrait du *Žurnal ministerstva narodnago prosvěščenija*). — Saint-Pétersbourg, 1906.

J. Baudouin de Courtenay. *Roty przysiąg z archiwum Radomskiego* (extrait des *Materialy i Prace Komisyi językowej*). — Cracovie, *Académie des sciences*, 1903, in-8.

R. Brandstetter. *Ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der malaio-polynesischen Sprachen.* — Lucerne, Haag, 1906, in-8, p. 74.

Séance du 20 avril 1907.

Živaja Starina, année XV, fasc. 4. — Saint-Pétersbourg, 1906.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias, vol. IV, fasc. 1. — La Havane, Université, 1907.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Band 41, Heft 1-2. — Gœttingue, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907.

Journal de la Société Finno-ougrienne, vol. XXIII. — Helsingfors, 1906.

Séance du 4 mai 1907.

Journal asiatique, 10e série, tome IX, no 1. — Paris, Leroux, 1906.

H. Möller. *Semitisch und Indogermanisch. Erster Teil; Konsonanten.* — Copenhague, Hagerup, 1907, in-8, XVI + 395 p.

J.-M. Meunier. *Histoire du nom de lieu Chaulgnes.* — Nevers, Vallière, 1907, in-8, 32 p.

Séance du 1er juin 1907.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Band 41, Heft 3. — Gœttingue, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907.

P. Oltramare. *Histoire des idées théosophiques dans l'Inde* (Annales du Musée Guimet. Bibliothèque d'Étude, t. XIII). — Paris, Leroux, 1907, in-4.

Annales du Musée Guimet (Bibliothèque de vulgarisation, t. XXI, XXII, XXIII, XXIV). — Paris, Leroux, 1907, in-8.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 2 NOVEMBRE 1907

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I à XIII complets; tome XIV, fasc. 1 à 5)	235 fr.
Volumes isolés : tome I	12 fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun	15 fr.
— tome VII	12 fr.
— tomes VIII et suivants	18 fr.
Fascicules isolés : chacun	3 fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires	9 fr.

Les volumes correspondants du *Bulletin* seront joints gratuitement aux exemplaires des volumes complets des *Mémoires* fournis aux conditions indiquées ci-dessus.

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes VI à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes I à V, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

Les premiers tomes du *Bulletin*, dont il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires complets, peuvent être acquis, sans les volumes correspondants des *Mémoires*, au prix de 7 francs chacun.

N. B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion va publier, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique*; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 %* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5 quai Malaquais, Paris.

Le 1er volume est sous presse, et sa mise en vente sera annoncée par un avis spécial.

NÉCROLOGIE

GRAZIADIO ASCOLI

L'Italie vient de perdre un de ses grands savants, le philologue Graziadio Ascoli. Tout ce qui s'intéresse à l'étude scientifique des langues ressentira cette perte ; la France a des droits spéciaux pour prendre sa part de ce deuil. Ascoli était membre associé de l'Institut ; il a consacré quelques-unes de ses recherches les plus intéressantes aux dialectes populaires parlés en France ; il a entretenu avec les savants français des rapports toujours affectueux et cordiaux.

Né à Goritz, dans le Frioul, ses parents le destinaient au commerce. Mais une vocation irrésistible l'entraînait vers l'étude, et en particulier vers l'étude des langues. A peu près sans maître, il poussa simultanément l'étude des langues sémitiques (il était israélite de naissance) et celle des langues indo-européennes ; de l'un et de l'autre côté, il fit des progrès rapides. On a cru quelquefois reconnaître à la race sémitique une aptitude spéciale pour ce genre de recherches : on aurait mieux fait d'observer comment sa situation politique et sociale, qui la condamnait à vivre à l'état dispersé dans le monde, lui faisait de l'étude des langues une nécessité. Il en est de ceci comme de sa prétendue aptitude pour les affaires : tous les groupes de population auxquels la possession de la terre était interdite ont senti pareillement s'éveiller en eux la vocation commerciale et financière. Les Arméniens dans l'empire turc, les Parsis dans l'Inde, peuvent servir de preuves.

Dès l'âge de seize ans, il se fit connaître par un excellent travail sur le frioulais, dialecte vénitien mêlé d'éléments celtiques. En 1860, quand la ville de Milan, rendue à elle-même, voulut se donner une université sous le nom d'*Institut scientifique et littéraire*, Ascoli y fut appelé un des premiers, en qualité de professeur extraordinaire. Depuis ce temps, quoiqu'il eût sans doute plus d'une fois le choix entre toutes les Universités d'Italie et du monde latin, il n'a plus voulu quitter la ville qui l'avait adopté. Le titre de sénateur du royaume d'Italie vint lui prouver plus tard que sa patrie d'adoption lui était reconnaissante.

Les travaux d'Ascoli se partagent entre deux directions bien tranchées : d'une part, il s'est révélé un des maîtres de la philologie néo-latine, se plaçant à côté de Diez, émule de Gaston Pâris, chef de toute une génération de romanistes ; et, d'autre part, il a creusé le champ de la linguistique âryenne, faisant des découvertes dans la phonétique sanscrite, dans la grammaire irlandaise, décrivant avec un art inconnu avant lui certains faits délicats de la grammaire hellénique. A ces deux directions, il ajoutait tout ce que lui fournissait sa connaissance d'idiomes moins répandus, tels que l'albanais, le tsaconien, le tsigane. Il a montré par son exemple que l'extension du champ d'étude, loin de nuire à la sûreté des observations, peut servir à aiguiser le coup d'œil et suggérer des solutions nouvelles.

Pour parvenir à une telle maîtrise, il faut des dons hors ligne. Par l'étendue de son savoir, Ascoli, parmi les linguistes du XIXe siècle, a occupé un rang à part, que personne en Europe n'a pu dépasser ni atteindre. Il restera, pour ses collègues d'Italie et du dehors, un rare souvenir et un modèle.

Michel Bréal.

(Extrait du Journal des Débats.)

VICTOR HENRY

Victor Henry est né à Colmar le 17 août 1850. Son père, Édouard Henry (mort en 1856), était professeur au Lycée. Néanmoins, après ses études, Victor Henry ne s'est pas destiné à l'enseignement; il a étudié le droit, d'abord à la Faculté de Strasbourg, où il a été reçu licencié en 1869, puis, après une interruption causée par la guerre de 1870-1871, à la Faculté de Dijon, où il a obtenu le grade de docteur en 1872 (avec une thèse sur la *Possession prétorienne*). Dès la fin de 1872, il était nommé professeur de législation usuelle, d'économie politique et de géographie commerciale à l'Institut du Nord, école de commerce établie à Lille. En juin 1880, il devenait conservateur en chef de la bibliothèque municipale de Lille, fonction qu'il a occupée trois ans. Rien ne semblait donc orienter V. Henry vers la linguistique; mais ces études l'attiraient, et il consacrait à des recherches sur les langues le temps que lui laissaient ses occupations. Une *Note sur les possessions anglaises et françaises de la Sénégambie* (Lille, 1876) atteste, entre temps, avec quel zèle il se donnait à son enseignement.

S'il avait eu des maîtres et avait reçu l'enseignement universitaire de la linguistique, V. Henry aurait sans doute commencé par l'étude des langues indo-européennes ou des langues sémitiques; mais il travaillait seul et dans un isolement complet; il fournit, on le remarquera, l'un des très rares exemples où l'on voit un autodidacte parvenir, simplement avec des livres, à se créer une méthode rigoureuse et correcte, exactement conforme à celle qui est enseignée dans les Universités.

C'est par l'américanisme qu'il a abordé la linguistique. En 1877, il soumettait au congrès des américanistes un mémoire : *Le Quichua est-il une langue aryenne?* (*Congr. d. améric.*, II, t. II, Luxembourg, 1877). En 1878, il publiait son *Esquisse d'une grammaire de la langue*

Innok (Eskimo), et commençait à collaborer à la *Revue de linguistique*; une étude sur *Les trois racines du verbe « être » dans les langues indo-européennes,* parue la même année dans les *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille* n'était encore que de la vulgarisation, mais attestait que l'auteur ne négligeait pas les langues indo-européennes. En 1879, dans son *Esquisse d'une grammaire raisonnée de la langue aléoute,* il s'efforçait de mettre au point les résultats qu'on peut tirer des publications du Russe Venjaminov; il apportait au Congrès des américanistes de Bruxelles une *Grammaire comparée des trois langues hyperboréennes* (groënlandais, tchiglesk, aléoute). En 1880, il publiait, en collaboration avec M. Adam, l'*Arte y vocabulario de la Lengua Chiquita,* et, seul, une *Note sur le parler des hommes et le parler des femmes dans la langue chiquita.*

A ce moment, l'attention de V. Henry commence à se porter d'un autre côté; la grammaire comparée des langues indo-européennes était alors en pleine rénovation; il importait de s'associer à ce travail qui devait aboutir à poser une méthode rigoureuse, utilisable pour toutes les langues, et il importait en même temps de faire connaître en France les résultats acquis. Pour n'être pas arrêté dans la suite de sa carrière par l'absence de titres universitaires, V. Henry prend courageusement la licence ès lettres en 1880, à Douai. Aussitôt, et bien qu'il fût à ce moment chargé tout à la fois de son enseignement et de la bibliothèque de Lille, et tout en faisant des conférences (*Sur la distribution géographique des langues,* Lille, 1881), il prépare ses thèses de doctorat ès lettres, donnant ainsi la mesure de sa rare capacité de travail. La Faculté des lettres de Paris, moins riche en personnel, moins accueillante et moins large aussi qu'elle ne l'est aujourd'hui, lui refusait une étude sur l'afghan; il la publie dans la *Revue de linguistique*, vol. XIV (1881), p. 327-372, et XV (1882), p. 113-161. Tirant habilement parti de documents insuffisants, il aboutit à la conclusion, maintenant indiscutée, que l'afghan est un dialecte iranien. En 1882, paraît dans le volume I du *Muséon,* le

premier article de la série des *Esquisses morphologiques* : *Considérations sur la nature et l'origine de la flexion indo-européenne.* Entré à la Société de linguistique le 22 janvier 1881, il commençait sa collaboration aux *Mémoires* dès 1882, par une petite note sur *Bein* et *Femen,* vol. V, 223. En mai 1883, il soutenait, avec un succès éclatant, devant la Faculté de Paris, ses thèses de doctorat ès lettres : *Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque* (prix Volney et prix de l'Association des études grecques, 1884) et *De sermonis humani origine et natura M. Terentius Varro quid senserit.*

Par ses *Esquisses morphologiques,* dont le deuxième article, sur les *Thèmes féminins à racine fléchie,* paraissait en 1884, le troisième, sur le *Subjonctif latin,* en 1885, le quatrième sur le *Nominatif-accusatif pluriel neutre,* en 1887, et le dernier, sur les *Infinitifs latins,* en 1889 (tous dans le *Muséon*), et par son *Étude sur l'analogie,* V. Henry entrait au cœur de la grande série de recherches qui s'était ouverte quelques années auparavant. Le livre sur l'*Analogie* présentait moins une théorie générale de l'analogie, qui aurait été prématurée à ce moment, qu'une collection d'illustrations grecques du principe de l'analogie morphologique qui venait d'être reconnu. Et les *Esquisses morphologiques* offraient des essais de systématisation de certains groupes de faits grammaticaux ; la première des *Esquisses* renferme des hypothèses très hardies et l'indication de théories très larges, tendant même à rejoindre l'indo-européen au sémitique.

Aussitôt docteur, V. Henry avait été (le 21 août 1883), sur la recommandation de M. Bréal, chargé d'un cours de philologie classique à la Faculté des lettres de Douai (transférée à Lille en 1887). L'enseignement de la grammaire comparée qu'il y donnait l'a amené à rédiger un ouvrage dont l'étude sur l'*Analogie* n'était au fond qu'une première ébauche, et qui a été le plus achevé et le plus utile de tous ses livres, celui aussi dont le succès a été le plus vif : le *Précis de grammaire comparée du grec et du latin,* Paris, 1888, qui est en France à la sixième édition (la

dernière paraît en ce moment), et qui a été traduit en anglais (1890) et en italien. Au moment où cet ouvrage, admirablement clair et bien proportionné, a paru, le *Grundriss* de M. Brugmann était loin d'être achevé ; et, en France, il n'existait aucun livre qui permît de se mettre au courant de l'état des connaissances sur la grammaire comparée des langues indo-européennes ; le *Précis* de V. Henry mettait à la portée des étudiants les dernières découvertes de la grammaire comparée et amenait à la linguistique des amis nouveaux. Le service rendu par l'ouvrage de V. Henry a été immense : le *Précis* apportait un véritable renouvellement aux vues qui avaient cours, et faisait entrer en circulation, sous une forme arrêtée et précise, l'essentiel des résultats acquis par la linguistique indo-européenne depuis 1870.

En même temps qu'il préparait cet ouvrage décisif, V. Henry complétait sa connaissance du sanskrit ; dès 1885, il publie et traduit trente stances de *Bhâminī-Vilâsa* ; en 1888, il traduit le *Sceau de Rākṣasa,* en 1889 *Agnimitra et Mālavikā*. Cette étude du sanskrit avait pour conséquence un nouvel ordre de recherches : la syntaxe comparée, sujet trop négligé, surtout alors. Un premier article sur cette matière, *La proposition infinitive*, est de 1889 ; un second, *La relation locative dans les langues italiques*, de 1897 (tous deux dans la *Revue de linguistique*).

Dans une direction toute différente, il publiait en 1885, sa *Contribution à l'étude des origines du Décasyllabe roman*.

La mort accidentelle d'Abel Bergaigne avait rendu vacante en août 1888 la chaire de sanskrit et grammaire comparée de la Faculté des lettres de Paris ; en décembre de la même année, Henry était chargé du cours de grammaire comparée, tandis que le cours de sanskrit était confié à M. Sylvain Lévi ; par la suite, M. S. Lévi ayant été appelé au Collège de France, V. Henry a réuni les deux enseignements, et a été enfin nommé professeur titulaire de sanskrit et grammaire comparée ; il aura sans doute été le dernier à porter ce titre, car la chaire a été divisée de nouveau après sa mort, et cette fois, à ce qu'il semble, de manière définitive.

V. Henry élargissait toujours ses connaissances ; il joignait bientôt l'enseignement de la grammaire comparée des langues germaniques à celui des langues classiques ; la chose lui était facilitée par le fait qu'il savait très bien pratiquement l'allemand et l'anglais. Il a ainsi été conduit par son enseignement à écrire son *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand,* qui a paru en 1893, a été aussitôt traduit en anglais (1894) et a eu une seconde édition en 1906.

La mort de Bergaigne avait laissé les études védiques sans représentant en France ; V. Henry s'est donné pour mission de continuer Bergaigne et d'enseigner la philologie védique. En 1890, il publiait le *Manuel pour étudier le sanscrit védique,* préparé par Bergaigne ; en 1892-94, les *Quarante hymnes du Rigvéda,* traduits par Bergaigne (dans les *Mémoires* de la Société). En même temps, il abordait la première traduction de l'Atharvavéda ; le livre XIII paraissait en 1891, le livre VII en 1892, les livres VIII et IX en 1894, les livres X, XI et XII en 1896. En 1903, il traduisait la *Religion du Véda* de M. Oldenberg ; en 1905, il tirait de ses études sur l'Atharvavéda un livre sur la *Magie dans l'Inde antique* ; enfin il a décrit le sacrifice de Soma dans un grand ouvrage fait en collaboration avec M. Caland, l'*Agniṣṭoma*, dont il a pu voir encore paraître le premier volume et dont il achevait de corriger les épreuves quand la mort l'a surpris. En outre, V. Henry a fait paraître de nombreuses notes sur des points particuliers, notamment dans les *Mémoires* de la Société (IX, X et XIV), dans le *Journal asiatique,* la *Revue de linguistique,* les Mélanges de Harlez et Kern, les publications des congrès d'orientalistes, le *Journal des savants* ; l'article *Quelques mythes naturalistes méconnus* (*Rev. d. ét. gr.*, V, en 1892) porte aussi au fond sur les choses védiques. — En 1904, il avait publié un livre de vulgarisation sur les *Littératures de l'Inde.*

Tout en poursuivant avec cette activité ses études et ses publications sur le Véda, V. Henry ne négligeait pas la linguistique. Outre les *Esquisses morphologiques* et les *Études de syntaxe comparée* déjà signalées, il publiait en

1900 son *Lexique étymologique des termes les plus usuels du Breton moderne* et son *Dialecte alaman de Colmar.* Le *Lexique étymologique* a été provoqué par des séjours faits en Bretagne; c'est le seul qui existe pour le breton. L'étude sur le dialecte de Colmar n'est pas faite sur le parler actuel, mais sur celui que l'auteur a parlé dans son enfance, avant l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne ; c'est un travail d'une rare précision. — En 1902 paraissaient les *Éléments de sanscrit classique,* et en 1904 le *Précis de grammaire pâlie,* tous deux écrits pour la collection de l'École française d'Extrême-Orient ; en 1904 aussi, l'article sur *La déclinaison* en *Âpabhramça* (M. S. L., XIV, 149-162).

Les questions plus générales de la linguistique (la nature du langage, l'origine du langage, le langage et la pensée) ont été traitées avec clarté dans les *Antinomies linguistiques* (1896), ouvrage remarquable et qui ne paraît avoir été ni lu autant qu'il le méritait ni apprécié à sa très haute valeur; on notera cependant qu'il a été traduit en hollandais par MM. Hesseling et Salverda de Grave (1898). Et l'étude sur le *Langage martien* (1901 ; extrait de la *Revue de linguistique*) a montré jusqu'où V. Henry poussait sa curiosité et quel parti il savait tirer de faits au premier abord simplement bizarres.

Cependant V. Henry collaborait à la *Revue critique* avec une singulière assiduité ; il lisait tout, et avec attention, donnait sur tout un avis indulgent, mais dont rien ne pouvait altérer la sincérité. Si l'opinion française est parvenue à une appréciation juste des choses et des personnes en linguistique, c'est en grande partie à la droiture et à la conscience de V. Henry qu'on le doit. Et sur bien des points, il a contribué à rectifier les idées, à préciser les détails. Par leur méthode générale et par les critiques de détail qu'ils renferment, ses comptes rendus ont largement contribué au progrès de la science.

Durant les dernières années, V. Henry a publié des articles de vulgarisation dans des revues, des articles d'indianisme dans la *Revue de Paris* (1901-1905), et la série sur les *Indo-européens* (*L'histoire avant l'histoire*) dans la *Revue bleue* (1904-1907). On notera aussi une conférence

sur *Soma et Haoma* dans les publications du *Musée Guimet* (1907) et le livre sur le *Parsisme* (1907).

La simple énumération qui précède donne une idée de l'ampleur de connaissances, de la vaste curiosité, de l'activité infatigable et constante de V. Henry. Et encore les notes parues dans divers recueils n'y ont-elles pas été signalées en détail : à vrai dire, ces notes n'ont pas la même importance que les grands ouvrages. Non pas qu'elles aient été faites avec moins de soin : V. Henry pensait et écrivait tout autant un compte rendu de dix lignes qu'une page d'un grand ouvrage, et il n'y a rien de négligé dans son œuvre. Mais il n'était pas l'homme des recherches de détail. Durant toute sa carrière scientifique, son objet a été d'exposer de larges ensembles, d'en présenter les diverses parties à leur plan exact, avec les proportions justes, de mettre en évidence le groupement logique et l'interdépendance des faits. Et c'est ce qui le rendait si éminemment apte à la vulgarisation, déjà très estimable, qui répand dans un public étendu les conclusions scientifiques acquises, et plus encore à cette vulgarisation plus haute et vraiment créatrice, qui en mettant au point pour la première fois, dans des traités d'ensemble des résultats jusque-là épars, leur donne par là leur valeur et leur force. Dans ces grands exposés, le détail est toujours soigné, les formes citées sont scrupuleusement correctes, la précision est parfaite ; mais rien n'est fait en vue du détail ; V. Henry n'était pas, comme la plupart des linguistes, venu à la linguistique par la philologie ; et il n'avait pas le goût du travail sur les textes, de la poursuite du fait curieux et inédit ; tous ses exposés sont fondés sur des faits déjà connus, et de préférence sur de grands groupes de faits. L'étude sur le *Dialecte de Colmar* est sans doute la seule de ses publications qui repose sur des observations personnelles et ne soit pas la mise au point et la systématisation logique de choses déjà notées ; or, c'est le résultat d'observations faites par l'auteur principalement sur lui-même. Le rôle de V. Henry dans la linguistique de son temps aura été avant tout de grouper d'une manière rigoureusement méthodique les faits connus, et de donner

des exposés bien équilibrés, clairs et cohérents qui ont fait apparaître en pleine lumière les résultats acquis.

C'est dire que V. Henry a été un professeur. Son action sur les élèves était grande. La netteté de sa pensée, le tour oratoire qu'il prêtait naturellement à ses idées donnaient à son enseignement un caractère saisissant. La conférence sur l'*Emploi de la grammaire historique* dans les *Conférences du musée pédagogique* (1906) en peut donner quelque idée.

Tous ceux qui ont connu personnellement V. Henry garderont de lui un souvenir ému. La conscience très haute qu'il avait de ce qu'il devait à la science et à la fonction dont il était chargé n'enlevait rien à sa bienveillance ; les jeunes linguistes dont, comme professeur de Sorbonne, il a eu à examiner et à discuter les thèses savent avec quelle promptitude, quelle attention et quel soin il les lisait, comment il les conseillait, les encourageait et les soutenait ; tous sont restés ses obligés. Il y avait quelque gravité, quelque solennité même dans le savant et le professeur ; mais ceux qui ont approché V. Henry savent quelle sensibilité vive, presque maladive à force d'intensité, se cachait derrière cette première apparence.

Le savant qui ne prenait guère de repos et qui n'a cessé de travailler et de produire, le professeur dévoué qu'était V. Henry a eu la fin qu'il méritait : il est mort debout. Le mercredi 6 février 1907, il était venu à Paris, il avait fait à la Sorbonne ses deux cours habituels ; il était rentré à Sceaux, comme de coutume ; et le soir, en quelques minutes, il est mort d'une angine de poitrine entre les bras de la compagne de sa vie.

A. Meillet.

SOPHUS BUGGE

Le 8 juillet 1907, Sophus Bugge, est mort à Kristiania, où il était professeur. Sans conteste, c'était l'un des linguistes les mieux doués de l'Europe actuelle, et il était aussi remarquable par l'étendue et la variété de ses connaissances que par la richesse et l'originalité de ses idées ; les unes et les autres le plaçaient au tout premier rang parmi les savants de notre époque. Bien que son activité se soit exercée sur la plupart des domaines qui relèvent de la linguistique indo-européenne et de la philologie, c'est surtout par ses interprétations d'inscriptions anciennes, par ses commentaires sur la mythologie, et par ses travaux en grammaire comparée qu'il est parvenu à la renommée universelle.

Ses travaux de début portaient sur la poésie populaire de son propre pays, la Norvège ; en 1858, il publia un recueil de chants populaires. C'est d'ailleurs à ces premières études que se rattachent étroitement ses recherches postérieures sur la poésie héroïque des anciens peuples scandinaves. On connaît son ouvrage principal sur la matière ; c'est sa fameuse édition critique de l'Edda de Saemund, parue en 1867, qui est devenue du jour au lendemain le fondement indispensable de tous les travaux touchant l'Edda ; pour la première fois la critique des textes et leur interprétation étaient faites de main de maître et apportaient vraiment la lumière. S. Bugge n'a jamais fait paraître la seconde édition de son œuvre, qu'il a pourtant préparée très longtemps. Mais il a témoigné dans la publication d'autres textes des mêmes qualités et d'un bonheur égal ; l'épopée de Beowulf lui a été particulièrement favorable, et ses recherches sur ce poème si important et si difficile sont probablement ce qu'il y a de meilleur sur la matière.

Dans de nombreux écrits, Sophus Bugge s'est occupé de la grammaire, de la métrique et de l'étymologie du

vieil islandais et du vieux norvégien. Toujours, il a ouvert des aperçus nouveaux ; ainsi, en 1876, dans un exposé oral fait à Copenhague, où il a démontré le rôle que la quantité des syllabes joue dans la métrique vieille islandaise. Mais Bugge est surtout connu par ses importants travaux sur les inscriptions runiques des pays scandinaves ; on peut passer sous silence les nombreux articles et les monographies où il a déployé tant de talent dans l'interprétation et dans le commentaire ; il suffit de rappeler ici ses grands ouvrages sur les inscriptions de la Norvège « *Norges indskrifter med de ældre runer* » et « *Norges indskrifter med de yngre runer* ».

Dans ses études sur les runes, Sophus Bugge avait montré beaucoup de hardiesse, mais il en a montré bien davantage quand il s'est occupé de mythologie ; il a même suscité à ce propos une émotion peu ordinaire. Dans une série de conférences faites à Uppsala en 1880, il exposa comment selon lui les légendes des dieux norvégiennes et islandaises comportaient un très grand nombre d'emprunts aux légendes chrétiennes du début du moyen âge et aux récits tirés de la mythologie classique ; à son avis, la population chrétienne des îles Britanniques avait servi d'intermédiaire principal et avait transmis aux vikings norrois tous ces récits venus du Midi et de l'Orient. Par la suite, Bugge reprit cette théorie dans son livre intitulé « *Studier over de nordiske gude- og heltesangs oprindelse* » qui parut en 1881-1889 en norvégien et en allemand à la fois. Ses opinions donnèrent lieu à des disputes enflammées et il fut attaqué avec passion ; mais on peut dire maintenant que ce qui reste après tant de discussions, c'est que S. Bugge avait raison en somme, et que si bien des détails s'expliquent autrement qu'il ne l'a cru, sa théorie n'en repose pas moins sur une idée vraie.

S. Bugge s'est encore montré remarquable, quand il s'est tourné vers les langues classiques et romanes, et vers les inscriptions de l'Italie, comme en témoignent ses « *Altitalische Studien* ». Mais il a été moins heureux quand il a essayé de résoudre par la grammaire comparée

l'un des problèmes les plus irritants qui soient, celui de l'étrusque. C'est avec peu de succès qu'il a tenté de le lire et de lui assigner une place parmi les langues indo-européennes en le rapprochant non plus des langues de l'Italie, mais de l'arménien. Ici son talent proprement divinatoire et sa grande hardiesse dans les hypothèses l'ont induit en erreur.

Il était né en 1833 et avait été nommé professeur de linguistique indo-européenne et de vieux norvégien à l'Université de Kristiania en 1864 ; il était docteur honoris causa de l'Université d'Uppsala depuis 1893 et associé étranger de l'Institut de France ; notre Société le comptait parmi ses membres depuis 1878.

R. Gauthiot.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

L'enseignement de la grammaire. — Conférences du musée pédagogique par MM. V. Henry, F. Brunot, H. Gœlzer, L. Sudre, Ch. Maquet. Paris 1906, in-8, 185 p.

L'intérêt de ce recueil est surtout pédagogique, et il n'y aurait guère lieu que de signaler ici les judicieuses remarques de notre regretté confrère V. Henry et de M. Brunot sur la part à faire à l'histoire des langues dans l'enseignement secondaire, si la conférence de M. Sudre sur la terminologie grammaticale ne posait des questions graves et délicates. La terminologie employée dans les écoles est incohérente parce que la plupart des auteurs de grammaires et des maîtres n'ont sur les principes généraux de la linguistique que des idées troubles et sans précision. Mettre sur le même pied comme parties du discours, le substantif, l'adjectif et le verbe est évidemment absurde, puisque le substantif et l'adjectif sont deux variétés d'une même espèce, le nom. Quant aux définitions de termes, elles sont pour la plupart fautives parce qu'on veut définir les catégories grammaticales par l'usage syntaxique, ce qui conduit à des abstractions vides de sens, au lieu de les définir par la forme. Il est d'ailleurs inutile de donner la plupart des définitions ; pour l'article par exemple, il suffit de dire que les articles français sont : *le, la, les, un, des,* avec quelques combinaisons équivalentes (*au* alternant avec *à le*, etc.) ; l'énumération est ici la seule définition possible et utile.

A. Meillet.

K. Brugmann[1] u. A. Leskien. — *Zur kritik der künstlichen Weltsprachen.* Strasbourg, 1907, in-8, 38 p.

Chargés par l'Académie saxonne d'étudier la question des langues artificielles qui a été, comme on le sait, posée devant les Académies, MM. Brugmann et Leskien se sont partagé la tâche.

M. Brugmann a examiné d'une manière générale le problème ; et il se montre très sceptique : une langue universelle ne dispensera d'apprendre les langues nationales ni pour la science, ni pour les affaires ; l'apprendre est donc un gaspillage de force ; d'ailleurs comment instaurer vraiment une langue universelle, et une fois posée, comment en maintenir l'unité contre la tendance au changement qui se manifeste constamment. — Le scepticisme de M. Brugmann est peut-être excessif, malgré le caractère judicieux de ses observations. Les langues communes modernes comme le français comportent une large mesure de fixation artificielle et de maintien par l'école et l'autorité publique. On conçoit très bien qu'une langue universelle soit fixée et maintenue par des autorités analogues ; et elle faciliterait assurément les relations orales, notamment les relations entre savants ou hommes d'affaires, d'abord pour les choses accessoires et ensuite pour un usage de plus en plus étendu.

M. Leskien critique l'espéranto qu'il trouve assez difficile à apprendre, et où il relève, non sans raison, d'inutiles complications dont il convient de le débarrasser pour qu'il ait droit à devenir la langue universelle. Les espérantistes lui ont reproché des erreurs.

Le sort des langues universelles, et notamment de l'espéranto, dépend du succès qu'elles trouveront dans les pays de langue allemande et anglaise. Si elles ne s'y répandent pas, elles sont inutiles et elles succomberont.

A. Meillet.

1. Le compte rendu du premier tome de la 2e édition du 1er volume du *Grundriss* de M. Brugmann paraîtra dans le prochain cahier du *Bulletin*.

Albert Dauzat. — *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans* (thèse de doctorat). Paris, Honoré Champion, 1906, 1 vol. in-8 de 295 p.

Bien que surtout romaniste et spécialiste en fait de patois gallo-romans, M. D. a voulu systématiser les règles de la méthode linguistique. Il n'ignore pas qu'il n'y a pas une méthode spéciale aux langues romanes, et que la méthode linguistique est générale. Aussi a-t-il cité dans sa bibliographie, sous la rubrique « Linguistique générale », un certain nombre d'ouvrages qui presque tous relèvent de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il a eu tort de ne pas y tenir compte de livres aussi importants que celui de M. H. Paul, *Principien der Sprachgeschichte,* 3e édition, Halle 1898 ou de celui de M. B. Delbrück, *Einleitung in das studium d. idgen Spr.* En revanche il était inutile de citer les ouvrages de M. P. Regnaud. De plus, si la méthodologie pour les langues romanes n'est pas foncièrement différente de celle d'un groupe de langues quelconques, écrire cette méthodologie revient au fond à vouloir exposer la méthodologie linguistique générale et, pour ce faire, il faudrait au moins être au courant de la linguistique des familles qui jusqu'ici ont été le mieux étudiées : la famille indo-européenne, la famille finno-ougrienne, la famille sémitique, la famille bantou, etc. Et l'on sait qu'il y a très peu d'hommes qui aient aujourd'hui toutes ces connaissances à la fois. Aussi le titre de « méthodologie linguistique » était-il un peu ambitieux, et le contenu du livre n'y répond-il pas pleinement.

L'ouvrage est divisé en deux parties : I. Les langues romanes ; II. L'étude des patois. C'est la première partie qui prête surtout à la critique que l'on vient de faire. Ce n'est pas que M. D. ait sur les diverses questions des opinions que n'approuverait pas la majorité des linguistes. Mais elles sont la plupart du temps traitées d'une façon trop abstraite, plutôt « philosophique » que linguistique et

aussi trop brève. En somme cette partie n'est qu'un résumé rapide des idées cōurantes. M. D. compare ingénieusement le concept de loi linguistique à celui du théorème mathématique et par contre-coup la recherche étymologique à celui du problème de même ordre. Comme si la recherche étymologique était le but et non pas le dernier des corollaires en linguistique ! La critique la plus grave qui touche cette partie a été faite à l'auteur par M. Meillet pendant la soutenance. M. D. affirme page 95 que « il faut nécessairement admettre qu'à un moment et dans un lieu donnés, les organes vocaux subissent les mêmes modifications » ; mais il y aurait absurdité à postuler des modifications anatomiques pour expliquer les changements phonétiques. Il n'y a que changement ou conservation des habitudes articulatoires. On a souvent dit que tel phonème se change en tel autre à un moment donné dans une communauté linguistique donnée parce qu'à ce moment tous les individus de la même génération deviennent incapables d'articuler le phonème antécédent ; mais cette incapacité n'est que d'ordre psychologique : on ne sait plus combiner tous les mouvements articulatoires nécessaires à la production du son ancien. La matière des changements est physiologique, mais le principe en est psychologique. Du reste M. D. a lui-même corrigé ses vues depuis dans un article de la *Revue des idées* (1907, p. 222 et suiv.). — A propos de la dissimilation (p. 129, suiv.), il semble que M. D. ait également commis quelques inexactitudes. Il dit : « tandis que les autres évolutions sont progressives, la dissimilation s'opère brusquement. On ne conçoit pas qu'il y ait eu de transition entre *n* et *l* pour passer d'*orfaninu* à *orfelin*. » C'est vrai, mais parmi les changements phonétiques ordinaires, il y en a aussi qui se sont faits brusquement à un moment donné sans qu'on puisse imaginer d'intermédiaires. C'est le cas par exemple pour les *kw*, *gw* devenant *p*, *b*, soit en grec (πέμπας), soit en osque : P u m p e d i i s, soit en brittonique : *pemp* ; et M. D. n'ignore pas que le même phénomène s'est produit en roumain (lat. *aqua*, *lingua* → roum. *apă*, *limbă*. — M. D. a également tort quand il attaque (p. 130) M. Grammont sur les lois de la

dissimilation. « M. Grammont, dit-il, a posé vingt lois qui, suivant lui, régiraient la dissimilation dans toutes les langues. Là était le vice fondamental de la méthode. » Ici M. D. a fait la même confusion que plus haut : de même qu'il y a en phonétique des changements subits et des changements progressifs, de même il y a des lois particulières et des lois générales. Il suffit du reste de rappeler que M. D. regarde les phénomènes de dissimilation « comme le produit d'organes vocaux *variables et changeants* » pour faire comprendre la faiblesse de son argumentation.

Dans la deuxième partie : Étude des patois, M. D. est sur son domaine. Il y a de bonnes pages sur la réaction des patois voisins (influence des petits centres), sur les « centres régionaux », sur l' « influence du français ». Toutefois M. D. n'est pas le premier à avoir exprimé de saines idées sur cette question. Elles sont toutes dans l'étude de M. Grammont sur le *Patois de la Franche-Montagne* dans les *M. S. L.* et particulièrement dans le beau chapitre intitulé « *Le peuple phonéticien* » que M. D. a eu le tort de ne pas citer. Il a eu aussi celui de dire qu'en dehors du Midi il n'y avait plus de « français régionaux ». M. Grammont a tenu sans cesse compte du « français régional » de Montbéliard, et dans les Vosges il existe aussi un « français régional » si caractérisé que la phonétique, la syntaxe, le vocabulaire en sont souvent tout à fait différents du français de Paris. Pour ce qui est de la question des dialectes, de l'intérêt des patois, de l'urgence de leur étude et de la manière de mener une enquête sur les patois, les idées de M. D. seront sans doute agréées de tout le monde. Disons enfin qu'à plusieurs reprises, M. D. a trop insisté sur la supériorité de la grammaire historique par rapport à la méthode comparative. Il se donne tort à lui-même dans ses derniers chapitres sur les patois, car ici il ne peut presque jamais être question d'histoire, et c'est justement la comparaison des parlers vivants qui permettra de se rendre compte en une certaine mesure de leur évolution *historique*. — Comme il y a très peu de formes citées, il y a peu de fautes d'impression, sauf dans les noms étrangers.

A. Cuny.

E. W. Scripture. — *Researches in experimental phonetics. The study of speech curves.* Washington, 1906, in-4, 204 p. (Carnegie institution, n° 44).

Le nouveau livre de M. Scripture, somptueusement édité aux frais de la fondation Carnegie de Washington, marque un notable progrès sur les *Elements of experimental phonetics* du même auteur, et apporte d'intéressantes nouveautés. Les deux premiers chapitres exposent les progrès réalisés par M. Scripture dans sa technique : il est arrivé à obtenir des tracés précis, clairs, faciles à lire et qui sont de véritables modèles. Il montre ensuite comment on peut lire ces tracés et en tirer parti ; il présente à ce propos des observations de détail intéressantes, montrant par exemple comment les tracés permettent de déterminer la nature des diphtongues, découvrant et discutant un élément phonétique où il croit reconnaître un *h* sonore (ce qui ne veut pas dire naturellement que ce soit le *h* sanskrit). Il discute ensuite les questions de durée, d'amplitude et de fréquence des vibrations ; il s'étend sur la fréquence où les procédés d'enregistrement apportent dès maintenant le moyen de préciser rigoureusement les faits ; il se borne malheureusement à quelques lignes sur l'amplitude des vibrations, c'est-à-dire sur la question de l'intensité, où les difficultés sont très graves ; car, ainsi que le note M. S., on n'a pas le moyen de déterminer quelle est la relation entre l'amplitude des vibrations inscrites et l'intensité du son. Enfin l'auteur insiste longuement sur l'analyse harmonique des courbes données par les voyelles et sur les conclusions qu'on en peut tirer ; il revient à ce propos sur sa théorie des voyelles et indique les expériences qu'il a faites pour la démontrer. Toutes les personnes qui s'intéressent à la phonétique expérimentale — ou tout simplement à la phonétique — devront étudier le livre de M. Scripture.

A. Meillet.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Neue Folge vereinigt mit den *Beiträgen zur Kunde der indogermanischen Sprachen,* herausgegeben von A. Bezzenberger, E. Kuhn und W. Schulze, XLI, 1er et 2e fascicules, 1907, Gœttingen, chez Vandenhoeck et Ruprecht.

La *Zeitschrift* de Kuhn, la doyenne des revues de linguistique, dont la collection suffirait à elle seule à donner une idée du développement des études de grammaire comparée depuis 1852, et qui a contribué d'une manière éminente à leurs progrès — le vol. XXIII par exemple marque vraiment une date — vient de changer d'éditeur. Elle est passée dans la grande librairie linguistique de MM. Vandenhoeck et Ruprecht (à Gœttingue), qui éditaient déjà les *Beiträge* de M. Bezzenberger. A cette occasion, les deux revues ont été fondues, et M. Bezzenberger a été associé à la direction de la *Zeitschrift* que publiaient ensemble MM. E. Kuhn et W. Schulze. Sous cette triple direction, on peut compter que la revue gardera le haut rang scientifique où elle est parvenue ; elle n'aura pas de périodicité régulière ; mais on souhaitera d'autant plus que les fascicules se succèdent promptement. Le premier cahier, qui est double, a un contenu riche et varié qui autorise les meilleures espérances.

A. Meillet.

Anthropos. — *Revue internationale d'ethnologie et de linguistique,* dirigée par le Rév. P. Schmidt, Salzburg, 1906-1907.

Le Rév. P. Schmidt, connu par ses découvertes et ses importantes publications sur les langues des peuples demi-civilisés, et notamment sur le groupe malayo-polynésien vient de fonder une revue, destinée à publier les obser-

vations et les études faites par des missionnaires et d'autres personnes sur les populations demi-civilisées d'Asie, d'Afrique, d'Océanie et d'Amérique. Le premier volume, comprenant plus de 1000 pages, a paru et, par sa variété, sa nouveauté, sa richesse, donne une idée favorable de ce que sera cette publication ; le nom même du directeur suffit à garantir que ce recueil sera indispensable à tous ceux qui s'intéressent à la linguistique générale et à l'ethnographie ; la teneur de la plupart des articles est vraiment scientifique, et il suffira d'un faible effort pour écarter les quelques dissonances qu'on peut facilement excuser dans la première année d'un périodique.

A. Meillet.

H. Hirt. — *Die Indogermanen*. Ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur, Strasbourg (chez Trübner), 1905-1907, x-772 p., avec 4 cartes.

L'ouvrage se compose de deux parties ; l'une de texte courant, facile à lire et destinée à toutes les personnes cultivées, est un exposé clair, agréable et intéressant de l'état actuel des questions relatives à l'extension des langues indo-européennes et à la civilisation des anciens peuples qui ont porté ces langues sur toute la surface de l'Europe ; l'autre se compose de notes bibliographiques, et de brèves notices destinées aux savants. Le sujet a été traité en détail dans les dernières années, et le *Reallexikon* de M. Schrader en présente déjà réunis la plupart des matériaux ; mais M. Hirt s'est efforcé de rafraîchir les questions et apporte sur tous les points des opinions personnelles, presque toujours tranchantes, parfois superficielles et trop peu précises, souvent aussi suggestives, et qui, en tout cas, ne laissent pas le lecteur indifférent et le provoquent à réfléchir.

Ce livre, œuvre d'un linguiste savant et original, néglige de parti pris le côté linguistique de la question.

Avec raison en un sens : par elle-même, la linguistique ne saurait donner des renseignements précis sur des faits d'histoire ou de civilisation. Mais il en résulte deux inconvénients. Le premier est que l'auteur est amené à ne parler que peu des questions où il a une compétence certaine, et à s'étendre sur des matières où il parle d'après d'autres. Le second est une certaine obscurité théorique : l'expression *indo-européen* n'a qu'une valeur uniquement linguistique ; les *Indo-européens* ne sont pas un peuple défini ; ce sont simplement les hommes qui parlent indo-européen ; et cette expression a deux sens possibles : 1° un sens précis : les Indo-européens sont les hommes qui parlaient l'indo-européen commun ; mais, comme on ne saurait déterminer avec certitude où et quand était parlé l'indo-européen commun, on n'a le droit d'attribuer aux « Indo-européens » ainsi entendus aucun des états qui sont connus par l'archéologie préhistorique ; 2° un sens vague : les Indo-européens sont les hommes qui parlent l'un des dialectes très divers qui continuent l'indo-européen commun : grec, germanique, slave, etc. ; mais les populations qui parlent ces langues sont, dès le début de la tradition, extrêmement composites, et l'on n'a plus le droit de poser aucune unité. Le problème perd ainsi toute détermination.

Le détail donnerait lieu à une infinité de discussions. Par exemple M. H. est disposé à admettre certains rapprochements mythologiques très suspects. Le rapprochement de skr. *Váruṇaḥ* et le gr. οὐρανός (qu'il accentue mal) lui paraît sûr : sans parler des incertitudes phonétiques, il faudrait indiquer au moins que *Váruṇaḥ* n'a rien à faire avec le ciel ; or, gr. οὐρανός est seulement le « ciel » ; l'évidence du rapprochement est quelque peu entamée par cette constatation. Ce n'est rien que d'affirmer la parenté de skr. *gandharváḥ* et de gr. κένταυρος ; il est peut-être plus malaisé de se rendre maître des difficultés phonétiques évidentes que fait ce rapprochement et de faire apparaître l'identité des deux types mythologiques.

Entre la première et la seconde parties de son ouvrage, qui a paru en deux fois, M. H. a changé de système de

transcription ; il en résulte une incohérence fâcheuse. Sans doute, nos systèmes de transcription laissent beaucoup à désirer, et les linguistes devraient convenir de transcriptions plus correctes et plus pratiques ; mais il n'est pas admissible que chaque linguiste se fasse dès maintenant juge et se choisisse une transcription à son gré : aussi longtemps qu'un congrès international de linguistes n'aura pas établi un système auquel tout le monde devra se conformer, le plus sage sera de suivre l'usage le plus généralement reçu ; si défectueux que puisse être cet usage, il vaut mieux que la confusion qui résulterait du caprice individuel de chaque savant.

A. Meillet.

Hermann Möller. — *Semitisch und Indogermanisch. Erster Teil. Konsonanten.* II. Hagerup, Copenhague, 1906. Un vol. in-8° de xvi-395 pages.

Qui n'a été séduit par la possibilité d'une comparaison entre le groupe sémitique et le groupe indo-européen ? D'excellents esprits, Ascoli en tête, et chez nous, A. Darmesteter (dans la *Vie des Mots*) y ont cru. Ce dernier savant avait exprimé bien avant M. Möller l'idée que l'égyptien ancien, les langues sémitiques et les langues indo-européennes appartenaient à une même souche et qu'on arriverait bientôt à démontrer leur interdépendance. M. Meillet, dans la première édition de son *Introduction*, ne prend pas parti et dit simplement que si par hasard on arrivait à démontrer la parenté du sémitique et de l'indo-européen, il n'y aurait alors qu'à superposer une nouvelle grammaire comparée à celle de l'indo-européen et à celle du sémitique commun. Et c'est bien ce qu'il y aurait de plus intéressant dans la chose. Car les moyens d'information que nous avons jusqu'ici, nous défendent en bonne méthode de remonter au delà de l'indo-européen commun

et c'est avec scepticisme qu'on accueille des vues pré-indo-européennes telles que celles de M. Hirt.

Mais il faudrait pouvoir partir ici de rapprochements sûrs entre le sémitique et l'indo-européen, d'étymologies aussi certaines que lorsqu'il s'est agi de démontrer la parenté des diverses langues indo-européennes entre elles. Or ces étymologies existent à peine. M. M. par exemple met en avant le sémitique commun **qarnu* « corne ». Par un malheur, il se trouve précisément que le mot qui correspond à celui-ci en indo-européen a non pas un *q* vélaire, mais un k_1 palatal devenu *ç* en sanskrit, *s* en zend, etc... De plus le mot indo-européen ressemble par ailleurs beaucoup moins au mot sémitique que M. M. ne se le figure. Il suffit de rappeler le gr. κέρας pour voir que le suffixe *-*no*-, *-*nu*- que le mot sémitique montre *de toute antiquité,* n'existe que dans le groupe occidental des langues indo-européennes (italo-celtique et germanique) : lat. *cornu,* gaulois κάρνυ-ξ, got. *haúrn* < *k_1*rno*-, et qu'il s'agit par conséquent d'un développement assez récent. — De même pour le nom de nombre « six » : à première vue l'hébreu *šēš,* l'assyr. (fém.) *šiššit,* etc. ressemble assez à l'européen *$s(\underset{\frown}{u})ek_1s$ et surtout au sanskrit *ṣáṣ* ; mais si l'on envisage l'arabe (masc.) *sittu,* éthiop. *sessŭ,* masc., mais *sedestŭ* (fém.), on voit que les formes au lieu de se ressembler davantage à mesure qu'on remonte dans le temps, divergent au contraire, ce qui est l'indice d'une absence de parenté. En effet M. Zimmern (*Vgl. gr. d. sem. Spr.,* 1898, p. 181), restitue **šidþ* comme forme originelle du sémitique. Il rappelle aussi l'égyptien *ši̯š* qui ressemble davantage à *$s(\underset{\frown}{u})ek_1s$. Mais de deux choses l'une, ou bien il faut éloigner l'égyptien du sémitique pour le rapprocher de l'indo-européen ; ou bien il faut le laisser avec le sémitique, et alors, la forme égyptienne *ši̯š* doit satisfaire aux exigences de la forme protosémitique **šidþ* qui peut elle expliquer *ši̯š,* mais qui ne peut être expliquée par lui. En tous les cas donc nous nous éloignons de *$s(\underset{\frown}{u})ek_1s$. La ressemblance est peut-être un peu plus grande pour le nom de nombre « sept » : assyr. *sibi* ; aram. *šᵉbaᶜ,* hébr.

šæba^c, arab. *sab^cu^n*, éthiop. *sab^cū*; donc (d'après M. Zimmern) protosémitique **šab^c* + une finale. Le même auteur rappelle ensuite le vieil-égyptien *śfx* (qui devait se prononcer à peu près *śafx* si l'on en juge d'après le copte). Mais qui nous assure que *š* ∾ *ś* représente bien ici un ancien *s* correspondant à celui de **septm̥*. Ne serait-ce pas plutôt un ancien **č*? En tout cas le *x* du vieil-égyptien = ^c (γ spirant) du sémitique ne saurait correspondre à un *t* indo-européen. Un seul phonème répondrait et encore imparfaitement au *p* de **septm̥*, c'est le *b* sémitique, *f* vieil-égyptien.

Et comme on a en outre : pansémitique **abu* « père », cf. i.-e. **pətḗr*, c'est sans doute là-dessus que M. M. a fondé sa théorie phonétique : *b* sémitique = *f* égyptien = *p* indo-européen. Malheureusement elle ne s'applique pas toujours et l'auteur a été obligé pour expliquer les divergences, d'inventer pour sa langue primitive des distinctions subtiles entre les *surdae lenes* et *fortes*; les *sonorae lenes* et *fortes*. Ces distinctions sont réelles pour certaines langues : divers parlers germaniques p. ex., mais il semble que M. M. ne les introduit ici que pour le besoin de la cause. De plus il admet des alternances de *p* ∾ *P* (sourde forte ∾ sourde douce) ou de *b* ∾ *B* (sonore douce ∾ sonore forte) nées dans des conditions d'accent analogues à celle de la loi de Verner en germanique, ceci pour expliquer encore les irrégularités. Mais aujourd'hui on n'est plus unanime à penser que les alternances vocaliques indo-européennes proviennent nécessairement d'une influence de l'accent ou même du ton. L'explication de M. M. est donc une pure hypothèse surtout pour l'époque égypto-indo-sémitique qu'il s'agit de démontrer. Encore une fois, il faudrait pouvoir partir d'un nombre appréciable d'étymologies évidentes, ce qui n'est pas le cas.

De plus, il faudrait pouvoir comparer les formes grammaticales, ou du moins les thèmes qui sont à leur base. Or, on accorderait assez facilement que les thèmes nominaux (**qarnu*, **qarni*, **qarna* p. ex.) correspondent en gros à des thèmes indo-européens en *-o-* ou en *-u-*, et que, comme le dit M. M., le thème ordinaire (parfait) du

verbe sémitique et celui du pseudo-participe du vieil-égyptien correspondent au thème ordinaire du présent normal indo-européen (type **bhére-*; **teudé-* → *tudé-* sous l'influence de la place différente du ton suivant l'auteur). Donc, admettons provisoirement que l'*e* indo-européen corresponde à *a* sémitique. Tout va bien pour la forme *qal*: p. ex. sém. *qaṭal-* « il a tué ». Mais pour les autres formes, la théorie paraît fausse. Tandis que les alternances indo-européennes peuvent à la rigueur s'expliquer (au moins dans la série *e*) comme de simples phénomènes phonétiques dont nous ignorerions la cause précise tout en admettant qu'elle est *purement phonétique* : *e* devenu *o* (ou *o* devenu *e*) et enfin chute de *e/o*, les alternances sémitiques du type **quṭil* **quṭul* **qiṭil* **qiṭul*, etc... ne peuvent toutes s'expliquer par voie purement phonétique. Il est impossible semble-t-il que la même voyelle originaire **a*[x] se modifie aussi capricieusement en *i* et *u* tantôt dans une syllabe, tantôt dans l'autre. Il faudrait du moins supposer des conditions d'une complication inouïe pour expliquer phonétiquement ces alternances. Ne serait-il pas plus simple d'y voir des infixations tantôt de **y*, tantôt de **w* comme on en trouve encore fréquemment dans certains groupes de langues sauvages. Et alors on ne peut plus comparer le système des alternances indo-européennes et celui des alternances sémitiques. C'est quelque chose de tout à fait différent, puisque l'indo-européen ne connaît plus qu'un infixe (*ne* ∼ *n*). Les alternances sémitiques seraient d'ordre morphologique alors que celles de l'indo-européen seraient d'ordre phonétique.

Outre cela, on peut reprocher à M. M. de comparer dans l'un et dans l'autre groupe de langues des mots qui n'existent qu'ici ou là dans chacun des deux domaines. Ceci non plus n'est pas de bonne méthode. Il faudrait au contraire ne rapprocher un mot sémitique (attesté dans la majorité des langues sémitiques au moins) qu'avec un mot indo-européen se trouvant dans les mêmes conditions. En dehors de cas tels que ceux de **septm̥*, **pətḗr*, **mātḗr*, hébr. *'ab* etc., c'est ce qui arrive rarement à M. M. P. ex., p. 64, le nom du « soleil » est fort bien attesté dans

caractère consiste dans une mutation des sonores en sourdes qui, dans la Paiçācī, n'atteint que *d*, et qui, dans la Cūlikā-paiçācikā, atteint toutes les sonores et toutes les sonores aspirées (contraste comparable à celui du francien et du bavarois ou de l'alaman): les parlers de M.G. conservent toutes les sonores, y compris *d*. Mais si les hypothèses proposées ne sont guère admissibles, les descriptions n'en sont pas moins précieuses et assurent à l'ouvrage une valeur durable.

A. Meillet.

Katharine von Garnier. — *Die Präposition als sinnverstärkendes Präfix im Rigveda, in den homerischen Gedichten und in den Lustspielen des Plautus und Terenz.* Dissertation, Leipzig, 1906, in-8°, vii-64 p.

Cette intéressante dissertation, qui repose sur une étude personnelle des textes, met en évidence un curieux développement parallèle du sanskrit, du grec et du latin (type *praeclarus*). Elle fait honneur à son auteur, une dame veuve qui a appris les langues classiques en faisant l'éducation de ses fils et qui a poursuivi à l'Université de Leipzig les études linguistiques auxquelles elle avait pris intérêt.

A. Meillet.

M. Bréal. — *Pour mieux connaître Homère.* Paris, pet. in-8°, viii-311 p.

La langue d'Homère est pleine d'archaïsmes remarquables, et, à beaucoup d'égards, elle présente un état vraiment ancien ; tous les autres textes littéraires de la Grèce sont d'ailleurs postérieurs à l'Iliade et à l'Odyssée, et en supposent l'existence. Mais, dans une très large mesure,

les archaïsmes sont dus à une tradition littéraire ; rien de plus incohérent que la langue homérique ; les formes qu'elle présente appartiennent à la fois à plusieurs dialectes et à plusieurs époques, et le linguiste n'en doit faire état qu'après avoir critiqué de près les formes alléguées, et en avoir recherché le dialecte et la date. La langue homérique est fixée par une longue tradition poétique, et ne fournit un témoignage direct sur aucun moment du développement d'aucun parler grec. Dès lors la langue ne donne pas le moyen de dater d'une manière absolue les textes homériques, et l'on n'est pas surpris de voir que c'est un linguiste qui rajeunit dans des proportions inattendues Homère. C'est ce que fait M. Bréal, avec une éloquence et une vivacité incomparables. Après avoir lu M. Bréal, personne ne croira plus au caractère « populaire » ou « primitif » des poèmes homériques. Il serait sans doute déplacé — autant que superflu — de louer ici le maître qui est depuis quarante ans l'âme de notre Société.

L'ouvrage se termine par une série de discussions étymologiques, intitulées *Lexilogus,* en souvenir du livre du même nom de Buttmann. On ne saurait naturellement aborder ici la critique de ces notes très nombreuses. On se bornera à une remarque sur l'article ἀδρότη ; M. Bréal écarte avec raison l'absurde rapprochement avec ἀδροτάξομεν (K 65), ἤμβροτον, etc. ; restent deux traductions anciennes : « immortelle » et « où il n'y a pas d'hommes » ; la première, qui semble évidente à M. B., est pourtant difficile à soutenir ; en effet l'adjectif ἄμβροτος, avec les dérivés ἀμβρόσιος et ἀμβροσία, est très fréquent, chez Homère, et l'on ne voit pas pourquoi le poète aurait en un seul passage employé ἀδρότη (Ξ 78) ; il suffit de transcrire le passage pour voir qu'il s'agit de la nuit où l'on ne court risque de rencontrer personne :

Ξ 77 εἰς ὅ κεν ἔλθῃ
νὺξ ἀδρότη, ἣν καὶ τῇ ἀπόσχωνται πολέμοιο
Τρῶες.

C'est ainsi qu'Eschyle comprenait quand il a écrit :

ἄβροτον εἰς ἐρημίαν (Prom. 2). Donc ἀβρότη n'est pas le vieux composé ἄμβροτος, mutilé sans raison, c'est un mot de sens très précis, formé pour indiquer une idée qui est importante dans ce morceau ; comme il s'agit d'un composé qui n'était sans doute pas usuel, on avait le sentiment net de l'autonomie des deux éléments, et c'est ce qui fait que le groupe βρ ne forme pas position, c'est-à-dire qu'il a le traitement de l'initiale et non celui de l'intérieur du mot. La forme du mot et la prosodie concordent donc avec le sens du morceau et avec la tradition antique à garantir la traduction « où il n'y a pas d'hommes ».

A. Meillet.

A. Cuny. — *Le nombre duel en grec*, in-8, 513 pp. ; Paris, Klincksieck, 1906.

L'existence des formes duelles en indo-européen est attestée par l'accord du sanskrit, du grec ancien (particulièrement du vieil attique), du vieux slave, et, dans une faible mesure, du germanique et du celtique. Dans les documents les plus anciens (védique, vieil attique, vieux slave) l'emploi du duel est d'une rigueur absolue. Mais, à mesure que se développait la civilisation, le duel a cédé peu à peu, d'abord dans des conditions définies et sur des points spéciaux, et c'est la généralisation de ces tendances qui a amené la disparition du duel dans les langues modernes d'origine indo-européenne.

M. Cuny s'est appliqué à étudier l'histoire du duel au cours de l'évolution de la langue grecque, et considérant à juste titre que l'étude des formes ne saurait être séparée de celle de leur emploi, il a consacré une première partie à la morphologie du duel en indo-européen et en grec. Comme il fallait s'y attendre, cette étude comporte peu de nouveautés ; le grec a continué l'état indo-européen et a complété par des procédés qui lui sont propres les séries duelles qui lui avaient été transmises. Il y a pourtant

une explication nouvelle des rapports du type τά, ταῖν avec le type qui lui a servi de modèle τώ, τοῖν. L'autre partie, beaucoup plus importante, est consacrée à l'emploi des formes. L'attique a été d'abord examiné, comme présentant les séries les plus complètes ; et la langue des inscriptions, comme celle des auteurs tragiques, comiques, des historiens, philosophes et orateurs a été l'objet d'une minutieuse étude dont les conséquences sont grandes. Au point de vue linguistique, elle introduit un nouveau groupement des dialectes grecs, dans lequel les dialectes continentaux conservateurs du duel s'opposent aux dialectes d'Asie Mineure, des îles et de la Grande Grèce qui l'ont perdu à date ancienne. L'ionien et l'attique qui se rejoignent sur tant de points sont séparés par l'emploi du duel, de même l'arcadien et le cypriote. C'est une illustration éclatante du fait qu'en syntaxe comme en phonétique les lignes d'isoglosses sont indépendantes les unes des autres. En ce qui concerne l'histoire de la langue, M. Cuny a montré que le duel a pénétré dans la littérature à mesure que l'influence du dialecte attique y était plus prépondérante, mais que, au moment même où l'usage en devenait régulier, le duel a commencé à disparaître dans la langue parlée, et que son apogée marque le signal de sa décadence. Ainsi cette étude, loin d'être une sèche monographie, embrasse une série de faits linguistiques, historiques et sociaux, et se recommande non seulement aux hellénistes mais à tous ceux qu'intéresse l'étude comparative du langage.

A. Ernout.

A. Meillet. — *De quelques innovations de la déclinaison latine* ; Paris, Klincksieck, 1906, 51 p. in-8.

Jamais peut-être M. Meillet, dont l'élégante précision aime la brièveté, n'avait ramassé plus de matière en si peu d'espace. En dépit des apparences modestes du titre,

et bien que seul un des principaux aspects du problème soit complètement mis en lumière, c'est un véritable résumé de l'histoire de la déclinaison latine que présente ce petit volume. Et comme il n'était guère possible de marquer la part personnelle du latin dans la constitution de sa flexion nominale sans embrasser d'ensemble l'histoire de cette flexion depuis la période indo-européenne, le livre, nourri d'idées générales qui sans cesse en dépassent le cadre, est aussi substantiel par ce qu'il suggère que par ce qu'il fournit.

Dès le début, l'auteur signale la principale caractéristique de l'évolution des formes latines, qui est l'*instabilité*. Cette instabilité est due en un mot au fait que le latin a voyagé, que c'est une langue de conquérants immigrés mélangés à des indigènes et qu'il a subi par conséquent un grand nombre d'influences extérieures diverses. Entre l'indo-européen et le latin se sont superposés successivement plusieurs systèmes linguistiques, ayant chacun leur part d'innovations propres. Aussi le latin s'est-il transformé très rapidement, et inégalement suivant les lieux, si bien qu'il ne s'établit qu'assez tard une unité factice dans la langue et qu'il a existé nombre de patois locaux dont çà et là la langue officielle ou littéraire conserve la trace.

Un des traits communs de l'évolution respective des diverses langues indo-européennes est la *réduction des catégories grammaticales*. Cette réduction s'est opérée en latin comme ailleurs, mais avec certaines particularités caractéristiques. Les nombres se sont réduits à deux, par élimination du duel, dès la période préhistorique. Les genres se sont maintenus au nombre de trois; mais la distinction du masculin et du féminin résulte de faits d'accord et de dérivation, et non de la flexion casuelle; quant à celle du masculin et du neutre, elle tend à s'effacer dès la période la plus ancienne, si bien que l'on peut suivre au cours de l'histoire l'évolution qui aboutira en roman à la suppression du neutre. Enfin les huit cas indo-européens se sont réduits à six en italique; mais la réduction s'est opérée différemment dans chaque type flexionnel, et c'est merveille de voir M. Meillet démêler

les diverses influences, phonétiques ou sémantiques, qui y ont contribué. Ce qu'il dit notamment du vocatif *Váleri* (p. 22), de l'ablatif *homine* (p. 25), est aussi neuf que convaincant et vaut la fine remarque de la page 12 sur l'origine du type neutre skr. *yugā*, etc.

L'innovation la plus saillante de toute la déclinaison latine et celle qui révèle le mieux la force créatrice de la langue, c'est la *confusion des thèmes en* -i- *avec les autres thèmes consonantiques*. Le latin n'a plus ni thèmes en *-i-* purs, ni thèmes consonantiques purs, mais il s'est constitué une flexion hybride, où voisinent des formes empruntées à l'un et à l'autre type. Les cas qui ont provoqué la confusion sont l'accusatif singulier masculin-féminin, le datif singulier et le nominatif singulier. A propos du premier, M. Meillet écarte, par d'excellentes raisons, l'explication ordinaire suivant laquelle l'accusatif en-*em* serait la forme régulière des thèmes consonantiques, et celui en *-im* celle des thèmes en- *i*; il soutient au contraire que l'accusatif des deux thèmes devait phonétiquement aboutir à *-em* et que la finale *-im* provient des thèmes en *-ī-* long; mais d'ailleurs il y a eu des confusions analogiques. Au datif, la finale préitalique était *-ei* dans les deux sortes de thèmes. Enfin au nominatif le passage phonétique des thèmes en *-i-* **mentis*, **mortis* à *mens, mors*, etc. dut contribuer à les confondre avec les thèmes consonantiques. De plus, dans certains mots, la confusion des deux thèmes est étymologique; c'est le cas des abstraits en *-tās* et de certains mots isolés tels que *mare* (gén. pl. *marum* et *marium*), *sāl* (et *sale*, cf. v. irl. *sail* en composition, Ml. 77 c 4). Une note sur le génitif et le datif singuliers des démonstratifs termine le volume.

J. Vendryes.

E. Mayser. — *Grammatik der Papyri aus der Ptolemäerzeit*, Leipzig, 1906, in-8, xiv-538 p.

Les publications de papyrus sont nombreuses et très dis-

persées ; il est urgent de les étudier dans leur ensemble pour donner une idée de ce que les textes venus au jour font connaître du développement du grec. Ne pouvant embrasser la masse immense des papyrus, M. Mayser a examiné seulement les plus anciens, ceux de l'époque ptolémaïque. Sans doute le livre vieillira vite, puisqu'on découvre et publie souvent de nouveaux documents ; mais il rendra grand service en posant dès maintenant les résultats acquis, à la fois pour les linguistes, qui disposeront ainsi de données importantes, inutilisables dans leur état antérieur de dispersion, et pour les philologues qui auront un moyen de marquer rapidement la place des textes nouvellement découverts. Au point de vue linguistique, l'ouvrage est commodément disposé, et les vues de l'auteur sont généralement correctes, sans prouver une culture linguistique profonde. Les conclusions sont en partie très importantes ; notamment celle-ci que, dès le IIe siècle avant J.-C., les différences de quantité des voyelles sont éliminées de l'usage populaire en Égypte ; M. M. établit bien le fait, sans peut-être en marquer assez l'importance décisive, et sans faire assez ressortir l'ensemble du phénomène. La langue n'a subi une influence notable d'aucun dialecte grec autre que l'attique et, en quelque mesure, l'ionien ; mais l'attique a eu une influence très forte ; par exemple le ττ se trouve encore assez souvent dans ἐλάττων et quelques autres mots. Une graphie comme δύω (qui ne se distinguait plus guère de δύο dans la prononciation) et le succès des formes αός, ναός semblent indiquer une influence de l'école et de la lecture du texte homérique qu'on y faisait. L'ouvrage de M. Mayser est un répertoire indispensable de faits bien observés, bien classés et en général judicieusement appréciés. On regrette parfois que l'auteur ne soit pas assez linguiste ; par exemple la chute de γ dans ὀλίγος écrit ὀλίος (p. 163 et suiv.) et le développement de γ dans ἱερόν écrit ἱγερόν (p. 167 et suiv.) traduisent un seul et même fait : la prononciation spirante et prépalatale de γ après ι ; M. M. ne le dit pas. P. 246, il aurait convenu de citer la *Dissimilation* de M. Grammont.

A. Meillet

E. Fraenkel. — *Griechische Denominativa in ihrer geschichtlichen Entwicklung und Verbreitung.* Gœttingue (chez Vandenhoeck et Ruprecht), 1906, vi-296 p.

Sous ce titre, un peu trop général pour le sujet traité, M. Fraenkel étudie trois groupes de dénominatifs grecs, ceux en -αίνειν et -ύνειν, ceux en -οῦν et ceux en -εύειν. L'auteur est un élève de M. W. Schulze ; il a travaillé directement sur les textes littéraires et épigraphiques ; les faits sont serrés de près ; l'ouvrage n'est pas seulement une contribution très importante à l'étude de la question, il pourra servir de modèle aux travaux analogues, et la lecture en est très savoureuse, grâce à la richesse des remarques de détail qu'il contient. Malheureusement, ces remarques sont perdues dans des notes semées au hasard, et dans des incidentes du texte, et, comme aucun index ne permet de les retrouver, beaucoup seront perdues : le livre est plus instructif que facile à consulter.

M. F. conteste avec raison, p. 104 et suiv., que le type en -όω soit parti des adjectifs dérivés en -ωτός ; pour le démontrer, il s'appuie sur une statistique de ces adjectifs. Il aurait pu ajouter qu'il était gratuit de refuser à l'indo-européen un type en **-ŏ-ye-* ; l'indo-iran. *-ă-ya-* est ambigu ; le lit. *-ů-ju* rappelle de près le type grec, dont il ne diffère que par la quantité de l'*o*, et a son correspondant exact dans le type v. sl. *dělają* (de *dělo*). — Quant aux dénominatifs en -ύνειν, il est difficile de ne pas songer en les voyant à la flexion des adjectifs arméniens thèmes en *-u-* dont une partie des cas comporte un suffixe secondaire *-(e)n-* ; M. F. ne signale pas cette coïncidence, qui est frappante.

A. Meillet.

B. Delbrueck. — *Synkretismus. Ein Beitrag zur germanischen Kasuslehre.* Strasbourg (chez Trübner), 1906, in-8, vii-276 p.

L'éminent maître des études de syntaxe comparée s'est limité cette fois à un seul groupe linguistique, le groupe germanique, où il traite l'ensemble de la question de l'emploi des cas. Il montre d'abord avec quels cas se construit chacun des verbes et des adjectifs du germanique commun, et il donne un précieux répertoire de l'usage dans les divers dialectes. Puis il examine le rôle de chacun des cas. Des huit cas indo-européens, quatre ont conservé leur valeur ancienne : le nominatif, le vocatif, l'accusatif et le génitif; les quatre autres, datif, locatif, instrumental et ablatif, se sont confondus en une forme unique, qui repose en partie sur le datif, en partie sur le locatif et en partie sur l'instrumental anciens, et qu'on connaît sous le nom de datif. C'est à tort qu'on soutient parfois que l'ablatif indo-européen s'est fondu dans le génitif germanique : le germanique a le datif avec le comparatif et avec les prépositions indiquant séparation ; or, ce sont les seuls emplois clairs. Les emplois du génitif dit de séparation s'expliquent par le génitif, sans qu'on ait besoin de recourir à l'ablatif.

Une petite observation de détail : p. 149, M. D. voit dans le datif accompagnant la préposition germ. occ. **tŏ* un ancien datif ; cette explication est juste sans doute en partie ; mais il peut s'agir aussi d'un ancien ablatif ; l'ablatif est en effet le cas employé avec la préposition signifiant « jusqu'à » : indo-iran. *ā*, lit. *ikì*, lat. *tenus*, gr. μέχρι ; et c'est le cas qui suit v. sl. *do* (et peut-être v. irl. *do*).

A. Meillet.

G. Dottin. — *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique*. Paris, 1906, in-12, vi-407 p.

Le manuel de M. Dottin ne renferme qu'un chapitre — assez court — sur la langue ; l'auteur qui est linguiste, et très bon linguiste, a eu la coquetterie de ne pas donner au chapitre de la langue, qu'il traitait de première main, plus d'étendue qu'aux autres. Et le mal est que ces cinquante et quelques pages du manuel renferment la meilleure partie de ce que l'on sait de certain sur le gaulois. Le caractère propre des travaux de M. Dottin est une critique attentive, un bon sens parfois un peu défiant, et une grande répugnance pour les hypothèses gratuites ; si parfois on regrette de ne pas voir traiter les problèmes plus à fond, il est permis de penser que la critique et la réserve de M. Dottin sont particulièrement de mise dans la question qu'il expose. Le livre répond à un besoin ; les quelques défauts de détail qu'un œil minutieux y a relevés seront aisés à corriger dans une seconde édition qui ne peut manquer d'être prochaine.

A. Meillet.

Wenzel Vondrák. — *Vergleichende slavische Grammatik*, I *Band, Lautlehre und Stammbildungslehre* (in-8°, X-532 p., Göttingen, 1906).

Trois ouvrages marquaient jusqu'à présent les grandes étapes de la grammaire comparée des langues slaves : les cours de Celakovský, édités à Prague en 1853 (*Cteni o srovnavaci mluvnici slovanské na universitě pražské*), la *Vergleichende Grammatik* de Miklosich (Vienne 1852, 1856 et 2e édit. de la *Phonétique* 1879, *Étymologie* 1875 et *Syntaxe* 1868-74) et les leçons de linguistique slave de M. Florinskij (1895-1897).

Ce dernier livre ne fixe pas exactement le degré de développement qu'avait atteint la grammaire comparée des langues slaves au moment où il a paru : il reste, à vrai dire, un peu en deçà ; néanmoins les indications bibliographiques très complètes, dont il est muni, en font un guide utile. M. Vondrák vient de commencer la publication d'une *Vergleichende slavische Grammatik* : la *Phonétique* et l'*Étymologie* ont paru à la fin de 1906.

Cet ouvrage est fait suivant le plan d'une grammaire comparée (Miklosich et Florinskij ne nous offrent qu'une série de grammaires parallèles des dialectes slaves). On n'y trouve guère de nouveau en ce qui concerne les rapports du slave et de l'indo-européen : les principales théories, qui figurent dans le *Grundriss* et la *Kurze vergleichende Grammatik* de M. Brugmann, y sont résumées et groupées plus ou moins heureusement, non d'ailleurs sans quelques lacunes. Quant à l'exposé des faits relatifs aux divers dialectes, il est remarquablement inégal et peu systématique : les dialectes ne sont pas cités dans un ordre constant, les exemples sont trop rares, les indications de grammaire historique concernant chaque dialecte trop sommaires. Le lecteur est souvent déconcerté par la fantaisie du plan et le caractère implicite de la rédaction : ainsi p. 93 les modifications de *o* en slave commun sont traitées après le développement historique de *o*, et p. 95 ce qui est dit de l'*akanie* russe est isolé du développement historique de *o* ; p. 153 le sort régulier des *jers* dans les divers dialectes n'est illustré d'aucun exemple. Seule l'abondance des indications bibliographiques aurait pu suppléer à la brièveté ou à l'obscurité de certaines explications, mais M. Vondrák, qui disposait à cet égard de toutes les ressources nécessaires, s'est souvent abstenu de donner des références complètes et s'est parfois contenté de simples allusions (par exemple p. 55, allusion à l'opinion de Schakhmatov sur la nature du *ě* slave commun, sans aucune référence).

Le manuel de M. Vondrák, malgré ces défauts, qui en diminuent singulièrement le caractère pratique, reflète bien, quoiqu'un peu confusément par endroits, les grands

progrès qui ont été réalisés depuis Miklosich. La description physiologique des phénomènes phonétiques a pris dans cette nouvelle grammaire la place qu'elle mérite (innovation importante par rapport à d'autres travaux de tout premier ordre comme l'*Historická mluvnice* de Gebauer). Notons cependant que cette description et surtout les graphies, qui lui servent d'expression, sont souvent assez peu précises pour que certaines nuances phonétiques échappent au lecteur mal informé : ainsi dans les mots russes, la mouillure plus ou moins forte des consonnes devant les voyelles molles n'étant pas indiquée, la courte explication donnée p. 40 à propos des groupes russes *labiale* + *e* est obscure et inexacte, car la transcription *bezŭ* est ambiguë, et il subsiste une légère mouillure de *b*. L'exposé très détaillé des questions de quantité et d'intonation constitue sans aucun doute la partie la plus neuve et la plus utile de l'ouvrage de M. Vondrák.

André Mazon.

Sčepkin. — *Bolonskaja psaltyr'* (t. II, fasc. iv des *Izslêdovanija po russkomu jazyka* de la section de langue et littérature russes de l'Académie), St-Pétersbourg, 1906, gd. in-8°, 3-viii-267 p. avec 7 phototypies hors texte et 8 pages de tables non paginées.

Le psautier de Bologne est un texte vieux slave de Bulgarie, édité par Sreznevskij M. Šcepkin ; l'étudie en détail et avec le plus grand soin, à tous les points de vue ; il en discute la date : 1186-1196 ou 1230-1241 ? Et surtout il s'efforce d'en tirer parti pour l'étude de l'histoire de la langue bulgare ; la difficulté est grande ; car on n'a aucun critère certain qui permette de faire le départ entre ce qui est dû à l'original copié et ce que les copistes ont apporté de nouveau, ceci seul important en l'espèce. M. Šcepkin distingue quatre mains, et décrit minutieusement les particularités linguistiques de chacune en les

comparant aux faits dialectaux modernes; grâce à la belle collection du Sbornik et aux autres travaux, le bulgare est une des langues slaves sur la dialectologie actuelle de laquelle on a le plus de renseignements. La méthode appliquée est donc la même que celle que l'auteur avait déjà employée pour l'évangile de Sava, et peut-être est-elle mieux adaptée au psautier de Bologne qu'au lectionnaire de Sava, dont le caractère est encore très archaïque.

A. Meillet.

Il'inskij. — *Makedonskij listok* (*Pamjatniki staroslavjanskago jazyka*, t. I, fasc. v; publication de la sect. de langue et litt. r. de l'Académie), St-Pétersbourg, 1906, gd in-8°, 28 p. et 2 planches.

Publication et étude très poussée d'un petit fragment de texte vieux slave.

A. Meillet.

F. Brunot. — *Histoire de la langue française des origines à 1900,* tome II. Le seizième siècle, Paris (chez Colin), 1906, xxxi-504 p.

La grande entreprise de M. Brunot avance régulièrement. L'objet de l'auteur est visiblement d'expliquer la langue moderne; un volume lui avait suffi pour exposer tout le développement du français de l'époque romaine jusqu'à la fin du xve siècle; cette fois, un volume entier est consacré au seul seizième siècle. Et c'est la première fois qu'est exposé dans son ensemble avec détail le développement du français au cours de ce siècle capital où a commencé de se fixer la langue littéraire moderne. L'ouvrage est d'autant plus précieux qu'il repose en grande partie sur les recherches personnelles et les dépouillements de l'auteur et de ses

élèves. Un premier livre expose l'émancipation du français, les obstacles qu'elle a rencontrés et l'introduction progressive du français dans le langage de la science et de la littérature savante. Dans un second livre, sont décrites les tentatives des savants pour cultiver la langue. Le troisième livre expose le développement du vocabulaire et de la grammaire. On pourra regretter que cette troisième partie soit un peu trop une simple grammaire de la langue du XVIe siècle, et que les influences qui ont déterminé chaque fait ne soient guère mises en évidence. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur si la tâche lui était rendue difficile par l'insuffisance des travaux préparatoires déjà faits. Assurément beaucoup de choses prendront un autre aspect le jour où l'on utilisera toutes les traces subsistantes des anciens parlers français, et où les faits se révèleront comme dialectaux. En marquant l'état présent des connaissances et en étendant ces connaissances, M. Brunot rend un service capital et rend possible le travail ultérieur.

A. Meillet.

Albert Dauzat. — *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne* (thèse de doctorat). — Paris, H. Champion, 1906. Un vol. in-8° de 89 pp. (avec 8 cartes).

Malgré son titre modeste, la seconde thèse de M. D. est la plus intéressante. Elle l'est au point qu'à la soutenance un de ses juges ne lui a pas caché qu'il aurait pu avec avantage en faire sa thèse principale. Ceci tient à la richesse, à l'originalité et à la variété des évolutions phonétiques dans cette région. De plus, M. D. en connaît très bien deux parlers, celui de Vinzelles et celui de Martres-de-Veyre. Sur le premier, il avait déjà publié il y a dix ans une bonne étude (*Phonétique historique du patois de Vinzelles*, 1897). Pour les autres, il a su faire une enquête aussi intelligente que fructueuse, sans idée préconçue

comme il le dit lui-même, suivant tantôt une direction, tantôt une autre pour se rendre compte de l'extension d'un phénomène phonétique qu'il jugeait digne d'intérêt.

L'ouvrage se divise en deux parties (consonnes, voyelles). Comme l'auteur le fait remarquer, les changements spontanés sont très rares, soit pour l'un, soit pour l'autre groupe de phonèmes. La grande majorité des changements phonétiques ici décrits résulte de la réaction des voyelles sur les consonnes ou de celle des consonnes sur les voyelles.

Plusieurs de ces changements sont intéressants pour la phonétique générale. Par exemple, au nombre des actions palatalisantes, il faut citer en première ligne l'évolution (qui a paru « très curieuse » à M. D. pp. 23-24) de *py*, *by* en *ply*, *bly* et de *mi* en *m^li*. C'est presque exactement le phénomène slave : **pj*, **bj*, **mj* → *plj*, *blj*, *mlj*. — De même, parmi les « actions labialisantes », on doit remarquer que « devant *u* et *ü*, *t* et *d* deviennent bilabiaux (p. 25)..... Avant l'explosion une double implosion se produit : l'une normale, formée par la langue, l'autre formée par les lèvres comme pour la prononciation de *p*, *b* ». Ceci fournit sans doute un parallèle destiné à jeter de la lumière sur l'évolution de *du̯*, (aussi *tu̯* d'après M. Sommer, *Handbuch d. latein. Laut-u-Formenlehre*) en *b(p)* latins : type *duenos*, *bene* ; **du̯is*, *bis*), aussi à l'intérieur des mots si l'on rattache par ex. *arbos (arbus-tum)* à *arduos* (3 syllabes), *arbus-* — étant *ardu̯os-* (2 syllabes). — De même encore (p. 26) « lorsqu'on prononce *k*, *g* devant *u*, *ü*, les lèvres viennent en contact ». Ceci est également l'étape par où ont peut-être passé *ku̯*, *gu̯* dans les langues où ces phonèmes sont devenus *p*, *b*, bien qu'il n'y ait « pas à proprement parler occlusion complète comme pour *t*, *d*. » — A la même page et souvent ailleurs, M. D. a tort de parler d'« *aspiration* » quand il dit : « à l'initiale *u*, *ü* produisent une aspiration qui se résout en la préposition d'un *v* : *u (hoc)* devient *vú* etc... » Ce phénomène de labialisation a été aussi caractéristique du slave commun (*vŭtorŭ*, *vykną*).

Des huit cartes qui terminent le volume, cinq ont trait aux évolutions consonantiques, les trois autres concernent

les voyelles. La première illustre l'évolution de *c* (+ *a* latin) (*č* ou *ts*) ; la seconde, le mouillement de *k*, *g* et *t*, *d*, *l*, *n* devant *ü* ; la troisième, le mouillement de *f*, *v* devant *i* ; la quatrième, le changement de *l* intervolique en *v*, *w* (encore un fait intéressant pour la phonétique générale) ; la cinquième, le traitement de *s* devant *k*, *t*, *p* ; la sixième, l'évolution de *a* tonique libre vers *ò* et vers *è* ; la septième, le traitement de la diphtongue romane *au* tonique ; la huitième enfin, le traitement de *a* + *s* explosif amuï. — Presque jamais les limites de ces différents changements ne coïncident, ce qui montre une fois de plus que l'auteur a eu raison de rejeter l'existence de grands dialectes et d'admettre au contraire l'indépendance de l'évolution des parlers locaux.

A. Cuny.

C. Brockelmann. — *Semitische Sprachwissenschaft.* Sammlung Göschen, n° 291, Leipzig, 1906, petit in-8°, 160 p.

Ce petit livre est tout plein d'enseignements donnés sous une forme à la fois aisée et précise. L'esprit scientifique de l'auteur se révèle dès l'abord dans la page où il touche prudemment à la question des rapports prouvés, mais si mal connus, de l'égyptien et du groupe sémitique ; on goûtera aussi l'excellente définition de la notion d'*Ursemitisch* ; enfin en indiquant brièvement l'emplacement géographique et les principales caractéristiques de chaque langue, M. B. a bien laissé voir son intention de ne considérer aucun des dialectes comme pouvant représenter la langue sémitique primitive. — L'exposé phonétique est extrêmement riche malgré sa concision ; peut-être même l'est-il parfois un peu trop ; souvent un fait phonétique n'est appuyé que d'un exemple qui donne prise à la discussion ; ainsi peut-on affirmer qu'il y a eu gémination de la consonne après *ŭ* en Hébreu dans les formes du type *iullad* (p. 60-62), alors qu'il n'est pas démontré que ces formes ne sont pas des intensifs au passif (v. p. 122) (où

la gémination serait morphologique, non phonétique)? Mais sans doute pour la plupart de ces faits aurons-nous un plus grand nombre d'exemples dans le *Grundriss* que M. B. commence à faire paraître et que tous les sémitisants attendent avec impatience. Les qualités d'exposition et la sûreté de l'auteur se retrouvent dans le résumé très complet qu'il a fait de la morphologie; les paradigmes parallèles des verbes dans les différentes langues sont précédés de courts exposés d'où ressortent réellement les actions phonétiques et analogiques qui les ont créés. — On trouve donc dans ce peu de pages un excellent résumé de ce que sait la linguistique sémitique; il est utile à tous les sémitisants qui n'ont jusqu'à présent à leur disposition aucun manuel aussi au courant, et il doit être recommandé à tous les curieux de linguistique qui veulent acquérir quelques idées précises sur le groupe des langues sémitiques.

M. Cohen.

Dr Renward Brandstetter. — *Malaio-polynesische Forschungen*. 1re série, 5 fascicules in-4° : 2e série, 3 fascicules in-8°, 1893-1906, Lucerne, chez E. Haag.

Sous ce titre général de *Malaio-polynesische Forschungen,* le professeur Brandstetter a fait paraître depuis 1893, deux séries de travaux sur la littérature et la linguistique de l'Indonésie et de Madagascar. La première partie comprend : I. *der Natursinn in den ältern Literaturwerken der Malayen,* 21 p. ; II. *die Beziehungen des Malagasy* (dialecte de l'Imerina) *zum Malaiischen,* 43 p. ; III. *die Geschichte von Hang Tuwah, ein älterer malaiischer Sittenroman,* en traduction allemande, 54 p. ; IV. *die Geschichte von König Indjilai,* texte bugui traduit en allemand avec d'intéressantes notes sur le bugui, 27 p. ; V. *die Gründung von Wadjo,* légende historique du sud-ouest des Célèbes, en traduction allemande, 18 p. La seconde série ne compte encore que les trois fascicules

suivants : I. *die Geschichte von Djajalankara*, traduction allemande d'un roman makassar, 64 p. ; II. *Tagalen und Madagassen,* étude de linguistique comparée du tagal et du malgache de l'Imerina, 85 p. ; III. *ein Prodromus zu einem vergleichenden Wörterbuch der Malaio-polynesischen Sprachen für Sprachforscher und Ethnographen,* 74 p.

Toutes ces publications sont excellentes. Elles ont valu à leur auteur d'être compté au nombre des maîtres dans le domaine des études malayo-polynésiennes. Le dernier fascicule paru mérite une mention particulière. M. Brandstetter pense avec juste raison, que le temps est venu de faire la synthèse des résultats acquis dans la lexicographie des langues du groupe malais. Pour marquer l'intérêt que présenterait un dictionnaire comparé, il a choisi douze de ces langues : Tagal, Bisaya, Bugui, Makassar, Javanais, Madurais, Malais, Minankabau, Dayak, Batak, Atchinais et Malgache; et il a montré par une vingtaine d'exemples pris parmi les noms de parties du corps, l'importance linguistique et ethnographique de ces rapprochements. Il n'est pas possible d'y insister dans un compte rendu, mais les orientalistes, les linguistes et les ethnographes la devineront sans peine. En l'espèce, la comparaison porte sur onze langues de l'archipel malais et une douzième, la malgache, qui s'en est séparée depuis une quinzaine de siècles. Cette dernière évolue isolément dans une île distante de Sumatra de près de sept mille kilomètres : elle présente donc un intérêt particulier au point de vue de la phonétique et de la morphologie comparées.

Dans la postface de son dernier fascicule, le savant professeur de Lucerne nous fait connaître qu'il a déjà réuni les éléments du dictionnaire projeté et que sa publication serait prochaine si l'aide matérielle nécessaire lui était donnée. Il est donc extrêmement désirable qu'il se trouve un éditeur pour en faire les frais. Un travail de ce genre, dû à M. Brandstetter, est assuré à l'avance du meilleur accueil : personne n'était mieux qualifié pour l'entreprendre que l'auteur des *Malaio-polynesische Forschungen.*

Gabriel Ferrand.

P. W. Schmidt. — *Die Mon-Khmer Völker, ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Austronesiens.* Braunschweig, xii - 157 p., 3 cartes, pet. in-8°, Vieweg und Sohn.

Depuis longtemps déjà, l'affinité des langues dites malayo-polynésiennes avec certains groupes linguistiques de l'Asie continentale avait été indiquée d'abord, démontrée ensuite de façon absolument probante. Aucune théorie générale n'était cependant sortie des rapprochements établis avec certitude. La question vient d'être traitée et définitivement résolue dans la magistrale étude du Père Schmidt. L'auteur examine successivement les relations linguistiques et les rapports somatologiques de certains peuples de l'Asie centrale avec les langues et les peuples dits malayo-polynésiens. La conclusion linguistique basée sur 87 pages d'exemples (71-157), est la suivante : un certain nombre de langues de l'Asie apparentées entre elles, sont groupées sous le nom de *Austroasiatische Sprachen*. Elles comprennent : I. un groupe mixte composé des langues Tiam, Rade, Djarai, Sedang qui tiennent au groupe Mon-Khmer par la construction de la phrase et la structure des mots, mais qui ont, d'autre part, fait de nombreux emprunts au malais (pronoms personnels, numération, etc.) ; II. le groupe Mon-Khmer qui comprend le Mon, le Khmer, le Bahnar, le Stieng, la plus grande partie des dialectes Moi, et, enfin, les dialectes Bersisi et Djakun de la péninsule malaise ; III. les langues des Senoi ou Sakei et des Semang de Malacca ; IV. les langues Palong, Wa et Riang du bassin de la moyenne Salouen ; V. les dialectes Khasi de l'Assam ; VI. les dialectes des îles Nicobar ; VII. les langues Munda de l'Inde, à l'ouest des dialectes précédents. Parallèlement, les langues dites malayo-polynésiennes sont appelées *Austronesische Sprachen*. Elles comprennent à l'exception des langues de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée orientale, toutes les

langues de l'Indonésie, des îles de l'Océan pacifique et de Madagascar. Les langues et dialectes des peuples Mon-Khmer servent de trait d'union entre les membres extrêmes de cette immense famille linguistique dont l'aire de développement s'étend du 40e degré de longitude orientale au 100e degré de longitude occidentale, soit sur une superficie de 210 degrés en longitude.

Les *Austroasiatische Sprachen* et les *Austronesische Sprachen* réunies sont désignées sous le terme général de *Austrische Sprachen* que le Père Schmidt traduit en français par *langues austriques*, ce qui donnerait en anglais *austric languages*. Je ne pense pas que ce dernier néologisme trouve facilement sa voie des deux côtés de la Manche. *Austronésien* et *Austroasiatique* sont acceptables en français et traduisibles en anglais ; il ne reste donc à trouver que le nom global de la famille entière. Mais ceci n'est qu'une objection de détail. Le point important est que la parenté de toutes ces langues et dialectes est définitivement établie. Le livre du Père Schmidt, que vient de couronner l'Institut, fera époque dans les études de linguistique orientale comparée.

Gabriel Ferrand.

C. Meinhof. — *Grundzüge einer vergleichenden Grammatik der Bantusprachen*. Berlin (chez D. Reimer), 1906, gr. in-8°, 16-160 p.

Dans un précédent ouvrage, l'auteur a posé les bases de la phonétique comparée des langues du groupe bantou. Cette fois, il étudie la morphologie comparée des mêmes langues. L'ouvrage consiste moins en un exposé régulier et complet du système grammatical bantou qu'en une série d'observations particulières sur un grand nombre de points de détail.

A. Meillet.

Sbornik materjalov dlja opisanija mĕstnostej i plemen Karkaza (Recueil de matériaux pour la description des localités et des races du Caucase), t. XXXVI. Tiflis, 1906.

Comme les précédents, le tome XXXVI, bien que plus spécialement consacré à la géographie, l'histoire et l'ethnographie du Caucase, contient des parties intéressantes pour le linguiste.

Nous citerons : I. Takaïchvili. — Description des manuscrits de la bibliothèque de « la Société pour la propagation de l'instruction dans la population géorgienne ». Dans cette étude sont examinées et critiquées en détail diverses copies de la « Karthlis Tskchovreba », texte historique géorgien.

II. Kharlamov. — Cérémonies et chansons de mariage de la ville d'Eisk. Les chansons nous offrent des particularités intéressantes du parler vivant (russe) de la ville d'Eisk du territoire du Kouban, une sorte de langue commune entre colons venus de diverses régions de la Russie. Dans le même recueil, t. XXVI, voir sur ce parler une étude du même auteur.

III. La 3e partie contient en traduction russe des contes sartes dont nous ne pouvons que regretter de n'avoir pas le texte original.

IV. Le tome se termine par une grammaire de la langue d'Andi (Daghestan occidental). M. Dirr, qui a déjà publié plusieurs grammaires importantes de langues caucasiques, nous donne ici, après la morphologie, des textes, un lexique et une liste de mots de la langue d'Andi comparés avec ceux de langues voisines.

J. Reby.

VARIÉTÉS

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

ANICROCHE — BASQUE — BARTAVELLE — BRASTIQUER — GARCE — JOLI — JOBARD — MARMOT — MARMOUSET.

I. ANICROCHE dont on n'a pas expliqué le disyllabe initial ne semble qu'une locution transformée en substantif et doit signifier « l'âne s'y accroche ». Parmi les mots formés d'une façon similaire, citons « un sot s'y laisse » — « un m'as tu vu » — « un décrochez-moi ça ».

II. BASQUE (d'habit) a été rapproché du nom de la nation basque. On ne voit pas cependant que les montagnards pyrénéens en aient jamais fait un usage commun. Ne pourrait-on pas être tenté de voir dans ce mot, le gaulois *basko-s* « ruban », d'où l'irlandais *bask* « collier ».

III. BARTAVELLE indiquant une sorte de grosse perdrix a été tiré du Provençal *bartavela* « loquet », le cri de cet oiseau imitant le bruit du loquet. Cela semble douteux. Généralement, en français, quand un même nom est porté par un animal et un instrument, c'est à l'être animé qu'il a été emprunté ; cf. chèvre, grue, mouton, demoiselle de paveur, etc. Pour nous *bartavelle* est formé du *bar* péjoratif que l'on retrouve dans *barlong* et de notre mot *tavelé* ou « parsemé de taches », de *tavel* « compartiment d'un échiquier ». La bartavelle a le ventre rayé de bandes moins régulières que celles de la

perdrix ordinaire. C'est, en quelque sorte, l'oiseau mal tavelé.

IV. Brastiquer en argot Saint-Cyrien signifie « faire sans soin, bousiller ». Reconnaissons-y une corruption du préfixe *bar* joint au verbe *astiquer*, c'est-à-dire « mal astiquer ».

V. Garce tiré de l'espagnol *garza*, « aigrette, héron aigrette » et par extension « fille soigneuse de sa coiffure, coquette », paraît avoir une origine première germanique. Cf. allemand, *Warze*; « verrue, poireau, excroissance ».

VI. Joli et, anciennement, *jolis* nous fait l'effet de n'être que le béarnais *golitz* « rouge-gorge », soit « muni d'un rabat, d'un ornement de cou »; cf. espagnol *golu*, « rabat ». Le *j* français représente ici un ancien *g* comme dans *jambe* de l'italien *gamba*, *jardin* de *garten*.

VII. Jobard est une sorte de doublet de *gobeur*. Seule la désinence diffère. L'élément radical est le même avec mutation du *g* primitif en *j* comme dans le précédent.

VIII. Marmot nous offre le même préfixe péjoratif que le terme populaire *margoulette*. L'élément radical est le même que dans *moutard*, du latin *mustus*.

IX. Marmotte n'est que le féminin du précédent. Au moyen âge, on écrivait marmote par un seul *t* et ce terme désignait, non le rongeur que recherchent les Savoyards, mais bien un singe. Les croisés ayant rapporté d'Orient des petits quadrumanes, les qualifiaient de « vilains enfants ». Dans l'Inde, où l'on a des singes de la plus grosse espèce, on les appelle *vanara*, litt. *sicut homo*. Inutile de rappeler que *marmotter* est un dérivé de *marmot* ou *marmotte*.

X. Marmouser contient le préfixe péjoratif *mar* dont nous venons de parler. Dans le disyllabe final, reconnaissons un diminutif de *mousse*, « apprenti matelot » à rapprocher de l'Espagnol *mozo*.

De Charencey.

TABLE DU TOME XIV DU BULLETIN

COMMUNICATIONS

On n'indique ici que les communications qui ont fait l'objet d'un résumé un peu détaillé et qui ne figurent pas *in extenso* dans les *Mémoires* ou le *Bulletin*.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 56

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 23 NOVEMBRE 1907 AU 13 JUIN 1908

SÉANCE DU 23 NOVEMBRE 1907.

Présidence de M. SAINÉAN, vice-président.

Présents : MM. Bauer, Ernout, Gauthiot, Lacombe, Lejay, Lévy, Meillet, Reby, Sacleux, Sainéan, Thomas, Vendryes.

Excusé : M. Brunot.

Communications. M. MEILLET montre que, dans les langues où la qualité sourde et sonore est déjà troublée d'une façon générale, une sourde initiale des mots accessoires et inaccentués est sujette à devenir sonore ; de là le *th* doux de l'anglais *the* et *thou,* le *d* de l'arménien *da* et *du,* etc. M. Finck a signalé un fait pareil à Samoa, ce qui indique la généralité du phénomène. Le *t* du préverbe irlandais accentué *to* est donc ancien, et le *d* de la forme inaccentuée *do* est secondaire. De même en irlandais,

dans des mots pareils, *s* passe à *h* ; de là *amail* « comme » en face de *samail* « ressemblance ».

Observations de MM. Gauthiot et Vendryes.

M. Vendryes expose que les mots irlandais *claideb*, gall. *cleddyf* « épée », rattachés d'ordinaire à un prototype précellique **kladibo-* ou **kladebo-*, s'expliquent mieux par l'hypothèse d'un prototype **kladio-*, qui serait devenu en brittonique **kladiđ-*, d'où par dissimilation **klađiƀ-* et finalement *cleddyf*. L'échange des phonèmes *dd* (= *đ*) et *f* (= *v*) par dissimilation est fréquent en gallois moderne. L'irlandais aurait emprunté le mot au brittonique au moment de l'étape **klađiƀ-*. Cet exemple peut montrer combien sont fragiles les prototypes précelliques qui ne reposent que sur le rapprochement d'un mot brittonique et d'un mot irlandais, à l'exclusion des autres dialectes indo-européens. L'hypothèse d'un emprunt d'un dialecte celtique à l'autre ne peut en pareil cas jamais être exclue.

M. Vendryes montre ensuite que l'alternance des voyelles *e* (ou *i*) et *u* au radical des mots irlandais *telach* « colline » (dat. plur. *tulchaib*), et *dil* « cher » (compar. *diliu*, superl. *dilem*) peut tenir à l'existence d'un *v* après la consonne initiale dans le prototype : *telach* (de **tvel-*) a été rattaché à τύλη, *tumulus*, etc. ; *dil* peut sortir de **dveli-* et être rattaché à lat. *bonus* de **duenos*, macéd. -ζέλᾳ dans ἰζέλᾳ (= ἐν ἀγαθῇ).

Remarque de M. Ernout.

Séance du 7 Décembre 1907.

Présidence de M. Brunot, résident.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Brunot, Cart, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Huart, Krebs, Lejay, Meillet, Mélèse, Reby, Sacleux, Thomas, Vendryes.

Excusé : M. Bréal.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : M. Streitberg, professeur de grammaire comparée à l'Université de Münster en Westphalie, par MM. Meillet et Gauthiot, et M. Laurent, professeur au Lycée de Guéret, par MM. Brunot et Gauthiot.

Bibliothèque. M. Meillet, secrétaire-adjoint, propose tant en son nom qu'en celui de M. Bréal, secrétaire de la Société, de réduire la Bibliothèque à la collection des publications propres de la Société. Les autres ouvrages, tant reçus jusqu'ici qu'à recevoir par la suite, seraient versés à la Bibliothèque de l'Université de Paris, où ils figureraient comme dons de la Société.

Après échange de vue entre les membres présents la proposition suivante de M. Cart est adoptée à l'unanimité : « La Société autorise son Bureau à traiter avec M. le Conservateur de la Bibliothèque de l'Université pour le transfert de la Bibliothèque de la Société de Linguistique de Paris à la Bibliothèque de l'Université. Elle invite le Bureau à demander en échange à l'Administration que les membres de la Société aient le droit de consulter et d'emprunter des livres dans des conditions à déterminer. »

Commission des finances. MM. Lejay, I. Lévy et Vendryes sont élus pour faire partie de la Commission des finances chargée d'examiner les comptes de l'exercice 1907.

Communications. M. Meillet montre la contradiction qui existe entre les diverses actions du ϝ initial : tout se passe comme si le ϝ initial suffisait à autoriser le maintien d'une brève précédente, mais non la quantité longue d'une longue ou d'une diphtongue. Il tire de là la conclusion que l'action du ϝ est purement traditionnelle et ne résulte pas d'une prononciation réelle du ϝ. Il insiste à ce propos sur le caractère artificiel et traditionnel de la langue épique.

Séance du 21 Décembre 1907.

Présidence de M. Brunot, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Brunot, Cabaton, Ernout, Ferrand, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Lejay, Lévy, Meillet, Reby, Sacleux, Sainéan, Thomas, Vendryes.

Assistant étranger : M. Ščerba.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Élections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société : MM. Streitberg, professeur à l'Université de Münster, et Laurent, professeur au Lycée de Guéret.

Commission des finances. Le rapport annuel sur la gestion de l'administrateur et du trésorier en 1907 est lu par M. Vendryes. Ce rapport est approuvé à l'unanimité.

Messieurs,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 22 décembre 1906 au 12 décembre 1907.

Recettes :

Report d'exercice	7 399 fr.	34
Cotisations annuelles	2 208	35
Cotisation perpétuelle	200	05
Subvention de l'État	1 000	
Vente de fascicules	230	
Paiement de tirages à part supplémentaires	77	65
Rentes de la Société	1 567	
Intérêts des dépôts	27	20
Total	12 709 fr.	59

Dans cette somme les recettes générales de la Société figurent pour 11 689 fr. 08 et celles de la fondation Bibesco pour 1 020 fr. 51. Celle-ci présentait en effet en 1905 un reliquat de 438 fr. 85 auquel sont venus s'ajouter en 1906 et en 1907 les intérêts normaux de la fondation, soit 290 fr. 83 par an. On voit que la Société pourra

décerner un prix de 1 000 francs au début de 1908, sans inconvénient.

Dépenses :

Facture des éditeurs.	4 431 fr.	60
Table du tome XIV.	100	
Frais généraux, service, gratifications.	455	80
Indemnité à l'administrateur.	400	
Frais de banque.	13	90
Achat de 10 fr. de rente 3 pour 100.	264	80
Solde { en caisse.	896	05
Solde { à la Société Générale.	6 147	44
Total égal.	12 709 fr.	59

La plus grosse dépense de la Société est celle qu'entraînent les publications. Cela n'offre rien que de normal. On peut remarquer cependant que le chiffre est plus fort encore cette année que l'année dernière, mais la différence correspond à celle des publications. Si, en effet, le nombre des fascicules édités n'a pas augmenté, leur épaisseur est devenue plus forte et le nombre des feuilles parues est sensiblement plus grand. Il est certain que la Société a atteint la dimension maxima qu'elle peut donner à ses cahiers de Mémoires. Si elle veut continuer sa production régulière et assurer l'équilibre de ses budgets, elle devra même s'efforcer de rester légèrement en deça des limites atteintes ; en effet, elle va avoir désormais à subvenir aux frais de l'impression de sa *Collection linguistique*.

Le premier volume de cette *Collection* est sous presse, et votre Bureau n'a pas cru pouvoir mieux choisir pour début qu'un ouvrage de votre secrétaire-adjoint, M. A. Meillet.

En somme, la situation de la Société est bonne. Les 6 022 fr. 98 qui lui appartiennent en propre ne sont grevés d'aucune charge spéciale. Seule une petite somme de 55 fr. 20 reste à en distraire pour achat de rentes; car on n'a encore employé à cet effet que 264 fr. 80 sur 320 fr. qui étaient disponibles. Aussi est-il permis d'affirmer qu'avec une gestion prudente, la somme en question permettra à la Société de continuer ses publications et de poursuivre normalement son activité.

Paul Lejay.

I. Lévy.

J. Vendryes.

21 décembre 1907.

Élection du bureau. Le bureau pour l'année 1908 est composé comme il suit :

Président : M. Sainéan.
Premier vice-président : M. Cart.
Second vice-président : M. Finot.
Secrétaire : M. Bréal.
Secrétaire-adjoint : M. Meillet.
Administrateur et bibliothécaire : M. Gauthiot.
Trésorier : M. Vendryes.
Membres du Comité de publication : MM. d'Arbois de Jubainville, R. Duval, L. Havet, L. Léger, A. Thomas.

Communications. M. Ferrand traite de différents points touchant la phonétique des consonnes initiales en malgache. Des remarques sont présentées par MM. Halévy et Meillet.

M. Thomas montre comment il a retrouvé l'original *posterionem* (qu'il supposait d'après le vieux français *poistron*) dans des gloses. Ce mot est formé au moyen d'un suffixe *-ionem* qui se retrouve dans *renionem, gutturionem, catenionem* ; cependant ces trois formes ne suffisent peut-être pas à légitimer un *posterionem*. L'intervention du terme médical *interionem* a peut-être été plus efficace, car *posterionem* doit être considéré aussi, jusqu'à un certain point, comme un mot savant.

M. Ernout expose comment le mot *alacer* doit être originaire d'un parler des environs de Rome. Par là s'expliquerait en effet la présence d'un *a* en seconde syllabe.

Séance du 18 Janvier 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Lévy, Meillet, Reby, Sainéan, Vendryes.

Assistants étrangers : MM. Smirnov, Šcerba.

Le président nouvellement élu, en prenant sa place, remercie ses collègues par les paroles suivantes :

Messieurs et chers Confrères,

Le rôle du Président dans notre Société est purement protocolaire, et ce rôle se trouve encore simplifié grâce à l'activité de notre éminent administrateur, M. Gauthiot. C'est dans ces conditions que j'ai osé accepter une place à laquelle vous avez bien voulu me convier. Je suivais à Paris, il y a une vingtaine d'années, les cours de Bergaigne et de M. Bréal : et, à titre d'auditeur, j'ai assisté alors à quelques séances de la *Société de linguistique*, qui m'ont laissé un souvenir inoubliable. J'étais loin de supposer, à cette époque, que les vicissitudes de ma vie me feront trouver un jour en France une seconde patrie, une patrie intellectuelle, et que je serai appelé à rendre des services à la *Société de linguistique*. Je vous en remercie très sincèrement et vous assure que je serai très heureux de mettre tout le dévouement dont je suis capable au service de notre Société.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Présentation. M. Gulian, professeur à l'Anatolia College, Mersivan (Turquie d'Asie), est présenté pour être membre de la Société par MM. Meillet et Gauthiot.

Il est donné lecture du traité passé entre la Société de linguistique de Paris et la Bibliothèque de l'Université. Ce traité est approuvé à l'unanimité.

Communications. M. Gaudefroy-Demombynes indique un rapprochement possible entre l'évolution de certaines institutions sociales des Arabes et le passage d'un acte rituel à une profession salariée d'une part et la transformation des noms d'agent en noms de métier d'autre part. Il prend comme exemple *ṙāsil* « laveur de mort » issu de *ṙassāl* et *nādibāt* « pleureuses » issu de *naddābāt*. Remarques de MM. Huart et Meillet.

Séance du 1er Février 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cart, Ernout,

Gauthiot, Halévy, Huart, Meillet, Reby, Sainéan, Thomas, Vendryes.

Assistant étranger : M. Ščerba.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Election. M. Gulian, professeur à l'Anatolia College, est élu à l'unanimité.

Communications. M. Vendryes montre que le nombre ancien de *medulla* est le pluriel *medullae*, et que le même mot est usité au même nombre en védique (cf. *majjā-naḥ*) et en lituanien (cf. *smā̃genės*).

Remarque de M. Meillet.

M. Meillet rapproche le latin *tum* de l'avestique *təm* et autres formes pareilles.

Le secrétaire-adjoint donne ensuite lecture d'une communication de M. Cuny. Celui-ci montre comment en laconien le θ issu de τ + ʽ est devenu σ, de la même façon que les θ d'origine différente. Il en donne des exemples, tels que κασέλλα.

Séance du 15 Février 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cabaton, Cart, de Charencey, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Lévy, Meillet, Reby, Sacleux, Sainéan, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Communications. M. de Charencey montre l'origine étrangère d'un certain nombre de mots basques, particulièrement de noms d'animaux.

M. Meillet examine le contraste entre lat. *sisto* et *steti*; le redoublement *-s-* de *sisto* se retrouve en iranien, en grec et en germanique ; il est donc ancien. Mais il est sans doute analogique des cas où l'initiale de la racine

est simple comme dans *sīdo*. Le redoublement en *st-* de *steti* se retrouve en gotique et représente sans doute le type ancien, au moins pour les langues occidentales.

M. Halévy montre que les langues sémitiques présentent des changements phonétiques généraux pareils à ceux que l'on rencontre dans d'autres familles linguistiques, en indo-européen par exemple. C'est ainsi que le babylonien oppose des sonores aux sourdes de l'assyrien, à l'intérieur et à la finale ; que $s > h$ à Socotora. Observations de M. de Charencey.

Séance du 7 Mars 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Sacleux, Sainéan, Thomas, Vendryes.

Assistant étranger : M. Ščerba.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. Thumb, professeur à l'Université de Marburg, par MM. Meillet et Vendryes, et Milliardet, professeur au Lycée de Bordeaux, par MM. Cuny et Meillet.

Communications. M. A. Meillet présente deux observations à propos du dialecte pamphylien :

1° On a remarqué que le digamma avait deux notations à Sillyon, suivant qu'il est sourd ou sonore. La notation qui paraît être celle de la sourde est employée devant toutes les voyelles. La notation de la sonore est employée devant ρ, ce qui coïncide avec la notation βρ du lesbien, et devant οι, ce qui coïncide avec la conservation des effets du digamma devant οι chez Homère ;

2° En pamphylien, comme en crétois, le μ repousse un ρ précédent, d'où métathèse comme dans pamphyl. κεκαρ-

μενος, ou empêchement de métathèse comme dans crét. δρο-μεων.

Observations de MM. Bauer, Ernout.

M. Vendryes expose les difficultés qu'il y a, à la fois du côté italique et celtique, à l'hypothèse d'un futur en *bh,* commun aux deux idiomes. Remarque de M. Meillet.

M. Thomas cite des exemples de mots où une consonne intervocalique a dissimilé une consonne appuyée, ce qui est inattendu ; ainsi dans prov. *carlamuso* qui correspond à fr. *cornemuse.*

Séance du 21 Mars 1908.

Présidence de M. Huart, président de 1903.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Cart, de Charencey, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Huart, Lacombe, Meillet, Reby, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. MM. Thumb, professeur à l'Université de Marburg et Milliardet, professeur au Lycée de Bordeaux, sont élus à l'unanimité membres de la Société.

Nouvelles. Le secrétaire de la Société communique une circulaire de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, sur les *Questions mises au Concours pour l'année* 1908. La première question porte sur un sujet de linguistique historique et peut être par conséquent de nature à intéresser certains membres de la Société ; la voici :

Examiner dans une étude d'ensemble, approfondie et critique, les mots empruntés par les idiomes finnois au nordique ou à d'autres idiomes de même famille, en insistant sur les emprunts les plus anciens, et en indiquant leur origine ainsi que les conditions historiques par lesquelles s'explique leur présence.

Le délai expire le 31 octobre 1909. Le prix est la médaille d'or de l'Académie.

Communications. M. Sacleux expose quel est le rôle de la copule en bantou et comment il est suppléé à l'absence du verbe être dans cet emploi dans les différentes langues de la famille. Remarques de MM. Meillet et Huart.

M. de Charencey examine divers mots français dont il s'efforce de retrouver l'étymologie (*gourme, chagrin, chafouin, cafouret*).

L'administrateur donne lecture de deux notes de M. Lamouche sur la phonétique turque. La première concerne les désinences verbales où M. Lamouche reconnaît des pronoms possessifs affixes. La seconde porte sur le vocalisme des éléments suffixaux et ses relations définies et régulières avec le vocalisme du radical. Remarques de M. Huart.

Séance du 4 Avril 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, de Charencey, Cohen, Ernout, Gauthiot, Huart, Lejay, Lévy, Marouzeau, Meillet, Reby, Roques, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le secrétaire-adjoint signale le décès de M. Barbier de Meynard, professeur au Collège de France, directeur de l'École des Langues orientales vivantes, et membre de la Société de Linguistique depuis déjà vingt-quatre ans. Il montre quelle perte la Société fait en la personne de M. Barbier de Meynard et exprime tous les regrets qu'elle éprouve.

Communications. M. Marcel Cohen communique à la Société les résultats de son travail sur le langage de Polytechnique. Il montre comment un parler propre à cette École s'est constitué et comment il se perpétue. Il tâche

de faire voir quelles sont les sources auxquelles il s'alimente. Des remarques sont faites par MM. Sainéan, de Charencey et Roques.

Ensuite il est donné lecture d'une note de phonétique de M. Laray.

Séance du 2 Mai 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Cohen, Ernout, Finot, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lévy, Reby, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

L'administrateur rend compte tout d'abord des travaux de la sous-section de linguistique au congrès des Sociétés Savantes qui s'est tenu à Paris pendant les congés de Pâques. Il rappelle que l'organisation de cette sous-section est due en grande partie à notre collègue, M. Grammont, professeur à l'Université de Montpellier. La sous-section a d'ailleurs été présidée par un autre de nos confrères, M. Boyer, professeur à l'École des Langues orientales. La Société de Linguistique a été représentée, en outre, par son secrétaire-adjoint, M. A. Meillet, qui bien qu'absent, a tenu à collaborer aux travaux du congrès en y envoyant une note sur la quantité des voyelles *i* et *u*, dont il a été donné communication et par M. Grammont qui a donné lecture d'un mémoire sur « la Dissimilation vocalique dans le parler de la province de Santander ».

Communication. M. Finot communique à la Société le texte d'une inscription en langue inconnue de Pagan (Birmanie). Il montre à quelles observations cette inscription donne lieu au point de vue de l'écriture et de la rédaction.

Séance du 16 Mai 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, de Charencey, Ernout, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Lejay, Meillet, Roques, Sacleux, Sainéan.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Présentation. MM. Meillet et Cuny présentent pour être membre de la Société M. Šcerba.

Nouvelles. M. P. Boyer, membre de la Société ayant été nommé administrateur de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, M. A. Meillet fait part de cette nouvelle à la Société et rappelle brièvement les titres exceptionnels de notre confrère.

Communications. M. Meillet discute le prétérito-présent gotique *lais* et s'efforce de montrer qu'il est de création proprement germanique, et non ancien comme *wait,* qui paraît lui avoir servi de modèle. Il indique, à ce propos, que les prétérito-présents apparaissent dans les cas où le germanique n'héritait pas d'un présent radical thématique, ainsi got. *man,* en regard de skr. *mányate,* etc.

Remarque de M. Gauthiot.

M. de Charencey présente diverses étymologies françaises, par exemple celles de m. fr. *angouria* et de fr. *charivari.*

Lecture est donnée par le secrétaire-adjoint d'une note de M. Adjarian sur des faits de dialectologie arménienne.

Enfin l'administrateur lit quelques notes d'étymologie arméniennes, dues à M. de Patrubány.

Séance du 30 Mai 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, M. Cohen, de Charencey, Gaudefroy-Demombynes, van Gennep, Huart, Lacombe, I. Lévy, Marouzeau, Mazon, Meillet, Reby, Roques, Sacleux.

Assistant étranger : M. Loutfi.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Election. M. Ščerba, 21 rue des Fossés-Saint-Jacques, est élu membre de la Société.

Communications. M. Marouzeau montre quelle différence de sens on observe en latin entre *bonus est* et *est bonus*. Le verbe n'est proprement copule que dans l'ordre *bonus est,* et alors il est enclitique sur le prédicat, jamais sur le sujet.

M. van Gennep examine la question des langues spéciales. Chaque société comporte des groupements spéciaux ; entre autres caractéristiques, chacun de ces groupements particuliers tend à se différencier des autres par des manières spéciales de parler. Il y a une langue spéciale pour les choses sacrées. Les langues varient suivant l'âge, le sexe, la profession. Le langage des enfants est particulièrement remarquable. Il ne s'agit pas là d'un simple jeu, mais d'un fait social fondamental.

Séance du 13 Juin 1908.

Présidence de M. Paul Lejay, président de 1898 et Th. Cart, premier vice-président.

Présents : MM. Anglade, Bauer, Benoist-Lucy, Cart, Ernout, Gauthiot, Lacombe, Lejay, Marouzeau, Meillet, Reby, Roques, Sacleux, Ščerba.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. Le secrétaire-adjoint fait part à la Société du décès de M. P. Boissier, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, membre de la Société depuis près de quarante ans. Il exprime, à ce propos, tous les regrets que cause à la Société la perte d'un si ancien et si fidèle collaborateur. M. l'abbé Lejay s'associe à l'expression de ces regrets.

Communications. M. A. Meillet étudie certains mots de civilisation communs au grec et au latin, comme par exemple ὑάκινθος et *uaccīnium,* et propose d'y voir des emprunts indépendants à une langue méditerranéenne inconnue.

M. Ščerba étudie la semi-occlusive *c* et s'efforce de montrer comment ce phonème qui est composé, si on l'analyse au point de vue phonétique, est simple au point de vue psychologique.

M. Meillet examine la quantité de la voyelle longue dans certaines formes de l'article et du relatif grec, d'après l'inscription des Labyades principalement. Cette quantité paraît être quelque chose d'intermédiaire entre la brève et la longue.

Cette séance étant la dernière avant les vacances, le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

MÉLANGES LINGUISTIQUES

OFFERTS A M. F. DE SAUSSURE

Les *Mélanges linguistiques* dus à un groupe d'élèves directs ou indirects de M. F. de Saussure, auxquels se sont joints quelques linguistes suisses éminents, ont été présentés à notre illustre confrère le 14 juillet dernier. Ce recueil, de quinze articles d'étendues diverses, forme, on le sait, le 2e volume de la nouvelle *Collection linguistique* de la Société. La Société a pu ainsi exprimer à son ancien secrétaire-adjoint (1881-1891) la reconnaissance qu'elle lui doit non seulement pour les services qu'il lui a rendus comme secrétaire, mais aussi pour l'impulsion qu'il a donnée aux études linguistiques en France. La remise du volume a eu lieu dans l'intimité, à l'Université de Genève. Deux de nos confrères, M. A. Meillet, secrétaire-adjoint de la Société, et M. Bally ont dit brièvement ce que ses disciples et ce que tous les linguistes doivent à M. F. de Saussure ; il a été lu ensuite une lettre de M. Michel Bréal louant M. F. de Saussure de la fécondité de son enseignement.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 23 novembre 1907.

J. Baudouin de Courtenay. *Znaczenie języka jako przedmiotu nauki szkolnej* (Traduit du russe dans *Russkaja Škola,* Saint-Pétersbourg, 1906, n° 7-8). — In-8, 12 p.

R. Brandstetter. *Die Wuotansage im alten Luzern* (Separatabdr. aus d. *Geschichtsfreund* bd. LXII). — Stans, 1907, in-8, 60 p.

J.-M. Dihigo. *Reparos etimologicos al Diccionario de la Academia Española : Voces derivadas del Griego* (suite). — La Habana, 1907, in-8, pp. 69 à 84.

K. Narbeshuber. — *Aus dem Leben der arabischen Bevölkerung in Sfax ; mit einem Beitr. von Prof. H. Stumme* (Veröffentlichungen des städt. Museums f. Völkerkunde, heft 2). — Leipzig, 1907, Voigtländers Verlag, in-4, 44. p.

H. Schück. *Studier i Ynfingatal.* — Uppsala, 1905-6, Academiska Boktryckeriet, in-8, 90 p.

Göteborgs Högskolas Arsskrift, vol. XII. — Göteborg, 1907, Wettergren ok Kerber, in-8.

Annales du Musée Guimet (Bibliothèque de Vulgarisation, t. 22, 25, 26, 27). — Paris, 1907, E. Leroux, in-8.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de l'Université de la Havane, t. IV, fasc. 3 et t. V, fasc. 1. — La Havane, 1907.

Journal Asiatique, 10e série, t. IX, n° 2 ; t. X, n° 1. — Paris, 1907.

Zivaja Starina, année XVI fasc. 1, 2. — Saint-Pétersbourg, 1907.

Séance du 18 janvier 1908.

De Charencey. *Choix d'Étymologies françaises et argotiques* (Extrait du Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne). — Alençon, 1907, in-4, 14 p.

Séance du 15 février 1908.

J.-M. Meunier. *L'emplacement de Noviodunum Aeduorum de César et le nom de Nevers* (Extrait de la Revue du Nivernais). — Nevers, 1907, in-8 32 p.

Séance du 21 mars 1908.

P.-S. Lilla. *Dictionnaire italien-bulgare-français*, 2e partie (Actes de la Société Philologique, t. 31). — Paris, 1907, in-8, 559 p.

P.-P. Costal. *Dictionnaire français-banda et banda-français.* — Brazzaville, 1907, in-16, L + 60 p.

Elolambe ya Kamerun (Le Soleil de Kamerun, fasc. 2). — Hamburg, 1908, in-4.

Séance du 4 avril 1908.

G.-M. Stenz. *Beiträge zur Volkskunde Süd-Schantungs* hg. u. eingeleit. von A. Conrady (Veröffentlich. d. städt. Mus. f. Volksk. zu Leipzig ; h. 1). — Leipzig, 1907, in-4, 116 p.

Séance du 2 mai 1908.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de l'Université de la Havane, t. V, fasc. 2 et 3. — La Havane, 1908.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, neue Folge, vereinigt mit den Beiträgen zur Kunde der indogermanischen Sprachen, t. 41, fasc. 1, 2, 3, 4. — Gœttingue, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907.

Zivaja Starina, année XVI, fasc. 4. — Saint-Pétersbourg, 1908.

Journal Asiatique. — Paris, 1908.

Séance du 16 mai 1908.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de l'Université de la Havane, t. VI, fasc. 1. — La Havane, 1908.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. 42, fasc. 1. — Gœttingue, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1908.

Séance du 30 mai 1908.

R. Brandstetter. *Mata-Hari od. Wanderungen eines indonesisch. Sprachforsch. durch die drei Reiche d. Natur.* — Luzern, 1908, E. Haag, in-8, 55 p.

J.-M. Dihigo. *Reparos etimologicos al Diccionario de la Academia Española: Voces derivadas del Griego* (suite). — La Habana, 1908, in-8, pp. 85 à 97.

J.-M. Dihigo. *El prof. Graziadio I. Ascoli* (Extrait de la Revista de la Facultad de Letras y Ciencias). — La Habana, 1908, in-8, 23 p.

Zivaja Starina, année XVII, fasc. I. — Saint-Pétersbourg, 1908.

Séance du 13 juin 1908.

S. Lévi. *Le Népal*, vol. III (Annales du Musée Guimet, bibl. d'Études). — Paris, Leroux, 1908.

Ed. Mahler. *Études sur le Calendrier Égyptien*, trad. Al. Moret (Annales du Musée Guimet, bibl. d'Études). — Paris, Leroux, 1907.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 2 NOVEMBRE 1907

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I et XIV complets; tome XV, fasc. I à 3)		235 fr.
Volumes isolés :	tome I	12 fr.
—	tomes II, III, IV, V, VI, chacun	15 fr.
—	tome VII	12 fr.
—	tomes VIII et suivants	18 fr.
Fascicules isolés : chacun		3 fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires		9 fr.

Les numéros du *Bulletin*, dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes VI à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes I à V, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

Les premiers tomes du *Bulletin*, dont il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires complets, peuvent être acquis, sans les volumes correspondants des *Mémoires*, au prix de **10** francs chacun.

N.-B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome 1 des *Memoires*, et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 %* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris.

Ont déjà paru : *Les Dialectes Indo-européens,* par A. Meillet, prix réduit **2 fr. 25**.

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure ; prix réduit **5 fr. 25**.

Un 3e volume est sous presse, et sa mise en vente sera annoncée par un avis spécial.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Jac. van Ginneken. — *Principes de linguistique psychologique.* Essai de synthèse. Paris, 1907, in-8; VIII, 552 p.

Cet ouvrage, qui est la traduction française, revue par l'auteur et entièrement revisée pour le fond, d'un texte hollandais précédemment paru, résume le plus vigoureux effort fait depuis la *Sprache* de M. Wundt pour unir la linguistique et la psychologie. Il n'y a guère de question de linguistique générale qui n'y soit abordée en quelque mesure et sur laquelle l'auteur n'indique des vues accompagnées d'exemples précis. L'ouvrage est de ceux que l'on ne pourra se dispenser d'étudier et vis-à-vis desquels il faudra prendre position. Car l'auteur est bien informé à la fois en psychologie et en linguistique, et sa pensée est personnelle. Entre beaucoup de choses qui solliciteront l'attention du lecteur, on en voudrait signaler deux qui sont particulièrement importantes et originales.

Tout d'abord la théorie des adhésions. Il n'y a pas dans notre conscience seulement des perceptions et des représentations, mais aussi un acte de notre personnalité (ceci abstraction faite de toute vue métaphysique) par lequel nous *adhérons* à notre connaissance sensitive, suivant l'expression de M. van Ginneken. Et, par suite, les faits linguistiques n'expriment pas seulement des perceptions et des représentations, mais aussi et même surtout des *adhésions*. Suivant que nous adhérons à une perception qui en éveille d'autres en se fondant avec elle ou à une perception qui n'est pas sciemment assimilée à une

perception antérieure, l'adhésion est relative ou absolue. Les substantifs expriment en général les adhésions relatives et les verbes les adhésions absolues. Tout cet exposé de M. v. G. éclaire un grand nombre de faits grammaticaux et apporte un progrès essentiel en linguistique.

Dans le chapitre intitulé *Principes généraux de phonétique historique*, M. v. G. essaie de ramener tous les types d'évolution phonétique, en matière de hauteur, d'intensité, de durée, de timbre et d'articulation, à quatre principes psychologiques fondamentaux : automatisme, inertie, rythme et association. Il appartient aux psychologues de déterminer si l'auteur a fait de ces principes une application correcte et s'ils sont les seuls en jeu. Mais les faits psychiques dont use M. v. G. sont bien établis, et ils contribuent beaucoup à expliquer les faits auxquels il les applique. L'auteur sait tirer un excellent parti de faits linguistiques très variés ; sa lecture est très étendue, et il sait grouper ensemble des faits au premier abord disparates. Il prend de toutes mains les faits qu'il met en œuvre, et souvent son exposé instruira, même au point de vue technique, le linguiste professionnel. Ce qu'il dit par exemple du rythme quantitatif est ou ignoré ou perdu de vue de la plupart des linguistes. Et sa critique est souvent judicieuse. M. v. G. me reproche par exemple, p. 371, d'avoir cru nécessaire d'admettre un accent d'intensité lié à la quantité ; il ne voit pas la nécessité de cette conclusion : je suis heureux de voir que cette critique concorde exactement avec ce que j'ai constaté moi-même depuis, et je m'exprime exactement dans le même sens, 1re édit. p. 115, et 2e édit. p. 117.

Le livre, plein de feu et riche d'idées, du savant jésuite hollandais est donc très intéressant. Il n'est malheureusement pas très agréable à lire. La traduction est presque partout très gauche, trop familière ou incorrecte, et de plus semée de fautes d'impression. Il y a même des phrases inintelligibles, ainsi p. 12 la phrase finale du § 18. Et, bien que l'auteur ait beaucoup fait pour se bien renseigner et que son érudition soit grande, il se trompe assez souvent dans le détail. Ainsi, p. 403, M. v. G.

parle d'une dissimilation de *tl*, *tr* en *kl*, *kr* en latin, lituanien, slave, etc. ; or *tr* ne devient *kr* dans aucune de ces trois langues, et le fait semble très rare en général ; et *tl* ne devient pas *kl* en slave. P. 213, l'auteur oublie que le σ initial du gr. σύ, σέ ne repose pas sur un ancien **s*, mais sur **t*. Les lapsus de ce genre ne sont pas rares dans l'ouvrage, mais ils sont de peu d'importance, car ils ne vicient pas les démonstrations, et ils font seulement que les personnes non compétentes ne pourront sans vérification reproduire les faits avancés par M. v. G. Ce qui est plus grave, c'est que beaucoup des faits allégués sont trop peu analysés, et acceptés comme probants sans un examen assez attentif ; ainsi p. 135, M. v. G. parle de la particule indo-européenne représentée par skr. *ca*, gr. τε, lat. *que*, got. *-h*, qui serait « identique au pronom interrogatif ou relatif » ; la phrase est bizarre, et surtout l'idée que le thème du lat. *quis* aurait été à l'origine relatif est inexacte : ce n'est que dans le développement propre de certaines langues indo-européennes que ce thème a pris le rôle de relatif. — Enfin, et ceci est plus fâcheux encore, M. v. G. est très préoccupé d'expliquer par des principes absolus les difficultés qui subsistent en grammaire comparée. Il illustre ainsi ses théories psychologiques au moyen d'exemples entièrement hypothétiques, dont il ne se dissimule pas à lui-même l'arbitraire. Ce qui est dit de la loi de Brugmann, p. 399 et suiv., n'est pas de nature à inspirer confiance dans les théories de l'auteur : il invoque des faits rythmiques (et peut-être bien avec raison), mais ces faits de rythmique temporelle n'ont rien à faire dans le chapitre où est discutée la loi de Brugmann ; il invoque aussi, après plusieurs autres, le svarita sanskrit ; mais pourquoi le svarita ferait-il allonger un *a* issu de *o*, tandis qu'il laisserait bref un *a* issu de *e* ? Ce qu'il faut expliquer, c'est qu'un ancien *o* est traité autrement qu'un ancien *e*, non pas en vertu de conditions de rythme quantitatif ou de ton, mais en vertu du timbre ; pourquoi l'on a skr. *vṛṣaṇam* (cf. gr. ἄρσενα), mais *açmānam* (cf. gr. ἄκμονα) ; c'est ce que son explication ne fournit à aucun degré.

On lira donc l'ouvrage de M. v. G. avec critique, mais on devra le lire, et l'on n'en étudiera aucun chapitre sans avoir pénétré mieux dans les faits linguistiques.

A. Meillet.

Albert Sechehaye. — *Programme et méthodes de la psychologie du langage.* Psychologie du langage. Paris, Leipzig et Genève, 1908, xix-267 p.

Il n'y a pas de science qui soit demeurée plus empirique que la linguistique. Aussi longtemps qu'on se borne à de simples descriptions grammaticales et à la comparaison terme à terme des éléments de deux phonétismes ou de deux grammaires, on peut se faire illusion sur les inconvénients de cet empirisme. Mais, dès qu'on aborde des problèmes plus compliqués et plus délicats et qu'on se pose le problème des causes, l'impossibilité de rien démontrer sans avoir posé une doctrine générale se révèle à tout esprit méthodique. Psychologue et linguiste très averti, élève à la fois de M. Naville et de M. F. de Saussure, M. Séchehaye s'est attaqué à des problèmes d'évolution de la syntaxe, et il s'est aperçu que, avec la méthode actuellement en usage, on ne pouvait que tâtonner en pareille matière. Il a été ainsi amené à se poser dans son ensemble toute la question de la linguistique théorique. On sait d'ailleurs que cette question préoccupe vivement le maître auquel l'ouvrage est dédié, M. F. de Saussure.

Sans être encombré de faits, dans sa nudité, le livre de M. S. montre partout l'homme qui connaît la linguistique, qui a réfléchi sur tous les problèmes, et l'effort de M. S. ne pourra désormais être ignoré d'aucun de ceux qui s'intéressent à la linguistique théorique. Il n'est pas une page du livre qui n'invite à la réflexion et qui, à l'examen, n'apparaisse judicieuse; il n'en est pas une où,

sous la généralité de l'expression, on n'aperçoive des idées précises. Et les problèmes sont posés d'une manière rigoureuse qui suffit à en avancer la solution.

M. S. aboutit à diviser la linguistique en deux disciplines : une linguistique statique et une linguistique évolutive. Et il n'est pas douteux, en effet, qu'il est nécessaire de poser, d'une part, les conditions générales d'équilibre des langues et, de l'autre, les lois de leurs changements. Mais il n'est sans doute pas facile de séparer les deux disciplines autant que M. S. paraît le souhaiter, et le livre même de l'auteur le montre. Si peu qu'il dise du plan de sa « morphologie statique », il est amené à faire allusion à plusieurs reprises à des faits d'évolution ; et il admet que cette partie de la science serait purement déductive. En effet, on n'observe jamais une langue à l'état fixe ; par le fait même qu'elle est parlée, et en vertu des conditions d'existence du langage, toute langue évolue constamment ; une linguistique statique ne peut donc résulter de l'observation. C'est avec une vive curiosité qu'on attendra la « morphologie statique » de M. S. ; il sera intéressant de voir l'auteur la constituer et, une fois créée, de savoir si l'on pourra la discuter et la développer.

D'un autre côté, tout en faisant allusion à la collectivité qui parle une langue donnée, M. S., comme tous les psychologues, envisage surtout la psychologie individuelle et ne voit dans les faits collectifs qu'une réaction de certains faits sur les individus. Or le fait collectif est précisément celui qui domine toute la linguistique. La théorie de M. S. est trop individualiste. L'innovation spontanée semble bien être, dès son principe et non par imitation, un fait collectif. Et, quant aux faits d'imitation, c'est dans la situation sociale des sujets parlants qu'ils trouvent leur explication première.

Mais les observations de M. S. présentent partout un vif intérêt. En voici un exemple, choisi entre beaucoup. P. 183, on lit une distinction précise entre les transformations phonétiques brusques et les transformations lentes, les unes ne changeant rien au système phonolo-

gique reçu, les autres transformant ce système ; cette remarque, qui concorde exactement avec la théorie de M. Grammont sur la dissimilation, est très remarquable, et l'on en devra tenir grand compte dans toute théorie phonétique.

A. Meillet.

J. Baudouin de Courtenay. — *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen* (extrait des *Annalen der Naturphilosophie,* VI, 385-433).

Notre éminent confrère, M. Baudouin de Courtenay, a envoyé à la Société un exemplaire de l'article où il répond à la critique de l'espéranto publiée par MM. Brugmann et Leskien. Ce n'est pas ici la place de discuter la question des langues artificielles. Mais il est impossible de ne pas marquer le profit que la linguistique a retiré de cette discussion. M. B. de C. a pu écrire : « La langue n'est ni un organisme en soi, ni une idole, mais un outil et une activité. Et l'homme n'a pas seulement le droit, il a le devoir social d'améliorer ses outils, ou, au besoin, de remplacer les outils existants par d'autres meilleurs. » Et il n'est pas indifférent que des linguistes tels que MM. Brugmann et Leskien n'aient pas contesté au fond la justesse de cette déclaration dans la réponse qu'ils ont faite à M. B. de C. (I. F., XXII, 365-396). L'action directe et consciente de l'homme et de la société sur la langue est maintenant un fait incontesté.

Il va de soi que l'espéranto n'est pas une solution définitive. Une délégation particulièrement compétente a proposé récemment une réforme qui semble très heureuse. MM. Couturat et de Beaufront ont entrepris une campagne active pour faire prévaloir leurs vues. Ils ont constitué une grammaire qui, conservant ce qu'il y a de bon dans l'espéranto, en a fait disparaître les parties les plus critiquables. Ils ont publié un dictionnaire, précédé d'une remarquable préface de M. Jespersen ; le caractère international du vocabulaire est devenu beaucoup plus grand,

et le progrès réalisé dans la formation des mots en permet une utilisation meilleure et plus scientifique. Une revue, *Progreso,* qui paraît à Paris, chez le même éditeur que les ouvrages précédents (Delagrave), et en est à son 6e numéro, montre l'application des nouveaux principes et les défend. Les critiques dirigées contre l'espéranto ne portent plus pour la plupart contre la *Linguo internaciona,* dont l'intérêt linguistique est grand du fait même de son internationalisme systématique.

A. Meillet.

G. Panconcelli-Calzia. — *Bibliographia phonetica*; extraits de la *Medizinische pädagogische Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde,* 1906-1908.

M. Panconcelli-Calzia s'est donné pour tâche de signaler et d'apprécier brièvement tous les travaux relatifs à la phonétique générale qui parviennent à sa connaissance. A qui sait combien ces publications sont dispersées et malaisées à réunir, il est inutile de dire quel service rend M. Panconcelli-Calzia. Sans doute, comme l'indique M. P., la plupart des articles en question se répètent ou répètent des choses connues, et ce n'est pas un des moindres mérites de la publication de M. P. que de mettre en évidence cette monotonie et de marquer, avec compétence, quels sont les travaux originaux et intéressants. On facilitera le travail, très utile à tout le monde, de M. Panconcelli-Calzia, en lui adressant tous les articles relatifs à la phonétique générale, *Phonetisches Kabinet der Universität Marburg.*

A. Meillet

Glotta. — Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache, herausgegeben von Paul Kretschmer und Franz Skutsch. I Bd, 1-3 Heft. Göttingen, 1907-1908.

Le nom des deux directeurs de ce nouveau périodique

équivaut à un programme : l'un helléniste, l'autre latiniste, mais tous deux profondément philologues, et même M. Skutsch s'étant fait connaître jusqu'ici bien plus comme philologue que comme linguiste. La limitation du domaine de la revue au grec et au latin montre du reste ce souci de mettre au premier plan le côté philologique de la recherche. Le programme de *Glotta* est du reste très vaste : il embrasse tout l'ensemble du grec jusque et y compris la période moderne. Les trois premiers fascicules, qui comprennent à peu près la totalité du premier volume (le quatrième devant être consacré à des comptes rendus), donnent une idée très heureuse de ce que sera le recueil. Ils renferment des articles des éditeurs, et, en outre, de Buecheler, et de MM. Sommer, Bechtel, Solmsen, Vollmer, Hatzidakis, Buck, Thurneysen, Fraenkel, etc. Les questions abordées sont extrêmement variées. Le grec moderne est encore un peu négligé, et l'étude des langues littéraires n'apparaît pas autant qu'on l'attendait dans une revue de ce genre. Mais, si le niveau scientifique des articles reste ce qu'il est dans ce premier volume, *Glotta* sera une revue d'une rare valeur.

A. Meillet.

Revue des études ethnographiques et sociologiques, publiée sous la direction de Arnold van Gennep. Paris (Geuthner), 1908.

Cette nouvelle revue, qui paraît sous l'active direction de notre confrère A. van Gennep, embrasse un domaine très vaste : à la fois théorie et description de tout ce qui concerne la vie de l'homme en société. Elle intéresse le linguiste, non seulement par les articles proprement linguistiques qu'elle publie (le fascicule 3 contient une curieuse étude de M. Gaudefroy-Demombynes sur des noms de métier en arabe), mais aussi par les renseignements de toute sorte qu'on y trouvera sur les usages qui

éclairent indirectement les faits linguistiques. Si, comme je le crois, la linguistique est essentiellement une science sociale, une revue où elle est étudiée dans ses rapports avec les autres faits sociaux doit efficacement contribuer à ses progrès. De plus, une bibliographie très actuelle et de nombreuses notices sur des travaux récents tiendront les lecteurs au courant d'une foule de faits qui intéressent de près ou de loin le développement des langues. Il est à souhaiter que la revue de M. van Gennep soit encouragée et rencontre les appuis que mérite le courage de son directeur et de son éditeur.

A. Meillet.

K. Brugmann und B. Delbrück. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen,* II^ter Band, I^ter Teil, von K. Brugmann, zweite Bearbeitung. Strassburg, 1906, in-8, 688 p.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer aujourd'hui chez M. Karl Brugmann, du soin patient qu'il met à se tenir au courant des idées nouvelles ou du talent avec lequel il sait y adapter ses anciennes théories. La deuxième édition du premier volume de son *Grundriss,* consacré à la phonétique, témoignait hautement de ce double mérite ; celle du deuxième volume, où il traite de la morphologie, le fait éclater encore davantage. Il n'y est presque rien resté de l'édition précédente, sinon l'ordre lumineux des matières et la fermeté de l'exposition. Mais tout le fond a subi un complet remaniement. Aucune partie de la linguistique, il est vrai, ne se transforme davantage à l'heure actuelle. Plus même que la phonétique, qui en évoluant comme science expérimentale s'est peu à peu éloignée de la linguistique historique, la morphologie, sans quitter le terrain de l'histoire, s'est renouvelée dans ses principes et dans sa méthode. Du jour où l'on a reconnu l'importance psychique du mot, d'une part l'analyse des sons qui le constituent n'a plus présenté un

intérêt primordial, et la morphologie s'est rendue indépendante de la pure phonétique ; d'autre part il a paru impossible de séparer le mot de l'idée représentée par lui, et la sémantique s'est introduite dans la morphologie. La vieille distinction des racines et des suffixes, avec le principe d'analyse qui en résultait, conservait un caractère abstrait, qui répugne au besoin de réalité dont les linguistiques actuels sont pénétrés. Ce qu'il y avait de formel et d'extérieur dans l'ancienne théorie qui opposait le thème au suffixe ou à la désinence disparaît dans une conception nouvelle où les éléments de formation sont considérés autant et plus dans leur valeur sémantique que dans leur composition phonétique. Tels sont les principes sur lesquels repose cette deuxième édition de la morphologie. L'auteur les expose dans une première partie (pp. 1-43) où il analyse très finement la structure générale des mots et les principes de leur formation. Il lui a fallu trouver un terme générique pour désigner les éléments morphologiques qui s'ajoutent au thème et qui dans l'ancienne nomenclature portaient les noms variés d'affixes, infixes ou suffixes ; il propose celui de « Formans ». pour lequel M. Meillet, après M. Baudouin de Courtenay, a donné la traduction française de « morphème ». Le morphème est naturellement différent du déterminant, qui n'exprime pas une catégorie morphologique définie par le sens : *-s-* est un morphème dans skr. *çráva-s-*, gr. *κλέϝο-ς*, mais un déterminant dans skr. *taṃ-s-ati*, got. *atþin-s-an*, ou dans skr. *ruk-ṣ-ás*. Il lui a fallu aussi distinguer soigneusement la *base* de la *racine* ; les deux mots désignent deux objets différents. La racine n'est qu'une abstraction ; la base est un élément concret qui possède une unité au point de vue des alternances vocaliques, qui est en d'autres termes représentatif d'une série d'alternances : ainsi **genē-* est une base de racine, **-tere-* une base de suffixe. L'énumération des catégories de dérivation, qui occupe la presque totalité du livre, s'inspire sans cesse aussi d'une nouvelle méthode ; l'auteur n'oublie jamais la valeur sémantique des éléments de formation, et la classification qu'il en donne est d'autant plus instructive que

l'on peut suivre dans les diverses langues l'évolution du sens primitif. Dans le détail, cela va sans dire, l'ouvrage reste le répertoire impeccable dont l'éloge n'est plus à faire ; et ce n'est pas le lieu d'entreprendre une analyse même sommaire du matériel qu'il fournit si abondamment. Il importait seulement de faire ressortir les mérites nouveaux de ce magistral ouvrage, qui ne se contente pas d'être un incomparable instrument de travail, mais qui encore, dans ses transformations, reflète l'évolution même de la science.

J. Vendryes.

A. Meillet. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,* 2e édition. Paris, Hachette, 1908, 10 fr.

Le bulletin bibliographique de la Société de Linguistique est né trop tard pour pouvoir rendre compte de la première édition de ce bel ouvrage, qui date pourtant de cinq ans à peine. Il ne peut qu'en enregistrer le rapide et brillant succès et qu'en saluer la seconde édition, corrigée et augmentée par l'auteur.

On connaît l'originalité du livre ; elle se manifeste à la fois dans l'idée générale qui en fait le fond et dans la répartition de la matière en chapitres. Il ne s'agit pas de fournir à l'apprenti linguiste un répertoire de faits plus ou moins riche, un manuel fournissant sur chaque question de détail les éléments pour la résoudre ; il s'agit d'exposer dans ses grandes lignes la structure de l'indo-européen, d'en marquer les traits originaux et essentiels. Le livre doit être lu tout d'une haleine, comme il a été écrit ; c'est l'œuvre d'un puissant esprit qui a tout repensé, tout reconstruit, tout ramené à un corps de doctrine rigoureusement enchaîné. Il est systématique d'un bout à l'autre ; et cependant l'esprit de système, avec son habituelle tendance à l'apriorisme, en est absent. L'auteur a évité ce défaut grâce d'abord à une information dont l'étendue

et la précision tiennent du prodige, grâce aussi à une prudence rare unie au sentiment constant de la réalité. Le lecteur est partout sur un terrain solide ; les idées ne sont presque que des formules de faits ; des problèmes les plus complexes, les solutions apparaissent naturelles, élégantes, définitives, parce qu'elles jaillissent de l'exposé sincère et complet des faits eux-mêmes ; et de cet ensemble de concordances, minutieusement relevées, se dégage en pleine lumière le portrait de la langue préhistorique, dont les langues indo-européennes sont issues.

La seconde édition n'a rien changé aux grandes lignes de l'ouvrage ; mais le détail a été considérablement modifié. Nombre de traits nouveaux ont été ajoutés, résultat des réflexions personnelles de l'auteur ou des découvertes d'autrui. Le chapitre unique de la morphologie, trop compact dans la première édition, a fait place à trois chapitres différents, consacrés aux Principes de la morphologie, au Verbe et au Nom. Enfin un nouveau chapitre a été ajouté, sur les Dialectes indo-européens ; c'est un des plus originaux de l'ouvrage. L'auteur y résume sa conception personnelle du développement dialectal de l'indo-européen, telle qu'il l'a depuis et tout récemment développée dans un ouvrage spécial, qui inaugure la collection linguistique de la Société.

J. Vendryes.

A. Meillet. — *Les dialectes indo-européens.* Paris, 1908. Collection de la Société de linguistique, n° 1 (Champion. éditeur), in-8.

La notion de dialectes indo-européens n'est pas nouvelle ; la ligne des gutturales notamment avait déjà conduit à établir une distinction dialectale à l'intérieur de l'indo-européen, et à poser deux grands groupes, oriental et occidental. D'un autre côté des communautés phonétiques, morphologiques, lexicographiques ont fait conclure à une parenté plus étroite entre certai-

nes langues de la famille indo-européenne, et à poser l'hypothèse des groupements indo-iranien, balto-slave, italo-celtique.

Il y a grand intérêt à poursuivre et à compléter les recherches de ce genre. Elles substituent à la notion abstraite et schématique d'indo-européen commun, la représentation d'une langue réelle et parlée, déjà différenciée avant la séparation des peuples qui la répandirent ; en outre, et c'est là le plus important, elles contribuent à établir une chronologie linguistique, en distinguant les faits anciens de ceux qui sont survenus au cours de l'évolution d'un groupe ou d'une langue donnés ; enfin la détermination des formes particulières de l'indo-européen permet de savoir sur quel dialecte repose chaque langue de la famille, et par conséquent quel est le point de départ de son développement ultérieur.

Pour faire aboutir cette étude, M. Meillet a examiné d'abord les communautés de vocabulaire, peu probantes en général, et qui témoignent plutôt d'un développement de civilisation commun que d'une parenté linguistique. Il a exposé et critiqué ensuite les faits sur lesquels repose l'hypothèse des communautés indo-iranienne, balto-slave, italo-celtique. Enfin il a déterminé les différentes lignes d'isoglosses phonétiques et morphologiques qui traversent le domaine indo-européen. Beaucoup des faits invoqués sont connus, et l'auteur ne les utilise que parce qu'ils sont indispensables à la solution du problème ; néanmoins certains chapitres éclairent des points encore obscurs de la grammaire des langues indo-européennes : traitement de *ə*, de *s*, du groupe **-wy-*, des sourdes aspirées. Plus d'un linguiste glanera des détails intéressants dans cet ouvrage qui vaut surtout par l'ensemble des résultats acquis.

Quant aux conclusions, elles sont capitales. Elles mettent d'abord en pleine lumière l'existence d'un groupe oriental défini, 1° par la grande ligne des gutturales (l'innovation étant du côté des dialectes orientaux) ; 2° par la tendance à faire passer *s* à *š* dans certaines positions ; 3° par la valeur casuelle des désinences en *-bh-* et en *-m-* ;

4° par des coïncidences étroites de vocabulaire entre l'iranien et le slave. D'autres particularités du groupe oriental, qui se retrouvent en germanique, attestent que ce dialecte n'était pas très éloigné des dialectes orientaux, auxquels il se rattache par l'intermédiaire du balto-slave. D'un autre côté se groupent à l'occident le germanique, l'italique et le celtique, qui ont de communs : 1° le passage de *-tt-* à *-ss-* ; 2° un prétérit résultant de la confusion de l'aoriste et du parfait ; 3° l'alternance de *-yo-* avec *-ī-* dans le suffixe du présent dérivé ; 4° la rareté du type λόγος ; 5° des détails de vocabulaire. Le dialecte le plus isolé est le grec : il présente de concert avec les dialectes orientaux des faits probants de conservation (maintien des sourdes aspirées, de l'augment, etc.), il a des innovations communes avec l'arménien et l'iranien ; d'autre part, c'est la seule langue qui, avec le balto-slave, confonde le génitif et l'ablatif ; mais il se rattache au groupe occidental par le traitement des gutturales, et des coïncidences particulières le rapprochent spécialement de l'italique. Ainsi le grec forme la transition naturelle entre l'italique et les langues orientales, et il est issu d'une région où se croisaient beaucoup d'isoglosses. Ces conclusions concordent avec la distribution géographique des langues : il en résulte que l'indo-européen a dû être parlé sur un domaine assez étendu où ont pu se différencier des dialectes divers, mais qu'il n'y a eu au cours de son évolution aucune dislocation brusque, et que les parlers indo-européens ont bien élargi leurs aires, mais sans changer de position respective.

A. Ernout.

O. Schrader. — *Sprachvergleichung und Urgeschichte.* Linguistisch-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Altertums. Dritte neubearbeitete Auflage, Jena, in-8°, I Teil, 1906, 235 p. — II Teil, 1906-1907, xii-559 p.

Le grand ouvrage de M. O. Schrader est parvenu main-

tenant à sa 3e édition (la première est de 1883, la seconde de 1890). C'est dire qu'il répondait à un véritable besoin et qu'il l'a satisfait dans une large mesure. M. S. a eu d'autant plus de mérite à tenir son livre au courant qu'il a dû le faire sur les loisirs singulièrement limités que laisse l'enseignement dans un gymnase allemand et que la matière qu'il embrasse est pour ainsi dire infinie, tenant d'une part à toute la linguistique indo-européenne, et de l'autre à l'histoire ancienne et à la préhistoire de tous les peuples de langue indo-européenne. On a pu lui signaler des erreurs ; la linguistique de M. S. n'est pas toujours assez précise ; un grammairien est naturellement agacé de voir citer côte à côte, et sans avertir, p. 154 un nominatif comme skr. *çvā* et un thème comme skr. *ávi* (lire *áviḥ*, ou *ávi-*) ; mais ce sont là des détails sans importance pour l'objet que se propose M. S. Évidemment aussi, M. S. ne devrait plus attribuer, p. 129, aux Phéniciens une influence qu'on leur reconnaît de moins en moins, et il faudrait parler davantage de la Crète et des vieilles civilisations méditerranéennes. Mais ceci aussi est un peu en dehors du cadre de M. S. Et l'on sera heureux de trouver dans l'ouvrage une combinaison bien proportionnée de données linguistiques et de témoignages historiques qui s'éclairent mutuellement. Moins brillant que M. Hirt, M. S. a moins de théories, et son exposé très clair et en général très objectif continuera de rendre sous sa nouvelle forme les services qu'il rend depuis longtemps. Si les résultats qui y sont consignés ne paraissent plus très neufs bien souvent, c'est que, grâce à M. S. lui-même, beaucoup sont déjà entrés dans le domaine public : la méthode, évidemment correcte, qui consiste à éclairer la linguistique, l'archéologie préhistorique, l'histoire ancienne et l'observation des vieux usages encore conservés les uns par les autres est admise par tout le monde en principe. C'est maintenant affaire de recherches de détail d'en tirer les résultats qu'elle comporte. On ne contestera pas à M. Schrader le mérite d'avoir largement contribué à la faire prévaloir et de l'avoir appliquée dans une large mesure.

A. Meillet.

Fr. Ribezzo. — *La legge del Brugmann. Sua causa e condizione*, in-4°, 40 p. — Id. *I deverbativi sigmatici e la formazione del futuro indoeuropaeo*, in-4°, 39 p. (tous deux extraits de *Rendiconto delle tornate della R. Acad. di Arch., Lett. e B. A. di Napoli*, 1907).

Le premier de ces deux mémoires est consacré à une nouvelle discussion de la loi de M. Brugmann sur le traitement indo-iranien *ā* de i.-e. *ŏ*. M. Fr. Ribezzo maintient que le traitement *ā* est phonétique en certains cas et formule ainsi sa loi : « i.-e. *o*, en alternance avec i.-e. *e*, devient *ā* en sanskrit [il faudrait dire en indo-iranien] seulement dans une syllabe ouverte, médiane ou prédésinentielle, de certaines catégories grammaticales où, en même temps que la longueur de cette syllabe, on observe ou bien où l'on peut supposer un déplacement de l'accent initial sur la syllabe qui subit l'allongement ». Il s'agit, on le voit, d'expliquer d'une part les formes nominales skr. *dātā́ram, svásāram, catvā́raḥ*, etc., de l'autre les parfaits tels que skr. *jajā́na*. Les preuves de M. R. ne semblent pas convaincantes. En ce qui concerne le parfait, la longue de *jajā́na* n'est pas isolée : gr. γέγωνε, got. *for*, v. irl. *ro tāich* montrent qu'il y a eu des formes à *ō* qui ont pu servir de modèles au type *jajā́na*. Quant au type de *dātā́ram*, etc., M. R. repousse l'explication que j'en ai proposée M. S. L., IX, 192 et suiv. ; XI, 12 et suiv. (cf. depuis XIII, 250 et suiv. ; XIV, 190 et suiv.). Les objections sont les suivantes :

1° Il n'est pas établi qu'il y ait eu une alternance **-on-*: **-en-* dans la flexion de **akmen-*. Mais en fait, l'alternance est attestée pour les thèmes de ce genre par le slave, le baltique, l'arménien et le germanique (v. A. Meillet, *Introduction*, 2e édit., p. 267 et suiv.).

2° L'hypothèse d'une substitution d'une alternance quantitative à une alternance de timbre est arbitraire. Il n'y a là évidemment qu'une hypothèse ; mais on conçoit bien que, n'ayant plus d'alternances de timbre, une langue, qui conserve à beaucoup d'égards le type indo-européen et qui par suite a besoin d'une alternance, développe

largement les alternances quantitatives. C'est un phénomène de substitution et de suppléance de fonction, comme on en voit constamment.

3° Le sanskrit ne connaît plus à date historique la distinction des timbres *e* et *o*. — Assurément ; mais, dans mon hypothèse, l'extension analogique de *ā* qui suppose cette ancienne différence est préhistorique, indo-iranienne; car l'*ā* n'est pas proprement sanskrit dans ces formes, mais indo-iranien. Or, la distinction de *k* et de *c*, de *g* et de *j*, etc. montre que la distinction des timbres *e* et *o* a persisté assez longtemps en indo-iranien.

Je ne vois donc aucune raison d'abandonner mon hypothèse en faveur de celle de M. R. qui comporte beaucoup de suppositions arbitraires et peu vraisemblables. M. R. attribue au mot isolé *catvāraḥ* une grande valeur probante ; mais un nominatif pluriel comme *catvāraḥ* était trop pareil au type *dātāraḥ* pour n'en pas subir immédiatement l'influence.

Je ne saurais donc souscrire aux conclusions de M. R. ; mais la discussion est conduite avec beaucoup de compétence et d'érudition, et ceux qui s'intéressent au problème devront en tenir compte. On regrettera d'y trouver trop de fautes d'impression : le nom de M. Buck est écrit Buch avec une fâcheuse obstination, et le *ṇ* cérébral est trop souvent négligé dans les mots sanskrits.

Il est impossible de discuter ici l'autre brochure de M. R. où, après un historique intéressant de la question du futur indo-européen, l'auteur propose de grouper le futur en **-se-* ou **-sye-* avec l'aoriste en **-s-*, en voyant dans le futur l'ancien présent correspondant à l'aoriste en **-s-*.

A. Meillet.

M. Bloomfield. — *A vedic concordance*. Cambridge (Massachusetts), 1906, in-4°, xxiv-1078 p. (forme le volume X de *Harvard Oriental Series*, edited by Ch.-R. Lanman).

La belle collection orientale de l'Université de Harvard

que dirige avec tant de zèle notre éminent confrère, M. Lanman, et à laquelle la philologie sanskrite doit déjà tant, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, dû à M. Bloomfield, qui marquera une date dans l'histoire des études védiques. C'est une concordance de tous les mantras védiques, classés par ordre alphabétique, suivant les premiers mots de chaque pāda. Il n'y a pas lieu de dire ici quels services rendra cette concordance aux védisants : on le voit de reste. Mais les linguistes devront savoir aussi en tirer parti. En effet, pour tous les mantras qui se retrouvent dans plusieurs textes, M. Bloomfield a pris soin de relever les variantes qu'on observe d'un texte à l'autre : il y a là une mine d'observations à faire sur l'ordre des mots (qui apparaît singulièrement fixe), sur la synonymie, sur les détails de syntaxe. D'autre part, on aura là un moyen précieux d'examiner en détail le sens des passages utilisés pour fixer l'emploi des formes et le sens des mots. M. Bloomfield, qui est un linguiste d'une rare ingéniosité, n'a sans doute pas pensé avant tout aux linguistes en préparant son admirable concordance ; il a néanmoins fait d'eux ses obligés et leur a donné un instrument de travail dont ils devront apprendre à tirer parti.

A. Meillet.

E. Boisacq. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* livraisons 1 et 2, chacune de 80 p., in-8°. Heidelberg (chez Winter) et Paris (chez Klincksieck), 1907 et 1908 (prix de souscription de l'ouvrage complet 25 francs).

Le dictionnaire étymologique de M. Boisacq est annoncé depuis longtemps ; une maladie de l'auteur et des différends avec un premier éditeur en ont retardé la publication bien au delà du terme prévu ; enfin la maison Winter s'est chargée de l'édition conjointement avec M. Klincksieck, et deux fascicules ont paru successive-

ment. Ils permettent de se faire quelque idée de ce que sera l'ouvrage.

L'étendue dépassera sensiblement celle du dictionnaire de M. Prellwitz, et l'on y trouvera par suite plus de choses et plus de renvois bibliographiques ; qu'on examine par exemple des articles comme βότρυς et βουκόλος. On y notera aussi plus de sûreté dans les formes citées. Quand il sera terminé, le dictionnaire de M. B. sera un outil de travail précieux, et il est à souhaiter que les fascicules puissent se suivre sans trop d'intervalle. Par malheur, les occupations très absorbantes de M. B. ne lui permettent pas de consacrer à ce travail autant de temps qu'il le faudrait pour aller vite.

On regrettera que M. B. n'ait pas marqué assez à quel original indo-européen remonte chaque mot. Il rapproche en bloc chaque groupe de mots grecs de tout l'ensemble des mots de même famille des autres langues, et l'histoire particulière de chaque mot n'apparaît pas assez. Par exemple γεύομαι (dont γεύω, qui est mis en tête de l'article, n'est sans doute qu'un partitif développé secondairement) n'a qu'un correspondant exact : les verbes germaniques que représente par exemple got. *kiusan* ; pour établir une antiquité indo-européenne d'un type **géuse-* le garant est médiocre ; car le germanique a notoirement développé le type thématique paroxyton de présents ; et le grec n'a guère de présents thématiques de type oxyton, à vocalisme radical zéro, tels que skr. *juṣáte* et v. irl. *togu* ; il n'est donc nullement certain qu'il ait existé un thème **géuse-* ni un thème **gusé-* ; l'un et l'autre sont sans doute des substituts d'un athématique **geus-* qui sert encore d'aoriste en védique ; et l'on aperçoit alors pourquoi le latin n'a que deux dérivés de cette racine, *-gūnō* et *gustō* (cf. irl. *gussim*), et aucune forme verbale radicale. D'autre part, il aurait été instructif, et cela n'aurait demandé presque aucune place, de dire que toutes les formes nominales grecques de la racine sont tirées de γεύομαι, que γευστός ne répond pas à skr. *juṣṭáḥ*, γεῦσις pas à skr. *júṣṭiḥ,* got. *-kusts,* et que rien ne répond à lat. *gustus,* got. *kustus,* à skr. *jóṣaḥ,* etc.

A. Meillet.

Clemente Merlo. — *Elementi di fonetica italo-greca,* a uso degli studenti di lettere. Parte I°. Introduzione-Vocalismo. Turin, 1907, in-8, II-89 p.

Le précis de phonétique italo-grecque dont M. Merlo publie une première partie est fait assez exactement sur le modèle du *Précis* du regretté Victor Henry. Il y a un inconvénient sensible à réunir ainsi deux langues aussi profondément différentes que le grec et le latin. Le procédé permet de mettre bien en évidence les traits indo-européens des deux langues, mais il ne fait apparaître que d'une manière oblique et incomplète le caractère propre de chacune. L'exposé de M. M. est correct, sans originalité ; malgré les promesses d'une préface un peu trop lyrique, l'ouvrage ne pourra d'ailleurs rendre d'utiles services qu'une fois achevé. La partie la moins satisfaisante est celle relative aux alternances vocaliques, où l'auteur, flottant entre la doctrine ancienne et les hypothèses de M. Hirt, n'énonce aucun système cohérent ; il est de plus assez bizarre d'appeler *grado forte* le degré à timbre *o* du vocalisme, et le tableau de la p. 77 renferme une grosse faute accidentelle (*ō* mal placé dans les types en *ā* et *ē*). La bibliographie est très insuffisante : parmi les livres élémentaires, il convenait de mentionner au moins le manuel de M. Giles, la phonétique latine de M. Niedermann, l'accentuation grecque de M. Vendryes, etc. Il ne fallait pas rapprocher, pour la place du ton, gr. γενόμενος de skr. *jánamānaḥ*, comme le montre γενέσθαι, et, p. 42, il était inutile d'astérisquer ϝέτος, qui est largement attesté.

A. Meillet.

Eduard Hermann. — *Probe eines sprachwissenschaftlichen Kommentars zu Homer : Sonderabdruck aus der Festschrift der Hansaschule zu Bergedorf zur Feier des 25jährigen Bestehens der Anstalt am 2 April 1908,* pp. 171-214. Plaquette in-8 de 44 pages. Bergedorf, 1908.

En attendant que l'on possède une grammaire scienti-

fique de la langue des poèmes attribués à Homère, M. E. Hermann a voulu nous donner un échantillon de ce que doit être selon lui le résultat de la méthode linguistique appliquée à cet objet. Il a étudié en ce sens les mots les plus intéressants qui se rencontrent dans les 40 premiers vers du chant α de l'Odyssée. Une petite bibliographie des questions homériques précède son travail. M. H. est très au courant de la linguistique indo-européenne et de la littérature homérique et ses explications sont en général excellentes. Le défaut de cette sorte de commentaire, M. H. l'a bien vu, c'est d'exposer à des répétitions fastidieuses et l'auteur y est quelquefois tombé. Il descend aussi quelquefois trop dans le détail et répète des choses trop connues. Il est vrai qu'il est censé s'adresser aux étudiants des gymnases. La même circonstance l'a gêné dans ses explications linguistiques, car il s'est fait une loi de ne citer que des langues qui y sont enseignées.

Comme il l'a dit lui-même, il vaudrait mieux exposer d'une façon systématique toutes les questions qui se rapportent à la langue homérique (histoire du texte, métrique, phonétique, morphologie et syntaxe). Il faudrait aussi avoir la liberté de ne reculer devant aucune citation de langues étrangères au grec.

Une observation générale est que M. H. est encore de l'avis de ceux qui veulent voir dans les deux épopées un assemblage de pièces tantôt plus, tantôt moins anciennes, et c'est en partie à cela qu'il attribue le caractère composite de la langue. Comme cette hypothèse n'explique pas tout, il est bien préférable de croire avec M. Bréal, que les poèmes homériques sont plus récents qu'on ne le pensait et que la langue employée par eux est le résultat d'une longue élaboration due à des écoles poétiques.

Quelques observations de détail : p. 184, M. H... discute la question de savoir s'il faut lire Τροίης ou Τροΐης, question indifférente ici au point de vue métrique (v. 2). Il constate lui-même que la première scansion s'impose au v. 62 du même chant, mais il admet qu'au v. 2 on pourrait songer à lire Τροΐης. Cela paraît bien invraisem-

blable si l'on réfléchit à l'étymologie du mot. Il dérive évidemment de Τρῶ-ες etc. A l'intervocalique est tombé, dit M. H., un *w*, un *y* ou un *s*, probablement un *w*. Admettons ce *w* et restituons la forme ancienne du dérivé *ΤρωϜyā (on a Τρωίας et Τρῴας chez Pindare, mais ce sont des formes refaites). C'est seulement si l'on admet une prononciation consonantique à la fois du *w* et du *y* que l'on peut s'expliquer l'abrègement de ω en ο, cf. *βασιληϜς > βασιλεύς. Et si le *y* était consonne quand il suivait la consonne *w*, à plus forte raison l'est-il resté quand il est venu en contact avec la voyelle ο (ancien ω). Si, malgré tout, M. H. voulait soutenir que la scansion du poète était Τροΐης, ce ne serait en tout cas qu'une résolution artificielle et récente de la diphtongue.

Autre détail : p. 192, pour expliquer ἐρρύσατο, M. H. restitue une forme ionienne (et attique) *ἐ-νρύσατο et admet que dans cette position *w* était devenu *v*, d'où, par assimilation de *vr* > ρρ. Personne ne le suivra. Car c'est précisément dans les dialectes où le *w* s'est resserré en *v* et a par conséquent affermi son articulation que le Ϝ a subsisté (lac. ἀβέλιος, βέσορ etc.). Puisque *w* a très anciennement disparu en ionien et en attique, c'est qu'il y a toujours eu une articulation très faible, celle d'un *u* consonne. On ne voit pas du reste ce qui empêche d'admettre directement l'assimilation de Ϝρ en ρρ. Elle est même plus concevable que celle de *vr* en ρρ puisque l'articulation du Ϝ (*v*) est moins ferme que celle du *v* et que le Ϝ offrait donc moins de résistance.

P. 205, à propos de διχθά, M. H. constate simplement que le suffixe -χθά ne se rencontre pas dans les autres langues et qu'à côté nous ne rencontrons dans Homère que τριχθά et τετραχθά. Il aurait pu dire que ce suffixe -χθά est peut-être ionien, car c'est précisément dans le néo-ionien que l'on rencontre les dérivés διξός, τριξός, τετραξός de *διχθyός, *τριχθyός, *τετραχθyός à côté de δισσός (διττός) etc... qui ne peut s'expliquer que par *διχyός de δίχα qui se rencontre aussi dans Homère, mais qui provenait sans doute d'un autre dialecte.

Quant à l'idée générale de la modernisation ionienne

d'un texte primitif éolien, idée répandue dans tout le travail, il faut l'entendre non dans le sens absolu, celui de Fick, ni dans le sens relatif de retouches faites au texte, mais dans celui de l'emploi d'une langue mixte existant par tradition poétique dès avant la composition de l'Iliade et de l'Odyssée.

A. Cuny.

Fr.-E. Kieckers. — *Die lokalen Verschiedenheiten im Dialekte Kretas* (diss. Marburg). Marburg, 1908, in-8, 111 p. et 12 cartes).

On a remarqué depuis longtemps que les inscriptions des diverses localités de la Crète présentaient des formes sensiblement différentes. Dans sa dissertation inaugurale, M. Kieckers, élève de notre éminent confrère M. Thumb, précise ces différences. Par toute une série de tableaux et de cartes, il met en évidence pour la Crète l'absence de toute limite dialectale générale et le fait que chaque phénomène a ses limites propres : c'est, on le sait, ce que l'on observe partout où la langue d'un centre n'a pas été étendue à toute une région et où par suite chaque localité a gardé et développé son parler autonome. Comme toujours aussi en pareil cas les parlers géographiquement voisins présentent des coïncidences ; et l'on observe ici le fait curieux que les particularités les plus caractéristiques se rencontrent dans les parlers de la Crète centrale, qui sont d'ailleurs les mieux connus (c'est à la Crète centrale qu'appartiennent les belles inscriptions de Gortyne) ; les parlers de l'Est et de l'Ouest, dont on n'a malheureusement que peu d'inscriptions, peu anciennes pour la plupart, se rapprochent plus du type dorien courant et banal.

Si, sur cette question des différences locales, M. K. a pu arriver à des conclusions précises et que confirmeront sans doute les nouvelles découvertes épigraphiques qu'on a le droit d'attendre, il a dû se montrer plus réservé sur une autre question, très importante à tous égards : celle de la succession des parlers grecs en Crète. De divers

témoignages assez vagues il semble résulter qu'il y a eu en Crète deux invasions helléniques : une ancienne invasion « achéenne », puis l'invasion dorienne. La question est de savoir si le vieux fond « achéen », ou, suivant l'expression de M. Thumb, « grec central », transparaît sous le type généralement dorien des parlers de l'île. Or, un certain nombre de particularités caractéristiques, notamment la forme ἰν de la préposition ἐν, le nominatif pluriel οἱ (οἰ) de l'article, ne sont pas doriennes ; et c'est dans le groupe arcado-cypriote seul (à quoi il faut ajouter le pamphylien) que se retrouve l'ensemble de ces particularités. M. K. ne précise peut-être pas assez ici ; il groupe trop les parlers éoliens avec l'arcado-cypriote. Il a dû y avoir un temps où des parlers de type arcado-cypriote et pamphylien s'étendaient à la fois sur le Péloponèse et dans un nombre illimité de colonies, sur une ligne qui s'étend de la Crète à l'Ouest jusqu'à la Pamphylie et à Cypre à l'Est.

Voici quelques remarques de détail : P. 52, M. K. énumère les exemples de métathèse qu'on observe surtout en crétois central ; il omet de noter les cas où il n'y a pas métathèse, et rend ainsi impossible de déterminer si l'on est en présence d'une loi phonétique générale, et si le phénomène ne serait pas lié à des conditions déterminées. P. 30, M. K. raisonne comme si la substitution de -ανς à *-ᾱs à l'accusatif pluriel des thèmes en -ᾱ- n'était pas un fait grec commun, ainsi que le montre l'accord du crétois -ανς, du lesbien -αις et de l'ionien-attique -ᾱς (et non ης). P. 55, sur l'esprit rude initial de ἅμε, il aurait convenu de renvoyer à la discussion de M. Sommer, *Griechische Lautstudien*, p. 32 et suiv.

Sobrement écrite, rédigée et préparée avec soin, la dissertation de M. K. est une très utile contribution à la dialectologie du grec ancien ; on y appréciera une méthode correcte, un jugement droit et une solide érudition : elle fait honneur à son auteur et à l'enseignement qu'il a reçu.

A. Meillet.

R. Helbing. — *Grammatik der Septuaginta*. Laut-und Wortlehre. Göttingen, 1907, in-8, xviii-149 p.

Les singularités de la langue des Septante ont paru longtemps négligeables et n'intéressaient pas les philologues ; on était tenté de les attribuer à ce que les auteurs étaient des étrangers traduisant gauchement un texte hébreu. Les papyrus et les inscriptions ont révélé que la langue des Septante était en somme le grec courant de leur temps, et que la traduction de l'Ancien Testament était écrite dans une forme parfaitement hellénique, la Κοινή de l'époque ptolémaïque. Dès lors, il devient intéressant d'étudier de près la langue de cette traduction ; M. Helbing s'est proposé de résumer dans son livre ce que les travaux de M. Deissmann et de ses élèves ont révélé et de reprendre la question dans son ensemble.

La difficulté de la recherche est grande pour deux raisons. Tout d'abord, le texte n'est connu que par des manuscrits postérieurs de bien des siècles à la composition des originaux, et il est par suite impossible de déterminer ce qui, dans des formes grammaticales qui en principe ne sont pas tenues d'être classiques, est dû à l'inattention des scribes et au parti pris des reviseurs. En second lieu, il s'agit d'une traduction, et le plus souvent assez servile, comme on doit l'attendre d'une traduction orientale d'un texte religieux. Si, par exemple, dans un des principaux manuscrits des Septante, dans A, on lit des accusatifs tels que ἐλπίδαν, il est impossible de déterminer ce qu'il en faut penser ; M. Helbing, constatant que ces formes ne se rencontrent guère que dans ce manuscrit et que cette innovation est rare dans les papyrus et les inscriptions d'époque ptolémaïque, ne leur accorde aucune créance ; M. Psichari, au contraire, dans son *Essai sur le grec de la Septante* (*Rev. d. ét. juives,* 1908, p. 165 et suiv.), s'appuie sur des témoignages épigraphiques plus anciens et sur la tendance qui a abouti à la forme grecque moderne pour déclarer authentiques les exemples du type ἐλπίδαν ; le vrai est qu'on n'a ici aucun moyen de décider ; en critique stricte, M. H. a raison ;

mais il n'est pas impossible que la forme ἔλπιζον, tenue pour anomale, ait été éliminée et que seul le manuscrit A ait la vieille leçon. On ne saurait donc utiliser les faits exposés par M. H. avec la même confiance que ceux qui sont fournis par les papyrus et les inscriptions. L'auteur se contente du reste en général de rassembler les faits et de les rapprocher des documents contemporains sans faire la critique approfondie qui l'aurait entraîné très loin. On lui saura gré d'avoir débrouillé les matériaux et d'avoir donné un premier aperçu systématique d'une question singulièrement délicate.

Les observations du début sur la Κοινή n'enseignent rien de nouveau et sont trop superficielles (un simple renvoi à l'excellent ouvrage de M. Thumb aurait été suffisant). Par exemple la Κοινή n'a pas eu à éliminer le duel (p. VII) ; le duel était déjà sorti de l'usage en attique.

A. Meillet.

Karl Dieterich. — *Sprache und Volksüberlieferungen der südlichen Sporaden im Vergleich mit denen der übrigen Inseln des ägäischen Meeres,* Vienne, A. Hölder, 1908, VIII pages + 526 colonnes, in-4°.

Ce livre de M. Dieterich, comme celui de M. Kretschmer sur le dialecte moderne de Lesbos (Vienne, 1905), a paru sous les auspices de la Commission des Balkans[1], dont les belles publications se succèdent avec une louable rapidité. Depuis longtemps familiarisé avec la Grèce moderne, parlant couramment le romaïque, l'auteur était tout désigné pour la tâche qu'il a assumée. Les observations dont il vient de publier les résultats ont été faites au cours de deux voyages, entrepris, l'un dans l'été de 1899, l'autre durant l'automne et l'hiver de 1902-1903.

Le but poursuivi par l'auteur est tout différent de celui

1. Kaiserl. Akad. der Wissenschaften. Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung. III. Neugriechische Dialektstudien. Heft II.

qu'ont immédiatement visé tous ceux qui, jusqu'à ce jour, se sont occupés de dialectologie néo-hellénique. Suivant M. Dieterich, il est vain et inutile d'étudier un dialecte donné en lui-même et pour lui-même. Ce qui importe, dans un parler grec, c'est de déterminer dans quelle dépendance se trouve ce parler par rapport aux trois grands dialectes néo-helléniques: chypriote, crétois, épirote. Chypre, la Crète et l'Épire sont en effet, pour l'auteur, trois sommets linguistiques : Chypre et la Crète, comme centres de la culture latine en Orient; la Crète, spécialement au point de vue stratégique, en tant que rempart naturel de la mer Égée ; l'Épire, au point de vue national, comme l'asile de la liberté et la patrie des héros de l'Indépendance. Dans ces trois centres a dû se grouper une population particulièrement dense, qui de là s'est répandue dans les régions voisines, moins habitées, en modifiant ainsi la carte linguistique de la Grèce.

Conformément à cette théorie, M. Dieterich s'est efforcé, d'abord de grouper ses matériaux d'une façon aussi complète et aussi claire que possible, puis et surtout de leur assigner une origine, soit chypriote, soit crétoise, l'épirote n'entrant pas en ligne de compte, lorsqu'il s'agit des Sporades méridionales. Dans les cas douteux, l'auteur se base sur le plus ou moins de probabilités en faveur d'une influence crétoise ou chypriote. Cette tentative, on le voit, ne manque pas d'intérêt, et ceux qui prendront la peine de parcourir l'ouvrage en question se convaincront aussi qu'elle suppose un travail considérable, dont il est juste de féliciter l'auteur. Les objections, il est vrai, se présentent en foule à l'esprit et je voudrais, sans m'arrêter aux questions de détail, en énoncer ici quelques-unes, parmi les plus générales.

Le principal inconvénient de la théorie en question est, à mon sens, son caractère trop absolu. Les influences crétoise et chypriote sont indéniables dans le domaine des chansons populaires, et je crois que les études dans le genre de celle à laquelle s'est livré M. Dieterich (col. 291-372) peuvent être fécondes en résultats. La lexicologie est un terrain déjà moins favorable dans son ensem-

ble, mais où pourtant on peut encore arriver à des conclusions satisfaisantes. Pour la morphologie, la méthode me semble sujette à caution, et j'estime qu'elle est à rejeter en ce qui concerne la phonétique. Non pas que je veuille nier, pour des lieux et des temps donnés, la possibilité d'apports de tendances phonétiques extérieures, mais parce que je pense que ce sont là des cas purement exceptionnels et qu'il convient de traiter comme tels.

Je rappelle d'autre part que, si nous sommes assez bien renseignés sur Chypre, grâce aux travaux de MM. Mondry Beaudouin, Sakellarios et Ménardos, nous connaissons fort mal en revanche le dialecte crétois, ou plutôt les parlers de Crète, car cette île est encore dans un état de morcellement linguistique dont elle ne sortira sans doute pas de si tôt. La Crète a, il est vrai, vu naître de nombreuses œuvres littéraires, rédigées dans une langue qui s'écarte sensiblement du grec commun, mais chacun sait combien ces textes sont des documents morphologiques et phonétiques peu précis, surtout quand il s'agit d'un pays de cette nature et de cette étendue. A l'heure actuelle, nous ne possédons aucune étude sur les parlers de Crète, et nos sources les meilleures sont le lexique de l'Érotocritos, publié par M. Jannaris, les chansons crétoises du même, avec quelques indications linguistiques à l'index, enfin des observations disséminées dans les divers ouvrages de M. Hatzidakis, qui est originaire de cette île. C'est dire que nous sommes, la plupart du temps, dans l'impossibilité d'affirmer qu'une évolution phonétique donnée n'est pas crétoise. Ainsi, le premier phénomène cité par M. Dieterich (col. 90) comme relevant du dialecte chypriote, savoir le changement de α en ε, nous est attesté pour la Crète par παλάτι ⟶ πελάτι (Jeannaraki, *Chans. crét.*, p. 381).

Ceci m'amène à une objection plus grave encore. Je serais tenté de reprocher à M. Dieterich de n'être arrrivé à ses conclusions générales qu'aux dépens de la précision et de l'exactitude. Il est trop simple, par exemple, d'englober sous une même rubrique les divers aspects de la métathèse de ρ et de s'en débarrasser en attribuant le

tout à la κοινή ancienne (col. 92) ; les faits modernes de métathèse sont plus nombreux et plus nuancés que ceux de la κοινή. D'autre part, pour le premier changement phonétique signalé, celui de α en ε, M. Dieterich cite, 1° dans le groupe oriental : καθερίζω, σεράντα, Astypalée ; βελανιδιά (commun), γερμάδα = ἀρμάδα, Samos ; βρεδυνός, Kalymnos ; 2° dans le groupe occidental : ἀρρεβωνιάζω, Mykonos, Siphnos ; βελανιδιά, Mykonos ; καθερίζω, Andros, Mykonos ; καθερνῶ, Siphnos ; περιελιά = περιγιαλιά, Siphnos, Sériphos ; ῥεχαμίδα = χαραμίδα, Mykonos ; τρεβλός = τραυλός, Siphnos. Peut-on chercher des résultats positifs dans un si petit nombre d'exemples, répartis sur une telle étendue de pays ? Dans des cas semblables, avant de se prononcer en faveur d'une influence quelconque, n'importe-t-il pas de mieux étudier sur place le phénomène, de s'assurer de sa vitalité, de la façon dont il évolue ? Bref, en se plaçant au propre point de vue de M. Dieterich, n'arrive-t-on pas à cette conclusion que les monographies dialectales sont, non pas vaines et inutiles, mais au contraire indispensables, et qu'elles constituent encore, dans l'état présent de nos connaissances néo-helléniques, une des meilleures occupations auxquelles nous puissions nous livrer ?

Ces réserves une fois faites, sur la portée générale du livre de M. Dieterich, il convient de faire remarquer que la partie phonétique (col. 27-86) contient pour les néo-grécisants une foule d'utiles renvois et de précieuses indications. Nous signalons spécialement aux linguistes le curieux changement de *ll* en *lt* à Astypalée : ἄλλος ⋙→ ἄλτος, μαλλί ⋙→ μαλτί, σταφύλι ⋙→ σταφύλλι ⋙→ σταφύλτι, ληνός ⋙→ λληνός ⋙→ λτηνός, et même βίγλα ⋙→ βίγγλλα ⋙→ βίγγλτα. On sait que, dans les patois de cette région, certaines consonnes, parmi lesquelles la liquide *l*, se redoublent, sous l'influence d'un accent principal ou secondaire ; c'est le double *l* ainsi obtenu qui aboutit à *lt*. Ce changement rentre dans l'évolution générale des groupes de deux consonnes en néo-grec et fournit précisément à la chaîne un des anneaux qui lui manquaient (Pernot, *Études* I, 371-372). Parmi les formes citées, col. 72-73, à la dispa-

rition du *y* postconsonantique, il y a lieu de retrancher le suffixe -ένος (ἀσημένος, σιδερένος, etc.), qui ne provient pas de ένιος (grec commun ἀσημένιος, σιδερένιος, etc.), mais de -έϊνος (ἀσημέϊνος, σιδερέϊνος, etc.) par simple contraction ; puis ἐθῶρεν qui, comme ἐθώριεν, dérive de ἐθώρει par voie analogique. L'aspirée *th*, dans les mots comme *ksathós*, pour ξανθός, n'a rien de commun avec l'aspirée ancienne θ = *th* (col. 84) ; c'est tout simplement l'aboutissant de la double continue interdentale moderne θθ. Pareillement, les formes ἀμμέ pour ἀμμή et μὲν pour μὴν (col. 157) ne nous conservent pas l'ancienne prononciation de l'η, qui n'existe plus et qui ne peut plus exister en Grèce ; ἀμμὲ est analogique, comme πάλε pour πάλι, et μὲν provient phonétiquement de μὴν ou de μηδέν.

Je passe sous silence la morphologie, d'ailleurs brièvement traitée par M. Dieterich (col. 115-148), pour signaler encore spécialement à l'attention du lecteur le chapitre relatif à la lexicologie. L'auteur y a réuni plus de 400 mots, avec de très nombreuses références, et il y a joint en appendice (col. 267-291) une liste de noms de lieux et de personnes. Λούπης, mentionné comme obscur parmi les noms propres (col. 287), est sans doute le nom commun λούπης = milan. Νεμικός, qui vient immédiatement après, ne se rattache ni à ἄνεμος, ni à ἄναιμος ; c'est le substantif νομικός, avec changement de ο en ε. Tout ce chapitre est du reste parfaitement bien traité et il me semble qu'on peut en dire autant de la fin du volume, qui comprend encore des chansons populaires (col. 291-372), des proverbes et des devinettes (col. 373-440), des contes (col. 439-512), enfin un copieux index (col. 515-526).

L'ensemble de l'ouvrage constitue une très intéressante contribution aux études de linguistique néo-hellénique, dont M. Dieterich est, en Allemagne, un des représentants les plus autorisés, et il est désirable que ce savant nous donne bientôt la suite des travaux qu'il a entrepris dans ce domaine.

Hubert Pernot.

H. Pernot. — *Études de linguistique néo-hellénique.* I. Phonétique des parlers de Chio. Paris, 1907 (chez l'auteur, 7, rue du Clos-d'Orléans, à Fontenay-sous-Bois, Seine), in-8, 571 p. (avec une carte et 85 figures).

Parmi les ouvrages qui, depuis quelques années, ont si fort élargi et renouvelé la connaissance du grec moderne, celui dont M. Pernot offre ici le premier volume présente dès l'abord deux originalités : d'abord l'auteur, qui a appris le grec moderne de très bonne heure, le parle comme une langue maternelle, quoique étant un occidental ; et en second lieu, la recherche n'a pas été faite à l'aide de l'oreille seule ; partout où il a été possible, M. P. s'est servi d'instruments qui lui ont permis de donner à ses observations une précision singulière. La délicatesse de l'observation est poussée si loin que, bien souvent, on entrevoit dans l'exposé de M. Pernot, à côté de l'état actuel des parlers de Chio, leur évolution de demain.

Le livre se compose d'une série d'observations prises sur le vif, les unes par l'oreille, les autres à l'aide d'appareils, que l'auteur a classées et dont il se borne à indiquer brièvement les conséquences. Il a ainsi un accent de réalité à un degré qu'on a rarement l'occasion de rencontrer. L'inconvénient, c'est que la norme de la langue apparaît assez obscurément à travers cette longue série de menus détails précis. Et il n'est pas petit. Car la véritable réalité que le linguiste doit atteindre, ce n'est pas telle manifestation articulatoire ou acoustique ; c'est à travers chaque phrase émise ou entendue, le schème linguistique commun à tout un groupe social, schème que chaque individu porte en lui, dont chacune de ses paroles n'est qu'une manifestation plus ou moins approximative et qui lui sert à comprendre les paroles des autres, en restituant ce qu'il ne perçoit pas complètement et qui n'a peut-être pas été émis. Dans le livre de M. P., la norme linguistique disparaît trop derrière les faits particuliers ; et, si son exemple était beaucoup suivi, il y aurait là un danger sérieux. Mais il n'est sans doute pas à craindre que l'on imite

avec excès M. P. sur ce point : il faut pour cela des connaissances d'une trop rare précision.

Le chapitre sur l'accent est particulièrement intéressant. M. P. a pu, avec les instruments, préciser les connaissances actuelles. En ce qui concerne la quantité, il a confirmé que, à l'intérieur du mot, les syllabes accentuées sont plus longues que les inaccentuées, et reconnu que, à la finale, toutes les syllabes sont longues, sans condition d'accent. En ce qui concerne la hauteur, il a établi que l'accent grec comporte normalement une part très notable d'élévation; l'accent de hauteur du grec ancien subsiste donc à Chio (et sans doute dans tout le grec moderne) ; c'est une observation capitale et dont on voit immédiatement la portée. Quant à l'intensité, M. P. semble disposé à en contester jusqu'à l'existence à Chio ; mais les expériences qu'il a faites ne fournissent en réalité aucune donnée sur l'intensité ; on sait que l'intensité est ce que les appareils de M. l'abbé Rousselot dont s'est servi M. P., comme d'ailleurs ceux de M. Scripture, permettent le moins d'apprécier ; il reste donc ici une question ouverte : quelle est la part de l'intensité dans l'accent du grec moderne? Quoi qu'il en soit, il apparaît maintenant que la transformation fondamentale subie par le grec a consisté non pas dans la perte de l'accent de hauteur, qui n'a jamais cessé d'exister, mais dans la substitution au rythme quantitatif indépendant de l'accent, qui caractérisait le grec ancien, d'un rythme aussi lié à l'accent, rythme où la quantité, devenue dépendante de l'accent, joue un rôle important. Cette remarque, que M. P. n'a pas faite explicitement, montre quel progrès décisif il a fait réaliser à la question de l'histoire de l'accentuation grecque.

Un problème qui est étroitement lié au précédent est celui des altérations subies par les voyelles inaccentuées. On sait que ces altérations sont très grandes et importantes dans les parlers grecs septentrionaux ; elles ont moins d'importance dans le groupe méridional dont Chio fait partie, mais elles y apparaissent néanmoins. Par sa théorie sur l'accent, M. P. a été amené à penser que ces altérations ne sont pas dues à l'accent d'intensité, et il a sans

doute raison, mais il ne le démontre pas. Il indique, il est vrai, le fait essentiel : à savoir que les voyelles les plus fermées *i* et *u* tendent à être aussi les plus brèves ; mais il le note en passant, sans insister ; il n'utilise pas les faits connus des autres langues qui nous attestent la tendance à une brièveté particulière des voyelles les plus fermées, et ne tire pas parti des observations déjà faites à cet égard. On regrettera surtout qu'il n'ait pas institué une recherche méthodique des durées relatives des voyelles suivant leur degré de fermeture, et qu'il se soit borné sur ce point à une indication sommaire, sans discussion approfondie.

Il est vrai que les recherches du genre de celles qu'a faites M. P. demandent un temps extrêmement long ; il pourrait sembler que le sujet est un peu étroit ; il était en réalité trop large pour être embrassé dans son entier avec la méthode minutieuse de l'auteur. Mais ce qui est donné est déjà si abondant et si intéressant qu'on n'en saurait vouloir à M. P.

Il a adopté, avec des modifications malheureuses pour la notation phonétique, l'alphabet dont se servent M. Rousselot et M. Gilliéron pour les patois gallo-romans. Cet alphabet, peu connu en dehors de ceux qui s'occupent de ces patois, rendra la lecture du livre de M. P. assez difficile et lui nuira.

On a surtout discuté ici avec M. P., et son livre est si neuf et si instructif qu'on serait tenté de le faire très longtemps. Mais son livre est de ceux que devront étudier à fond ceux qui s'occupent de grec moderne. Et l'on attendra avec impatience la suite d'un travail si riche d'observations neuves et d'idées personnelles.

A. Meillet.

W.-M. Lindsay. — *Syntax of Plautus*. Oxford, 1907, St. Andrews university publications n° IV, in-8, IV-138 pages.

Philologue et grammairien, M. Lindsay est un de ceux qui connaissent le mieux Plaute ; son édition des Captifs,

puis l'édition complète qu'il a donnée du comique, l'ont abondamment prouvé ; un livre de lui sur la syntaxe de Plaute ne peut donc qu'être favorablement accueilli. Le mot syntaxe est pris par l'auteur dans son sens le plus vaste, et comprend des parties qui peuvent aussi bien figurer dans la morphologie : étude de l'emploi des formes du nom, de l'adjectif, du pronom et du verbe, de l'emploi de l'adverbe, de la préposition, de la conjonction, et de l'interjection. Telles sont les divisions du livre ; elles sont, en outre, précédées d'un chapitre sur les tours familiers (colloquialisms) et les concordances. Ainsi avons-nous une partie de la morphologie plutôt qu'une syntaxe proprement dite, puisque la phrase n'est pas traitée, et que la question de la parataxe, par exemple, figure dans les voix du verbe, à propos du subjonctif (p. 66 et suiv.). Mais il est vrai qu'étudier les groupes syntaxiques et les valeurs des divers composants de la phrase c'est encore faire de la syntaxe, et le livre de M. Lindsay justifie par là son titre.

Digne d'intéresser les latinistes, ce résumé (summary) sera lu avec profit par les linguistes. M. Lindsay ne s'est pas borné à Plaute seul ; il a fait figurer de nombreuses citations de Térence, d'Ennius, de Varron, des fragments des tragiques et des comiques, et nous donne une esquisse de la syntaxe latine jusqu'à la fin de la période archaïque ; en bon grammairien, il ne s'interdit pas non plus d'invoquer, pour éclairer les faits latins, le témoignage de l'osco-ombrien ou du grec. Ces timides essais de comparaison contrastent agréablement avec la lourde compilation de faits qu'on offre d'ordinaire sous le nom de syntaxe. De ce côté, le progrès sur les ouvrages de Fr. W. Holtze et de Draeger est considérable.

L'exposé de M. Lindsay est, en général, correct, et la valeur des formes indiquée avec précision. Néanmoins ce qu'il dit du plus-que-parfait (p. 62) n'est pas juste : il n'est pas vrai que *amaueram* et *amaui* aient pu s'employer avec la même valeur : le présent du perfectum exprime la notion d'achèvement, le plus-que-parfait projette dans le passé la représentation de l'action achevée. De même le

type *faxō* n'est pas un ancien subjonctif aoriste en *s* (p. 61), mais est formé à l'aide d'un morphème *s* qui apparaît en irlandais et dans le désidératif indo-iranien.

L'aspect du volume n'est pas très engageant, et le maniement en est mal commode : le caractère est compact, les exemples et la bibliographie sont noyés dans le texte de l'auteur, sans qu'aucun artifice typographique les en distingue. De plus chaque chapitre a sa numérotation spéciale ; il est fait souvent des renvois de l'un à l'autre et l'absence de titre courant pour chacun d'eux rend difficiles les recherches que ne favorise d'autre part la présence d'aucun index. M. Lindsay doublerait la valeur de son livre en éditant, dans les publications de l'université de St. Andrews, un index locorum et uerborum pour suppléer à l'insuffisance de la table des matières.

A. Ernout.

H. Bornecque. — *Les clausules métriques latines* (Travaux et mémoires de l'Université de Lille, I, Droits et Lettres. Fasc. 6). Lille, 1907, in-8°, XVIII-616 p.

Depuis que M. L. Havet a découvert et démontré que la prose littéraire de Cicéron et de beaucoup d'autres écrivains latins après lui observe des règles précises pour la quantité dans les fins de phrases, de nombreux travaux ont paru sur la question. M. Bornecque, ancien élève de M. L. Havet, a repris l'examen d'ensemble de la question ; il a réuni les textes antiques où il est traité du rythme de la prose, scandé des portions étendues de tous les auteurs dont les clausules sont métriques et discuté la théorie générale des faits. C'est une mise au point générale de la question qu'offre le présent volume. Il n'y a pas lieu d'examiner ici l'intérêt qu'offrent les faits pour la philologie latine. Mais le linguiste a aussi à en tirer profit, et le livre de M. B. a, pour les linguistes, le grand mérite de permettre, même aux profanes, d'utiliser la nouvelle découverte. On sait désormais que des observances de quantité se rencontrent en prose comme en vers, et, par

suite, que la quantité est un élément essentiel de la langue. Quant au détail, l'étude des clausules fournit le moyen de déterminer certaines quantités, de vérifier des quantités douteuses, et de reconnaître la forme prise par certains mots. Il est intéressant, par exemple, de voir que Quintilien connaît la prononciation *reprēndō* de *reprehendō* (p. 320 et 424), que Cicéron admet à la 3e personne du pluriel du perfectum *-ĕrunt* et *-ērunt* (p. 222), que la première syllabe des verbes tels que *requīrō* est souvent longue et qu'il faut alors lire *reqquīrō*, etc.

A. Meillet.

P. G. Goidánich. — *L'origine e la forme della dittongazione romanza.* La qualità d'accento in sillaba mediana nelle lingue indeuropee (vol. 5 des *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*), Halle a. S., 1907, in-8°, 218 p.

L'une des remarquables originalités du grand linguiste italien, Ascoli, notre confrère mort récemment, était d'unir la science du romaniste à celle du comparatiste pour les langues indo-européennes ; il était du petit nombre de ceux qui peuvent suivre toute la courbe du développement linguistique de l'indo-européen à l'époque moderne. M. Goidánich reproduit ce trait de son maître, et l'ouvrage qu'il vient de publier est de ceux que peu de gens pourraient écrire aujourd'hui ; car l'objet en est de démontrer que l'un des faits les plus importants de la phonétique romane, la diphtongaison de certaines voyelles, a ses origines en indo-européen ; et c'est un rapprochement avec des faits phonétiques très délicats du baltique et du slave qui doit, dans sa pensée, éclairer les faits romans. Quoi qu'on puisse penser de l'hypothèse hardie et très intéressante de M. G., le seul fait de l'avoir défendue avec une compétence indiscutée à la fois du côté roman et du côté indo-européen est la marque d'une rare supériorité chez le savant qui l'a proposée.

On sait d'ailleurs quel est le mérite de M. G. Ses débuts

ont été brillants : l'hypothèse qu'il a avancée sur les conditions dans lesquelles le τ grec a passé à σ a été souvent reproduite, et M. Brugmann par exemple n'a cessé de s'y tenir. Depuis, M. G. s'est surtout occupé de latin et de romanisme ; et les questions qu'il a abordées, toujours avec compétence et en apportant des vues personnelles, ont été parmi les plus difficiles. L'article sur le parfait et l'aoriste latins, dans les *Atti* de l'Académie de Naples, XIX, II, n° 3 et l'article sur le latin archaïque dans le *Studi italiani di filologia classica,* X, 237-319 sont des productions considérables, et qui attestent chez leur auteur autant d'ingéniosité que d'érudition et de méthode.

La question à laquelle s'attache cette fois M. G. est très grave : les anciennes voyelles simples du latin apparaissent souvent diphtonguées sous l'accent dans une plus ou moins grande partie du domaine roman. La voyelle la plus ouverte *ā* et les deux voyelles les plus fermées *ī* et *ū* échappent à peu près entièrement à la diphtongaison dont les voyelles intermédiaires *ĭ* et *ŭ*, *ē* et *ō* et surtout *ĕ* et *ŏ* ont été souvent atteintes. L'étendue de l'aire où *ĕ* et *ŏ*, c'est-à-dire *e* et *o* ouverts, ont été diphtongués est telle que le point de départ de la diphtongaison doit être posé en latin vulgaire. M. G. s'efforce de le montrer au moyen d'une discussion très approfondie et très serrée des faits que présentent les dialectes italiens. Il appartient aux romanistes de déterminer dans quelle mesure M. G. a prouvé sa thèse à cet égard. On admettra — *provisoirement* — ici que le point de départ de la diphtongaison des divers parlers romans est en latin vulgaire.

M. G. va plus loin. Constatant que la diphtongaison ne reconnaît aucune cause, et déclarant un pareil changement impossible sans une cause profonde, il suppose que les voyelles latines présentaient des différences d'intonation correspondantes à celle qu'on observe en baltique et en slave. Pratiquement l'auteur n'utilise guère d'autre point de comparaison que le lituanien ; on ne saurait le regretter, car la considération du lette, du vieux prussien et des dialectes slaves aurait beaucoup compliqué son exposé sans le rendre sensiblement plus probant. Les différences

d'intonation les mieux établies pour l'indo-européen ne concernent que la syllabe finale qui n'entre pas en considération pour la théorie de M. G. En ce qui touche l'intérieur du mot, on n'observe de différences d'intonations des voyelles qu'en baltique et en slave. M. F. de Saussure a établi, et M. G. accepte entièrement sa démonstration, que les voyelles longues anciennes du baltique (et du slave) étaient intonées « rudes » et les brèves « douces ». Si *ē* et *ō* tendent en latin vers e^i, o^u, c'est parce que ce sont des voyelles dont l'intonation est descendante; si au contraire *ĕ* et *ŏ* tendent vers *ie, uo,* c'est que ce sont d'anciennes voyelles à deux sommets. Je ne comprends pas bien comment M. G. peut, d'après le lituanien, qualifier *ē* et *ō* de voyelles à deux sommets. Mais on peut laisser cette question accessoire de côté. L'hypothèse de M. G. ne me semble pas solide pour les raisons suivantes.

Tout d'abord la diphtongaison spontanée d'une voyelle n'est pas aussi impossible que semble le croire M. G. Une voyelle est une tenue qui n'est pas identique à elle-même d'un bout à l'autre; tous les savants qui enregistrent graphiquement des voyelles constatent des changements du commencement à la fin de l'émission, et, en particulier, les parties de la voyelle qui suivent la consonne initiale de la syllabe et les parties qui précèdent la consonne finale de cette syllabe sont tout à fait distinctes du centre de la voyelle. La diphtongaison ne représente qu'une exagération de ces variations à l'intérieur de chaque voyelle qui sont normales. L'anglais et l'allemand ont ainsi d'une manière indépendante des diphtongues *ai, au* représentant *ī* et *ū* du vieil anglais et du vieil allemand.

En second lieu, on n'a aucune raison de croire que l'intonation, c'est-à-dire une variation d'intensité et de hauteur à l'intérieur d'une même voyelle, entraîne une variation de timbre. En fait il n'apparaît pas qu'en aucun cas une différence d'intonation ait entraîné *directement* une différence de timbre en baltique, en slave ou en grec. Il n'apparaît pas davantage que l'intonation ait entraîné aucune diphtongaison dans ces langues. Et là où le litua-

nien a une sorte de diphtongaison, comme dans le cas des *ō* donnant *ů*, le fait est entièrement indépendant de l'intonation : *ů́* et *ů̃* existent également.

Enfin il s'en faut de beaucoup que la coïncidence du latin et du lituanien soit parfaite. L'*ī* et l'*ū* latins reposent en partie sur d'anciens *ī* et *ū*, répondant à des longues rudes lituaniennes, en partie sur d'anciennes diphtongues répondant à des diphtongues douces lituaniennes. L'*e* et l'*o* fermés du latin vulgaire reposent en partie sur *ē* et *ō*, en partie sur *ĭ* et *ŭ*. Pourquoi *ī* et *ū* d'une part, *a* de l'autre ne sont-ils pas diphtongués? rien n'est plus intonable que *a* en lituanien.

Je ne crois donc pas que la démonstration de M. G. soit probante. Mais on ne pourra ignorer sa discussion. Et outre la thèse principale qui est curieuse, l'ouvrage renferme quantité de discussions de détail. Ce qui est dit par exemple de l'influence de substrat sur le développement des langues, et en particulier du substrat gaulois de certains parlers romans doit attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à ces questions.

A. Meillet.

Berthold Wiese. — *Altitalienisches Elementarbuch*, ix-320 pp. K. Winter, Heidelberg. — H. Tiktin. — *Rumänisches Elementarbuch*, viii-228 pp. K. Winter, Heidelberg. — O. Schultz-Gora. — *Altprovenzalisches Elementarbuch*, x-187 pp. K. Winter, Heidelberg. — Adolf Zauner, *Altspanisches Elementarbuch*, xi-189 pp. K. Winter, Heidelberg. — Sextil Puscariu. — *Etymologisches Wörterbuch der Rumänischen Sprache, I Lat. Element.*, xv-235 pp. K. Winter, Heidelberg.

La collection que M. Meyer-Lübke a si brillamment inaugurée par son « Introduction à l'étude de la linguistique romane » s'est enrichie depuis 1904 des cinq volumes cités (nous ne nous occupons pas de la série consacrée à l'histoire littéraire). Il suffira de signaler le dictionnaire étymologique de M. P. en laissant à de plus compé-

tents le soin de relever les erreurs qu'il pourrait contenir et en nous contentant de dire que, malgré la 3e édition récente du Körting, il sera très utile, en raison des nombreuses formes dialectales qu'il nous offre, et que, de toute manière, l'auteur a suivi une méthode plus satisfaisante que Körting, dont les matériaux sont par trop hétérogènes.

Les quatre autres volumes sont destinés aux étudiants, qui débutent dans l'étude des langues romanes. Les auteurs se sont simplement proposés d'offrir aux débutants un exposé clair, succinct et à peu près complet des particularités linguistiques de la langue, à laquelle chaque volume est consacré.

Ces quatre volumes sont semblablement divisés en deux parties, dont la première est l'étude grammaticale et la seconde un recueil de textes choisis avec quelques indications bibliographiques et les explications jugées indispensables. Les grandes lignes du plan de la première partie sont également semblables ; après une courte introduction viennent successivement la phonétique, la morphologie et la syntaxe. On ne trouvera pas dans ces ouvrages l'originalité, qui caractérise l'Introduction de M. M.-L., originalité qui ne va pas sans inconvénient pour le débutant. Mais s'ils apportent moins de nouveauté dans la science linguistique, par là même ils atteignent mieux le but que se propose la collection. Pour cette raison aussi, ils exigent un compte rendu moins approfondi que leur prédécesseur, et peuvent être étudiés ensemble et par une seule personne, en laissant de côté les critiques de détail et en examinant seulement si la composition et la méthode sont partout satisfaisantes.

L'introduction donne la bibliographie des livres essentiels à connaître, un bref historique de la langue et dénombre les dialectes, en notant leurs traits caractéristiques. Les légères différences qu'on peut relever tiennent à la position différente des deux dernières questions dans les quatre domaines étudiés. Ainsi l'historique du roumain et de l'espagnol est plus important que celui de l'italien ; d'autre part, l'ancien provençal étant la langue littéraire

des troubadours, M. S.-G. n'avait pas à faire la classification des anciens dialectes méridionaux ; M. W. donne simplement la classification des dialectes modernes, parce que son volume est consacré à l'ancien italien ; mais puisque dans le cours de l'ouvrage, les dialectes, surtout il est vrai, ceux de l'Italie centrale et septentrionale sont fréquemment étudiés, on ne voit pas pourquoi il n'a pas résumé leurs traits essentiels en tête, comme l'a fait M. T. La seule raison qu'on pourrait invoquer est que M. W. n'a signalé que les faits dialectaux qui se trouvent dans les textes de la chrestomathie ; mais, pour un manuel élémentaire, le motif n'est pas excellent. On regrette aussi de ne trouver aucune indication autre que bibliographique sur les dialectes méridionaux.

La phonétique est précédée d'un exposé de l'orthographe et de la prononciation. M. T. a dû parler des différentes orthographes qui se sont disputé et se disputent la suprématie en Roumanie et aussi de l'écriture cyrillique (en caractères slaves). M. Zauner consacre également quelques mots à la graphie des textes aljamiados (en écriture arabe). La morphologie contient, dans les quatre ouvrages, une courte formation des mots, qui suit, dans M. T. et dans M. W., d'après leur propre indication, le plan de M. Lübke dans sa Grammaire des Langues Romanes, plus rigoureusement que ne le font les deux autres ouvrages.

Le plan de la syntaxe des différents volumes est plus varié. MM. T. (p. 110) et W. (p. 160) disent formellement qu'ils suivent le plan de la syntaxe de M. M. L., en étudiant uniquement les faits que contiennent les textes de la chrestomathie. Toutefois M. W., à cet égard, s'est contenté de trop peu ; sa syntaxe n'est que la classification des faits relevés dans les textes, sous des rubriques courtes et imprimées en gros caractères, sans autre explication, au moins dans la grande majorité des cas. Les chapitres, au nombre de six, sont ainsi trop étendus et contiennent trop de rubriques. M. T., dont la syntaxe est divisée en un nombre égal de chapitres, a eu raison

de conserver les subdivisions de ces chapitres, quoique la terminologie en soit peut-être parfois difficile pour des débutants.

MM. S.-G. et Z. n'ont pas procédé tout à fait de même. Sans doute ils se sont inspirés du plan de la syntaxe de M. M.-L. mais ils n'ont pas employé sa terminologie aussi rigoureusement que M. T. S'ils ont appuyé leur étude sur les textes de leur chrestomathie, et si la plupart de leurs exemples doivent y être empruntés, ils ne s'y sont pas tenus aussi étroitement, et ils se sont tous deux efforcés de donner un exposé, moins riche en matière, mais plus simple et plus clair. C'est sans doute intentionnellement qu'ils n'ont pas donné les références des exemples choisis, pour laisser à l'exposé un caractère moins philologique et plus didactique. M. Z. a employé la méthode et la classification de M. S.-G., mais en faisant quelques déplacements. C'est ainsi, entre autres, que tout le chapitre intitulé « Les parties du discours fléchies » (§ 162-189), qui est le premier chapitre de la syntaxe de M. S.-G., est devenu le dernier chapitre de la morphologie de M. Z. sous le titre « Emploi des formes ».

Les lexiques, qui complètent ces ouvrages, sont également différents. Ceux de MM. W. et S. G. se rapportent uniquement aux textes, et sont suivis tous deux d'une table de mots, qui renvoie à la grammaire. M. Z. combine les deux lexiques. Seul M. T. a fait un lexique étymologique.

Si toutes ces différences sont plus externes que fondamentales, encore qu'on pourrait souhaiter plus d'unité, il est une question plus importante que soulèvent la phonétique et en partie la morphologie, et qui a été également résolue de plusieurs façons. Pour des raisons d'ordre pédagogique, dit M. T. dans sa préface, et sur le désir de M. M. L., ajoute M. W., l'étude part de l'état actuel de la langue et remonte aux origines. C'est ce que fait également M. Z., tandis que M. S.-G. a suivi la méthode inverse. M. Z. termine, il est vrai, sa phonétique par un exposé succinct (pp. 56-64) de l'évolu-

tion des sons de l'espagnol en partant du latin vulgaire. M. S.-G., inversement, examine brièvement les voyelles toniques de l'ancien provençal (pp. 22 à 25) en remontant au latin vulgaire, mais il ne le fait pas pour les autres sons. Si les raisons pédagogiques qui militent en faveur de la première méthode, sont très importantes on ne s'explique pourquoi M. S.-G. s'y est soustrait. Il est sans doute inutile d'ouvrir une discussion sur les avantages et les inconvénients des deux méthodes. Le directeur de la collection et la majorité des auteurs des grammaires ont pensé que le débutant passe plus aisément de l'état actuel aux sources. On peut être sceptique sur ce point et trouver que la confusion de l'exposé, inhérente à la méthode, n'est pas de nature à faciliter le travail des débutants. La lecture de la phonétique roumaine de M. T. est instructive à cet égard. Avec la méthode préconisée, on apprend sans doute beaucoup de faits ; mais ils ne sont pas classés méthodiquement, et l'on charge sa mémoire plus qu'on n'ouvre son esprit.

On pourrait même ajouter que la mémoire retiendrait plus aisément des faits qu'une classification systématique rendrait plus intelligible.

Tout ceci n'est pas dit pour diminuer la valeur de ces volumes, composés par des auteurs compétents, et qui seront non seulement indispensables aux débutants, mais utiles à ceux qui ont une connaissance plus avancée de la linguistique romane.

Oscar Bloch.

M. Grammont. — *Petit traité de versification française.* Paris, 1908, pet. in-8°, 142 p.

Ce traité où M. Grammont expose l'évolution et les règles de la versification française, et du coup fait apparaître la solution de problèmes obscurcis par le manque de méthode, est en partie un résumé du grand ouvrage du même auteur sur le *Vers français*. Œuvre d'un linguiste original, il est singulièrement personnel et propre à

ouvrir des aperçus nouveaux aux lecteurs auxquels il est destiné. En même temps que les conditions linguistiques de la structure des vers y sont analysées avec une compétence qui manque trop souvent aux auteurs d'ouvrages de ce genre, on y sent partout l'amateur qui goûte la poésie et sait la faire comprendre aux autres. Les littérateurs qui croient que la linguistique détourne de la poésie pourront apprendre là que le linguiste sait trouver des raisons d'admirer qui n'apparaissent pas aux profanes : le petit manuel de M. G. est un chef-d'œuvre d'application de la linguistique.

A. Meillet.

L. Sainéan. — *L'argot ancien* (1455-1850). Ses éléments constitutifs, ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et l'argot moderne. Paris (Champion), 1907, in-8°, vii-350 p.

On a beaucoup écrit sur l'argot français ; mais presque aucun des auteurs qui s'en sont occupés n'a appliqué à ce sujet, difficile entre tous, les règles d'une bonne méthode philologique ; ils se sont en général copiés les uns les autres, et ont enrichi l'argot de leurs fautes d'impression successives. M. Sainéan ne trouve à retenir que deux publications : les *Études*, de Fr. Michel, et l'article de M. Schwob et G. Guieysse (du tome VII de nos *Mémoires*), suivi de l'étude — malheureusement inachevée — du regretté M. Schwob sur les ballades de Villon. Comme l'indique le titre, M. S. ne s'est pas proposé d'apporter de nouvelles observations personnelles ; il n'utilise que des sources imprimées, mais en leur appliquant une critique exacte et les principes de la linguistique ; il ne s'est pas proposé non plus de déterminer quelles conditions sociales, quels faits historiques ont fait créer l'argot et en ont dirigé le développement ; il n'a voulu faire œuvre que de philologue et de linguiste. Ainsi limité, l'objet du livre reste important, et les conclusions de l'auteur présentent beaucoup d'intérêt. Le vocabulaire argotique ap-

paraît désormais beaucoup moins étrange et moins romantique qu'on ne se plaît souvent à l'imaginer. Vieux mots, mots dialectaux, emprunts aux autres argots romans, termes détournés de leur sens, pour la plupart par dérivation synonymique et suivant certains modèles définis, presque tout s'explique naturellement et suivant des procédés linguistiques connus ; l'argot est la langue d'un groupe spécial, non une langue artificielle. Schwob et Guieysse avaient très bien analysé les procédés de dérivation et de développement de sens de l'argot ; Schwob a mis en évidence l'intérêt capital du premier sommet connu de l'argot français, le glossaire du procès des Coquillards. Le mérite essentiel du nouvel ouvrage de M. S. est dans la détermination précise des sources dialectales et étrangères du vocabulaire argotique et dans l'application de la méthode philologique à l'étude des sources. Après les articles de Schwob et Guieysse et le livre de M. Sainéan, l'étude scientifique de l'argot est fondée et l'ère des amateurs est finie. Il reste d'ailleurs beaucoup à faire pour déterminer quand, comment, en quelles conditions l'argot s'est créé et développé.

A. Meillet.

J. Vendryes. — *Grammaire du viel irlandais (phonétique — morphologie — syntaxe).* Paris, 1908, in-4°, x + 408 p.

S'il est un livre dont le besoin se faisait sentir, c'est bien certainement celui que M. J. Vendryes vient de nous donner. Alors qu'entre toutes les langues indo-européennes anciennes la plus difficile à débrouiller peut-être est le vieil irlandais, dont la phonétique semble faite pour déconcerter par les aspects inattendus qu'elle prête aux mots, dont la morphologie est pleine de formes anormales et d'alternances surprenantes, c'est le vieil irlandais précisément qui manquait de manuel. La *Grammatica Celtica,* livre admirable mais lourd et compact, n'était rien moins qu'un guide à l'adresse des profanes ;

la grammaire irlandaise de M. Windisch n'était plus à jour ; les *Old Irish paradigms* de M. Strachan, ne sont que des paradigmes. Tous les travaux des vingt-cinq dernières années, fort nombreux et parfois de toute première importance, restaient épars, quelquefois difficilement accessibles ; il était temps de faciliter l'étude de l'irlandais.

C'est chose faite maintenant. Les linguistes qui étudient les langues indo-européennes, et plus particulièrement les langues occidentales de la famille, ne seront plus exposés désormais à laisser de côté le représentant principal du celtique, faute de temps et faute d'instrument de travail ; ils pourront tous s'initier au système grammatical si curieusement original du vieil irlandais et apprendre à connaître le voisin et proche parent à la fois du germanique et de l'italique. Ils ont à leur disposition un guide aussi sûr que complet, aussi clair que sobre. Pour les celtisants, ils ont enfin entre les mains la grammaire coordonnée, mise à jour, de la principale d'entre les langues celtiques, de celle dont la connaissance demeure indispensable. M. Dottin, qui est professeur à Rennes et qui est lui-même l'un des meilleurs celtisants que nous ayons en France, a dit de façon excellente et avec une compétence de tout premier ordre combien il estimait le manuel de M. J. Vendryes[1]. Il serait difficile d'ajouter quelque chose à ce qu'il a dit avec une autorité à laquelle ne sauraient prétendre que bien peu d'autres.

Mais il est impossible de ne pas signaler que la *Grammaire du viel irlandais,* dont il s'agit ici, pour être l'œuvre d'un comparatiste, n'en est pas moins strictement descriptive. Elle ne prétend pas à rendre compte de quoi que ce soit, à expliquer aucune particularité du celtique et plus spécialement de l'irlandais ; on n'y trouve ni comparaison d'aucune sorte, ni recherche historique. Elle tâche uniquement à exposer le système grammatical de la langue étudiée à une date donnée, dans l'espèce la

1. Voir *Revue Critique,* 42e année, p. 422 et ss. Voir, en particulier, à la page 424 le relevé de quelques fautes d'impressions, dû pour une part à M. Dottin, pour une autre à M. J. Vendryes luimême.

plus ancienne à laquelle elle soit attestée. Elle montre comment en jouent les divers rouages, comment en alternent les formes, et s'efforce de saisir la langue telle qu'elle était dans la conscience du sujet parlant. Cette grammaire du vieil irlandais est faite pour le vieil irlandais seul, et au moyen du vieil irlandais ; et elle inaugure une collection linguistique qui doit être toute entière rédigée dans le même esprit qu'elle. Nous souhaitons que les langues qui, par la suite, seront exposées d'après les mêmes principes, de façon descriptive, le soient avec autant de sûreté et d'originalité que vient de l'être le vieil irlandais.

Rob. Gauthiot.

Táin bo Cúailnge. — Enlèvement [du taureau divin et] des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale. Traduction par H. d'Arbois de Jubainville. Première livraison. Paris, 1907, in-8°, 83 p. et un frontispice.

La publication complète de *Táin bo Cúailnge* et la traduction de ce texte par M. Windisch ont été le principal événement de la philologie irlandaise dans les dernières années. M. H. d'Arbois de Jubainville entreprend maintenant de rendre ce texte capital accessible au public français par une traduction aisée et coulante. De plus il l'a fait précéder d'une intéressante introduction où il rapproche l'épopée irlandaise de l'épopée homérique et étudie quelques problèmes historiques. Il montre par exemple comment les Gaulois se sont établis en Irlande, où nous est signalée une ville de *Manapia,* dont le nom ne saurait être irlandais.

A. Meillet.

J. Schatz. — *Altbairische Grammatik, Laut- und Flexionslehre* (*Grammatiken der althochdeutschen Dialekte,* I. Band), Göttingen, 1907, in-4, vi-183 p.

Tout le monde sait que le vieux haut allemand n'est pas

une langue, mais que l'on réunit sous ce nom plusieurs dialectes assez divergents. C'est là un fait qui ressort avec la plus grande clarté de la grammaire du vieux haut allemand la plus répandue, et la meilleure, celle de Braune ; il était inévitable, en effet, qu'en étudiant d'assez près les documents du vieux haut allemand, en les mettant en œuvre avec une rigueur vraiment scientifique, on ne vît pas se dessiner peu à peu des frontières dialectales, et se constituer des groupes divers sous l'unité trompeuse apparente à première vue seulement. Aussi l'idée devait-elle se produire un jour de remplacer la grammaire du vieux haut allemand par une série de grammaires des dialectes du vieux haut allemand, telle que celle qui vient de commencer à paraître à Göttingen, chez les éditeurs Vandenhoeck et Ruprecht.

Pour le dialecte bavarois, qui a été le premier traité, on avait bien l'excellent ouvrage de Weinhold ; mais il était évident depuis assez longtemps déjà que c'était là un livre qui avait fait son temps et qu'il était devenu nécessaire de remplacer par un autre. M. Schatz, qui s'était déjà antérieurement occupé du dialecte tyrolien, pour qui le bavarois n'était pas, par conséquent, un domaine nouveau, s'est chargé de faire la nouvelle grammaire et il y a heureusement réussi. Grâce à des exemples très nombreux, mais adroitement distribués, il a réussi à faire apparaître avec clarté les différences de langue qui se manifestent à l'intérieur même du vieux bavarois et à donner une image assez exacte de la complication extrême de ce qui s'appelle un dialecte vieux haut allemand. D'ailleurs, la disposition du livre, qui est simple et traditionnelle, en rend l'usage en somme facile.

Il y a bien quelques anomalies. Ainsi, M. Schatz, dans sa phonétique, part, en règle générale, des phonèmes du germanique ou du germanique occidental, c'est-à-dire de l'état immédiatement antérieur à celui du dialecte dont il expose le système ; il dit, par exemple, que germ. occ. *ā* est conservé, que germ. *ō* se diphtongue en *uo* en vieux bavarois. Mais à propos de la diphtongue *ai,* il change de mode d'exposition ; au lieu de partir du vocalisme de la

période antérieure, il expose qu'il existe des longues d'origine récente et, renversant sa marche, il remonte de leur état bavarois à leur origine germanique ; ainsi pour *ē* et *ō* issus de *ai* et de *au*. Par la suite, il reprend d'ailleurs son procédé d'exposition ordinaire, pour montrer quel est l'aboutissant en quelque sorte normal de *ai* et de *au* (v. p. 21 et suiv.). Ce défaut d'unité dans l'exposition a entraîné, à ce qu'il semble, un petit oubli. Celui des mots comme *ei, zwei, dei, screi*.

Mais ce sont là des points de détail et l'utilité du livre de M. Schatz ne se trouve pas entamée. Il faut espérer qu'il trouvera bon accueil et que la collection à laquelle il appartient, et qui répond à un besoin, se complètera rapidement.

Rob. Gauthiot.

Wenzel Vondrák. — *Vergleichende slavische Grammatik, II Band, Formenlehre und Syntax* (in-8, xiv-548 p., Göttingen, 1908).

Le second volume de la *Grammaire comparée des langues slaves* de M. Vondrák a suivi de près le premier : voici qu'après la *Phonétique* et l'*Étymologie*, parues à la fin de 1906, nous sommes dès maintenant en possession de la *Morphologie* et de la *Syntaxe*. Sans doute l'auteur avait-il dès longtemps rassemblé ses matériaux et mûri son œuvre, mais on est malgré tout quelque peu surpris de le voir si expéditif : c'est au lecteur de décider s'il convient de s'en réjouir ou de le regretter.

M. Vondrák a prétendu nous donner, en suivant le plan d'une grammaire comparée, la somme de nos connaissances relatives à la morphologie et à la syntaxe des langues slaves. On sait que, depuis Miklosich, grâce aux travaux accomplis dans chaque domaine par des savants tels que MM. Šaxmatov, Sobolevskij, Karskij, Smal'-Stockyj pour le russe, le russe blanc et le petit russe, Kalina, Baudoin de Courtenay, Kryński, Gebauer, Bartoš pour le polonais

et le tchèque, Mucke pour le sorbe, Iliev, Miletič, Oblak, Maretić, Novaković, Rešetar pour le bulgare et le serbo-croate, etc., la masse des faits connus n'a pas cessé, tout en devenant plus accessible, de s'accroître et de se compliquer. Assurément la difficulté est-elle grande de présenter ces faits en groupements synthétiques, sans toutefois en déguiser la multiplicité et en en facilitant (par des renvois bibliographiques) l'étude détaillée et approfondie dans chaque langue. Or c'est de quoi M. Vondrák n'a pas su venir à bout. Le manque d'équilibre et l'incertitude de système caractérisent aussi bien la seconde partie de son ouvrage que la première : telle question est singulièrement écourtée ou même passée sous silence (et c'est là un cas fréquent), telle autre prend un développement disproportionné, sans d'ailleurs y gagner en clarté, faute d'une analyse suffisamment méthodique.

Quelques notes prises en lisant la *Morphologie* confirmeront ces critiques. Ainsi, p. 12, le sort du génitif singulier en *-a* des thèmes en *-o-*, diminué par le développement du génitif en *-u* des thèmes en *-u-*, est exposé, bien que d'une manière un peu embrouillée, dans le détail ; mais, à la même page, on ne trouve que trois lignes et demie concernant le datif singulier des thèmes en *-o-*, avec une allusion paraissant impliquer que la désinence *-ovi*, empruntée aux thèmes en *-u-*, a été étendue à tous les dialectes (on sait que cette désinence est loin d'avoir été complètement généralisée en tchèque et en polonais, qu'elle n'a eu qu'un développement nul en grand russe, etc.). De même on ne saurait trop déplorer, après les indications données à la p. 12 sur l'extension du génitif-accusatif singulier des thèmes en *-o-*, l'absence de toutes indications correspondantes, à la p. 25, sur le génitif-accusatif pluriel des mêmes thèmes : c'est à la p. 341 de la *Syntaxe* qu'il faut se reporter pour combler cette lacune, bien qu'il s'agisse d'un fait intéressant au plus haut point la morphologie, tout en étant peut-être d'origine syntaxique (M. Vondrák accepte l'opinion de M. Berneker, cf. p. 339). Notons aussi, à côté de ces bizarreries déconcertantes de plan, ce qu'une rédaction

trop implicite prête d'obscur et d'équivoque à certaines assertions : comment admettre par exemple, à la p. 42, que le même type masculin accentué sur la finale aux cas obliques du pluriel (*gorodám, dubám*) n'ait pas uniformément adopté, sous l'influence de ces mêmes cas obliques, le nominatif pluriel en *-á* (*gorodá, dubý*), sans essayer de déterminer quelles influences ont pu limiter les progrès de *-á*? — ou bien encore le lecteur mal informé ne manquera-t-il pas de conclure du premier paragraphe de la p. 65 que *put'* s'est, en russe, entièrement approprié le genre féminin, ce qui n'est exact que pour le parler populaire de certaines régions, le masculin s'étant par ailleurs strictement maintenu? — et enfin la courte mention constatant à la p. 48 la fusion, en russe, des thèmes en *-u-* avec les thèmes en *-o-* ne comportait-elle pas au moins une restriction, à savoir la forme figée *domoj*, ancien datif de direction à rapprocher du tchèque *domovi*, cité à la p. 361 (*domovi = domoj*, comme dans certains dialectes polonais *koňoṷi = koňoḭ*)? Quant aux chapitres consacrés au verbe, ils ont aussi le défaut d'avoir été très inégalement développés et, par suite, de ne point présenter un tableau d'ensemble rigoureusement complet : la question de l'aspect, entre autres, traitée jadis avec ampleur par Miklosich et reprise depuis par MM. Jagić, Meillet et Bœhme, a été si négligée par M. Vondrák qu'on ne trouve même pas dans sa grammaire l'énumération des perfectifs simples de chaque langue (il n'y est tenu compte que du vieux slave de l'Évangile).

La *Syntaxe*, notablement écourtée par rapport à celle de Miklosich, offre une collection rajeunie d'exemples et renferme quelques indications nouvelles, dont nous sommes surtout redevables aux travaux de Potebnja et de M. Jagić. Certains points de première importance ont malheureusement été étudiés par l'auteur avec trop de hâte, ainsi le chapitre de l'emploi des temps, où l'on s'étonne de ne point retrouver au moins quelques-unes des vues ingénieuses de M. Uljanov, un des plus profonds connaisseurs, à ce qu'il nous semble, de la question. D'autre part, il est permis de n'être point convaincu par

telle assertion brève et tranchante, comme celle de la p. 274, attribuant au vieux slave de l'Évangile un présent historique (contrairement à l'opinion de Miklosich et de M. Meillet), et cela sur la foi d'exemples autrefois cités et interprétés par M. Meillet lui-même. Enfin quelques lacunes pourraient être signalées, ne fût-ce par exemple que l'absence d'indications sur la syntaxe du genre (ce qui est dit p. 63 sqq. intéresse plutôt la morphologie) : il eût été utile de mentionner, entre autres faits éminemment slaves, certains emplois du neutre en polonais (« *klęklišmy oba, jedno obok drugiego* », écrit Sienkiewicz au lieu de « *jeden obok drugiego* ») et dans les chansons serbes.

Malgré ces imperfections, le livre de M. Vondrák est appelé à rendre les plus grands services, car il constitue le premier essai de grammaire *comparée* des langues slaves et doit, sans nul doute, faciliter le succès de tous les essais qui pourront être faits ultérieurement. Il est toutefois fâcheux que l'insuffisance des indications bibliographiques et des renvois aux divers chapitres de l'ouvrage en diminue l'utilité pratique.

André Mazon.

Stat'i po slavjanovêdêniju. — Vypusk II, sous la direction de V. I. Lamanskij. Pétersbourg, 1906, in-4°, 391 p.

Les *Izvêstija* et le *Sbornik*, dont on sait l'importance pour la philologie slave, ne suffisent pas à absorber tous les travaux de valeur que désire publier la section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Sous la direction de M. Lamanskij, elle a publié un grand recueil d'articles, dont voici maintenant le second fascicule. Ce fascicule renferme nombre d'articles intéressant la linguistique slave : de M. Belić, sur la dialectologie serbe ; de M. Pastrnek, sur un dialecte slovène ; de M. Il'inskij, sur un texte de l'évangile slave ; de M. Miletič, sur les voyelles nasales en bulgare ; de M. As-

both, sur des emprunts magyars au slave ; de M. Korsch, sur la métrique slave ; et même quelques pages de l'auteur du présent compte rendu.

A. Meillet.

Trakhtenberg. — *Blatnaja muzyka (žargon tjurmy).* Pétersbourg, 1908, in-8°, xix-116 p.

Ce petit volume renferme un vocabulaire de l'argot des malfaiteurs russes; les matériaux ont été recueillis dans les prisons russes. Le vocabulaire est complété par des proverbes et quelques textes. Comme l'indique M. Baudouin de Courtenay dans la préface qu'il a mise en tête de l'ouvrage et où il montre bien l'intérêt du sujet, l'auteur n'est visiblement pas un linguiste ; mais on devra lui savoir gré d'avoir recueilli et publié des faits nouveaux. En même temps que les parlers locaux, il importe au plus haut point de recueillir toutes les langues spéciales ; il y a là une étude qui a été trop négligée et qui seule peut permettre de résoudre certains problèmes posés par le développement des langues.

A. Meillet.

Fr. Lorentz. — *Slovinzisches Wörterbuch.* Erster Theil. Saint-Pétersbourg, 1908, in-8°, iv-738 p. (publication de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg).

La section de langue et littérature russe de Saint-Pétersbourg, qui a déjà publié la grammaire et les textes slovinces de M. Fr. Lorentz, édite maintenant la première moitié du dictionnaire de cette langue, sauvant ainsi pour l'avenir les derniers restes de ces parlers en voie de disparition. Il suffit de signaler ici cette importante publication.

A. Meillet.

Enciklopedija slavjanskoj filologii, fasc. 12. Saint-Pétersbourg, 1908, grand in-8°, xiv-132 p.

La très active section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg a entrepris de publier, sous la direction de l'illustre slaviste de Vienne, M. Jagić, une grande encyclopédie de la philologie slave. Il ne s'agit de rien moins que d'exposer tout l'ensemble des résultats acquis par la philologie slave au début de ce siècle. A qui connaît l'état de dispersion des publications slaves, la difficulté qu'on éprouve à en dresser la bibliographie et à les réunir, il est inutile de dire quels services rendra cette entreprise, si l'on réussit à la mener à bonne fin.

Le premier fascicule qui vient de paraître renferme un avertissement de M. Jagić, qui indique les vues de la direction de l'entreprise, et un plan de la première partie, consacrée à la linguistique slave. Il y aura tout d'abord une introduction générale comprenant un historique de la philologie slave et un exposé du développement de la graphie du slave. La partie proprement linguistique est divisée en trois sections : 1° Questions communes à l'ensemble du slave. — 2° Les langues slaves considérées isolément au point de vue grammatical. — 3° Rapports des langues slaves entre elles et avec les langues voisines. — Cette division est malheureusement peu satisfaisante : on ne saurait séparer l'histoire des langues de l'étude des influences qu'elles ont subies, et il est inévitable qu'il se produise beaucoup de répétitions ; le fascicule déjà publié le montre déjà ; en exposant la formation du russe littéraire, M. Budde n'a pu se dispenser d'étudier les emprunts au vieux slave, au polonais, à l'allemand, au français, etc., toutes questions qui doivent être traitées séparément par d'autres auteurs. Il aurait mieux valu présenter chacune des langues dans son développement historique.

Chacune des divisions est de nouveau divisée en un grand nombre de fragments confiés chacun à un auteur différent. Dans certains cas, ces subdivisions sont imposées par la nature des choses et rendront seules possible l'a-

chèvement de la grande entreprise de l'Académie ; ainsi la division de l'étude du vieux slave en historique, vieux slave des plus anciens documents, vieux slave mêlé aux divers dialectes : morave, bulgare, serbe, etc. Ailleurs, il est permis de se demander s'il n'y a pas excès de divisions et s'il n'en résultera pas des confusions : Comment M. Zubaty marquera-t-il la place du slave dans le groupe indo européen sans empiéter sur la grammaire du slave commun qui est confiée à M. Fortunatov? Que sera un chapitre de l'accentuation slave séparé de la grammaire? La place de l'accent est, en slave, l'une des caractéristiques essentielles d'une forme grammaticale. En traçant le plan, on semble s'être soucié moins d'établir un classement rationnel des matières que de permettre aux auteurs d'utiliser les notes qu'ils ont déjà recueillies, et en partie publiées ailleurs. L'inconvénient n'était pas facile à éviter par suite du petit nombre des savants qui étudient la plupart des parties de la linguistique slave. Mais il en résultera que, excellents sans doute, beaucoup de chapitres manqueront un peu de nouveauté et présenteront en russe sous une forme un peu différente des choses qui ont été exposées ailleurs par les mêmes auteurs.

Quoi qu'il en soit, on attendra avec impatience les différentes parties d'un ouvrage dont le nom des auteurs (Jagić, Leskien, Fortunatov, Baudouin de Courtenay, etc.) suffit à faire prévoir l'intérêt. On a décidé de faire paraître les fascicules au fur et à mesure qu'ils seraient prêts, sans tenir compte de leur place dans l'ensemble. Et c'est ainsi que le premier fascicule paru porte le numéro 12 et fait partie de la seconde section de la linguistique, 3e subdivision (langue russe). M. Budde y expose avec clarté la création de la langue littéraire russe. On souhaitera, avec l'illustre éditeur, M. Jagić, que le zèle de M. Budde soit imité par ses collaborateurs et que les fascicules se succèdent rapidement. Mais il sera sans doute sage de n'avoir à cet égard ni de trop grandes exigences ni trop d'illusions.

A. Meillet.

Kul'bakin. — *Oxridskaja rukopis' Apostola konca XII vèka* (gr. in-8, 8-cxxxvi-140 p., avec 8 tables non paginées, édition de la Commission Archéographique près le ministère de l'Instruction publique, Sophia, 1907).

Le manuscrit moyen bulgare qu'édite pour la première fois dans son entier M. Kul'bakin appartient à la collection du musée Rumjancov de Moscou : découvert par Grigorović à Oxrida (Macédoine), sommairement étudié par Šafařík et Sreznevskij qui en avaient publié quelques fragments, ce texte n'avait pas eu jusqu'à présent la fortune d'être examiné d'aussi près qu'il convenait. M. Kul'bakin nous en donne la description paléographique la plus minutieuse et, se fondant avant tout sur cette description, en discute la date. L'opinion de M. Šćepkin, suivant laquelle le manuscrit en question et le Psautier de Bologne, présentant un type d'écriture d'égale ancienneté, remonteraient tous deux à la première partie du xiiie siècle, ne paraît pas devoir être acceptée, car la date même du Psautier est douteuse : on sait en effet que ce dernier a été écrit sous le règne d'Asěnĭ, mais sans pouvoir déterminer avec certitude s'il s'agit d'Asěnĭ I ou d'Asěnĭ II. M. Kul'bakin incline à penser avec Sreznevskij, et contrairement à l'avis de MM. Drinov, Jíreček et Šćepkin, que le Psautier aussi bien que l'Apôtre d'Oxrida doivent être rapportés au règne d'Asěnĭ I, c'est-à-dire à la fin du xiie siècle. Cette hypothèse est confirmée à ses yeux par l'examen paléographique des manuscrits bulgares et serbes des xiie et xiiie siècles. L'étude linguistique du texte est aussi méticuleuse et aussi poussée que possible : sans apporter, à vrai dire, de faits nouveaux, elle doit certainement contribuer à préciser ce qu'on sait du moyen bulgare. On ne saurait trop louer l'auteur de l'habileté, et aussi de la prudence, avec laquelle il a fait usage des données de la dialectologie macédonienne pour déterminer le lieu d'origine de son manuscrit.

André Mazon

Aleksander Brückner. — *Dzieje języka polskiego* (tome III de la collection *Nauka i sztuka, wydawnictwo towarzystwa nauczycieli szkół wyższych we Lwowie*), in-8, 186 p. avec nombreuses illustrations, 1906.

L'histoire de la langue polonaise que nous offre M. Brückner est plutôt destinée aux amateurs lettrés qu'aux grammairiens spécialistes. Ces derniers y trouvent néanmoins un essai de synthèse intéressant et exécuté avec talent. A défaut d'œuvre d'ensemble réellement scientifique sur le même sujet, ce livre est précieux par les vues générales qu'il suggère. On pourra facilement compléter les données grammaticales, souvent trop brèves, qu'il renferme, en se reportant à la 4e édition de la *Gramatyka języka polskiego* de M. Kryński (Warszawa, 1907), ouvrage excellent au point de vue des questions de morphologie, mais où la phonétique a été singulièrement négligée.

André Mazon.

S. Simonyi. — *Die Ungarische Sprache. Geschichte und Charakteristik.* K. J. Trübner, Strasbourg, 1907, in-8, viii + 443 p. avec 1 planche.

Le hongrois est assurément bien fait pour attirer l'attention et pour éveiller la curiosité. Son histoire seule est déjà remarquable ; son introduction récente en Europe, son installation brutale dans la plaine danubienne entre l'allemand et le roumain, au milieu des Slaves déchirés et rejetés vers le Nord et le Sud, les vicissitudes politiques du peuple tenace qui en a fait aujourd'hui l'une des langues nationales officielles de l'Europe, tout cela lui vaut et lui a valu déjà l'intérêt de bien des Occidentaux, qui, sans étudier proprement le hongrois, ont du moins le désir d'être renseigné, avec exactitude sur son origine, son développement, sa constitution. D'autre part, il n'est pas de linguiste qui n'ait besoin, dans une mesure plus

ou moins large, de connaître ce qu'est le hongrois ; au point de vue le plus général, c'est en effet le moyen d'avoir un aperçu du système grammatical d'une famille de langues différente de l'indo-européen ou du sémitique, grâce à l'un de ses dialectes les mieux développés et les plus répandus. Plus particulièrement, c'est l'introduction naturelle à la connaissance de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes dont la constitution propre d'abord, dont les rapports encore insuffisamment définis avec le samoyède d'une part et les langues turco-tatares de l'autre, dont les vieilles et longues relations avec l'indo-européen enfin, sont également dignes d'être étudiées de très près et ne peuvent en tout cas pas rester ignorées, même des profanes.

Malheureusement il n'y avait pas d'ouvrage jusqu'ici qui fût de nature à répondre à cette attention et à satisfaire cette curiosité. S il existe un grand nombre de grammaires hongroises en allemand, aucune n'est scientifique, sauf celle de Mansuet Riedl, vieille d'un demi-siècle déjà ; Nicolas Révai et François Verseghy ont écrit en latin. D'ailleurs une grammaire complète c'est à la fois trop et trop peu ; et on peut renvoyer à d'excellents ouvrages en hongrois ceux qui veulent pousser plus avant l'étude de cette langue. Ce qu'il faut, c'est un livre qui s'appuie sur la linguistique générale et sur les faits familiers aux Européens cultivés de langue indo-européenne ; qui mette en relief les particularités du hongrois et des langues congénères ; qui retrace rapidement son histoire et qui, donnant tout l'essentiel, ne donne rien que d'assuré. Ce livre, M. Sigismond Simonyi, le professeur de langue et de littérature hongroise à l'Université de Budapest, l'a donné. Reprenant l'ouvrage qu'il avait fait paraître en hongrois (*A magyar nyelv*, [1]1889, [2]1906), il l'a adapté aux besoins d'un public étranger de telle façon que l'on ne peut que l'en louer.

Le livre comprend deux parties : l'histoire de la linguistique et l'histoire de la langue hongroise. Dans la première il est traité successivement de l'origine du hongrois et de son parentage, de ses relations avec les langues

étrangères, aryennes, turco-tatares, slave, allemande, italienne, latine et autres, des documents où sont conservées les formes les plus anciennement attestées de la langue, de la langue populaire et de ses dialectes, enfin de la langue littéraire, de son renouvellement et de sa correction. Dans la seconde partie, M. S. expose le système phonétique du hongrois, ses moyens d'expression, sa morphologie et sa syntaxe dans leurs traits principaux. L'exposition est généralement claire bien qu'un peu touffue ; les exemples sont nombreux, ce qu'on ne saurait trop louer. Et chose précieuse, à chaque chapitre est jointe une bibliographie résumée, mais assez complète néanmoins, substantielle et surtout critique.

Pour finir il convient de signaler comme trait particulier du livre de M. S. le souci constant de l'auteur de comparer le hongrois et les langues finno-ougriennes aux langues indo-européennes tant anciennes que modernes. C'est ainsi qu'il relève avec soin que le nom et le verbe sont tout aussi distincts d'un côté que de l'autre (p. 37), que des suffixes possessifs se rencontrent fort bien en dehors du finno-ougrien et du turco-tatare (p. 38, note), que l'emploi de formes nominales déverbatives en place de formes verbales pures se rencontre aussi bien en indo-européen qu'en turc ou en hongrois (p. 39). Il signale aussi que le manque d'accord entre le sujet et son attribut n'est pas une chose inouïe en indo-européen, pas plus que l'accord n'est rigoureusement banni du finno-ougrien (p. 41) ; il insiste sur le fait que d'après les découvertes linguistiques les plus récentes la langue restituée par la comparaison des dialectes finno-ougriens a connu tout un système d'alternances vocaliques et consonantiques (p. 45-6). Et ainsi sur bien d'autres points encore il montre que ce qui caractérise le hongrois et son groupe linguistique ne lui est point exclusif et que les langues de l'Europe le connaissent à des degrés divers. Ce n'est pas que M. S. ait le moins du monde l'intention d'effacer les traits les plus marquants de la langue qu'il décrit ; loin de là, il montre volontiers toute son originalité et signale où il convient son caractère propre. Mais il obéit

au souci légitime de réagir contre cet état d'esprit, trop répandu assurément, qui fait voir dans les langues finno-ougriennes des idiomes moins développés, moins avancés que ceux du groupe indo-européen ou même sémitique. Il a tenu à opposer aux interprétations simplistes et purement aprioristiques, que malheureusement des hommes comme Fr. Müller, Steinthal, Fr. Misteli et H. Winkler ont couvertes de leur autorité, les résultats véritables de la méthode historique (cf. p. 54).

On le voit, M. Simonyi n'a pas craint de faire de la vulgarisation. Il l'a faite avec toute la science désirable et l'on ne peut que recommander la lecture de son livre[1].

Rob. Gauthiot.

O. Hazay. — *A vogul nyelvjárások első szótagbeli magánhanzói, qualitativ szempontból.* Budapest, 1907, in-8, 54 p.

La publication par M. B. Munkácsi des quatre tomes de son Recueil de textes (poésies et contes) populaires vogoules (*Vogul népköltési gyűjtemény*) a enfin fourni aux linguistes des matériaux suffisants pour l'étude du vogoule et de ses dialectes. En particulier, elle a rendu possible l'étude de la phonétique, parce que les textes édités par M. B. Munkácsi sont les premiers qui soient notés avec une précision suffisante, avec une rigueur vraiment scientifique.

M. O. Hazay, un des jeunes élèves de M. Szinnyei, le professeur de linguistique ouralo-altaïque à l'Unverisité de Budapest, en a tiré parti pour étudier le vocalisme de la syllabe initiale dans les dialectes vogoules, au point de vue qualitatif. Il a réuni 879 mots se présentant

1. A propos de la rédaction en allemand, pourquoi M. Simonyi adopte-t-il l'usage qui fait *Kalevala* du féminin ? (ainsi p. 9). — Les arguments présentés par M. Schmidt dans les *Finnisch-Ugrische Forschungen* (t. II, p. 489 sq.) en faveur du neutre nous paraissent pourtant décisifs.

au moins dans deux dialectes afin d'établir par leur comparaison quelle est la représentation dans chaque parler de chacune des voyelles du vogoule commun, en première syllabe.

Il a eu soin, au cours de son travail, de distinguer entre les correspondances directes, qui tiennent à des évolutions phonétiques dialectales spontanées et celles, relativement secondaires, qui proviennent d'altérations dues aux phonèmes environnants ; en effet le *y* et le *w* sont cause de changement de timbre particulièrement nombreux, soit dans le sens de la palatalisation, soit dans celui de la labialisation. Ainsi, M. H. a été amené à distinguer en vogoule trois groupes dialectaux principaux : celui du Nord, celui du Sud et celui des bords de la Tavda ; les deux derniers se subdivisent d'ailleurs en plusieurs parlers.

En somme, le travail de M. O. Hazay, fait avec soin et méthode, permet de retrouver désormais sans peine les correspondances régulières, propres à chaque dialecte, des sept voyelles du vogoule commun, en syllabe initiale. Et certes il n'est personne qui sachant quel est encore maintenant l'état de notre connaissance du vocalisme des langues finno-ougriennes, n'estime à sa valeur le service rendu en l'occasion.

Rob. Gauthiot.

Dr. Renward-Brandstetter. — *Mata-Hari oder Wanderungen eines indonesischen Sprachforschers durch die drei Reiche der Natur. Malaio-polynesische Forschungen,* zweite Reihe, IV. Lucerne, in-8°, 1908, librairie E. Haag.

Ce nouveau fascicule des *Malaio-polynesische Forschungen* est consacré à la phonétique comparée des mots suivants dans les langues de l'Indonésie et de Madagascar : *soleil, lune, étoile ; or, fer, sel, sable, montagne, vallée, vent, ombre, nuage, eau, pluie, rosée, mer, fleuve, vague, île, récif ; racine, rejeton, tronc, bois, arbre, feuille, épine, fleur, fruit, épi, semence, sève, huile, bambou, riz, banane,*

coco, citrouille, forêt ; queue, sang, lait, œuf, chien, chat, rat, crocodile, tigre, porc, serpent, oiseau, chauve-souris, poisson, sangsue, abeille et miel, fourmi, moustique.

Les rapprochements sont faits avec la méthode, la sûreté et la variété d'informations habituelles à l'éminent professeur de Lucerne. Ce travail est, comme les précédents, de tout premier ordre. Les matériaux malgaches utilisés par M. Brandstetter sont, au point de vue dialectologique, de qualité médiocre ; mais il n'en existe pas de meilleurs ou de plus complets que ceux qu'il a pu consulter. Les additions et corrections suivantes présentent quelque intérêt :

P. 4. La courbe phonétique complète du mot signifiant *jour,* peut être ainsi représentée : Gayo *lo,* Tagal *arau,* Dayak *andau,* Malgache **anru* $>$ *ãdru,* en graphie usuelle *andru.* En malgache, *an-, en-, in-, on-, un-* devant consonne sont les graphies usuelles des voyelles nasales *ã, ẽ, ĩ, õ, ũ.*

P. 12. *Anina,* vent, est un barbarisme pour *an̈in.*

P. 16. In fine. Ajouter : Malg. sud-oriental ancien *taiki,* mer.

P. 17. Malg. *riaka,* plus exactement *riaki,* signifie strictement mer. Cf. dans les dialectes maritimes *šukin-driaki,* oursin, litt. hérisson de mer ; *a-murun-driaki,* sur le bord de la mer.

P. 18. *Un̈i* et *on̈i,* fleuve, rivière, sont aussi usités en malg. moderne.

P. 20. Makassar *bombon̈,* pousses de bambou, est sans doute à rapprocher de betsimisaraka *bumbúlu,* orchidée épiphyte.

P. 21. Ajouter : *káyu,* bois, *kakáyu,* arbre, en dialecte vurimu.

P. 33. Malg. *Trimu,* monstre fabuleux mi-homme mi-animal, espèce d'ogre, est évidemment à rapprocher de malais *rimau,* tigre.

P. 41. in fine. Malg. *ain̈,* phonétiquement *ayn̈,* existe encore dans quelques dialectes du Sud-Est. Variantes dialectales modernes : *eyn̈, eyñ* ; merina moderne *aina,* prononcé *eyna* $<$ *ayna.*

P. 43. Malais *sumāṅat, Lebensgeist,* est probablement la forme infixée de **sāṅat* > malg. *āṅgatra,* esprit des morts, revenant, fantôme ; dans certains dialectes, esprit du mal.

P. 46. Au bugui *tau alĕ, Waldmensch,* le malg. répond par *taṅala = ta + aṅ-ala,* litt. les hommes (vivant) dans la forêt, les hommes des bois.

Gabriel Ferrand.

Marr. — *Osnovnyja tablicy k grammatikê drevne-gruzinskovo jazyka,* s predvaritel'nym soobšćeniem o rodstvè gruzinskovo jazyka s semitićeskimi. St.-Pétersbourg, 1908, in-4°, ix-16 p. et 20 tableaux.

On sait combien difficile et compliquée est la flexion du géorgien. M. Marr, qui est sans doute le meilleur connaisseur actuel du géorgien, l'expose très clairement en vingt grands tableaux qui seront très utiles à tous ceux qui veulent étudier le géorgien.

Dans une brève introduction, M. Marr esquisse très brièvement ses vues sur la parenté du sémitique avec le groupe dont le géorgien est le principal représentant. Il est certain qu'il y a entre les deux groupes de langues des coïncidences remarquables, notamment la préfixation de *m* dans des formes nominales. Mais le problème est très complexe et demanderait un examen approfondi, d'autant plus que le sémitique est sûrement apparenté à l'égyptien ; c'est dans l'ensemble du groupe caucasique méridional qu'il faudrait opposer à l'ensemble de l'égypto-sémitique, et, peut-être, si M. Möller a raison, faudrait-il aussi tenir compte de l'indo-européen. La question ne sera mûre que le jour où la grammaire comparée du caucasique méridional sera faite, et où l'on aura serré de plus près la question des rapports entre le sémitique et l'égyptien. Mais M. Marr a eu raison de la poser.

A. Meillet.

AVIS

—

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er AOUT 1908

MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, Prince ALEXANDRE BIBESCO, MICHEL BRÉAL, † JAMES JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. Lucien ABEILLE.
Alexandre ALEXANDROWSKI.
† G.-I. ASCOLI.
Daniel BARBELENET.
J. BAUDOUIN DE COURTENAY.
Philippe BERGER.
Prince Alexandre BIBESCO.
Alphonse BLANC.
F. BONNARDOT.
† Alexandre BOUTROUE.
Paul BOYER.
Michel BRÉAL.
† Sophus BUGGE.
Ph. COLINET.
† Georges COUSIN.
Alexis DELAIRE.
† Hartwig DERENBOURG.
O. DONNER.
Edmond DUCHESNE.
Émile DURAND-GRÉVILLE.
† Émile EGGER.
Émile ERNAULT.
Louis FINOT.
† Jean FLEURY.
† Christian GARNIER.
Alfred GASC-DESFOSSÉS.
Rob. GAUTHIOT.
GONNET.
† GOULLET.
Giacomo DE GREGORIO.
Émile GUIMET.
F. HAVERFIELD.
Louis HAVET.
† Victor HENRY.
L. HÉRIOT-BUNOUST.
† James JACKSON.
Charles JORET.
Jean KIRSTE.
Marquis DE LABORDE.
Charles R. LANMAN.

MM. Henri LARAY.
Jules LEBRETON.
† Gustave LECOCQ.
Louis LÉGER.
† Albert LEPITRE.
J.-F. LOUBAT.
A. MEILLET.
Paul MELON.
† Demetrios DE MENAGIOS.
Paul MEYER.
Paul OLTRAMARE.
† Gaston PARIS.
Théodore PARMENTIER
Paul PASSY.
† S. M. Dom PEDRO II.
MM. Antonio PEÑAFIEL.
† Charles PLOIX.
John RHŶS.
Maurice ROGER.
Eugène ROLLAND.
Ch. L. ROSAPELLY.
Ch. SACLEUX.
Ferdinand DE SAUSSURE.
A.-H. SAYCE.
Gustave SCHLUMBERGER.
Paul SÉBILLOT.
Émile SENART.
Edmond SÉNÉCHAL.
Johan STORM.
Léopold SUDRE.
Adrien TAVERNEY.
És. TEGNÉR.
† Dr THOLOZAN.
Mlle DE TCHERNITZKIJ.
MM. Vilh. THOMSEN.
Joseph VENDRYES.
Melchior DE VOGÜÉ.
† Edward R. WHARTON.
A. WILBOIS.
Ludvig WIMMER.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abeille (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891; membre perpétuel.

Adjarian (Hratchia), élève diplomé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire arménien de Nakhitchevan s. l. Don (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres.— Élu le 28 mai 1892; membre perpétuel.

Anglade (Joseph), maître de conférences à l'Université de Nancy (Meurthe-et-Moselle. — Élu le 28 mars 1903.

Anwyl, professeur, 62 Marine Terrace, Aberystwyth, Wales, Angleterre. — Élu le 8 décembre 1906.

Arbois de Jubainville (*Marie*-Henry d'), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, 84, boulevard Montparnasse, Paris (XIVe). [Adresse de vacances: Jubainville, par Ruppes (Vosges).] — Membre de la Société en 1867; président en 1883.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Audouin (Édouard), professeur de philologie et antiquités grecques et latines à l'Université, 14, rue le Cesve, Poitiers (Vienne). — Élu le 23 février 1889.

Azquen (M. l'abbé Resurreccion Maria de), professeur au lycée de Bilbao (Espagne). — Élu le 13 février 1904.

10. Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1866.

Bally (Charles), privat-docent à l'Université, 3, rue de Candolle, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

Barbelenet (Daniel), professeur au Lycée, 43, rue Édouard-Adam, Rouen. — Élu le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893; membre perpétuel.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VIe). — Élu le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien) vice-consul de France, Châlet des Peupliers, avenue Mélanie, Chaville (S.-et-O.). — Élu le 16 février 1884.

Basset (René), correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure des Lettres, Villa Louise, rue Denfert-Rochereau (Alger). — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), Vasilievskij Ostrov, 10ja Linija, n° 23, kv. 5, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (Ve). — Élu le 9 janvier 1875.

Benoist-Lucy (L.), 2 bis, rue Schnapper, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise). — Élu le 2 février 1901.

20. Berger (Philippe), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, sénateur, 5, rue Leverrier, Paris. — Élu le 1er juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

Bibesco (Le prince Alexandre), 8, rue Brémontier, Paris. — Élu le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, villa Caprice, route d'Agde, Cette (Hérault). — Élu le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

Bloch (Jules), agrégé de l'Université, 3, rue Sainte-Beuve (Paris). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), professeur au Lycée, 13, rue de la République, Orléans. — Élu le 28 mars 1903.

Bogoroditskij (Vasilij Aleksêjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 14, rue Van Elewijck, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

Boissier (Alfred), Le Rivage, par Chambésy, Genève (Suisse). — Élu le 1er décembre 1900.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 28, boulevard Périer, Marseille. — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque municipale, les Charmettes, Verdun (Meuse). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

30 Boudet (L'abbé H.), curé de Rennes-les-Bains (Aude). — Élu le 4 décembre 1897.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), administrateur de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.), Villenstrasse, 14, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (Ve). — Membre de la Société en 1865 membre perpétuel, donateur ; secrétaire depuis 1868.

Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, président en 1907.

Cabaton (Antoine), chargé de cours à l'École des Langues orientales, attaché à la Bibliothèque nationale, 21, rue François-Bonvin, Paris (XVe). — Élu le 19 janvier 1901.

Cahen (Maurice), professeur au Lycée, 33, route de Limoux, Carcassonne (Aude). — Élu le 4 mai 1907.

Candréa, docteur de l'Université de Paris, professeur au lycée de Craiova (Roumanie). — Élu le 31 janvier 1903.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (Ve). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire de 1894 à 1898 ; trésorier depuis le 1er janvier 1899 ; premier vice-président en 1908.

Champion (Pierre), 4, rue Michelet, Paris. — Élu le 27 janvier 1906.

40 Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 72, rue de l'Université, Paris (VIIe). [Adresse de va-

cances : Saint-Maurice-les-Charencey (Orne)]. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; bibliothécaire de 1868 à 1873 ; président en 1885.

Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (Ve). — Élu le 31 janvier 1903.

Chilot (*Pierre*-Paul-*Narcisse-Fernand*), 11, rue de la République, Saint-Mandé (Seine). — Élu le 14 janvier 1893 ; bibliothécaire 1899-1907.

Clarac, professeur au Lycée Montaigne, rue de l'Yvette, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 30 novembre 1901.

Cohen (Marcel), agrégé de l'Université, 45, Chaussée d'Antin, Paris (IXe). — Élu le 2 décembre 1905.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892 ; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Laimburggasse, 11, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 1, passage Saint-Ives, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Courant (Maurice), secrétaire interprète du ministère des affaires étrangères pour les langues chinoise et japonaise, professeur près la Chambre de Commerce de Lyon, maître de conférences à l'Université de Lyon, 3, chemin du Chancelier, Ecully (Rhône). — Élu le 7 avril 1900.

50. Cuny (Albert), maître de conférences à l'Université, 33, rue Boudet, Bordeaux. — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904 ; vice-président en 1907.

David (René), ingénieur, 59, avenue Raspail, La Varenne Saint-Hilaire (Seine). — Élu le 18 février 1882.

Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris. — Élu le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau honoraire au Ministère des travaux publics, 82, rue Bonaparte, Paris. — Admis dans la Société en 1868.

Dianu (Jean N.), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Dihigo (Dr Juan M.), professeur de linguistique et de philologie à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Donner (O.), sénateur du Grand-Duché de Finlande, Pohjolainen Ranta, 12, Helsingfors (Finlande). — Élu le 19 juin 1869 ; membre perpétuel.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 37, rue de Fougères, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Duchesne (*Charles*-Edmond), agrégé de l'Université, 64, rue Condorcet, Paris (IXe). — Élu le 24 février 1900 ; membre perpétuel.

Durand-Gréville (Émile-*Alix*), 174, rue de Grenelle, Paris (VIIe) [de janvier à mars] et Bois-Briou, Angers (Maine-et-Loire) [d'avril à décembre]. — Élu le 1er avril 1882 ; membre perpétuel.

60. Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIIIe). — Élu le 19 juillet 1879.

Duval (*Paul*-Rubens), professeur honoraire au Collège de France, 66, Avenue de la Grande-Armée, Paris. — Élu le 18 février 1882 ; président en 1886.

Ernout (Alfred), professeur au lycée de Troyes, 13, rue du Cirque. — Élu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W, 24th Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

Fécamp (Albert), professeur adjoint à l'Université, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque universitaire, 48, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu le 13 janvier 1877.

Ferrand (Gabriel), consul de France, Stuttgart (Wurtemberg). — Élu le 30 novembre 1901.

Finot (Louis), professeur au Collège de France, directeur adjoint pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 11, rue Poussin, Paris (XVIe). — Élu le 25 juin 1892; membre perpétuel; trésorier de 1895 à 1898; vice-président en 1908.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; président en 1881.

70. Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, 23, rue du Lycée, Évreux (Eure). — Élu le 9 mars 1889; membre perpétuel.

Gaudefroy-Demombynes (M.), secrétaire-bibliothécaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur à l'École coloniale, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint pour la grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897 ; membre perpétuel; administrateur depuis 1905.

Gellée (*Narcisse-Maximilien*-Fernand), membre de la Société académique de l'Oise, Mureaumont, par Formerie (Oise). — Élu le 29 mai 1897.

van Gennep, 40, rue de la Vallée-du-Bois, Clamart (Seine). — Élu le 18 mai 1907.

Gonnet (L'abbé), professeur à l'Université catholique à Francheville (Rhône). — Élu le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

Goy, professeur à l'École Normale, Lyon. — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur de grammaire comparée à l'Université, 4, rue Jacques-Draparnaud, Montpellier. — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grasserie (Raoul de la), docteur en droit, correspondant du Ministère de l'instruction publique, juge au Tribunal, à Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 14 mai 1887.

80. Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 49, rue des Crépalles, Huy (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, Via Stabile, Palerme (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900 ; membre perpétuel.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe). — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

Gulian, professeur à Anatolia College, Mersivan (Turquie). — Élu le 1er février 1908.

Gustafsson (Dr Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 41, Unioninkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (Ve). — Élu le 13 janvier 1872; président en 1888.

Hauvion, château de la Queue-les-Yvelines (Seine-et-Oise). — Élu le 20 novembre 1886.

Haverfield (F.), professeur à Christ-Church, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris. — Élu le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

Hériot-Bunoust (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis). — Élu le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

90. Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, premier secrétaire-interprète du Gouvernement, professeur de persan à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 43, rue Madame, Paris (VIe) — Élu le 24 juin 1899; président en 1903.

Imbert (J.), receveur de l'enregistrement et des domaines, Monsol (Rhône) [chemin de fer, Beaujeu]. — Élu le 14 décembre 1889.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 107, rue Charles-III, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 21 novembre 1885.

Joret (*Pierre-Louis*-Charles-*Richard*), membre de l'Institut, professeur honoraire de l'Université d'Aix-Marseille, 64, rue Madame, Paris (VIe). — Élu le 10 janvier 1874; président en 1902; membre perpétuel.

Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu le 14 janvier 1893.

Kern (H.), professeur de sanskrit à l'Université, 45, Willem-Barenstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

Kirste (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882; membre perpétuel.

Kosiavkine (J.), 5, rue Joukovskaia, Odessa (Russie). — Élu le 23 février 1907.

Krebs (Adrien), professeur à l'École alsacienne, 36, rue de Fleurus, Paris. — Élu le 14 décembre 1901.

Kuhn (E.), professeur de philologie indoue et de grammaire comparée à l'Université de Munich, Hessstr. 5. — Élu le 22 décembre 1906.

100. Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 25, quai d'Orsay, Paris (VIIe). — Élu le 29 décembre 1873; membre perpétuel.

Lacombe, 137, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu le 9 février 1907.

Lacôte (Félix), professeur au lycée, 1, rue Lakanal, Montluçon (Allier). — Élu le 2 décembre 1905.

Lamouche (Léon), lt-colonel de la gendarmerie ottomane (mission française), à Salonique. — Élu le 29 février 1896.

Lanman (Charles R.), professeur à l'Université de Harvard, 9, Farrar-Street, Cambridge, Mass. (États-Unis d'Amérique).— Élu le 23 juin 1906; membre perpétuel.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine en retraite, 1, rue Sainte-Geneviève, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Lycée de Guéret (Creuse). — Élu le 21 décembre 1907.

Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, 5, rue du Regard, Paris. — Élu le 14 janvier 1899; membre perpétuel.

Le Foyer (Henri), 252, rue de Rivoli, Paris (Ier). — Élu le 14 mai 1892.

Léger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869; président en 1882; membre perpétuel.

110. Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VIe). — Élu le 17 mai 1890; président en 1898.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études pour la langue sanskrite à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (Ve). — Élu le 10 janvier 1885; président en 1893.

Lévy (Isidore), directeur adjoint pour l'histoire de l'Orient à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIVe). — Élu le 30 janvier 1904.

Lindsay (Prof. W.-M.), The University, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 44, faubourg de Redon, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 25 mai 1878.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), associé étranger à l'Institut de France, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris. — Élu le 5 décembre 1903 ; membre perpétuel.

Marçais, directeur de la Médersa, 27, Rampe Valée, Alger. — Élu le 30 avril 1904.

Marouzeau (Jules). 4, rue Schœlcher, Paris. — Élu le 27 janvier 1906.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, directeur général du service des antiquités en Égypte, Le Caire (Égypte). — Membre de la Société en 1867; président en 1880.

Mazon (A.), lecteur à l'Université, Primĕrovskaia ulica, 9, Kharkov (Russie). Élu le 9 février 1907.

120. Meillet (Antoine), directeur adjoint pour la grammaire comparée et la langue zende à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 24, boulevard Saint-Michel, Paris (VIe). — Élu le 23 février 1889; membre perpétuel ; secrétaire adjoint.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VIe). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVIIe). — Élu le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mendez-Bejarano (Mario), membre du Conseil royal de l'Instruction publique, professeur de littérature à l'Institut, calle de la Luna, 34, pral, Madrid (Espagne). — Élu le 23 avril 1898.

Merwart (Charles), Professor Dr, ancien professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, XIII, Bahnhofsstrasse 22, Vienne (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

Meunier (L'abbé J.-M.), ancien élève de l'École pratique des hautes études, professeur à l'Institution du Sacré-Cœur, Corbigny (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur retraité, 53, rue Lagrange, Bordeaux (Gironde). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VIIe). — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

Milliardet, professeur au Lycée, 47, boulevard de Talence, Bordeaux (Gironde). — Élu le 21 mars 1908.

130. Monseur (Eugène), professeur à l'Université, 217, avenue de Tervueren. Woluwe (Belgique). — Élu le 9 janvier 1885.

Nicolas (A.-L.-M.), chez Mr Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), docteur de l'Université, 27, rue Lobzowska, Cracovie. — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université, 18, Blumenthalstrasse. Handschuhsheim, Heidelberg (Grand-Duché de Bade). — Élu le 8 juin 1895.

Parmentier (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), 5, rue du Cirque, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances : Malzéville (Meurthe-et-Moselle)]. — Élu le 17 mars 1883; président en 1899; membre perpétuel.

Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 4, rue de Siam, Paris (XVIe). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur adjoint pour la phonétique générale et comparée à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892; membre perpétuel.

Patrubány (Luc de), docent à l'Université, 6. Karátsonyi utcza, Budapest (Hongrie). — Élu le 23 mars 1907.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889; membre perpétuel.

140. Pernot (Hubert), répétiteur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 7, rue du Clos-d'Orléans, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Élu le 1er décembre 1894.

Pierret (Paul), conservateur du musée égyptien, Palais du Louvre, Paris (Ier). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Pognon (Henri), consul de France, chez M. Bourdon, Clos Savoiroux, Chambéry (Savoie). — Élu le 16 février 1884.

Psichari (Jean), directeur d'études pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 16, rue Chaptal, Paris (IXe). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Reby, élève de l'École pratique des hautes études, 6, place de la Sorbonne, Paris. — Élu le 22 décembre 1906.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 4, rue de Traktir, Paris (XVIe). — Élu le 21 février 1880.

Reinach (Théodore), docteur ès lettres, député, 9, rue Hamelin, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rhŷs (John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875; membre perpétuel.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 2, rue Barye, Paris (XVIIe). — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Rolland (Eugène), 5, rue des Chantiers, Paris. — Membre perpétuel.

150. Roques (Mario), maître de conférences à l'Université de Paris, directeur-adjoint pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (Ve). — Élu le 5 décembre 1903.

Rosapelly (Le docteur *Marie*-Charles-Léopold), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris (VIe). — Élu le 27 mai 1876; président en 1900; membre perpétuel.

Roudet (Léonce), professeur au lycée de Nancy. — Élu le 28 mai 1904.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, préparateur au laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (Ve). — Élu le 17 avril 1886; président en 1895.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (Ve). — Élu le 28 décembre 1889.

Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (Ve). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, 47, rue Denfert-Rochereau, Paris. — Élu le 18 mai 1901; président en 1908.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université, Genève (Suisse). — Élu le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, Paris (VIIIe). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

160. Schrijnen (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, 9, Kristoffelstraat, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (Ve). — Élu le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François Ier, Paris (VIIIe). [Adresse de vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 10, boulevard de Bellevue, Draveil (Seine-et-Oise). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 23, rue Vaneau, Paris (VIIe). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

Speijer (J.-S.), professeur de sanskrit à l'Université, 24, Herrengracht, Leyde (Pays-Bas). — Élu le 2 février 1878.

Stokes (Whitley), associé étranger de l'Institut de France, ancien membre du Council of the Viceroy of India, 15, Grenville Place, Londres S. W. — Élu le 5 novembre 1881.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

Streitberg (Wilh.), professeur à l'Université, Nordstrasse, 4, Münster i. Westfalen. — Élu le 21 décembre 1907.

Sudre (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VIe). — Élu le 2 avril 1887; membre perpétuel.

170. Ščerba (L.), Zamkovaja 5, Mittau (Russie).

Švrljuga (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu le 7 avril 1880.

Taverney (Adrien), avenue Drucy, 9, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883; membre perpétuel.

Tchernitskij (Mlle Antoinette de), répétitrice au Kievskij Institut, Kiev (Russie). — Élue le 27 avril 1895; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias-*Henrik-Vilhelm*), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875; membre perpétuel.

Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études pour la philologie romane à l'École pratique des hautes études, 32, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), 17, Sankt Johanns Vorstadt, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, correspondant de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870; membre perpétuel.

Thumb (Albert), professeur à l'Université, Marburg (Allemagne). — Élu le 21 mars 1908.

Vaz (M.-J.), professeur, 61, Kalbadevie Road, Bombay (Inde). — Élu le 5 décembre 1903.

180. Vendryes (Joseph-*Jean-Baptiste*), chargé de cours à l'Université, 85, rue d'Assas, Paris (VIe). — Élu le 21 mai 1898; membre perpétuel; trésorier.

Vogüé (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France, 2, rue Fabert, Paris (VIIe). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, Göttingen (Allemagne). — Élu le 20 novembre 1886.

Wilbois (Le lieutenant-colonel A.), président de la réunion d'instruction des officiers des services des chemins de fer et des étapes, 8, rue des Chalets, Le Mans. — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel.

Wimmer (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873; membre perpétuel.

Winkler (Dr Heinrich), Opperau bei Breslau, Post Kletterdorf (Silésie prussienne). — Élu le 30 novembre 1889.

Zubatý (Joseph), professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université, Smíchov, Ferdinandovo nábřeží, 3, Prague (Bohême). — Élu le 19 décembre 1891.

Zünd-Burguet (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIII[e]). — Élu le 12 juin 1897.

Académie roumaine, Bucarest (Roumanie). — Admise dans la Société le 26 mars 1904.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

190. Bibliothèque de l'École française d'Extrême Orient. Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne. Paris (V[e]). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (V[e]). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

Bibliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Göttingen (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

200. Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs. Dulau & C[o], libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e]) — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

210. Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C°, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VIe). — Admise dans la Société le 16 mars 1901.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

MM.

1864-65. † A. D'ABBADIE.
1866. † Émile EGGER.
1867. † Ernest RENAN.
1868. † Wl. BRUNET DE PRESLE.
1869. † F. BAUDRY.
1870-71. † Émile EGGER.
1872. † Charles THUROT.
1873. † Gaston PARIS.
1874. † Charles PLOIX.
1875. † L. VAÏSSE.
1876. † Émile EGGER.
1877. † Eugène BENOIST.
1878. Robert MOWAT.
1879. † Abel BERGAIGNE.
1880. G. MASPÉRO.
1881. H. GAIDOZ.
1882. Louis LÉGER
1883. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
1884. † Stanislas GUYARD.
1885. H. DE CHARENCEY.
1886. Rubens DUVAL.
1887. † James DARMESTETER.

MM.

1888. Joseph HALÉVY.
1889. † Charles PLOIX.
1890. F. BONNARDOT.
1891. † M. DE ROCHEMONTEIX.
1892. Philippe BERGER.
1893. Sylvain LÉVI.
1894. Alexandre BIBESCO.
1895. P. ROUSSELOT.
1896. Jean PSICHARI.
1897. † Alexandre BOUTROUE.
1898. Paul LEJAY.
1899. Th. PARMENTIER.
1900. Ch. ROSAPELLY.
1901. Paul BOYER.
1902. Charles JORET.
1903. Clément HUART.
1904. † Alexandre LIÉTARD.
1904. Antoine THOMAS.
1905. Théodore REINACH.
1906. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.
1907. F. BRUNOT.
1908. L. SAINÉAN.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

ABBADIE (Antoine-*Thomson* D'), membre de l'Institut (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

ASCOLI (Graziadio), associé de l'Institut de France. — Élu le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur. Décédé en 1907.

BACKER (Louis DE), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

BAISSAC (Charles), professeur au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

BAIZE (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École des langues orientales. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884. Décédé en 1908.

BARON (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. — Élu le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

BENLŒW (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

BENOIST (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

BERGAIGNE (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

BEZSONOV (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.

BOISSIER (Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869. Décédé en 1908.

BOUCHERIE (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre le 21 novembre 1868. Décédé en 1883.

BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

Boutroue (Alexandre-*Antoine*), avocat à la Cour d'appel de Paris. — Élu le 30 juin 1894; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Bugge (Sophus), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel. Décédé le 8 juillet 1907.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1899.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

C. Chabaneau, correspondant de l'Institut. — Élu en 1868. Décédé en 1908.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université de Nancy. — Élu le 8 février 1890; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Élu le 20 décembre 1873; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Delondre (Gustave). — Membre en 1865. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel. Décédé en 1908.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées. — Élu le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études. — Élu le 6 décembre 1884; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880, Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Étienne (E.). — Élu le 6 décembre 1890. Décédé en 1907.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garnier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Mort à Paris le 4 septembre 1898 ; inscrit comme membre perpétuel le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.) — Élu le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet.— Élu le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté des lettres de Paris.— Élu le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu le 13 avril 1878; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Docteur).— Élu le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Henry (Victor), professeur à l'Université de Paris. — Élu le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel. Décédé le 6 février 1907.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu le 22 juin 1879; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société le 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Laurent, professeur au Collège Stanislas. — Élu le 14 avril 1884. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Lecoq (Gustave). — Élu le 3 mai 1890 ; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Lepitre (Abbé A.), professeur à l'Université catholique, Lyon. — Élu le 30 novembre 1901. Décédé en 1906.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866, président en 1904. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866 ; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé à l'Université de Prague, professeur à la Ceskoslovanská Akademie. — Élu le 21 novembre 1885, administrateur en 1890-91. — Décès notifié le 21 septembre 1904.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Montalk (*J.-W.* E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu le 18 juin 1898. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Élu le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris.— Élu le 7 juin 1873; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Specht (Edouard). — Membre de la Société depuis 1866. Décédé en 1906.

Sturm (Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

TABLE DU TOME XV DU BULLETIN

COMMUNICATIONS

On n'indique ici que les communications qui ont fait l'objet d'un résumé un peu détaillé et qui ne figurent pas *in extenso* dans les *Mémoires*.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 57

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

DU 21 NOVEMBRE 1908 AU 19 JUIN 1909

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1908.

Présidence de M. HUART, président en 1908.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, Bloch, Bréal, Cart, M. Cohen, Gaudefroy Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Lévy, Marouzeau, Michel, Meillet, Mélèze, Reby, Sacleux, Sainéan, Thomas, Vendryes.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : MM. JACOBSOHN, privat-docent à l'Université de Munich, par MM. J. Wackernagel et Meillet, et MAGNIEN, professeur au Lycée de Montluçon, par MM. Meillet et Lacôte.

L'ordre du jour appelle la lecture du rapport sur le prix Bibesco, présenté par l'administrateur, au nom du Bureau de la Société :

a

Messieurs,

Vous savez comment grâce à la générosité d'un de ses anciens présidents, M. le prince Bibesco, la Société de linguistique de Paris dispose tous les trois ans environ d'un prix de mille francs destiné à encourager les études romanes et à récompenser le meilleur ouvrage imprimé ayant pour objet la grammaire, le dictionnaire, les origines ou l'histoire des langues romanes en général et, du roumain en particulier. La nationalité de l'auteur est indifférente mais seuls les livres écrits en français, roumain ou latin sont admis à concourir, selon le désir formel du fondateur du prix. Jusqu'ici le prix a été décerné à deux ouvrages concernant précisément le roumain, en 1901, à un travail intitulé *Influences orientales sur la langue et la civilisation roumaines* de M. L. Sainéan, notre président actuel et en 1904 au premier volume de l'*Histoire de la langue roumaine* de M. O. Densusianŭ, professeur à l'Université de Bucarest ; cette année-ci encore votre Bureau présente à vos suffrages un travail touchant la langue roumaine, celle dont M. le prince Bibesco désirait avant tout favoriser l'étude en fondant le prix qui porte son nom.

Deux ouvrages nous ont été adressés dans les délais voulus. L'un de M. J.-G. Sbierea, en roumain, l'autre de M. M. Roques, en français. Sur le premier intitulé *Contributions à une histoire sociale-civile, religieuse-ecclésiastique et culturale-littéraire des Roumains depuis leurs origines jusqu'en juillet 1504* [1]. M. Sainéan, notre président, a bien voulu rédiger un rapport auquel votre Bureau n'a pu que souscrire unanimement et dont la conclusion est que l'ouvrage du professeur de l'Université de Czernowitz doit être écarté. Celui-ci, en effet, s'est proposé, selon les termes mêmes de M. Sainéan, de « réunir dans une série de volumes les leçons sur la langue et la littérature roumaines qu'il avait faites, depuis 1861, tant au lycée qu'à l'Université, et le volume présenté pour l'obtention du prix Bibesco est le premier de cette série ». Mais en fait il a seulement réuni dans l'ouvrage en question des documents généralement connus et de valeurs très inégales. Et, ce qui importe surtout ici, ces matériaux peuvent intéresser l'historien politique ou ecclésiastique, mais ne renferment rien qui touche à la linguistique ou la philologie. Votre Bureau ne pouvait donc pas retenir l'ouvrage de M. Sbierea.

En revanche il croit de son devoir de recommander à votre choix le travail de M. M. Roques, qui enseigne à l'Université de Paris et à l'École des Hautes-Études, la philologie romane. C'est en effet une édition très savante et très consciencieuse d'un vieux texte roumain

1. Contribuiri poutru o Istorie soţială catăţenească, religionară bisericească şi culturală literară a Românilor de la originea lor incoace până în Julie 1504, I, Cernăuţi, 1906.

des plus précieux, la *Palia d'Orăştie*, qui comprend les premiers livres de l'*Ancien Testament*, imprimés en 1581-1582. Pour le roumain, la plus mal partagée de toutes les langues romaines en fait de textes anciens, ce sont là de très vieux documents. Et les textes de ce genre sont d'autant plus précieux que malgré leur intérêt historique, leur valeur dialectale (ils proviennent, en effet, de régions assez diverses du domaine roumain), ils sont peu accessibles. L'Académie roumaine n'a plus provoqué d'éditions depuis longtemps ; et il n'y a que peu à ajouter à ce qu'indiquait M. Sainéan en 1895 dans la 2e édition de son *Histoire de la Philologie Roumaine*. Il n'est pas besoin d'insister sur les conséquences déplorables d'une pareille absence de documents essentiels et sur l'utilité du travail d'édition de M. Roques. Ajoutons que le texte choisi présente un autre intérêt qui lui est propre. Il appartient à un domaine qui ne présente pas d'autre document contemporain, le Sud-Ouest de la Transylvanie, et l'état linguistique qu'il atteste est différent de celui des autres fragments déjà publiés et antérieurs à 1600.

Mais où le mérite de l'édition de M. Roques apparait surtout, c'est dans la recherche et l'établissement du texte original de la traduction éditée. Bien qu'on y trouve des traces d'influence slavonne, grecque, hébraïque et latine et que les traducteurs surtout donnent à entendre qu'ils ont travaillé d'après les originaux les plus vénérables, hébreu, grec et slavon, M. Roques est arrivé à reconnaître que leur modèle principal a été une bible hongroise. Il a recherché et retrouvé quelle avait été cette bible et aussi à quelle bible latine les traducteurs avaient eu recours subsidiairement.

Dans l'ouvrage imprimé le texte hongrois est donné parallèlement à la version roumaine (en cyrillique), en sorte que l'on a maintenant l'instrument nécessaire à une étude scientifique du texte de la Palia. On a de plus un moyen nouveau et inattendu de mesurer plus équitablement qu'on ne pouvait le faire jusqu'ici la part de l'influence slavonne en roumain ; on est, en effet, en possession d'un texte qui a subi l'influence hongroise à la différence de tous les anciens documents connus.

Pour finir, il convient de spécifier que l'ouvrage de M. Roques n'est pas qu'une édition. La longue introduction, qui précède les textes publiés et qui ne compte pas moins de 63 pages in-quarto, constitue une véritable histoire de la traduction de 1581-1582. Votre Bureau propose en conséquence de décerner le prix Alexandre Bibesco à M. M. Roques, pour sa contribution précieuse à l'histoire de la langue roumaine et à l'étude de sa grammaire, de son vocabulaire et des influences étrangères qu'il a subies [1].

1. Le travail de M. Roques, qui nous est parvenu entièrement imprimé, n'est pas encore dans le commerce, étant destiné à servir de thèse de doctorat.

Après une intervention de M. Sainéan qui insiste sur la valeur de l'œuvre de M. Roques, les conclusions du rapport sont approuvées à l'unanimité.

Communications. M. Meillet entretient la Société de la publication nouvelle de MM. Sieg et Siegling relative à la nouvelle langue indo-européenne découverte dans les documents rapportés par l'expédition Grünwedel et von Le Coq. Il s'efforce de déterminer la place de cette langue parmi les dialectes indo-européens. Le *k* représentant la prépalatale des dialectes orientaux, par exemple dans *kandh* « cent », peut représenter le premier stade de la mouillure qui caractérise le traitement des prépalatales orientales ; ce n'est pas nécessairement un traitement occidental. Le *ə* intérieur du nom de la fille est maintenu comme en grec et en sanskrit à la différence de l'iranien, du slave, de l'arménien et du germanique. Les voyelles *a* et *o* sont distinctes comme en arménien, en grec, etc. — On attend avec impatience le complément de la publication.

Observations de MM. Bréal, Thomas, Gauthiot.

M. M. Bréal propose une explication nouvelle du latin *armentum* « troupeau de gros bétail » employé aussi pour désigner une seule bête Il propose d'y voir un dérivé en *-mentum* de la racine **an-*. La sonante *n* se serait changée en *r* devant *m*, comme dans *carmen* (de **can-men*), *germen* (de **gen-men*). Des remarques sont présentées par MM. Meillet et Thomas.

Séance du 5 Décembre 1908.

Présidence de M. Sainéan, président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, Bloch, Bréal, Cart, Gaudefroy-Demombynes, Gauthiot, Halévy, Huart, Lejay, Lévy, Marouzeau, Sainéan.

Excusés : MM. Ernout, Meillet, Vendryes.

Assistant étranger : M. Patte.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Élections. MM. Hermann Jacobsohn, privat-docent à l'Université de Munich, et Magnien, professeur au Lycée de Montluçon, sont élus, à l'unanimité, membres de la Société.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : M. le Dr Saquet, 25, rue de la Poissonnerie, Nantes, par MM. Cart et Gauthiot, et M. Patte, docteur en droit, 15, rue Perdonnet, Paris, par MM. Vendryes et Gauthiot.

Commission des finances. MM. I. Lévy, Marouzeau et Bloch sont élus pour faire partie de la Commission des finances chargée d'examiner les comptes de l'exercice 1908.

Communications. M. Halévy propose une explication nouvelle du nom d'Asmodée. Il montre quelles difficultés s'opposent, selon lui, à ce qu'on le décompose en *aēšma-daēva-* et montre comment, à son avis, il faut y voir un mot désignant « l'homme de la Médie », « le Mède ». Des observations sont présentées par MM. Bréal et Gauthiot.

M. Bréal signale que dans le vers d'Archiloque « Τρίαιναν ἐσθλὴν καὶ κυβερνήτην σοφόν » l'interprétation courante de τρίαιναν par « trident » ne semble s'imposer en aucune façon. Il se demande si ce mot ne désignerait pas plutôt une barque à trois paires de rames, une nacelle.

Remarques de MM. Gauthiot et Lévy.

A propos de *respondeo,* M. Bréal fait voir comment ce mot a été détourné de son sens technique primitif et frotté par l'usage. Il n'a plus rien de la valeur religieuse ancienne du latin *spondeo* qui se rattache au grec σπονδή « libation ».

Remarques de M. Halévy.

Séance du 19 Décembre 1908.

Présidence de M. Cart, vice-président.

Présents : MM. Benoist-Lucy, Boyer, Cabaton, Cart,

Finot, Gauthiot, Huart, Lacombe, Lévy, Marouzeau, Meillet, Patte, Reby, Vendryes.

Excusé : M. Sainéan.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Élections. Sont élus à l'unanimité membres de la Société, M. Patte, docteur en droit, M. le Dr Saquet.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société : M. Mertz, professeur au Collège de Meaux, par MM. Cart et Gauthiot ; M. Goelzer, professeur à l'Université de Paris, par MM. Vendryes et Meillet ; Mlle V. Kantchalovski, rue Méchain, n° 11, à Paris, par MM. Boyer et Meillet, et la Bibliothèque Universitaire de Nancy, par MM. Anglade et Meillet.

Commission des finances. Le rapport annuel sur la gestion de l'administrateur et du trésorier pendant l'année 1908 est lu par M. J. Bloch. Ce rapport est adopté à l'unanimité.

Messieurs,

Après examen des comptes de votre trésorier, votre Commission a arrêté les chiffres suivants pour les recettes et les dépenses de la Société du 12 décembre 1907 au 15 décembre 1908.

Recettes :

Report d'exercice	7 043 fr.	49
Cotisations annuelles	2 018	20
Cotisations perpétuelles	320	
Subvention de l'État	1 000	
Vente de publications	35	
Rentes de la Société	1 565	
Intérêts des dépôts	27	30
Total	12 008 fr.	99

De cette somme totale il faut mettre à part les recettes de la fondation Bibesco, qui s'élèvent actuellement à 1 311 fr. 34. Au reliquat de 438 fr. 85 qu'elles présentaient en 1905, sont venus s'ajouter en effet pendant trois années les intérêts normaux de la fondation, soit 290 fr. 83 par an. Mais de ce total de 1 311 fr. 34, une somme de 1 000 francs va être immédiatement distraite pour être remise au titulaire du prix Bibesco, M. Mario Roques, choisi par la Société dans sa séance du 21 novembre dernier. Il restera un reliquat de 311 francs qui permettra de décerner à nouveau le prix Bibesco à la fin de 1911. Puisse la Société récompenser à cette époque un lauréat aussi distingué !

DÉPENSES :

Factures de l'éditeur..	4 811 fr.	35
Frais généraux, service, gratifications..	336	25
Indemnité à l'administrateur..	400	
Frais de banque.	16	30
Solde { à la Société Générale.	6 256	44
Solde { en caisse du trésorier.	188	75
TOTAL ÉGAL.	12 008 fr.	99

Les publications constituent toujours la charge la plus lourde pour les finances de la Société. Dans les factures payées cette année à l'éditeur figurent les subventions accordées pour l'impression des deux premiers volumes de la *Collection linguistique*. L'exercice prochain sera grevé par les frais de publication d'un nombre inconnu jusqu'ici de fascicules des Mémoires. Votre Commission des finances doit vous rappeler à ce propos que la Société a atteint désormais son maximum de production régulière, si elle tient à assurer normalement l'équilibre de ses dépenses et des ressources limitées dont elle dispose. Il sera donc nécessaire de s'en tenir à la mesure actuelle, sans chercher à la dépasser, afin de maintenir les finances de la Société dans la bonne situation où elles sont actuellement.

Votre Commission vous signale en terminant que sur les 5134 fr. 41 qui appartiennent en propre à la Société, déduction faite des ressources particulières du fonds Bibesco, une somme de 375 fr. 20, fournie par les cotisations perpétuelles de l'année écoulée (soit 320 fr.), et par le reliquat des cotisations perpétuelles des années précédentes (soit 55 fr. 20), sera consacrée, d'après les statuts, à l'achat de rentes sur l'État.

J. BLOCH.
J. MAROUZEAU.
I. LÉVY.

Paris, le 15 décembre 1908.

Élection du bureau. Le bureau pour l'année 1909 est composé comme il suit :

Président :	M. Th. CART.
Premier Vice-président :	M. FINOT.
Second Vice-président :	M. Hubert PERNOT.
Secrétaire :	M. BRÉAL.
Secrétaire adjoint :	M. MEILLET.
Administrateur et bibliothécaire :	M. GAUTHIOT.
Trésorier :	M. VENDRYES.

M. R. Duval, membre du Comité de Publication, ayant donné sa démission de membre de la Société, a été remplacé par M. Cl. Huart, à l'unanimité. Le pouvoir des autres membres du Comité a été renouvelé. Celui-ci se trouve donc composé de MM. d'Arbois de Jubainville, L. Havet, Cl. Huart, L. Léger, A. Thomas.

Présentation d'ouvrage. M. Huart offre à la Société le tirage à part de l'article qu'il a publié dans le *Spiegel Memorial Volume* et qui contient des quatrains nouveaux du poète Bābā Tāhir 'Uryān, ainsi que des détails sur le dialecte persan de Hamadān.

Questions diverses. M. Meillet propose tant au nom de M. Bréal qu'au sien propre de réduire le nombre des séances de la Société à une par mois. Il fait remarquer que cette réduction ne sera pas aussi forte en réalité qu'il peut paraître au premier abord. Déjà la Société ne se réunit en fait qu'une fois dans trois mois de l'année au moins. D'autre part il semble qu'une séance mensuelle suffise aux communications et au règlement des affaires des Sociétés telles que celle de linguistique, si l'on en juge d'après l'expérience acquise et l'exemple des Sociétés Asiatique, de Numismatique, des Études grecques et autres. Enfin les membres de la Société se réuniront plus facilement une fois par mois que plusieurs.

Après échange de vues entre MM. Huart, Cart, Gauthiot et Meillet, la proposition des secrétaires est votée à l'unanimité.

A propos des publications de la Société, M. Meillet signale le jugement très élogieux porté par M. Nöldeke, dans une revue allemande, sur le travail de M. Marçais, relatif au dialecte des Ūlâd Brâhīm de Saïda, qui a paru dans les *Mémoires*.

Communications. M. A. Meillet parle du rôle des composés dans les langues indo-européennes. La plupart des composés font partie de vocabulaires techniques ou spéciaux. En slave presque tous les composés sont traduits de langues étrangères, comme l'a montré M. Jagić; et les rares composés qui sont indigènes sont sans doute des formations secondaires comme le mot *medvědĭ* qui a

remplacé le vieux nom de l'ours, sans doute à la suite de quelque interdiction. En sanskrit les textes renferment d'autant plus de composés qu'ils ont un caractère plus artificiel. En grec, Aristote donne les composés comme caractérisant certains types de langues poétiques. Et ainsi partout.

Observations de MM. Boyer, Vendryes, Gauthiot.

Ensuite, M. Meillet examine certaines particularités de la langue de Corinne. En gros cette langue est le béotien du temps de l'auteur, mais avec certaines tolérances qui étaient sans doute admises par la poésie populaire ; par exemple, coexistence de datifs pluriels en -οισι et en -οις, de formes de prétérit avec et sans augment.

Séance du 15 Janvier 1909.

Présidence de M. Cart, président.

Présents : MM. Bauer, Barbelenet, Benoist-Lucy, Bloch, Cabaton, Cart, Ferrand, Gauthiot, Huart, Lejay, Marouzeau, Meillet, Thomas, Reby, Sacleux, Vendryes.

Assistant étranger : M. Muller.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élections. MM. Goelzer, professeur à l'Université de Paris, Mertz, professeur au Collège de Meaux, ainsi que Mlle V. Kantchalovski, de Paris, sont élus à l'unanimité membres de la Société. Est admise aussi à l'unanimité la Bibliothèque Universitaire de Nancy.

Présentation. Est présenté pour faire partie de la Société, M. Edmond Privat, Norwich (Angleterre), par MM. Cart et Gauthiot.

Questions diverses. Le secrétaire adjoint signale à l'attention des membres de la Société les *Mélanges de Philologie et de Linguistique* qui viennent d'être offerts à

M. L. Havet, l'un des tout premiers membres de la Société, son secrétaire adjoint pendant douze ans (1870-1882), et pendant longtemps l'un de ses collaborateurs les plus actifs et les plus originaux. A ces *Mélanges* ont d'ailleurs contribué plusieurs de nos confrères.

Communications. M. Gauthiot montre comment les expressions signifiant « vendre » sont généralement nouvelles, ainsi all. *verkaufen,* angl. *sell,* v. sl. *prodati.*

Observations de MM. Reby, Sacleux.

M. Marouzeau signale plusieurs exemples tirés de Plaute et de Térence de *melior* neutre employé en place de *melius,* exemples qui s'ajoutent à ceux du neutre en *-ior* cités par Priscien.

Remarques de M. Thomas.

M. Ferrand expose différentes correspondances entre l'arabe et le malgache dans les emprunts.

Observations de MM. Huart, Barbelenet, Meillet.

Séance du 20 Février 1909.

Présidence de M. Cart, président.

Présents : MM. Bauer, Barbelenet, Benoist-Lucy, Bloch, Bonnardot, Boyer, Cart, de Charencey, Cohen, Lacombe, Lejay, Lévy, Marouzeau, Meillet, Mélèse, Mertz, Reby, Sacleux, Vendryes.

Assistant étranger : M. Muller.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élection. M. Privat (Norwich) est élu à l'unanimité membre de la Société.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société : M. Deny, chargé de cours à l'École spéciale des Langues Orientales vivantes, par MM. Boyer et Gaudefroy-Demombynes, et le Philologisk-historik Laboratorium

de l'Université de Copenhague, par MM. V. Thomsen et Ludvig Wimmer.

Nouvelles. M. de Charencey présente à ses confrères de la Société : *Neuf Étymologies basques* (extrait de la Revue Internationale des Études Basques) et la 3[e] année de l'*Année Linguistique*.

Communications. Il est donné lecture par M. J. Vendryes d'une note de M. d'Arbois de Jubainville sur lat. *sēdare*, v. irl. *síd*.

M. J. Vendryes, marque la différence qui existe entre l'assimilation par contact et l'assimilation à distance. L'assimilation à distance est très rare et ne se produit que dans certaines conditions particulièrement favorables.

Observations de M. A. Meillet.

M. A. Meillet entretient à nouveau la Société de la question de l'aspect des verbes en latin. Il croit que les aspects perfectif et imperfectif en baltique, en germanique et en latin correspondent bien plutôt aux aspects déterminé et indéterminé du slave qu'aux aspects perfectif et imperfectif de ce groupe de langues. De même l'aoriste grec, dont le sens répond à celui du perfectif slave, doit sans doute ce sens à un développement secondaire ; le sens ancien des formes était celui de l'aspect déterminé.

Observations de M. P. Boyer.

Séance du 20 Mars 1909.

Présidence de M. Cart, président.

Présents : MM. Barbelenet, Benoist-Lucy, Bloch, Cart, de Charencey, M. Cohen, Finot, Gauthiot, Huart, Marouzeau, Meillet, Patte, Vendryes.

Assistant étranger : M. G. Cohen.

Élections. M. Deny, chargé de cours à l'École spéciale

des Langues orientales vivantes, est élu membre à l'unanimité. Le Philologisk-Historisk Laboratorium de l'Université de Copenhague est admis de même à faire partie de la Société.

Présentations. Sont présentés pour entrer dans la Société MM. Gustave Cohen, ancien lecteur de français à l'Université de Leipzig, 3, rue Sévéro, Paris (XIVe) par MM. Meillet et M. Cohen et M. Michel Féghali, chargé d'un cours libre à l'Université de Bordeaux, par MM. Meillet et Cuny.

Communications. M. Jules Bloch expose le résultat de ses observations sur les parlers des castes dans l'Inde. Des observations sont faites par MM. de Charencey et Meillet.

M. de Charencey présente une série d'étymologies françaises touchant des mots particulièrement difficiles à expliquer.

M. A. Meillet parle du verbe latin *censeo* à propos de l'article du *Thesaurus* qui vient de paraître. La racine indo-européenne *k_1 *ens-* signifiait « prononcer suivant une forme rituelle, déclarer officiellement » ; et tous les sens des mots indo-iraniens et latins s'expliquent par là. Les mots osques parents sont empruntés au latin.

Séance du 24 Avril 1909.

Présidence de M. Cart, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, A. Bibesco, Bloch, Boyer, Cart, Finot, Gauthiot, Halévy, Huart, Lacombe, Lejay, Lévy, Meillet, Pernot, Sacleux, Thomas, Vendryes.

Assistants étrangers : MM. Muller, Altenkirch.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Elections. M. Gustave Cohen, 3, rue Sévéro, Paris et

M. Michel Féghali, chargé de cours à l'Université de Bordeaux, sont élus membres de la Société.

Décès. M. A. Meillet fait part du décès de M. Whitley Stokes, associé étranger de l'Institut, membre déjà ancien de la Société, et rappelle quels services il a rendus à l'étude des langues indo-européennes et surtout des langues celtiques.

Communications. M. A. Thomas fait part à la Société d'un certain nombre d'étymologies difficiles de mots provençaux et plus spécialement périgourdins.

M. I. Lévy fait à propos d'un des mots signalés par M. Thomas une remarque particulièrement importante.

M. A. Meillet étudie la disparition du prétérit simple dans les langues indo-européennes. Il y a là une tendance générale qui a été observée dans certains dialectes romans (français et rhéto-roman), en allemand (dans une grande partie du domaine), en slave (dans la plupart des langues, à des dates diverses), en indo-iranien et même dans un parler arménien. On doit distinguer deux procès distincts : 1° création d'une forme composée, ce qui a eu lieu à peu près universellement dans les langues indo-européennes, à date plus ou moins ancienne ; 2° une fois la forme composée créée, élimination de la forme simple ; cette tendance est assez générale, mais n'aboutit pas partout.

Observations de MM. Pernot, Vendryes, Halévy, et remarques détaillées de M. P. Boyer, suivies d'une discussion avec M. Meillet.

Séance du 15 Mai 1909.

Présidence de M. Cart, président.

Présents : MM. Bauer, Cart, de Charencey, G. Cohen, M. Cohen, Gauthiot, Halévy, Lacombe, Meillet, Sacleux, Vendryes.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Nouvelles. M. A. Meillet fait part de la perte douloureuse que la Société vient de faire en la personne de M. H. Osthoff professeur de grammaire comparée et de sanskrit à l'Université de Heidelberg et membre de la Société depuis 1895, décédé le 7 mai à Heidelberg. Il rappelle, entre autres, le rôle joué par notre ancien confrère au temps où parurent les *Morphologische Untersuchungen,* signées Osthoff et Brugmann.

Présentations. Mlle Kantchalovskij et M. J. Vendryes présentent pour faire partie de la Société, M. R. Altenkirch, 8, rue Toullier, Paris Ve.

Communications. M. de Charencey lit une note sur l'origine du nom de Pérou.

M. Meillet discute la valeur des diverses nasales que distingue la graphie traditionnelle de l'Avesta. La nasale que l'on transcrit par *ṅ* n'est pas une nasale à occlusion gutturale ; c'est, à en juger par les cas où on la rencontre, une simple émission nasale, sans point d'articulation dans la bouche.

Des observations sont présentées par MM. Halévy, Sacleux, Vendryes, Gauthiot.

Séance du 19 Juin 1909.

Présidence de M. Cart, président.

Présents : MM. Bauer, Benoist-Lucy, J. Bloch, Boyer, Cahen, Cart, de Charencey, M. Cohen, Deny, Gauthiot, Huart ; Mlle Kantchalovskij ; MM. I. Lévy, Mazon, Meillet, Pernot, Reby, Vendryes.

Assistant étranger : M. O. Broch, professeur à l'Université de Christiania.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Élection. M. R. Altenkirch, 8, rue Toullier (Paris), est élu membre de la Société à l'unanimité.

Présentation et élection. MM. Streitberg et Vendryes présentent pour être membre de la Société, le Indogermanisches Seminar de l'Université de Munich. La séance étant la dernière avant les vacances, il est procédé immédiatement au vote ; le Seminar est admis dans la Société à l'unanimité.

Communications. M. Marcel Cohen traite des rapports de l'arabe parlé par les Juifs d'Alger avec l'hébreu, qui est leur langue religieuse et savante. Il attire l'attention de la Société sur les emprunts faits par la première langue à la seconde, leur traitement phonétique et morphologique.

Observations de M. Huart et de M. Meillet.

M. Gauthiot signale l'existence de mots tchouvaches (bulgares) en russe ; ainsi r. *čur*. Observation de M. Boyer.

La séance étant la dernière de l'année scolaire, le procès-verbal est immédiatement lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 21 novembre 1908.

A. Meillet. *Les Dialectes indo-européens.* — Paris, 1908, in-8, 138 p.

L. Lamouche, *Quelques mots sur le dialecte espagnol parlé par les Israélites de Salonique.* — Erlangen, 1907, in-8, 22 p. (Extrait des Mélanges Chabaneau).

Studier i modern Sprakvetenskap, utgivna av nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, IV. — Uppsala, 1908, in-8; VII + 291 p.

Glotta, Zeitschrift f. griechische u. lateinische Sprache, t. I, fasc. 1, 2, 3. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1907-1908.

Séance du 5 décembre 1908.

A. Berloin. *La parole humaine,* études de philologie nouvelle. — Paris, Champion, 1908, in-8, 221 p.

Discours prononcés à la séance du Congrès des Sociétés Savantes, le vendredi 24 avril 1908. — Paris, Impr. nat., 1908, in-4, 43 p.

J.-M. Meunier. *La prononciation du latin.* — Corbigny, Ch. Sillard, 1908, in-4, 22 p.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. VI, nº 2, 3; vol. VII, nº 1.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, vol. 38. — Boston, Mass.

Séance du 16 janvier 1909.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. 42, fasc. 2. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1908.

Zivaja Starina, année 17, fasc. 2. — Saint-Pétersbourg.

Studier i modern Sprakvetenskap, IV. — Upsala, 1908.

Eranos, vol. VII, fasc. 1, 2, 3, 4; vol. VIII, fasc. 1, 2, 3. — Göteborg, Eranos' forlag.

Sphinx, vol. XI, fasc. 2, 3, 4; vol. XII, fasc. 1, 2. — Akademiska Bokhandeln, Upsala.

Lindström. *Studier of the language of S. Richardson.* — Upsala, 1907, in-8, 180 p.

Theander. — *AA Glossarum Commentarioli,* — Upsaliae, 1907, in-8, 58 p.

Séance du 20 février 1909.

Journal asiatique, 10e série, t. XI, fasc. 2 et 3; t. XII, fasc. 1. — Paris, Leroux, 1908.

Zivaja Starina, année 17, fasc. 3. — Saint-Pétersbourg, 1908.

Louvet. *Petit vocabulaire de poche français-chinois.* — Paris, 1908, in-12, 110 p. — *Cours élémentaire de langue chinoise.* — Paris, 1908, in-4, 173 p.

Annales du Musée Guimet (Biblioth. de vulgar.), t. 28, 29, 30. — Paris, Leroux, in-12, 1908.

Séance du 20 mars 1909.

Sphinx, vol. XII, fasc. 3, 4. — Akademiska Bokhandeln. Upsala.

Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de la Habana, vol. VII, nos 2, 3 vol. VIII, no 1.

Journal asiatique, 10e série, t. XII, fasc. 2. — Paris, Leroux, 1908.

Annales du Musée Guimet, t. 31, 1re et 2e parties, in-4. — Paris, Leroux, 1907-8.

E. Staaff. *Étude sur l'ancien dialecte léonais.* — Uppsala, 1907, in-8, 351 p.

N. Lundkvist. *Studia Lucanea.* — Holmiae, 1907, in-8, 217 p.

E. Löfstedt. *Beiträge zur Kenntniss der späteren Latiniät.* — Stockholm, 1907, in-8, 130 p.

A. Korlén. *Statwechs gereimte Weltchronik.* — Uppsala, 1906, in-8, 287 p.

D. Fryklund. *Les changements de signification des expressions de droite et de gauche dans les langues romanes et spécial. en français.* — Upsal, 1907, in-8, 165 p.

V. Lindström. *Commentarii Plautini.* — Holmiae, 1907, in-8, 140 p.

Séance du 24 avril 1909.

Glotta, t. I, fasc. 4. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1909.

Göteborgs Högskolas Aarskrift, Band XIII. — Göteborg, Wettergren ok Kerber, in-8.

Max Nabe. *Die steinzeitliche Besiedlung der Leipziger Gegend* (*Veröffentlichungen des Städtischen Museums für Völkerkunde zu Leipzig,* Heft 3). — Leipzig, Voigtländer, in-4, 58 p.

Jahrbuch de Städtischen Museums f. Völkerkunde zu Leipzig, Band II, 1907. — Leipzig, Voigtländer, in-4, 97 p.

Zivaja Starina, année 17, fasc. 4. — Saint-Pétersbourg, 1909.

Germanisch-romanische Monatschrift, 1 Jahrgang, Heft 1. — Heidelberg, Winter.

J. Baudouin de Courtenay. *Iz istočnikov narodnago mirovozzrênija i nactroenija* (tiré à part de *Sbornik v cest'... G. N. Potonina*). — S.-Petersbourg, Kiršbaum, 1909, in-8, 6 p.

J. Baudouin de Courtenay. *O związku wyobrazen fonetycnych z wyobrażeniami morfologicznemi, syntaktycznemi i semazjologicznemi* (tiré à part des comptes rendus des séances de la Société des sciences de Varsovie). — Warszawa, Rubieszewski i Wrotnowski, 1908, 20 p.

J. Baudouin de Courtenay. *O języku pomocniczym międzynarodowym.* — Kraków, 1908, in-8, 20 p.

Thomas Fitzhugh. *Carmen Arvale seu Martis Verber or the tonic Laws of atin Speech and Rythm.* — Charlottesville, Va (U. S. A.), Anderson bros, in-8.

Sphinx, vol. XII, fasc. 5 et 6. — Akademiska Bokhandeln, Upsala.

Eranos, vol. VIII, fasc. 4. — Eranos' forlag, Göteborg.

Journal asiatique, 10e série, t. XII, fasc. 3. Leroux, 1908.

Séance du 15 mai 1909.

A. Ernout. *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin.* — Paris, Champion, 1909, in-8, 254 p.

Année linguistique, t. III. — Paris, 1908, in-12, 396 p.

De Charencey. *Neuf étymologies basques.* — Bayonne, 1908, in-8, 7 p. (Extrait de la Revue internationale des Études basques).

Séance du 19 juin 1909.

C. B. Bradley. *The oldest known writing in Siamese* (reprinted from the Journal of the Siam Society, March, 1909). — Bangkok, 1907, in-4, 64 p.

Sphinx, vol. XII, fasc. 1. — Akademiska Bokhandeln, Upsala.

Publications of the Modern Language Association, vol. XXIII, no 4.

Glotta, t. II, fasc. 1. — Göttingen, Vandenhoek u. Ruprecht, 1909.

Zeitschrift f. vergleichende Sprachforschung, t. 42, fasc. 3, 4. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1909.

Journal asiatique, 10e série, t. XIII, fasc. 1. — Paris, Leroux, 1909.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
JUSQU'AU 1er AOUT 1909

Conditions de vente particulières aux Membres de la Société.

Collection complète des *Mémoires* (tomes I et XIV complets; tome XV fasc. 1 à 5)	250 fr.
Volumes isolés : tome I	12 fr.
— tomes II, III, IV, V, VI, chacun	15 fr.
— tome VII	12 fr.
— tomes VIII et suivants	18 fr.
Fascicules isolés : chacun	3 fr.
Table analytique des dix premiers volumes des Mémoires	9 fr.

Les numéros du *Bulletin,* dont il reste un nombre suffisant d'exemplaires, à savoir les tomes VI à XII complets, et les numéros dépareillés des tomes II à V, sont mis *gratuitement* à la disposition des membres de la Société.

Les premiers tomes du *Bulletin,* dont il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires complets, peuvent être acquis, sans les volumes correspondants des *Mémoires,* au prix de **10** francs chacun.

N.-B. — Le 1er n° du tome I du *Bulletin* commence avec la page XXI des procès-verbaux des séances. Les pages I-VIII, IX-XX sont brochées avec les fascicules 1 et 2 du tome I des *Mémoires,* et ne peuvent en être séparées.

Les commandes, accompagnées de leur montant, doivent être adressées à l'Administrateur. Le port est gratuit.

De plus, la librairie Champion publie, sous les auspices de la Société, une *Collection Linguistique* ; les membres ont le droit d'acheter, *avec réduction de 50 %* chacun, un exemplaire unique de chaque volume de la Collection.

On est prié de s'adresser directement à M. Champion, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris.

Ont déjà paru : *Les Dialectes Indo-européens,* par A. Meillet, prix réduit **2** fr. **25**.

Mélanges Linguistiques, offerts à M. F. de Saussure, prix réduit **5** fr. **25**.

Les Éléments dialectaux du Vocabulaire latin, par E. Ernout, prix réduit **3** fr. **75**.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Observation préliminaire.

Les rédacteurs de cette bibliographie n'ont ni l'illusion ni la prétention de signaler, et encore moins de discuter, ici tous les livres intéressants qui ont paru dans l'année sur les questions relatives à la linguistique. Le romanisme a été relativement négligé parce qu'il existe en France plusieurs revues spéciales à ce groupe linguistique. Les circonstances sont pour beaucoup dans le choix qui est fait. Et l'étendue des comptes rendus est souvent en proportion de l'intérêt que les critiques ont pris aux livres signalés plutôt que de l'importance des ouvrages eux-mêmes. Néanmoins, on a vu par la bibliographie des deux années dernières, on verra encore par les ouvrages qui sont signalés ci-dessous, quel mouvement se produit actuellement en linguistique, et en combien de directions diverses se font des recherches nouvelles. Les uns observent des phénomènes jusqu'ici négligés, d'autres apportent à la linguistique les résultats obtenus par des sciences qui se sont développées à côté d'elle, d'autres appliquent des méthodes connues dans des domaines où on ne les avait pas encore appliquées, créant par exemple des grammaires comparées de plusieurs familles de langues parallèles à celles des langues indo-européennes, d'autres enfin inventent des procédés de recherche. Partout on observe un renouvellement.

Plusieurs ouvrages capitaux, parus dans les derniers mois, n'ont pu être examinés dans ce fascicule ; il en sera parlé dans le prochain cahier.

A. Meillet.

Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure, in-8, 327 p. (et une page de dédicace). Paris (Champion), 1908 (forme le second volume de la *Collection linguistique* publiée par la Société de linguistique)[1].

I

Il y a près de trente ans, dans le *Journal de Genève* du 25 février 1879, j'ai présenté au public genevois le *Mémoire* de M. Ferdinand de Saussure sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Il s'agissait d'un livre d'une rare importance scientifique, qui orientait l'étude du langage dans une direction neuve et sûre, et qui était l'œuvre d'un étudiant de vingt et un ans.

Le sujet que j'avais à traiter dans un journal quotidien était fort technique, si bien que ma tâche d'analyste pouvait sembler ardue. Elle m'était facile, en réalité, non seulement parce que l'extrême mérite du livre m'allait au cœur, mais parce que j'avais à parler d'une œuvre singulièrement une.

Le *Système des voyelles*, en effet, c'était toute la linguistique indo-européenne synthétisée. La déclinaison, la conjugaison, la dérivation étaient éclairées par des lumières communes. Dans son ensemble, le parler de nos ancêtres changeait d'aspect ; il cessait de se décomposer en monosyllabes, monotones et inanimés comme des atomes ; c'est à des cellules que M. de Saussure comparait les éléments pour nous ultimes, parce que chacun de ces élé-

1. Nous sommes heureux de pouvoir mettre ici à la disposition des linguistes l'article publié dans le *Journal de Genève* des 16, 18, 20 et 23 novembre 1908 par notre confrère M. L. Havet (Réd.).

ments contient une sorte de centre d'action et est le siège d'une évolution individuelle.

Dans la cellule métaphorique, il y a des voyelles qui appartiennent à l'enveloppe (l'*a*, l'*i*, l'*u*, les *r, n, m* syllabiques) ; le centre de la cellule, son âme métaphorique, c'est la voyelle *e*, dont les vicissitudes dominent toute la phonétique indo-européenne et toute la théorie des formes. Tantôt en effet l'*e* se change en *o*, tantôt il disparaît ; ainsi, en grec, *leipô* « je laisse », parfait *leloipa*, aoriste *elipon*. Dans la langue entière, toutes les fonctions sont liées aux vicissitudes de l'*e*. Son alternance avec *o* donne leur couleur aux cas : vocatif grec *hippe* « cheval », nominatif *hippos*. Cette même alternance oppose les noms aux verbes ; en latin *tegere* « couvrir », *toga* « manteau ». Quant à l'éclipse de l'*e*, elle est la clé des variations les plus diverses : en grec *patera* accusatif « le père », génitif *patros* ; *zeugos* « attelage » et *zugon* « joug » ; en latin *ne-queô*, *ne-fâs*, *ne-que*, avec négation *ne*, et *in-dignus*, *in-imicus*, avec négation *n* syllabique, devenu *in*. La différence entre les formes françaises *il est* et *ils sont* remonte au latin, et le latin la tenait de l'indo-européen préhistorique. L'indo-européen préhistorique, enfin, possédait des racines verbales susceptibles de recevoir dans leur sein un infixe à voyelle éclipsable, lequel infixe avait les deux formes *ne* et *n* ; ainsi la racine monosyllabique *yug* « joindre » devenait *yuneg* et *yung*. Les racines disyllabiques en *a*, comme celles qui terminent les composés latins du type *agri-cola*, inséraient l'infixe devant l'*a* final : en grec *dama*, *damnea*, *damna* (*dama-sô* « je dompterai », *damnêmi* pour *damneami* « je dompte », *damna-men* « nous domptons »).

Tous ces phénomènes, à la fois si disparates et si semblables, étaient groupés et solidarisés par M. de Saussure avec une puissance incomparable, et ils conduisaient le jeune auteur à des vues plus intéressantes qu'eux-mêmes. Car d'une part ils ruinaient la vieille conception syllabique de l'indo-européen, d'autre part il naissait d'eux une conception toute différente, celle qu'on pourrait appeler vocalique, parce que son principe est d'opposer le rôle de l'*e* à celui de toutes les autres voyelles.

Ainsi, derrière l'indo-européen visible à l'œil nu, le lecteur de M. de Saussure entrevoyait, comme au microscope, des dessous d'histoire cachée et lointaine. Toute la langue indo-européenne gagnait en profondeur et s'enrichissait d'un mystère nouveau. On comprend que, pour l'auteur d'un compte rendu destiné à tout le public instruit, la matière était plutôt trop riche. Dans mon article de 1879 sur le *Mémoire,* il me fallait me borner ; j'ai glissé sur ce qui me semblait le plus génial et le plus hardi, afin de pouvoir insister sur ce qui apparaissait comme inébranlable, et que le temps, en effet, n'a pas ébranlé.

Les années ont passé, et voici qu'à l'étudiant de 1879 des maîtres dédient des *Mélanges.*

J'ai accepté d'écrire pour le *Journal de Genève* un nouveau compte rendu, sans me dissimuler qu'il est moins aisé de parler d'un recueil que d'un livre. L'unité en est forcément absente, et les idées générales n'y sont énoncées qu'occasionnellement. La pensée de chaque collaborateur ne s'exprime que dans un petit nombre de pages et à propos d'un sujet spécial, de sorte qu'elle ne se révèle ni dans sa véritable ampleur, ni dans ses répercussions. Enfin tandis que, quand on analyse un ouvrage d'ensemble comme le *Mémoire,* il est possible de dire l'essentiel sans recourir à d'autres exemples que ceux du grec ou du latin, des exemples tirés des langues non classiques seraient indispensables si on voulait faire connaître un peu complètement les *Mélanges.*

On voudra bien m'excuser de deux torts inévitables, l'un qui est de faire un choix, l'autre qui est de passer d'une idée à une autre sans qu'il y ait entre elles deux un lien logique, ou bien en supposant un lien non indiqué dans le recueil même.

II

Quinze savants ont donné aux *Mélanges* des articles. Quatre, qui sont pour M. de Saussure des confrères et non des disciples, sont des Suisses allemands et ont écrit dans leur langue ; ce sont MM. Renward Brandstetter, profes-

seur à Lucerne, Schwyzer, professeur à Zurich, Thurneysen, professeur à Fribourg en Brisgau, J. Wackernagel, professeur à Goettingen. Les onze autres sont des Français de langue, les uns Français, les autres Suisses ; tous sont pour M. de Saussure des élèves, soit directs, soit indirects.

Les élèves directs de M. de Saussure sont MM. Dottin, Maurice Grammont, Meillet, Muret, qui l'ont entendu dans son enseignement de Paris (1881-1891), et MM. Bally et Sechehaye ; ces derniers l'ont entendu à Genève, alors qu'il était, selon les termes de la courte préface, « rentré dans la ville à laquelle sa famille a fait tant d'honneur ». Les élèves indirects, ceux qui ont « subi son influence à travers l'enseignement de ses disciples », sont des élèves de M. Meillet, MM. Cuny, Ernout, Gauthiot, Niedermann, Vendryes.

Parmi les onze articles écrits en français, celui de M. Grammont présente une particularité extérieure digne d'être notée ; il est rédigé selon le système d'orthographe simplifiée particulier à l'auteur, système qui consiste à exclure complètement la lettre *h* (sauf dans le groupe *ch*) et la lettre *y*. On sait quel sentiment d'irrespect inspire aux hommes compétents notre orthographe pseudo-traditionnelle.

Un des articles, celui de M. Brandstetter, est un peu à côté de la linguistique ; il traite des expressions amoureuses dans la lyrique malaise de Macassar. Tous les autres articles ont un caractère strictement linguistique. Celui de M. Sechehaye a trait à la philosophie générale du langage ; celui de M. Muret, à l'onomastique géographique romane. Restent douze articles, qui tous se rapportent aux études indo-européennes, c'est-à-dire au magnifique domaine qu'a illuminé le *Mémoire* de M. de Saussure.

L'article de M. Wackernagel semble toucher incidemment à la syntaxe ; c'est pourtant, dans son essence, une étude des formes matérielles. La chose est plus vraie encore des onze autres articles de linguistique indo-européenne, ainsi que de l'article roman de M. Muret ; tous

mettent en œuvre la phonétique, la morphologie, l'étymologie, et aucun n'aborde la syntaxe. Ceci n'est point un blâme, bien au contraire. Il en était de même du *Mémoire* de M. de Saussure, et on peut dire qu'il en est de même de tous les ouvrages ayant droit au nom de « linguistiques ». Peut-être est-il bon de le remarquer en passant ; cela peut aider plus d'un lecteur à se faire de la linguistique une notion juste.

Demandons-nous pourquoi la syntaxe est ordinairement cultivée par des « grammairiens » plutôt que par des linguistes. Car l'usage distingue entre les deux mots, et, en général, ils correspondent à des compétences réellement séparées. A quoi peut tenir (c'est là la vraie question) que l'étude du langage soit ainsi répartie en deux études, linguistique et grammaire ?

Au premier abord, la chose semble explicable par voie historique. La grammaire, comme chacun sait, est fille de la Grèce ; la linguistique est fille de l'Inde comme son instrument favori, la phonétique de précision. On pourrait donc être tenté de dire : « Madvig et les savants de son type constituent l'école grecque ; l'école indienne est représentée par Bopp et les continuateurs de son œuvre ». En réalité, il n'y aurait là qu'une vue illusoire. D'abord, la coexistence de deux écoles peut faire qu'un même problème soit traité à la fois de deux façons, non qu'il y ait partage des problèmes. Ensuite, depuis Bopp, le cerveau de l'Europe savante a eu tout le temps d'helléniser son indianisme et d'indianiser ses idées grecques. Il faut donc chercher une autre explication. Si, après tant de travaux, il subsiste un dualisme de l'étude du langage, c'est nécessairement qu'il y a un dualisme du langage lui-même.

Le langage est double en effet. Il y a la langue parlée et il y a la langue écrite.

Dans certains cas elles sont étrangères l'une à l'autre ; tel habitant du Finistère parle breton et écrit en français, tel habitant des Grisons parle roumanche et écrit en allemand. Plus souvent la différence est celle du « patois » local à la langue d'une vaste région ; un paysan picard et un paysan vaudois peuvent se comprendre au moyen de

l'idiome de leur journal, non de celui de leur famille. Les deux langues se rapprochent chez l'homme des villes, principalement chez l'homme cultivé, mais jamais elles ne se confondent. La langue parlée du citadin, si instruit qu'il soit, subit la poussée novatrice des demi-lettrés et des illettrés, des jeunes gens et des enfants; sa langue écrite a un frein conservateur, le classicisme. Un Parisien écrivain dit « il a tué »; il imprime « il tua ».

Envisagées comme objets d'étude, les deux langues diffèrent singulièrement, et leur dualisme ne fait que s'accuser.

La langue écrite est plutôt individuelle que nationale. Le latin, pour beaucoup des modernes, c'est la langue personnelle de Cicéron. C'est par rapport à Cicéron qu'on définit la langue de César ou de Tacite. Même si on s'affranchit de l'étroite préoccupation cicéronienne, on n'arrive jamais qu'à étudier des latinités d'individus ; on cherche en quoi les tendances de Salluste sont vieillottes, ou provinciales celles de Tite-Live. Jamais on n'arrive à une notion du « latin écrit » en soi ; c'est qu'il n'y a pas de langue écrite des masses.

Populaire au contraire, collective, anonyme est la langue parlée. Ce qu'on appelle le français parlé d'aujourd'hui, ce n'est pas l'idiome oral d'un personnage notable, mais celui des passants inconnus. Si, par exception, on croit devoir noter le parler d'un individu, on choisira de préférence une personne obscure et modeste ; un savant phonétiste a fait une monographie du patois de sa mère. Quand il s'agit du passé, on classe les parlers non par personnes, mais par siècles et par provinces.

Il peut arriver qu'un homme expert sur le parler soit un médiocre connaisseur de la langue écrite, ou inversement. Cela revient à dire qu'un bon linguiste peut être mauvais grammairien, et un bon grammairien mauvais linguiste. Nous voici arrivés en effet à voir clair enfin. Le grammairien, c'est l'homme de la langue écrite ; le linguiste, l'homme de la langue parlée.

Continuons pourtant à creuser la différence ainsi mise en lumière. Nous constatons aisément que le grammairien

n'entrevoit la phonétique de ses auteurs que d'une façon partielle et indirecte, d'après ce qu'en laisse transparaître la versification (laquelle souvent le trompe, parce qu'elle retarde sur la prononciation réelle). L'étymologie n'intéresse le grammairien qu'exceptionnellement, quand elle éclaircit une nuance de sens. Ses recherches sur la flexion et le vocabulaire ne sont en général qu'une poursuite des imitations de précédents, c'est-à-dire des caprices fondés sur des hasards. Ainsi, tant qu'il s'agit des matériaux mêmes du langage, le grammairien vit de minuties décousues, bonnes pour un petit esprit ou un pédant. Où peut-il se montrer homme supérieur? Dans le domaine où les données s'offrent à lui innombrables, complètes, homogènes, logiquement liées ; dans la science qui considère les matériaux au point de vue de leur agencement, la syntaxe. La syntaxe au sens le plus large ; car, outre celle qu'apprennent les écoliers, il y a une syntaxe plus haute, plus fine, plus psychologique, qui confronte plus étroitement les délicatesses de la langue et celles de la pensée ; c'est ce qu'on appelle la stylistique.

Tout au rebours du grammairien le linguiste. Son royaume à lui est celui de la phonétique. Par la phonétique, admirable instrument de précision forgé dans l'Inde au profit du rite, perfectionné en Europe au profit de l'histoire scientifique, le linguiste démêle avec une certitude merveilleuse tout ce qui, dans les matériaux du langage, comporte chronologie et succession. Il se joue sûrement en étymologie, découvrant en grec un radical commun de *ammes* ou *hêmeis* « nous » et de *nô* « nous deux » ; ou bien démontrant que les noms latins de la vache et de la brebis, *bôs* et *ovis,* sont des termes empruntés à l'étranger, et que le nom du marc d'olives, *amurca,* vient du grec par l'intermédiaire d'une langue tierce. Par la phonétique, il fait un triage incroyablement subtil des héritages d'un idiome et de ses acquêts. *Sumus* « nous sommes » vient des ancêtres ; *estis* « vous êtes » a été construit par les descendants. *Bonus* « bon » est la continuation de l'archaïque *dvenos,* conservé dans l'inscription d'un vase célèbre ; son génitif *boni* est une formation sans passé, qui

ne continue en aucune façon l'ancien génitif *dvenî*. La phonétique est pour le linguiste comme un réactif chimique ; elle « précipite » les néologismes, les innombrables créations analogiques, et les sépare du corps de la vieille langue. Elle met ainsi en évidence ce qui est la force vitale du langage ; j'entends par là le don qu'ont les enfants, les ignorants, les instinctifs d'inventer des combinaisons d'éléments.

Grâce donc à la phonétique, le linguiste opère sur les matériaux du langage avec une maestria humiliante pour le grammairien. En revanche, s'il n'est grammairien par surcroît, il se trouve empêché dès qu'il veut étendre son action à la syntaxe. C'est qu'ici le secours de la phonétique l'abandonne presque entièrement. Il se sent démuni, désemparé, comme la bonne femme qui veut lire son feuilleton et qui ne trouve plus ses lunettes.

De toute la syntaxe, la phonétique n'éclaire guère que le chapitre le plus élémentaire, le classement en gros des fonctions. Elle permet d'identifier l'ablatif latin et l'ablatif sanskrit, et elle défend d'identifier avec les datifs sanskrits certains datifs grecs, mais elle est impuissante à dire par quel glissement insensible un cas s'atrophie, ou se développe, ou empiète sur un autre. Ce sont là variations non contrôlables, comme le sont les variations de la flexion et de la dérivation, par un repérage du dehors. Soit, par exemple, la forme citée tout à l'heure, *bonî* génitif de *bonus*. Ce qu'on attendait, dit la phonétique, est *benî* et non pas *bonî* ; donc *bonî* n'a rien d'ancien ; donc c'est l'œuvre toute récente des jeunes générations. Ici nous caractérisons *bonî* en nous servant d'un repère. Ce repère, c'est le *benî* parfaitement inexistant et théorique, mais très bien défini, que la phonétique postule pour des raisons évidentes.

Les repères phonétiques manquant pour la syntaxe, celle-ci n'est pas du ressort de la linguistique phonéticienne. Voilà pourquoi la syntaxe est absente, ou plutôt bannie, des *Mélanges de linguistique*.

Ce titre même, pour qui sait en peser les termes, annonçait qu'il ne serait pas question d'elle. Et si les orga-

nisateurs de l'hommage à M. de Saussure, par un désir trompeur de variété et d'enrichissement, avaient cherché à faire figurer la syntaxe dans leur recueil, ils en auraient détruit l'homogénéité.

III

C'est à la linguistique, non à la grammaire, que ressortit la philosophie du langage. Elle cultive en effet le domaine propre de la linguistique, le parler impersonnel et collectif, sur lequel des instincts anonymes agissent presque comme des forces de la nature. Les partis pris conscients et individuels qui gouvernent la langue écrite sont pour elle de peu d'intérêt.

La philosophie du langage a le droit, quand elle le veut, d'envisager le langage dans son devenir, auquel cas elle devra prendre en considération la phonétique. Elle n'aura pas besoin de cet outil, essentiellement historique, si elle prend le langage dans son être et se contente d'y voir un système d'expression de la pensée. C'est ce que fait M. Sechehaye dans un article intitulé *la Stylistique et la linguistique théorique*.

Une des vues qu'il y développe est l'idée d'une dualité du langage. Non pas la dualité dont il a été question plus haut, et qui oppose la langue parlée à la langue écrite, mais une dualité de la langue parlée elle-même, qui se présente sous un double aspect.

Il y a en effet, il y a simultanément, le parler au sens vulgaire, ce qu'on appelle le « langage articulé », et puis un autre langage, fait de gestes, d'intonations et de cris. Nous pratiquons en même temps, pourrait-on dire, notre langage humain et notre langage animal ; je ne sais pourquoi M. Sechehaye ne se sert nulle part de ces termes, qui me semblent sinon exprimer avec précision les choses, du moins en suggérer une idée vive. Le théâtre réalise la distinction nette des deux langages ; l'un est noté par l'auteur du drame, l'acteur ajoute l'autre. Suivant la judicieuse remarque de M. Sechehaye, les deux langages sont

non pas parallèles, mais « emboîtés » l'un dans l'autre, le plus ancien étant celui que j'appelle notre langage animal, et l'autre s'étant formé peu à peu au dedans de ce langage préhumain. Seul le langage au sens vulgaire est grammatical et « discursif ».

L'autre langage contient des éléments naturels, ou tout au moins peut en contenir; quant au langage au sens vulgaire, au contraire, il est tout entier fondé sur la « convention », selon une expression de M. Sechehaye qui peut induire en erreur. Je dirais plutôt, sur la transmission. L'enfant s'approprie par imitation le langage de ses aînés, mais il ne l'a pas discuté, et son acquiescement est passif. Ainsi, suivant la distinction classique des penseurs grecs, et si on emprunte à Pascal la traduction de leurs termes favoris, l'un des deux langages est en partie de nature (*phusei*), l'autre est tout entier d'établissement (*thesei*).

A ce que dit M. Sechehaye, on pourrait ajouter que la part de la nature tend à s'annuler, tandis que la part de l'établissement grandit sans cesse. Notre interjection *chut!* est d'établissement, car elle est particulière à la langue française. Notre *st* sert à appeler un passant, tandis que le *st* des Latins était l'équivalent de *chut*. Même nos gestes sont en partie d'établissement; nous disons « non » en tournant la tête, et non plus en la haussant comme les anciens. L'histoire du langage, c'est celle de la conquête graduelle des symboles établis, c'est aussi celle de l'extinction lente des signes naturels. Et comme la langue établie se manifeste, selon les expressions de M. Sechehaye, « au sein d'un langage naturel *qui est comme son milieu* », on peut remarquer qu'en grandissant elle détruit son milieu, comme le germe animé détruit l'œuf.

Ces réflexions suffiront à faire entrevoir combien l'article de M. Sechehaye est suggestif de pensée. J'aurais pu citer aussi bien telle ou telle autre proposition. En voici une aussi vraie et aussi féconde qu'elle est contraire à ce que se figure instinctivement le grand nombre.

Dans chaque langue, dit excellement M. Sechehaye, chaque symbole est « non le représentant d'une *idée* pure,

mais un *fait* linguistique et psychologique ». Sa valeur, ajoute-t-il, s'explique par les conditions particulières qui ont présidé à sa genèse, et *il ne se définit que par lui même.* Remarque qui va très loin, car elle est applicable non seulement aux mots et autres symboles, mais à tout ce qui a été élaboré par le temps. Tout objet qui a commencé se définit par lui-même ; la définition de Socrate, c'est d'être Socrate. Toute classe se définit de même par des exemples : un chien, c'est une bête comme Médor, Azor et Black ; une ville, c'est un lieu comme Paris, Genève, Irkoutsk ; un substantif, c'est un mot comme *pain*, *magistrat*, *logarithme*, *action*. A la seule mathématique, qui est une science de l'abstrait, conviennent les définitions logiques ; d'autres définitions conviennent aux sciences du concret.

Pleine d'intérêt est la discussion que fait M. Sechehaye des idées de M. Bally sur la nature de la stylistique. Il a raison, ce me semble, de se défier de l'existence même de la stylistique comme science distincte. Les éléments qui la composent sont nécessairement des suppléments ou de la grammaire, ou de l'art de l'élocution. Dire : Multipliez les ellipses, qui donnent de la vivacité, ou bien, Relisez votre narration et tâchez d'y élaguer quelques épithètes, afin d'avoir plus de plénitude, c'est parler en professeur de rhétorique. On parlera en professeur de français si on dit : Ne mettez pas *flirt* et *sport* dans la bouche de Louis XIV, ou bien, *Émotionnant* ne vaut pas *émouvant* et *solutionner* ne vaut pas *résoudre.* Toujours une remarque sera du domaine de l'élocution, si elle peut-être utile aux nationaux instruits, et toujours elle sera du domaine de la grammaire, si elle ne peut servir qu'aux étrangers et aux hommes sans culture. L'énonce-t-on en fonction d'une langue donnée, elle est grammaticale par là même.

IV

L'article de M. Muret aura un attrait particulier pour les compatriotes de M. de Saussure, car il porte surtout

sur des noms de lieu de la Suisse française. Il s'agit des noms en *-ens,* comme *Clarens, Renens*, *Gletterens, Rossens,* des féminins correspondants comme *Rossenges*, *Auboranges, Bertolenge,* et des diminutifs comme *Vuarrengel, Villangeaux*. Plusieurs ont une variante allemande en *-ingen* ou *-igen*. Bien que des noms équivalents existent jusqu'en Italie et en Espagne, ceux-là sont groupés, pour la plupart, dans la région de l'Europe où la langue française est voisine de la langue allemande.

Le suffixe dont ils sont formés est germanique. C'est le suffixe *-ing*, qui sert à marquer la descendance, comme le *-ide* grec des *Atrides,* des *Achéménides* et des *Lagides*. Il est familier à tous dans les noms des *Mérov-ing-iens* et des *Carol-ing-iens*. Un nom de lieu contenant le suffixe *-ing* paraît avoir pour origine le nom d'une famille ayant là son établissement.

Le plus souvent, le nom d'homme auquel s'ajoute le suffixe *-ing* est un nom germanique. Parfois c'est un nom romain ; *Chevrens*, dans le canton de Genève, suppose un personnage nommé *Caper* ou *Caprius*. Les noms masculins en *-ens* viennent de l'accusatif pluriel latin *-ingos ;* ainsi *à Chevrens* représente *ad Capringos*. Les féminins en *-enges*, au contraire, semblent n'avoir dans leur finale rien de latin ; *-enges* est l'altération d'une finale germanique *-ingas*.

Ici la linguistique romane rejoint la linguistique indo-européenne, car *-ingas,* dans sa désinence *-as,* est probablement un vestige d'un « locatif » pluriel germanique perdu. Et, chose inattendue, le caractère germanique de *-ingas* se trouve mieux attesté par les noms de lieu des pays romans que par les documents germaniques nationaux. Ces derniers, en effet, sont des chartes rédigées en latin, et *-as* pourrait s'y expliquer par quelque théorie factice, pédante, mensongère, hyperlatine, si on me permet cette expression. Essentiellement sincères, au contraire, sont les noms des localités luxembourgeoises, lorraines, bourguignonnes, comtoises, suisses et savoyardes en *-enges*. Leur phonétique est un garant sûr de la réalité de *-ingas,* et cet *-ingas,* ne pouvant s'expli-

quer par le latin, est de toute nécessité germanique. D'où une conséquence faite pour surprendre quiconque n'est pas initié aux miracles de la linguistique actuelle. Si un indo-européaniste, comme M. de Saussure, veut éclairer par des formes du dehors le vénérable locatif pluriel du sanskrit et du slavon ecclésiastique, il peut valablement invoquer la série obscure des localités romandes en *-enges*. Par exemple, le hameau vaudois de *Bassenges,* dans la commune d'Ecublens.

Il le peut, bien entendu, à la condition que M. Muret ait vu juste. Les questions de toponomastique, en général, sont d'une complexité et d'une difficulté inouïes ; dans le cas des noms en *-enges;* il y a un enchevêtrement de données contradictoires dont je ne puis songer à donner même une idée. M. Muret n'a négligé aucun moyen d'information, depuis l'orthographe des anciens notaires jusqu'aux prononciations patoises des paysans d'aujourd'hui.

Les historiens ont quelque chose à puiser dans l'article. Les noms en *-ens* (*-ingos*), qui ont la flexion latine, sont particulièrement abondants en pays burgonde. C'est sur terre franque, au contraire, qu'on trouve surtout les féminins en *-enges* (*-ingas*), lesquels ont la flexion germanique. Cette différence tient, suivant l'hypothèse de M. Muret, à la prompte assimilation des Burgondes, accueillis dans la *Sapaudia* en hôtes et en alliés.

V

Ayant fait connaître avec quelque détail les articles de MM. Sechehaye et Muret, je n'ai plus à entretenir le lecteur que de la linguistique indo-européenne. Elle est représentée, on l'a vu déjà, par douze articles.

Les sujets de ces douze articles sont extrêmement variés, ne fût-ce que par les langues sur lesquelles ils portent. C'est soit l'ensemble des langues indo-européennes, soit l'indo-européen lui-même, — c'est-à-dire le vieil idiome préhistorique, entièrement perdu, dont le grec, le latin, le sanskrit, etc., sont des dialectes plus récents, et que

leur comparaison permet de reconstruire, — qui sert de matière aux recherches prodigieusement délicates de MM. Bally, Meillet et Wackernagel. Le latin et le grec ont naturellement leur part. Il y a place aussi pour les langues dont la connaissance est moins répandue.

Un problème de linguistique germanique est l'objet de l'article de M. Gauthiot. On peut donner une idée de ce problème au moyen de l'allemand ; pourquoi le rapport des voyelles est-il autre dans le couple *ich bringe, ich brachte* que dans le couple *ich denke, ich dachte* ? La solution, c'est que *bringe* et *brachte,* en réalité, sont des verbes incomplets, qui se complètent mutuellement.

M. Thurneysen étudie en deux pages un infinitif sanskrit à double accent, et démontre que c'est la contraction de deux mots, un infinitif vrai, avec accent simple, et une particule.

M. Grammont, linguiste connu par ses importantes recherches sur la « métatèse », c'est-à-dire sur les cas comme notre *fromage* pour *formage,* montre une fois de plus que ce phénomène très répandu, et qu'on a eu le tort de supposer capricieux, est régulier comme tous les autres phénomènes phonétiques. Il examine l'application de ses vues générales à l'arménien ; c'est une langue dont l'exploitation par les linguistes est assez récente, mais se montre de plus en plus féconde.

Enfin les langues celtiques, que la plupart des linguistes négligeaient comme l'arménien au temps de ma jeunesse, sont représentées dans les *Mélanges* par deux articles. Ce simple fait est en lui-même un heureux symptôme du progrès des études ; d'ailleurs, si déformées par le temps que soient les langues celtiques, elles ont conservé plus d'un élément précieux. Le féminin des noms de nombre *trois* et *quatre,* déjà oublié d'Homère, est vivant dans la bouche de nos paysans bretons comme il l'était dans celle des poètes védiques.

L'un des deux celtistes du recueil, M. Dottin, trace l'histoire du prétérit irlandais à travers les siècles ; il fait voir comment le verbe actif, à un moment donné, a été envahi par la terminaison *-ar,* c'est-à-dire par cette désinence

passive, commune à tous les fils des Italoceltes, si énigmatique dans son origine, et que pourtant la conjugaison latine nous rend si familière.

L'autre celtiste, M. Vendryes, démontre que le nom irlandais de l'épée, *claideb,* est emprunté du gallois ; s'il était venu aux Irlandais de l'héritage pancelte, il aurait une autre forme phonétique. C'est par des arguments semblables qu'on précise le caractère emprunté des mots latins *bôs* et *ovis,* cités plus haut, aussi bien que celui d'*amurca.* Emprunté doit être aussi le nom latin de l'épée, *gladius,* qui devrait être *cladius* s'il venait d'héritage italocelte comme le passif en *r.*

Ces questions d'emprunt ont un profond intérêt pour l'histoire des méthodes ; le seul fait qu'on puisse essayer un triage des origines montre combien la science étymologique d'aujourd'hui laisse en arrière l'étymologie divinatoire de Platon, de Varron et de Ménage.

Et l'historien, ici encore, doit se soucier des lumières fournies par la linguistique. L'emprunt d'un mot suppose nécessairement l'action non seulement d'une langue, mais d'une civilisation sur une autre. Il faut croire qu'il y a eu, entre le sud de la grande île et l'Irlande, des relations d'initiateur à initié. Ce que confirment nombre d'exemples linguistiques. Ce sont les habitants de la grande île qui ont transmis aux Irlandais plusieurs termes militaires latins (*arma, mîles, lôrîca, sagitta...*), ainsi que le nom germanique du faucon. Ce sont eux qui leur ont fourni leur noms indigènes de la guèpe, du crin, de l'éperon, de la faucille. Le nom de la voiture a passé des Irlandais aux Gallois, puis est revenu des Gallois aux Irlandais. Le même mot a été emprunté par les Latins à d'autres Celtes, peut-être à travers les Etrusques, sous la forme *carpentum,* qui fait un curieux pendant au mot d'emprunt *gladius.*

VI

Parmi les quatre articles consacrés aux langues classiques, je citerai d'abord celui de M. Cuny. Là, en effet, on

retrouve les questions d'emprunt de langue à langue et de peuple à peuple.

L'article a pour sujet le nom du cor, instrument de musique pastorale et guerrière ; en grec *bûcanê*, en latin *bûcina*. Ce nom paraît signifier le sonne-vaches, et être formé des radicaux qui existent en latin dans *bôs* et *canere*, mais ce n'est point à Rome qu'il a été créé (n'oublions pas que *bôs* n'est pas latin d'origine). Les deux langues classiques, le latin aussi bien que le grec, l'ont emprunté à une langue tierce, à coup sûr une langue de l'Italie. Le même double emprunt se retrouve pour le nom de la livre, grec *lîtra*, latin *lîbra*.

Il ne s'agit plus d'emprunt dans l'article de M. Schwyzer, mais c'est aussi une monographie étymologique, celle du mot grec *katêphês* « qui baisse les yeux ». M. Schwyzer ramène *katêphês* au verbe *haptô* « attacher, fixer » ; l'idée primitive serait celle du regard fixé en bas, selon la nuance qu'exprime le préfixe *kata*. Il serait difficile d'analyser l'article ici ; du moins puis-je promettre le plus vif plaisir aux lecteurs qui aborderont directement, dans les 19 pages allemandes de M. Schwyzer, la discussion la plus lucidement ordonnée, la plus substantielle et la plus solide. La connaissance du grec suffit pour tout comprendre (sauf un post-scriptum, qui contient un élégant rapprochement du verbe grec *haptô* avec un verbe sanskrit).

M. Ernout est un linguiste latinisant, et l'expression latine du féminin est l'objet des quelques pages qu'il a données aux *Mélanges*. Pour en apprécier l'intérêt, il faut d'abord se placer non au point de vue du latin, mais à celui de l'indo-européen préhistorique.

L'indication du sexe, en indo-européen, était chose de syntaxe et non de morphologie. On distinguait déjà *moi je suis beau* et *moi je suis belle* comme on les distingue en français, c'est-à-dire que l'adjectif changeait, mais que le pronom désignant la personne restait le même. Des substantifs aussi, selon toute apparence, pouvaient être invariables avec adjectif variable ; ainsi en grec *ho pais kalos* « le garçon est beau », *hê pais kalê* « la fille est belle ». Quand un substantif impliquait un sexe déterminé, la

terminaison n'en recevait aucune influence ; ainsi les noms du père, de la mère, du frère, de la fille rimaient en indo-européen, comme ceux du gendre et de la bru riment en grec. La syntaxe seule, cela va sans dire, prêtait un sexe fictif aux objets qui n'en ont pas, comme en français le *fauteuil* et la *chaise,* et aux êtres animés dont le sexe nous est indifférent, comme en français le *frelon* et la *guèpe.*

Même le sexe réel, à vrai dire, est rarement par soi quelque chose pour nous ; s'il arrive qu'il nous intéresse, ce ne peut être que par quelque relation avec nous-mêmes. Or les relations des deux sexes avec nous ne prêtent pas à des formations jumelles du type *bon*, *bonne,* attendu qu'elles sont loin d'avoir entre elles la symétrie que suppose notre conception des tableaux généalogiques. Là c'est par abstraction et fiction qu'on assimile le père et la mère, le frère et la sœur, le fils et la fille. Quelle est en effet la réalité, hors des tableaux? Le père est l'être fort qui travaille au dehors, la mère est l'être faible qui fait le ménage ; le gendre est une personne qui emmène un des membres de la famille, la bru est pour la famille un membre nouveau. Même dissymétrie dans le monde animal ; le coq est unique et on ne s'occupe pas de lui, les poules sont nombreuses et on guette leur ponte ; la vache est dans la maison, le taureau est chez le voisin.

Pourtant, à mesure que l'esprit devient capable d'abstraction, il se plaît à substituer aux faits d'observation, qui varient, leur principe, qui est stable. C'est ainsi que dans les langues fabriquées, comme l'espéranto, on convient d'appeler la mère une péresse et la vache une taurelle. Dans les langues instinctives, cette tendance s'est fait jour de bonne heure. Ce sont ses effets en latin qu'étudie M. Ernout.

L'indo-européen déjà avait créé un couple de substantifs jumeaux du type *prêtre, prêtresse* ; c'est celui qui désigne le petit-fils et la petite-fille. Le masculin est en latin *nepôs nepôtis*, en sanskrit *napât* ; le féminin est en latin *neptis,* en sanskrit *naptìs*, et les témoignages de ces deux langues sont confirmés par ceux du lituanien et du

germanique. Il est à croire néanmoins que l'usage gardait quelque chose de flottant, car Ennius écrit encore *dia nepos* « ma divine petite-fille ». — Les noms latins d'agents en *-tor -trīx,* comme *genitor* « père », *genetrīx* « mère », représentent des formes jumelles de date indo-européenne, ayant le nominatif masculin en *-tā* ou *-tār*, le nominatif féminin en *trī*.

Sur ce modèle, le latin a peu innové. De *gallus* « coq » il tire *gallīna* « poule », qui est déjà dans Plaute. De *haedus* « chevreau » il tire un *haedilia* « chevrette » qui figure dans un passage d'Horace. A *leō* « lion » il donne un féminin littéraire en empruntant le grec *leaina*. Très anciens (M. Ernout aurait pu le dire expressément) sont les féminins *antistita* « prêtresse », *hospita* « hôtesse », dont l'un est dans Plaute et l'autre dans Térence. — La grande création du latin, c'est celle des noms d'êtres femelles formés par déclinaison, sur le type adjectif *bonus bona* ou *niger nigra*.

Aucun de ces féminins ne paraît être de date indo-européenne, malgré certaines apparences. Le couple *deus* « dieu », *dea* « déesse » existe en grec comme en latin (*theos, theā*), mais le sanskrit et le lituanien ont pour la déesse un nom divergent. Inversement le couple *equus* « étalon », *equa* « jument » existe en sanskrit et en lituanien, mais le grec a un masculin-féminin *hippos* « étalon » et « jument », et n'a pas de féminin *hippê*. Le vieux latin lui-même donne encore à *puer*, comme le grec à *pais*, le double sens de garçon et de fille. La fameuse louve de Romulus s'appelle chez les vieux poètes *lupus* et non *lupa*. Le plus ancien exemple de *lupa* sert à désigner métaphoriquement une femme de mauvaises mœurs.

Sur le couple *equus equa* le latin modèle *mulus mula* (mulet et mule), *asinus asina* (baudet et ânesse) ; déjà, en 260 avant notre ère, *Asina* devient un surnom d'homme. Le latin crée *cervus cerva, catulus catula, porcus porca, ursus ursa,* et bien d'autres.

Étendant un peu son sujet, M. Ernout passe des substantifs au pronom *quis,* qui primitivement était des deux genres, comme le grec *tis,* et à qui le latin a donné après

coup un féminin (*quae*). Il aurait pu ajouter une remarque curieuse, c'est que, dans le latin littéraire au moins, on a introduit une distinction, que rien d'étymologique ne justifie, entre les deux formes pronominales *hae*, féminin pluriel, et *haec*, neutre pluriel ou féminin singulier. Bien mieux, on distingue le masculin *ăcer* « vif » et le féminin *ăcris* « vive », alors qu'*ăcer* et *ăcris* sont tout bonnement deux prononciations d'une seule et même forme (devant consonne et devant voyelle, comme *beau* et *bel* dans *un beau garçon, un bel enfant*). Ainsi l'instinct linguistique trouve matière à systématisation même dans un néant. Cela mieux fait comprendre avec quelle puissance il sait utiliser et coordonner les éléments que la tradition lui offre préparés d'avance, comme les vieilles finales *-us* et *-a,* déjà affectées par les ancêtres à marquer le sexe dans les adjectifs, et dont l'étude fait le fond de l'article de M. Ernout.

M. Niedermann, professeur à Neuchâtel, qui est lui aussi un latiniste, est le collaborateur qui a fourni au rècueil la contribution la plus étendue, trente-huit pages sous le titre général de *Minutiae Latinae*. Les *Minutiae* sont partagés en quatre articles très variés.

Le dernier des quatre articles concerne l'interprétation de quelques mots du latin vulgaire, conservés sur ces lamelles métalliques, instruments d'une magie infernale, par lesquelles on voue un ennemi à tous les maux. L'avant-dernier article envisage le latin vulgaire dans sa phonétique (il s'agit de la dissimilation). Les deux premiers articles se rapportent au latin proprement dit. L'un traite d'une importante question de morphologie, la répartition des verbes en *-iō* entre les troisième et quatrième conjugaisons (*faciō facere, audiō audire*). L'autre touche un problème d'orthographe, l'emploi de *ie* ou de *i* au lieu de *ii*.

Tout cet ensemble contient force excellentes choses ; on comprendra qu'ici je dois me borner à un spécimen. Ce qui se prête le mieux à être traité dans un journal, c'est la question orthographique.

En telle matière, on me permettra (comme à M. Niedermann lui-même) d'employer le terme précis d' « épel », — l'anglais *spelling,* — pour indiquer la façon d'écrire

un mot, ou un son, en utilisant telles et telles lettres : l'épel *afficio* et l'épel *adficio*, l'épel *ae* et l'épel *e*. Je dirais même volontiers un « contrépel » pour caractériser ce que les linguistes allemands appellent lourdement *umgekehrte Schreibung* et que M. Niedermann traduit par « graphie inverse ». Exemple : du moment que *autre*, jadis prononcé *aoutre* avec diphtongue, se prononce aujourd'hui *ôtre*, il peut arriver à un ignorant d'écrire *nautre* pour *nôtre* ; son *nautre* sera un contrépel. *Absum, obsum,* en latin, se prononçaient *apsum*, *opsum* ; par contrépel, on trouve écrit *obsonium* pour *opsônium,* du grec *opsônion* « victuailles », *absinthium* pour *apsinthium,* du grec *apsinthion* « absinthe ». *Subripio* se prononçait *surripiô,* et *obruo* se prononçait probablement *orruô* ; ceci permet à M. Niedermann d'expliquer par contrépel le vulgaire *obripilatio* « frisson », qui représente le classique *horripilâtiô*. — Mais, des contrépels, revenons aux épels.

On sait que l'alphabet latin n'avait qu'une seule lettre (I) pour l'*i* voyelle et l'*i* consonne, et qu'une seule lettre (V) pour l'*u* voyelle et l'*u* consonne. Par exemple IVVENIS « le jeune homme » se prononçait *you-* (*i* consonne, *ou* voyelle) *-ouè-* (*ou* consonne) *-nis* (*i* voyelle). Cela faisait un signe unique pour deux sons ; pour trois sons même, car l'I et l'V voyelles sont tantôt longs et tantôt brefs. En ce qui touche l'I, la complication va encore plus loin, car l'I consonne était simple dans IVGVM « attelage » et dans BI-IVGVS « attelé à deux », mais il était prononcé double entre voyelles d'un mot non composé : AIO « je dis » prononcé *ay-yô,* EIVS « de lui » prononcé *èyyous*.

L'alphabet latin était donc d'une grande insuffisance, et on comprend que cette insuffisance a dû causer des embarras, parfois des erreurs. C'est là justement le sujet de l'article orthographique de M. Niedermann.

Le mal aurait été atténué si on avait noté scrupuleusement chaque *i* voyelle ou consonne par un signe I distinct, et de même chaque *u* voyelle ou consonne par un signe V. Un déplorable instinct de simplification fit qu'on se laissa aller à n'écrire, le plus souvent, qu'un V pour deux, qu'un I pour deux ou même trois. On notait l'*u* consonne dans

LAVIT « il lave » ; on le supprimait arbitrairement dans DILVIT « il lave en inondant », prononcé *dì-lou-ouit*: on le rétablissait dans DILVVIVM « inondation ». De IACERE « jeter » on tirait des composés en -ICERE au lieu de -IICERE. Ainsi INICERE prononcé *in-yi-kè-rè*. Ainsi encore REICERE, prononcé *rèy-yi-kè-rè* (par assimilation pour *rèd-yi-kè-rè*).

De là des bévues de prononciation chez les anciens eux-mêmes. De même que chez nous une orthographe vicieuse induit des gens instruits à prononcer une *gajeure* au lieu d'une *gajure*, les lettrés du temps des Antonins corrompaient les mots qu'ils lisaient dans les poètes. Le SVBICIT de Virgile, au témoignage d'Aulu-Gelle, devenait dans leur bouche *soû-bi-kit* par un *ou* long, au lieu de *soub-yi-kit*. Et OBICIBVS, « les digues », en réalité *ob-yi-ki-bous*, devenait ridiculement *ô-bi-ki-bous*.

M. Niedermann, qui ne cite pas Aulu-Gelle, démêle avec pénétration les méprises auxquelles une orthographe défectueuse devait donner lieu chez les anciens, celles aussi qu'elle produit, à plus forte raison, chez les modernes. Il montre que les épels comme TVOS pour TVVS, dont on a tiré des conclusions illusoires, sont de purs artifices d'écriture, et qu'on est dupe quand on y voit des documents sur le parler. De même, dans des formes comme OBIECIT pour OBIICIT, l'épel IE pour II est, suivant lui, factice et trompeur. Il a d'autant plus raison que, dans l'écriture vulgaire, la lettre E était souvent exprimée par deux traits verticaux, pareils à deux *i*. Si l'écrivain avait mis OBIICIT, le lecteur aurait risqué de déchiffrer *obecit*. Dans les épitaphes, où le défunt est si souvent qualifié de *piissimus* « très pieux », le passant aurait lu *pessimus* « détestable », si, pour parer à une si fâcheuse erreur, on n'avait pris la précaution d'allonger un des deux *i* : PIIssIMVS ou PIISSIMVS.

Il me faut passer sous silence la discussion de M. Niedermann sur les verbes en *-ere* et en *-îre*. Je note seulement que le principe essentiel de la distinction est la structure prosodique du radical. On a *-ere* après une brève, *facere*, et *-îre* après une longue, *audîre*. Après deux brèves, c'est encore *-îre : amicîre sepelîre*. Cette répartition est plus ancienne que le latin ; on la retrouve en gotique.

Peut-être était-il utile de signaler ce très remarquable fait préhistorique, au moment où je vais passer des langues classiques à l'indo-européen.

VII

Les trois sujets indo-européens traités par MM. Bally, Meillet et Wackernagel sont si différents qu'ils suffiraient à donner une idée de la variété du recueil. M. Bally étudie l'accentuation, M. Wackernagel la fonction possessive du génitif et de l'adjectif, M. Meillet la formation en *-s-* de l'aoriste.

L'article de M. Bally a un caractère polémique ; il combat une théorie de M. Hirt. Un exemple permettra de saisir ce dont il s'agit. Suivant M. Hirt, un mot grec attique comme le participe moyen *pheromenos* « emportant », dont l'accent classique est sur *ro*, et dont l'accent préhistorique était sur *phe,* aurait passé par une phase intermédiaire accentuée sur *me*. Le recul de la pénultième à l'antépénultième se ferait conformément à une formule générale, ayant les applications les plus diverses. Il faudrait supposer en grec préhistorique beaucoup d'accents placés soit sur la brève qui précède une brève finale, soit sur la fin de la longue qui précède cette même brève finale, soit sur le commencement de la finale elle-même si elle est longue. Tout cela est illusoire selon M. Bally, et je croirais volontiers qu'il a raison. M. Bally, loin de supposer des accents pénultièmes qui auraient plus tard reculé, exclut du grec préhistorique tout accent pénultième des polysyllabes. Les accents pénultièmes du grec classique, seraient tous récents. Le grec préhistorique, et déjà l'indo-européen, auraient surtout connu des accents de syllabe extrême, placés ou sur la finale ou sur l'initiale, et parfois oscillant d'un bout du polysyllabe à l'autre (comme c'est le cas, familier à tous, pour les formes disyllabiques de la troisième déclinaison).

La complication inhérente à toute réfutation comme telle, la ténuité des phénomènes d'accent, l'équivoque

attachée à ce mot même d'accent, qui désigne tout autre chose dans le grec ancien que dans nos langues vivantes, et qui, en ce moment, trompe à coup sûr beaucoup de mes lecteurs, l'intervention perpétuelle de l'accentuation dorienne et de l'accentuation védique — la difficulté typographique aussi — me font désespérer de pouvoir raisonner ici sur la question de fond. J'appuierai sur une question à côté, qui intéresse la méthode.

Il a été parlé tout à l'heure d'accent tombant non pas « sur une longue », sans plus, mais sur le commencement d'une longue ou la fin d'une longue. Ce sont là notions subtiles, non pas notions hypothétiques. Nous savons par des témoignages précis que l'oméga du grec *dmôes* « esclaves », que l'*o* long du latin *vôx* « voix », commençaient sur un ton et finissaient sur un autre. De même aujourd'hui l'*o* du russe *gôda* « de l'année » ; en se faisant prononcer ce mot par un Russe, chacun pourra se faire une idée vivante de ce qu'est un ton changeant. D'un bout de la longue à l'autre, tout porte à croire qu'il y a dégradation continue d'un ton à l'autre ton ; c'est une descente en plan incliné et non en escalier ; il y a à cet égard un témoignage de Vitruve. Toutefois, par un abus de langage qui permet de simplifier le discours, on se laisse aller à distinguer de prétendues « moitiés » de la longue ; il y a la moitié aiguë, dit on, et la moitié grave.

Or, l'esprit, qui est si facilement dupe des à peu près commodes, est incapable de faire à l'inexactitude sa part. De la notion fausse de « moitié de longue », il saute avec précipitation à la notion de brève. Une longue ne s'échange-t-elle pas avec deux brèves dans le vers d'Homère et de Virgile, — et par conséquent ses prétendues moitiés avec des brèves simples ? En linguistique même, n'y a-t-il pas équivalence, puisque *audîre* et *sepelîre* sont de même conjugaison, tandis que *facere* suit une conjugaison différente ?

On ne réfléchit pas qu'une longue et deux brèves sont choses distinctes dans la réalité, qu'en linguistique l'alternance entre ces deux éléments est rare, qu'en métrique même le vers d'Homère et de Virgile l'exclut au demi-

pied fort, et que le vers dramatique grec l'exclut au demi-pied faible, qu'elle est quelquefois remplacée par une autre alternance, celle de la longue avec une brève unique, qu'enfin elle est inconnue dans la versification de l'Inde, ce qui donne à penser qu'elle n'existe en Occident que par une accommodation récente, peut-être plus ou moins factice. On oublie si bien le vrai, c'est-à-dire l'élasticité de la durée syllabique, que sur le modèle des fictives « moitiés de longues » on invente des brèves immuables non moins fictives... ; puis, ne pouvant s'arrêter en si beau chemin, on identifie les deux fictions entre elles. Ainsi est née la notion vaine de la « more ».

Notion dont l'apparition a marqué en métrique le contraire d'un progrès. Loin en effet d'avoir besoin de couper les syllabes en morceaux, la métrique ne se développe qu'à mesure qu'elle s'exerce à les réunir. Toutes ses conquêtes sont des conquêtes de « métrique verbale » et non de métrique syllabique. Peu à peu, elle apprend à négliger les syllabes, qui sont des fragments de réalité, pour leur substituer les réalités entières, les matériaux immédiats du poète, les mots.

Des linguistes ont eu la malencontreuse idée d'emprunter à une métrique viciée la « more » et le cortège d'erreurs que ce terme suggère. C'est contre le fantôme de la « more » que lutte en réalité M. Bally. J'aurais aimé qu'il lui dît expressément : Tu n'es qu'un fantôme. Du moins il porte au fantôme des coups terribles.

En aucune matière (qu'on me permette une petite digression), l'homme ne parvient à user impunément d'un terme incorrect. Soit par exemple l'expression « les *lois* de la nature ». Elle est suggestive d'erreur, attendu qu'une *loi* proprement dite préexiste aux faits, tandis que ces *lois* figurées se confondent avec les faits. La *loi* pénale opère sur le sort des criminels, la *loi* de gravitation résume le mouvement des astres sans opérer sur lui. Les « lois phonétiques » ne sont pas plus des lois que les lois physiques ; ce sont des formules de généralisation. Aussi n'y a-t-il qu'illusion dans le fameux principe « Die Lautgesetze wirken blind und ausnahmslos ». Elles ne sont

pas des *Gesetze*, elles ne *wirken* pas, elles ne sont pas *blind*. Que ce soient des formules applicables *ausnahmslos*, ce sera un truisme, s'il est entendu qu'on les énoncera en fonction des milliers d'éléments physiologiques, acoustiques, psychologiques, éducatifs, historiques, sociaux..., qui déterminent chaque phénomène du langage. S'il s'agit des formules qu'on est obligé tous les jours d'énoncer sous forme brève et provisoire, le truisme deviendra un défi à l'évidence.

Des formules sans exceptions, c'est l'ambition, c'est l'idéal de la linguistique et de toutes les sciences. On s'en rapprochera d'autant plus qu'on sera plus sévère pour les entités scolastiques. Celles-ci, comme les entités métaphysiques, sont filles du langage ; l'homme prend trop facilement au sérieux ce qui a un nom, comme le paysan a confiance dans ce qui s'imprime. Or, de tous les savants, le linguiste est celui que le langage devrait le moins duper.

VIII

Un des articles les plus profonds, dans tout le recueil des *Mélanges*, est à coup sûr celui de M. J. Wackernagel. Je ne signalerai ici qu'une des vues de l'auteur, celle qui concerne l'origine du génitif latin en *-ī*.

On sait que la finale *-ī* marque non seulement le génitif singulier des substantifs en *-us* et en *-um* (*animus animī*, *templum templī*), mais aussi celui des substantifs en *-ius* et en *-ium* (*filius filī, imperium imperī*). Aulu-Gelle prononçait de même *Valerī* génitif et *Valerī* vocatif, en les accentuant tous deux sur la syllabe *le*, par suggestion du nominatif *Valerius*, qui a l'accent à cette place. Deux siècles plus tôt, les deux cas étaient déjà semblables quant à leurs voyelles et à leurs consonnes ; seulement, si le très intéressant grammairien Nigidius Figulus a été un bon observateur, et c'est infiniment probable, il y avait une différence d'accent. Seul le génitif *Valerī* avait l'accent de *Valerius* ; *Valerī* vocatif, à la façon de certains vocatifs grecs, reculait l'accent sur l'initiale.

Quoi qu'il en soit des minuties d'accentuation, la désinence disyllabique *-iî* (*fīlii, imperiī*) a été inconnue pendant toute l'époque républicaine. *Vitium,* par exemple, dans Plaute, fait au génitif *vitī*, ïambe, et non *vitiī,* anapeste ; les *-ii* qui abondent dans nos manuscrits viennent des copistes et non de l'auteur, et en général ils faussent le vers. Ces mêmes *-ii* foisonnent dans nos manuscrits et nos éditions de Cicéron, mais ils n'ont pas là plus d'authenticité. Cicéron, en effet, dans ses fins de phrases et même d'incises, suit des règles métriques définies ; or la métrique cicéronienne, comme la métrique plautinienne, condamne purement et simplement la finale génitive *-iī*.

Au nominatif pluriel masculin il en est autrement : *animus* fait *animī*, mais *fīlius* fait *fīliī,* en trois syllabes. Et il existe entre le génitif singulier et le nominatif pluriel une autre différence. L'*ī* du nominatif pluriel est souvent représenté dans les vieilles inscriptions par *ei* : ANIMEI, FILIEI ; l'épel en *-ei* est inconnu pour le génitif, qui se montre toujours avec son *i* simple et unique. Derrière la distinction d'orthographe il a dû y avoir, à l'origine, une distinction de prononciation. Le *-ei* du pluriel a été primitivement une diphtongue, formée de deux sons vocaliques contigus : *animei* « les souffles » différait peu de son équivalent grec *anemoi* « les vents ». Un *i* long monophtongue, au contraire, est le seul son qu'on puisse, à une époque quelconque, attribuer à la finale des génitifs *animī, fīlī*; par parenthèse, le caractère monophtongue de l'*ī* explique sans doute sa très ancienne fusion avec l'*i* du radical dans *fīlī*, *imperī*. Un jour, entre les deux cas, il a fini par se produire une confusion phonétique, le latin ayant « monophtongué » partout la diphtongue *ei* en *ī* (et la diphtongue *eu* en *ū*) ; mais l'orthographe a continué de maintenir la distinction du génitif et du pluriel. Le poète satirique Lucilius, par exemple, prescrit expressément d'écrire *puerei* « les garçons », mais *pueri* « du garçon ».

Tels sont les faits. D'où peut bien venir le génitif latin en *-ī* monophtongue, monophtongue dès les plus anciens temps ?

Rien de tel en grec par exemple ; au génitif *equī* « du

cheval » correspond en grec homérique *hippoio*, d'où *hippoo*, d'où en grec classique *hippou*. Cet *hippoio* paraît provenir d'un plus ancien *hipposio*, car « du cheval » se dit en sanskrit *açvasya*. Ainsi, plus on remonte dans le temps, et moins le génitif latin est conciliable avec celui des principales langues indo-européennes. Dans ces langues, d'ailleurs, on ne retrouve pas la confusion latine des noms en *-us* et des noms en *-ius*. *Hippos* fait *hippoio* ; *anepsios* « cousin » fait *anepsioio*, non pas *anepsoio*.

Le latin, pourtant, n'est pas isolé. A propos de l'article de M. Dottin, on a vu plus haut que le passif en *r* est italocelte. Une unité italoceltique, une période italoceltique, où les ancêtres de Brennus et ceux de Camille auraient formé un seul peuple, semble attestée par plusieurs faits linguistiques non moins notables. Des indices à l'appui seront peut-être fournis par d'autres branches d'études ; mon frère Julien, dans une note posthume qu'a publiée la Revue celtique, a signalé l'italoceltisme de la fameuse puissance paternelle romaine. A ce groupe de témoignages s'ajoute celui du mystérieux génitif en *-î*. Non seulement dans le plus ancien latin, mais dès l'époque italoceltique, il existait, avec la finale *-î* monophtongue, pour la déclinaison qui correspond à la seconde déclinaison latine. La finale monosyllabique, en celtique, a-t-elle jamais convenu aux équivalents des types *filius* et *imperium* ? On souhaiterait que M. Wackernagel eût traité à fond ce point, car les formes courantes de l'irlandais font difficulté, ou, du moins, ne fournissent pas de confirmation.

La fonction du génitif est surtout familière à tous par la tournure possessive ; *liber Petri*, dit Lhomond. Accessoirement, on pense au génitif construit avec *meminisse* « se souvenir », ou bien avec *reus* « accusé ». Un emploi moins présent à toutes les mémoires est la construction avec *facere* « faire » ou avec *fierî* « devenir ». De *compendium* « abrègement », le latin tire *compendî facere* « abréger », *compendî fierî* « être abrégé ». *Verbivêlitâtiônem,* dit un personnage de Plaute, *fierî compendî volô* « j'entends qu'il soit coupé court aux passes de paroles ». De *lucrum* « gain » on tire *lucrî facere* « mettre de côté ».

S'amusant à estropier *arrabônem* « les arrhes » en *rabônem,* un personnage dit qu'il économise la première syllabe : « *a* » *faciô lucrî.* On dit de même *sûmptî facere* « dépenser », *aequî bonîque facere* « trouver juste » ; et, avec des expressions quantitatives, *nihilî facere* (ou *pendere*) « compter pour rien », *teruncî facere* « compter pour une obole ».

C'est dans les locutions de ce genre que M. Wackernagel a songé à chercher, — pour la seconde déclinaison italoceltique, — la plus ancienne des fonctions dites génitives. Il a eu la très heureuse idée de rapprocher de *compendî facere* ou *fierî* des tournures sanskrites où le verbe signifie « faire » ou « devenir » ; ainsi *bhavati* « il devient », peut-être apparenté au latin *fit* ; *karôti* « il fait », qui n'a de commun avec le latin *facit* que le sens.

Quand le verbe est « faire », l'ensemble de la locution sanskrite équivaut à « rendre » telle chose ; avec « léger », le sens est « alléger » ; avec « stérile », c'est « stériliser ». Il existe aussi des sens quelque peu divergents ; avec « blessure », c'est « blesser » ; avec « soi-même », c'est « s'approprier ». Avec le verbe « devenir », « brahmane » fait « devenir brahmane », « village » fait « s'envillager », c'est-à-dire devenir maître d'un village ; « contrariété » fait « tomber dans l'embarras ».

L'élément sanskrit qui se construit avec « faire » ou « devenir » est un nom (substantif ou adjectif) qui, théoriquement, comporte des terminaisons diverses selon la déclinaison à laquelle il se rattache. Cette variété des terminaisons, au premier abord, pourrait gêner le rapprochement avec les formes latines du type *lucrî* ou *compendî* ; mais est-elle réelle ?

M. Wackernagel ne s'est pas laissé tromper par les lexicographes et les grammairiens. Reprenant les exemples un à un, et se reportant aux textes même où ils figurent, il montre que certains exemples sont de date basse et ne peuvent rien déceler sur les origines, que d'autres sont anciens, mais comportent une analyse très différente de celle qui a cours. L'épluchage des non-valeurs ainsi fait, il reste un bon nombre d'exemples valables. Or ceux-ci

concordent d'une façon frappante avec le latin. Tous les noms sont de ceux qui correspondent à la seconde déclinaison. Construits comme en latin avec « faire » ou « devenir », tous prennent comme en latin la terminaison -*ī*. Comme en latin enfin, cette terminaison convient également aux mots des types *animus* et *templum* d'une part, d'autre part aux mots des types *filius* et *imperium*.

Ce n'est pas tout. De même qu'en Europe les génitifs en -*ī* se montrent plus anciens que le latin, puisqu'ils sont italoceltiques, M. Wackernagel fait voir qu'en Asie les locutions contenant la terminaison -*ī* sont plus anciennes que la langue propre de l'Inde. Un idiome jumeau du sanskrit, en effet, présente des formations toutes semblables ; c'est le zend. De sorte que, par le chemin le plus jalonné et le plus sûr, on arrive à cette conclusion à la fois invraisemblable et évidente : l'-*ī* italoceltique du génitif de seconde déclinaison, l'-*ī* indo-iranien des locutions verbales, sont une seule et même chose et représentent un -*ī* de la période indo-européenne.

De là une conséquence instructive pour les latinistes. Au lieu de partir de *liber Petrī*, au lieu de s'évertuer à passer du possessif à *compendī facere* par une série de déviations ou d'extensions du sens, il faut sans hésiter renverser le problème.

On verra donc dans *compendī facere* le type latin le plus archaïque, le plus préhistorique, pourrais-je dire. Et on se demandera par quelle marche paradoxale, avant que le latin existât, l'-*ī* des locutions verbales a peu à peu assumé la fonction d'un cas. On cherchera à deviner comment, alors que les Grecs et les Hindous, pour donner un génitif à leur seconde déclinaison, ont emprunté à la flexion pronominale la désinence -*osio*, leurs frères italoceltes ont été puiser à une source si détournée.

IX

Il ne me reste plus à parler que d'un article, celui de mon collègue et ami Meillet. J'en ferai connaître les con-

clusions, mais les conclusions seulement, car l'article ne se prête guère à l'analyse. D'une part il porte en partie sur des langues autres que les langues classiques, — ou bien, dans celles-ci, il envisage certains phénomènes sous un aspect qui déconcerterait les lecteurs non linguistes (c'est sous le nom d'*aoriste* qu'il traite du « parfait » latin) ; — d'autre part, il a un objet négatif.

Le grec, le latin, le sanskrit, le slave ont en grande abondance des aoristes caractérisés par la consonne *s*; ainsi en grec *elûsa* « je déliai », en latin *sûmpsî,* « je pris » ou « j'ai pris ». On serait porté à croire qu'un tel pullulement remonte à la période indo-européenne ; M. Meillet réunit tous les arguments qui ruinent cette apparence. De l'aoriste sigmatique, l'indo-européen a bien possédé quelques échantillons, mais des échantillons seulement.

Simple question de chronologie ? non pas ; question qui importe à la philosophie du langage, car l'activité du langage changera d'aspect, selon qu'on admettra une solution ou la solution contraire.

Supposons d'abord que le pullulement soit primordial ; le linguiste devra lui chercher une origine bien simple et bien apparente, qui rende compte directement de son importance. Il lui faudra imaginer quelque suffixe, quelque mot auxiliaire, quelque entité isolable de nature quelconque, qui soit par elle-même l'expression d'une nuance de sens. Supposons ensuite qu'il n'y ait de primordial que l'échantillon ; celui-ci pourra devoir son existence à quelque chose d'insignifiant ou d'indirect, à une rencontre, à une déformation, à une méprise... Un rien pourra alors expliquer l'échantillon, et par suite le pullulement postérieur, qui n'en est que la multiplication à l'infini. Quelle sorte de rien ? j'espère me faire comprendre en laissant de côté, pour un moment, l'aoriste sigmatique, et en lui substituant une formation toute différente, arbitrairement choisie, mais dont l'histoire sera lumineuse. Je prends mon exemple dans la dérivation française.

Notre langue a un suffixe *-ier* qui marque des noms de professions : *vannier, cordier, fripier, crémier, matelassier, cirier, chaisier, gondolier, perruquier*. Quand le primitif a

un *t,* le mot finit en *-tier* : *routier,* de *route, gazetier*, de *gazette, charcutier,* de *chair cuite, postier, portier, gargotier.* Et, le *t* ne se prononçant plus dans le primitif, mais y ayant été prononcé jadis, *muletier*, de *mulet*, *gantier, fruitier, sabotier, égoutier, canotier.* Par analogie, le français a fait *cloutier,* de *clou, bijoutier,* de *bijou, cafetier,* de *café,* toutes formes où le *t* n'a aucune raison d'être historique.

Il a façonné sur le même modèle *ferblantier,* de *ferblanc.* Ici, le français manifeste son insouciance habituelle du *c* fictif. Les *c* fictifs sont de même réputés nuls dans *tabatière,* de *tabac, caoutchouter,* de *caoutchouc.*

Dans des formations comme *bijoutier* ou *ferblantier,* il est clair que le *-t-* est sans valeur significative. Ce n'est qu'un accroissement, par adhérence, du suffixe significatif *-ier.* Le langage connaît donc deux catégories d'éléments formatifs ; les *pleins* et les *creux,* pourrait-on dire. *Ier* èst un élément plein, qui porte en lui quelque chose du sens ; *t* est un élément creux, qui ne contient qu'un néant.

Maintenant nous pouvons revenir à l'aoriste sigmatique. Le sigma du grec *elùsa* est-il un élément plein, enfermant l'expression d'une idée, ou, à tout le moins, d'un aspect de l'idée, ou bien, comme le *-t-* de *bijoutier* et de *ferblantier*, n'est-ce qu'un élément creux, arraché on ne sait d'où comme par accident, et passivement accroché à quelque élément moins nul ?

La seconde hypothèse est celle de M. Meillet. L'*s* d'aoriste n'appartient pas à un suffixe digne de ce nom. Ce son *s*, dans l'aoriste, n'est pas accompagné de la voyelle qui, selon M. de Saussure, est l'âme de la cellule linguistique, c'est-à-dire de la voyelle *e.* Ainsi les échantillons indo-européens de l'aoriste sigmatique ne sont pas simplement rares. Ils sont, par surcroît, inconsistants et comme vides.

La richesse des multiplications postérieures n'y change rien. Qu'on analyse la substance du pullulement grec ou du pullulement slave, elle se réduira comme celle d'une écume ou d'une mousse. C'est le cas de rappeler un exemple cité plus haut, celui de la différenciation entre

les « doublets syntactiques » *àcer* et *àcris* ; là le langage a fait positivement *ex nihilo aliquid.* Constatation toute simple, après tout ; le langage tout entier n'est rien par lui-même ; c'est la pensée humaine qui lui prête l'être.

La solution de M. Meillet rend compte d'une multitude de menus faits linguistiques, un peu trop spéciaux pour être exposés dans un journal. Elle explique aussi le caractère capricieux des pullulements dont j'ai parlé. « L'emploi fait de l'aoriste en *-s-* diffère profondément d'une langue à l'autre ; fréquent en indo-iranien et en grec, il se trouve aussi très souvent en slave, tandis qu'il manque en baltique ; il fournit beaucoup de formes au latin, aucune à l'osco-ombrien ; il existe en irlandais, mais le germanique l'ignore. » Sa répartition ne répond à aucun des groupements dialectaux connus.

Le plus intéressant de tout l'article, c'est peut-être qu'il ait pu être écrit, car son caractère négatif atteste un renouvellement de la méthode.

En linguistique comme en toute science, on a commencé par savoir affirmer. Tel rapprochement, entre le grec et le sanskrit, indiquait l'existence d'une forme indo-européenne ; tel autre rapprochement, entre le sanskrit et le latin, faisait supposer une autre forme ; ainsi, bribe à bribe, on construisait comme une mosaïque la physionomie bariolée de l'indo-européen. A chaque couple d'indices, d'indices fournis par deux langues, correspondait une parcelle de la vérité reconstituable. Aussi l'auteur d'un *Dictionnaire* indo-européen lui a-t-il donné pour épigraphe ce dicton allemand :

Durch zweier Zeugen Mund
Wird alle Wahrheit Kund ;

et sa confiance dans les témoignages appariés était telle qu'il prêtait à l'indo-européen un adjectif signifiant « qui a huit pieds », parce qu'un tel adjectif existe à la fois dans l'Inde et en Grèce.

Une façon de procéder si primitive n'est plus admise aujourd'hui. On s'est rendu compte qu'en matière d'indo-européen préhistorique l'affirmation n'est pas toujours

de mise. Les ressemblances de deux idiomes, en effet, s'expliquent tantôt par héritage commun, tantôt, ce qui est fort différent, par développement parallèle. On a appris à varier les conclusions qu'on en tire : ici l'antiquité d'une forme est assurée, là elle est plausible, ailleurs elle est improbable ; dans tel cas, enfin, il faut nettement la rejeter.

M. Meillet en particulier, dans l'ensemble de ses travaux, a toujours été préoccupé de la possibilité des développements parallèles, et par là il a puissamment contribué à rendre la méthode exacte et rigoureuse. Son article sur les aoristes sigmatiques sera, pour les apprentis linguistes, une nouvelle leçon de prudence et de précision. Il sera aussi d'un haut intérêt pour quiconque aime à regarder du dehors, en philosophe, comment une science qui est encore en pleine jeunesse discipline ses allures et mûrit ses procédés.

X

La méthode est tout en linguistique.

La linguistique, en effet, est une critique appliquée à des données (les matériaux, les simples matériaux que fournit chaque langue). Or la critique, je l'ai dit jadis dans mon article sur M. de Saussure, n'est autre chose qu'un bon échafaudage d'hypothèses. La solidité lui vient exclusivement de la méthode ; sans celle-ci, l'échafaudage serait un château de cartes. Telles les vieilles théories, aujourd'hui si démodées et si oubliées, qui tiraient toutes les langues du bas-breton ou de l'hébreu.

Le souci de la méthode est, dans les *Mélanges* Saussure, le trait saillant. La méthode est le sujet direct de l'article de M. Sechehaye. Dans l'article de M. Meillet, pour les raisons que je viens de dire, elle est encore plus vraiment le sujet que le sujet lui-même. La découverte de M. Wackernagel, l'identification d'un génitif latin avec une locution verbale asiatique, est le triomphe de la méthode, car jamais l'imagination n'eût deviné une vérité si cachée et surtout si surprenante. L'article de M. Vendryes, lequel

en apparence traite d'une minutie, a pour objet d'offrir aux linguistes un fil d'Ariane ; de même l'article de M. Niedermann, quand on y apprend à déjouer un piège de l'orthographe. M. Bally argumente sur des faits qui sont ténus comme des pointes d'aiguille ; oui, mais l'article est plein d'observations générales qui constituent des règles de raisonnement.

De l'exacte méthode naît la vérité physionomique. Le langage, dans les *Mélanges* Saussure, ressemble à un organe vivant, et non plus, comme dans certains livres d'autrefois, à une collection d'anatomie. Partout on nous fait entrevoir, derrière le langage, l'humanité dont il est l'œuvre, la pensée dont il est l'instrument. Les exemples sont tirés non des dictionnaires, qui mêlent tout, mais des documents directs. Dans toutes les questions d'origine, le point de vue *évolution* est substitué au vain point de vue *création*. La chronologie, « lumière de l'histoire », devient aussi la lumière de la linguistique ; tout l'article de M. Grammont, sur la métathèse en arménien, est un classement des phénomènes par époques. L'histoire des mots, enfin, devient psychologique. On peut apprendre, dans les *Mélanges*, pour quel motif a priori les verbes *sum* et *ferō* ont, et doivent avoir, des parfaits tirés d'une racine autre que celle du présent.

La chimie s'est métamorphosée depuis Lavoisier ; Bopp reconnaîtrait-il la linguistique chez les élèves et les émules de Ferdinand de Saussure ? La linguistique est comparable à son objet, le langage, qui, se transformant sans cesse, devient méconnaissable en restant lui-même. Car s'il existe en linguistique une proposition que chaque progrès affermisse, c'est qu'en parlant français nous continuons de parler latin, et qu'en parlant latin nos ancêtres continuaient de parler indo-européen.

Louis Havet.

Philologie et linguistique. — Mélanges offerts à Louis Havet par ses anciens élèves et ses amis à l'occasion du 60e anniversaire de sa naissance le 6 janvier 1909. Paris (chez Hachette), 1909, in-8, 624 p. (prix 20 francs).

Des trente six articles qui composent ce beau volume, seize sont signés de membres de notre Société, et quinze ont pour objet principal des problèmes de linguistique latine ou néo-latine ; et c'est justice. Car depuis la fondation jusqu'en 1889, M. L. Havet a été l'un des membres les plus actifs de la Société ; sa collaboration aux *Mémoires* commence avec le 1er volume et s'arrête avec le 1er fascicule du volume VII (1889) ; elle a cessé à partir du moment où M. L. Havet, succédant à son père, est devenu professeur de philologie latine au Collège de France et s'est consacré tout entier à l'enseignement dont il avait accepté la charge. Ce que la linguistique a perdu à cette décision, ceux qui ont étudié les notes de M. L. Havet dans les premiers volumes de nos *Mémoires* le savent ; tous les problèmes importants de la phonétique latine y sont touchés, les solutions justes indiquées ou pressenties, et l'on peut aujourd'hui encore mesurer la qualité d'un manuel de phonétique latine à ce que l'auteur a compris et gardé des vues de M. L. Havet. Autant que les résultats, on admirera du reste la méthode de ces notes où une observation précise des phénomènes phonétiques contemporains sert à interpréter des faits anciens, où des données philologiques exactes sont utilisées avec une critique pénétrante et où la comparaison est maniée avec rigueur et un sens constant de la réalité. L'hommage que tant de linguistes de langue française ont tenu à rendre à M. L. Havet lui était bien dû en effet.

Les articles qui intéressent directement la linguistique sont les suivants :

A. Cuny. — *Explorare*. M. C. s'efforce de montrer, par de nombreux exemples, que lat. *explorare* est un mot emprunté à la langue militaire ; le développement du sens

tiendrait au passage du mot des groupes militaires à la langue commune. Ceci permettrait de rechercher dans le 2ᵉ élément un mot **plora,* signifiant « plaine » ; l'*explorator* serait celui qui examine le pays. — La méthode par laquelle le changement de sens est étudié est remarquable ; l'étymologie est au contraire incertaine, parce que le timbre de la seconde voyelle de la racine en question est *ā* : lat. *plānus,* irl. *lār,* et qu'il est douteux que *ā* alterne avec *ō* en indo-européen.

A. Ernout. — De l'emploi du passif dans la *Mulomedicina Chironis*. M. E. utilise un texte récemment édité de médecine vétérinaire de 400 ap. J.-C. pour montrer ce qu'était devenu le passif en latin vulgaire vers cette époque. On n'aura qu'à rapprocher l'article fondamental du même auteur dans les *Mémoires,* XV, p. 273 et suiv., pour avoir une idée de la ruine du système du passif au cours de l'histoire du latin. Les deux mémoires se complètent mutuellement.

F. Gaffiot. — Comment ont été faites certaines lois de la langue latine. Reprenant et poursuivant une démonstration entamée dans sa thèse de doctorat, à laquelle il renvoie souvent, M. G. soutient que la langue de Plaute et de Térence diffère beaucoup moins du latin classique qu'on ne l'enseigne d'ordinaire. Les remarques s'appliquent ici à certains emplois de l'indicatif et du subjonctif.

P. Gilles. — Sur la place des noms de nombre dans César. Avec un adverbe, César postpose le nom de nombre au substantif, et écrit *amplius horis sex,* et non *amplius sex horis.* — Lorsque César disjoint le nom de nombre de son substantif, c'est pour mettre le nom de nombre en évidence dans des cas où des raisons d'opposition ne permettent pas la postposition, qui est l'autre moyen de mise en relief. — M. G. s'est donc proposé de déterminer quelques cas où par exception César suit un ordre de mots fixe.

M. Grammont. — Une loi fonétique générale. L'examen de la métathèse dans la banlieue du Havre permet de préciser la conclusion des recherches de l'auteur sur la métathèse à Bagnères-de-Luchon et à Pléchatel. Cet article ait partie de l'ensemble des études de l'auteur sur la

métathèse (voir en dernier lieu *Mél. F. de Saussure,* p. 231-243) qui font pendant à son étude bien connue et souvent citée de la *Dissimilation.* La différence de sujet a imposé à M. G. une différence dans la manière de procéder ; l'énoncé de lois posées a priori et vérifiées dans un grand nombre de langues n'a pas été possible ici. A ceci près, la tendance est la même, et M. G. continue à rechercher et à poser des lois phonétiques ayant une valeur universelle.

P. Lejay. — Le progrès de l'analyse dans la syntaxe latine. — M. L., dont on connaît la compétence en matière de grammaire latine, signale une tendance très curieuse qui caractérise, suivant lui, le développement de la syntaxe latine : « Les auteurs s'efforcent de distinguer le fait pur et simple du fait entouré d'une réflexion quelconque ». Ce départ entre l'énonciation pure et simple des faits et l'énonciation accompagnée d'une réflexion du sujet parlant caractérise éminemment le latin, et le latin d'époque classique plus que le latin d'époque antérieure. Dans son mémoire très développé, M. L. signale un grand nombre d'emplois de formes verbales et de formes nominales qui illustrent cette vue importante.

J. Loth. — Les mots gallois *nyf, deifio* et l'évolution de l'aspirée sonore labio-vélaire dans les langues celtiques. Note assez brève où M. L., oppose deux exemples à la doctrine du regretté Osthoff sur le traitement celtique des labio-vélaires sonores aspirées. Il a échappé à M. L. que la glose νίβα· χιόνα καὶ κρήνην Hes. dont il se sert peut très bien n'être pas grecque, et qu'elle fournit sans doute un mot macédonien, comme on l'a plusieurs fois supposé (v. Hoffmann, *Die Makedonen,* p. 37).

J. Marouzeau. — Sur la forme du parfait passif latin. L'ordre *factus est* est normal dans le latin le plus ancien et est conservé par les auteurs archaïsants ; l'ordre *est factus,* plus fréquent dans les dernières comédies de Plaute que dans les premières, est un ordre nouveau et celui qui tend à dominer dans l'usage vulgaire, dès la fin de l'époque républicaine. Là où, à l'époque classique, apparaît le type *est factus,* c'est avec une valeur particulière, dont M. M. fait une étude très délicate.

A. Meillet. Deux notes sur des formes à redoublement. I. *Sistō* et *stetī* ; *st-* représente la forme normale du redoublement d'une racine commençant par *st-* en indo-européen occidental ; *s-* de *sistō* est analogique, et s'explique sans doute par l'influence de *sīdō*. La note se termine par une étude de la forme du redoublement dans les parfaits germaniques à redoublement. — II. Sur *repperī, rettulī,* etc. : la consonne géminée de ces formes n'est pas due à une syncope et n'est pas la trace du redoublement ; le redoublement a disparu par haplologie. Sur la forme *red-* admise comme ancienne dans la note sur *repperī,* v. maintenant Brugmann, I. F., XXIV, 158 et suiv. — P. 263, on remarquera que la loi de M. Havet relative à l'allongement des voyelles dans les monosyllabes latines n'est admise par M. Havet que pour le cas où la voyelle est finale de mot. Quand il y a une consonne finale, il y a des exceptions : *bĭs, tĕr*. Toutefois l'exemple *dās* montre bien que **dăs* a passé phonétiquement à *dās,* puisque *dămus, dătis, dăre* ont subsisté. Il n'en est pas de même s'il s'agit de *ĭ,* ce qui est le cas de *bis* et de **trĭs>ter* ; d'une manière générale, et notamment en latin, la voyelle *i* est moins sujette à allongement que *a* (M. S. L., XV, 265 et suiv.).

P. Passy. — Quelques diftongues en vieus français *ei* (*eï*), *ie, ou* (*eu*), *uo* (*ue*). M. P. s'est proposé de mettre en évidence le rôle des voyelles intermédiaires, du type de *ö* et analogues, dans le développement phonétique du français de l'époque la plus ancienne jusqu'à l'époque moderne.

J. Psichari. — *Efendi*. M. P. étudie l'histoire du mot *éfendi* dans un mémoire très étendu (p. 387-427) et où l'on trouvera une grande quantité d'indications bibliographiques. Il y examine non seulement l'histoire du mot à l'époque moderne, mais aussi le développement du sens de la forme grecque ancienne αὐθέντης ; on notera que M. L. Gernet a examiné ce dernier sujet indépendamment dans un article récent de la *Revue des ét. grecques,* 1909, p. 13 et suiv. Les deux auteurs s'accordent à tenir pour ancien le sens de « meurtrier domestique » ; mais,

de ce qu'un mot s'applique souvent à une certaine chose dans les plus anciens textes, on n'a jamais le droit de conclure que le mot ait le sens précis indiqué par ces passages ; il faut encore que ce sens, d'une part réponde à une origine connue (quand l'origine d'un mot est inconnue, on n'a le droit de rien dire sur son sens premier), d'autre part explique les divers sens pris par le mot. Or, sans insister sur l'étymologie de mot qui est discutée mais où la présence d'un premier terme αὐτο- « lui-même » semble évidente, — et où elle était sentie par les Grecs, comme l'atteste la forme de Sophocle, sans doute artificielle, αὐτοέντης, — il y a un sens de « maître », attesté chez Phrynichus, présent même déjà chez Euripide, et qu'on ne peut tirer de celui de « meurtrier domestique » : M. P. signale la chose, mais ne l'explique pas. Dans tous les passages cités par M. P. et M. Gernet, on se tire d'affaire avec le sens de « vrai auteur », ou quelque chose d'analogue.

F. de Saussure. — Sur les composés latins du type *agricola*. M. F. de Saussure explique l'*a* du type lat. *agricola* par le *ə* des racines dissyllabiques et rapproche divers faits sanskrits et grecs. Cette interprétation lui permet d'expliquer certains détails de la flexion, notamment les formes *paricidas, hosticapas* signalées par Festus. On a donc ici un précieux complément de la théorie des racines dissyllabiques dû au fondateur même de la théorie.

A. Thomas. — Notes lexicografiques sur la plus anciène traduccion latine des euvres d'Oribase. — M. T. étudie un grand nombre de termes intéressants pour l'histoire du vocabulaire roman, qui figurent dans une traduction latine, datant du xvi[e] siècle environ. C'est là par exemple qu'on trouve le plus ancien exemple de *carpia* « charpie ». On voit de quelle importance est l'article de M. A. T. pour l'étude du vocabulaire nouveau qu'on voit apparaître et se développer au cours du haut moyen âge.

H. Vandaele. — La désinence latine médio-passive -*mini*. M. V. ne s'est pas aperçu que son idée figure déjà dans plusieurs manuels d'histoire du latin, notamment dans le *Précis* du regretté V. Henry.

J. Vendryes. — Sur l'hypothèse d'un futur en *bh* italo-celtique. Il n'y a pas de futur en *bh* italo-celtique, mais deux formations parallèles, l'une en latin, l'autre en celtique. Cette conclusion ressort de l'examen des formes latines, mais l'objection phonétique que l'on a tirée des formes de l'irlandais ne vaut pas : les verbes v. irl. *caraim* et *scaraim* n'ont justement pas de futur en *f*, comme le fait remarquer en y insistant M. V.

On voit combien les articles des *Mélanges* sont variés et combien intéressent la linguistique. Plusieurs de ceux dont l'objet n'est pas proprement linguistique sont intéressants pour le linguiste à divers points de vue, notamment ceux de M. Bornecque (sur les clausules métriques du *Post reditum* de Cicéron), de M. Dottin (le texte fameux de Caton sur l'autorité duquel on s'appuie pour qualifier les Gaulois de bons orateurs est-il bien transmis ?), de M. Ramain (sur la scansion de *facilius*), de M. D. Serruys (sur les procédés toniques d'Himerius et les origines du cursus byzantin ; on notera d'importantes remarques sur la méthode statistique), de M. Audollent (sur *refrigerare*).

Détail qui aura sûrement fait plaisir au maître à qui le recueil est dédié : trois des articles, ceux de MM. Grammont, Passy et A. Thomas sont dans des orthographes réformées diverses dont les titres cités ci-dessus donnent quelque idée.

A. Meillet.

A. Marty. — *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, I. Halle a. S. (chez Niemeyer), 1908, in-8, xxxii-764 p.

Il est difficile à un linguiste d'apprécier l'ouvrage de M. Marty ; car, à la différence de la *Sprache* de M. Wundt qu'il combat souvent, M. Marty n'utilise guère de faits linguistiques, et sa méthode est purement dialectique. Quand par hasard il cite un fait aussi connu que celui des interdictions de vocabulaire chez les peuples demi-civilisés,

p. 677, n., il l'emprunte expressément à un autre auteur. Je dois donc me borner à signaler ce volume imposant, qui n'est qu'un premier volume, à ceux de nos confrères que la philosophie linguistique intéresse, en les avertissant qu'il s'agit bien de philosophie ; M. Marty est en effet professeur de philosophie.

De la p. 544, à la fin du volume, on trouvera une longue discussion des idées de M. Wundt sur le changement de sens des mots. Sans souscrire à toutes les conclusions du maître de Leipzig, il y a au moins un point sur lequel ses observations ont fait faire un progrès décisif : M. Wundt a eu le mérite de montrer que le sens d'un mot comprend des éléments multiples et que tels et tels de ces éléments peuvent à un moment prédominer dans la conscience du sujet parlant ; les éléments de signification du mot *pied* qui viennent à la conscience du sujet parlant ne sont pas les mêmes si l'on parle du pied d'un homme ou du pied d'une table ; mais ce n'est pas une métaphore que de parler du *pied* d'une table. M. Marty polémique contre M. Wundt sans reconnaître la portée de cette observation. On n'a d'ailleurs pas tout dit quand on a déterminé les conditions psychiques des changements de sens ; et ce sont surtout les conditions d'emploi des mots dans les divers groupes sociaux qui déterminent les modifications plus ou moins profondes du sens de ces mots ; M. Wundt a eu le mérite de laisser entrevoir ces faits sans y insister assez ; M. Marty les laisse entièrement de côté, pour ne songer qu'à ce qui se passe dans l'esprit de chacun des sujets parlants.

Quant à la question qui préoccupe surtout M. M., celle de savoir dans quelle mesure l'homme modifie son langage pour le rendre plus commode ou plus beau, c'est une question de fait qui ne se laissera pas trancher par des discussions a priori, mais seulement par des observations précises sur la réalité concrète. Il existe dès maintenant là-dessus des études importantes que M. M. ne paraît pas avoir utilisées ; par exemple il n'a pas signalé le parti que tire M. Gilliéron de l'idée que la langue éviterait certains homonymes.

A. Meillet.

T. G. Tucker. *Introduction to the Natural History of Language.* — Londres (chez Blackie and Son), 1908, in-8 ; xii-465 p.

Personne n'a encore osé donner dans l'une des langues occidentales le manuel élémentaire de linguistique générale dont le public a besoin. La plupart des linguistes actuels sont avant tout des historiens de la langue ; ils sont médiocrement préparés à écrire un manuel de ce genre. Et trop de questions sont ou non résolues ou à peine étudiées. Néanmoins il est devenu indispensable de satisfaire un besoin qui se manifeste toujours plus vivement, et, plus hardi que les spécialistes, un professeur de philologie classique de Melbourne, M. Tucker, vient de publier un manuel. On n'y cherchera pas de vues nouvelles ; beaucoup de problèmes, notamment tous ceux qui se rapportent à la morphologie générale, sont laissés de côté. Mais l'auteur s'est renseigné chez les bons auteurs, et l'on trouvera dans son livre des indications généralement correctes. Il va sans dire que les vues les plus nouvelles lui échappent souvent ; si, par exemple, il part de la substitution d'un représentant de lat. *apicula* à un représentant de *apis* en français, il ne pense pas aux études de M. Gilliéron sur la géographie linguistique, et par suite la nature exacte et les causes de la substitution lui échappent entièrement.

A. Meillet.

A. Trombetti. — *Saggi di glottologia generale comparata.* I. *I pronomi personali* (dans les *Memorie della R. Accademia delle scienze dell' Istituto di Bologne.* Classe di scienze morali. Ses. I, t. I et II. Sez. di scienze Storico-Filologiche, 1907-1909).

Un grand mémoire de M. Trombetti sur le pronom personnel dans toutes les langues du monde occupe la

plus grande partie des quatre premiers fascicules de la série historico-philologique des *Mémoires* de l'Académie de Bologne nouvellement reconstituée. On ne peut s'empêcher d'admirer l'extraordinaire érudition de M. Trombetti, qui sait se renseigner sur les langues les plus diverses en consultant sur chacune les ouvrages les plus autorisés, et de qui la lecture est vraiment étonnante. Il y a dans ce mémoire une immense quantité de faits. Il est bien vrai d'autre part que le temps est venu de reprendre l'étude de la linguistique générale, trop négligée depuis longtemps pour celle de la linguistique historique. Mais malheureusement c'est encore de la linguistique historique que fait M. Trombetti, tout en se servant de langues de familles diverses. Car son objet est, on le sait, de montrer que toutes les langues connues ont une origine unique. Ce problème aura son intérêt quand on aura constitué la grammaire comparée de toutes les langues et qu'on rapprochera, non des formes isolées prises arbitrairement dans telle ou telle langue, comme le fait M. T., mais les langues communes dont les langues attestées sont les représentants. Jusque-là, la tentative est évidemment prématurée, et la façon dont M. T. discute ne saurait aboutir à un résultat. On ne peut s'empêcher d'éprouver un vif regret quand on voit employer ainsi tant de travail et des dons linguistiques si remarquables à certains égards.

Avec la phonétique de M. T., on peut démontrer tout ce que l'on veut. Par exemple, p. 146 du tome II, M. T. part du fait bien établi qu'une consonne initiale d'un mot inaccentué devient souvent sonore ; mais il ne s'arrête pas au détail que cette sonorisation est bien établie seulement pour les mots accessoires, et seulement pour certaines langues à certains moments ; il l'étend à toutes les syllabes inaccentuées, et il l'utilise pour rapprocher le gaulois *brīva-* « pont » du zend *pərətuš*. Il est étrange que M. T. ne s'aperçoive pas que, en procédant ainsi, il se rend impossible toute démonstration.

A. MEILLET.

Raoul de la Grasserie. — *Essai d'une sémantique intégrale,* Paris, 1908, in-12, 671 p. (en deux tomes ayant une pagination continue), chez Leroux. Prix 10 francs.

M. R. de la Grasserie sait choisir des sujets intéressants; il a l'esprit curieux, et sa curiosité s'étend très loin. Malheureusement il produit trop et trop vite pour que ses livres reposent sur des recherches approfondies ; on n'en est plus à compter le nombre de ses ouvrages de linguistique — et la linguistique n'est pourtant qu'une des branches de son activité. C'est dire qu'il ne faut lui demander ni la correction typôgraphique, ni l'exactitude dans la citation des faits ; les hellénistes liront avec stupeur des formes comme *erko* « je vais » (M. R. de G. cite le grec en transcription), p. 604 ; dans cette même page 604 τρέχω est transcrit *trecho,* puis p. 605 *trekhô* ; il y a des fautes pareilles à chaque page, et souvent plusieurs. Il va sans dire qu'une information aussi étendue en apparence que l'est celle de M. de G. ne saurait être personnelle ; l'auteur a puisé, sans doute très vite, dans des dictionnaires; et il utilise des formes qui n'existent pas ; il connaît par exemple p. 68 et p. 428 un verbe russe *nimat,* on se demande même si le russe *dielaio, zdielaio* p. 426 ne serait pas dû à une naïve erreur de lecture. M R. de G. cite rarement ses sources ; quand par hasard, il fait un renvoi, on aura quelque peine à le retrouver : p. 275, il attribue à une étude sur le patois de Vienne de M. Guilleron un fait que je crois avoir vu dans le *Patois de Vionnaz* de M. Gilliéron. Il est inutile de multiplier ces exemples; ils n'apprendront rien à ceux qui connaissent la manière de travailler de M. R. de G.

Mais on conçoit que, malgré des erreurs innombrables de détail et un manque de soin qui est un manque d'égards pour le lecteur, un livre de doctrine générale puisse conserver une valeur. En fait, il y a de bonnes intentions dans l'ouvrage de M. R. de G. ; c'est une bonne idée que d'avoir tenté de traiter séparément l'évolution des

sens et la statique des sens ; et il valait la peine d'essayer de se rendre compte de l'ensemble du problème, comme l'a fait M. R. de G. Malheureusement, le trop de précipitation a ici encore tout gâté. La partie dynamique ne repose sur l'examen complet d'aucune série de faits historiques ; l'auteur croit avoir traité les questions quand il a réparti les faits en un certain nombre de classes, qu'il a inventé ou appliqué des noms techniques dérivés du grec ; pas trace d'une étude personnelle des faits psychiques ou des faits sociaux ; tout l'ouvrage se compose de classifications superficielles. Là où il y a plus, les observations sont hors de toute réalité. Voici par exemple comment est défini l'emploi du féminin, p. 504 : « Ce n'est pas la grandeur qui est la caractéristique du féminin en son principe, c'est l'intensité, laquelle se manifeste par un moindre volume, et ce n'est pas la petitesse qui est le critère du sexe féminin, mais bien plutôt l'intensité moindre qui se manifeste par un volume plus grand. »

Sous le bénéfice de toutes ces réserves, il demeure que M. R. de G. a dépouillé des dictionnaires et des traités de synonymie ; qu'il a classé les faits de synonymie et les doublets, que beaucoup de ses observations sont exactes, sinon neuves. Et c'est peut-être déjà quelque chose que de donner l'idée de ce que pourrait être un traité de sémantique générale. Il est à souhaiter que l'ouvrage de M. R. de G. donne à un travailleur l'idée de préparer ce traité ; il y faudra du temps, de la persévérance, des connaissances variées et solides et une grande puissance de combinaison ; mais l'effort vaut d'être fait.

A. Meillet.

Clara und William Stern. — *Die Kindersprache*. Eine psychologische und sprachtheoretische Untersuchung. Leipzig, 1907, in-8, xii-394 p.

Il importe de signaler cet ouvrage à tous égards. D'abord

on y trouvera la monographie du développement linguistique de deux enfants faite par un père et une mère habitués et exercés à l'observation rigoureuse des faits. Une seconde partie, divisée assez arbitrairement en deux livres, reprend les problèmes qu'on s'est posés à propos du parler enfantin et indique l'état actuel des questions. Une longue bibliographie placée à la fin du volume énumère les principales publications sur le langage enfantin ; les *Observations sur le langage des enfants*, de M. Grammont, si importantes et au point de vue linguistique et au point de vue psychologique, ont malheureusement échappé aux auteurs. C'est au livre de M. et Mme Stern qu'on devra s'adresser tout d'abord pour étudier la question du langage enfantin, et pour préparer de nouvelles recherches.

En effet de nouvelles observations sont nécessaires à tous égards. D'abord on n'en possède encore que pour très peu de langues ; il faudrait examiner comment se fait l'acquisition du langage chez des enfants parlant des langues de structures très diverses. Même pour les quelques langues européennes sur lesquelles portent les observations, on n'a guère examiné que des enfants nés dans des milieux très cultivés. L'expérimentation pourrait d'ailleurs intervenir utilement ; le cas observé accidentellement par M. Grammont d'une petite fille qui, ayant eu une nourrice italienne et ayant commencé à parler seulement après le départ de cette nourrice, parlait néanmoins le français avec une déformation italianisante systématique, montre combien de faits linguistiques et psychologiques capitaux on pourrait observer si l'on faisait varier les conditions dans lesquelles les enfants apprennent à parler (cf. le fait signalé par M. et Mme Stern, p. 257). Il importerait beaucoup de savoir si une influence quelconque de la langue parlée par des parents que l'enfant n'aurait jamais entendus se marquerait dans la manière par le jeune enfant d'apprendre une langue tout autre que celle de ses parents ; négative ou positive, la réponse aurait en tout cas un grand intérêt pour la question de l'hérédité. Comment se comporterait un enfant mis en présence de deux langues distinctes

qu'on lui parlerait également ? Les expériences pourraient être variées de bien des manières ; la linguistique et la psychologie en profiteraient à la fois. Il faut espérer qu'on entreprendra un jour des recherches de ce genre qui seraient assez aisément réalisables, — par exemple au moyen d'échanges temporaires d'enfants élevés par l'Assistance publique, ou en se servant d'orphelins abandonnés de divers pays, — et qui n'auraient pas pour les sujets d'inconvénients sensibles.

Dès maintenant, les faits observés sont de grand intérêt pour la linguistique générale. Les tendances naturelles de la morphologie se manifestent clairement dans le parler enfantin. Ainsi l'on sait que, de toute la flexion usuelle, seul le suffixe *-s* du génitif marquant la possession survit en anglais moderne ; de même les enfants observés par M. et Mme Stern disent *mamas suppe,* etc. (v. p. 221). On sait que les adjectifs forment souvent des paires naturelles : *leuis* a agi sur *grauis* (fr. *grief*) dans le développement des langues romanes ; le gotique oppose *leitils* « petit » à *mikils* « grand » ; etc. ; or, M. et Mme Stern notent, p. 225, une forte tendance à l'emploi antithétique des adjectifs chez les enfants ; le petit Günther Stern oppose par exemple *schief* et *schön,* cas où l'on remarquera l'identité des initiales.

Les auteurs ne sont pas des linguistes ; et il leur arrive de commettre des naïvetés, ainsi quand ils disent, p. 311, que *manger* est en rapport avec lat. *mandere,* sans qu'on sache comment. Mais leur ouvrage est très instructif pour les linguistes, qui devront l'étudier et en profiter.

A. Meillet.

R. Meringer. — *Aus dem Leben der Sprache.* Versprechen. Kindersprache. Nachahmungstrieb, in-8°, xviii-244 p. Berlin, 1908.

Un recueil d'observations plutôt qu'un livre : M. Meringer aime à observer, il estime qu'on n'observera jamais

assez. Et il communique au public deux séries d'observations. L'une, sur les fautes de langage, complète, sans y rien ajouter d'essentiel, le livre que M. Meringer a publié avec M. K. Mayer, en 1895, sous le titre de *Versprechen und Verlesen*. Une autre, plus courte, donne des indications sur le développement de cinq enfants, sur trois d'après des observations de l'auteur sur ses propres bébés, sur deux d'après des notes qui lui ont été communiquées par d'autres parents.

Néanmoins, l'ouvrage aboutit à des conclusions générales nettement exprimées. L'observation des erreurs de langage amène M. M. à affirmer de nouveau le principe essentiel : « Les phonèmes du langage intérieur ont des valeurs inégales. Quand on écrit un phonème, tous les phonèmes voisins de même valeur résonnent avec celui-ci, ceux à prononcer et ceux qui ont été prononcés (ces derniers un peu plus faiblement), si bien que ces phonèmes peuvent par erreur prendre la place de celui qu'on veut émettre. » Bien que l'émission linguistique soit continue, le phonème a donc une certaine réalité propre. — Il est à souhaiter que ces observations sur les fautes commises en parlant soient poursuivies ; qu'on en fasse dans des langues diverses, et, s'il est possible, sur des parlers populaires ; il y a chance pour que les fautes soient différentes chez des illettrés ou des gens peu lettrés de ce qu'elles sont dans les milieux cultivés observés par M. M. — Enfin il importerait de poser explicitement la question de l'importance que les fautes ont pour l'évolution linguistique ; M. M. semble leur en attribuer une, ce qui est contestable. Il est certain que les fautes dénoncent les points de moindre résistance du système linguistique ; elles sont des symptômes ; mais rien ne prouve qu'il y faille voir des causes de changements, ou même tout simplement des points de départ pour des changements ultérieurs.

Quant au parler des enfants, M. M. conclut de son étude qu'il n'y faut pas chercher, comme on l'a fait, l'origine du changement linguistique. En un sens, sûrement avec raison ; mais il y a ici un malentendu. Le développement du langage enfantin peut renseigner sur certains princi-

pes généraux ; mais le langage enfantin n'impose rien de ses formes à celui des adultes. Quand on dit que le changement linguistique *spontané* est la somme des changements réalisés par les enfants lorsqu'ils apprennent à parler, on veut dire que, au moment où les enfants fixent leur langage, ils ne sont pas parvenus à reproduire exactement le parler des adultes qui ont servi de modèles : à chaque génération, il y a ainsi nécessairement une déviation plus ou moins grande par rapport à l'usage des adultes, et ces changements qui s'additionnent seraient le principe de tout le changement spontané. Il ne s'agit donc pas ici du parler proprement enfantin, mais de la forme que les enfants parviennent à se fixer à la fin de leur apprentissage. Juste ou fausse, cette idée n'a pas été réfutée par M. M.

Il faut ajouter d'ailleurs que, même en admettant ce type de changement spontané qu'il semble malaisé d'écarter, l'importance de l'imitation reste entière. Certaines formes de langage se propagent en partant d'un centre déterminé et remplacent les formes locales ; il s'agit alors d'un fait social capital : à une langue locale d'usage limité, il tend très souvent à se substituer plus ou moins complètement des formes générales, comprises sur un domaine étendu : les langues littéraires sont substituées aux patois locaux, les prononciations urbaines aux prononciations rurales, ou bien même il y a changement de langue total. Le changement de manière de parler et le changement de langue sont des phénomènes fréquents, normaux. Et c'est par là que se marque l'influence des adultes sur le développement linguistique.

A. Meillet.

J. Rousselot. — *Principes de phonétique expérimentale,* tome II. Paris, 1908, in-8°, p. 639-1252, figures 425-751 (prix 30 francs ; l'ouvrage complet 60 francs).

Quand M. Rousselot a publié en 1897 le commencement de ses *Principes,* il en annonçait l'achèvement pour 1898 ;

en réalité un second fascicule n'a paru qu'en 1901, et le troisième daté de 1908 est plutôt en réalité de 1909. Mais c'est que, entre la promesse et la fin de la publication, s'est placée la fondation du laboratoire du Collège de France et que le volume a une toute autre étendue que celle qui était projetée. Le chapitre VI, qui s'étend de la page 315 à la page 1108 du livre, a pris des proportions que l'auteur ne prévoyait évidemment pas. La première partie de ce chapitre, qui constitue à elle seule le fascicule paru en 1901, renfermait les généralités : définition des qualités sourde et sonore, de la nasalité, des points et des modes d'articulation. M. R. aborde maintenant les questions particulières et se rapproche des questions qui sont ordinairement traitées dans les manuels de phonétique : voyelles et consonnes, syllabe, accent, etc. Mais, bien entendu, le plan de l'ouvrage ne comporte pas un exposé systématique et complet de toutes ces questions. Tout en s'efforçant de ne négliger aucun des grands problèmes qui se posent, l'auteur s'est seulement proposé de faire apparaître par quels procédés expérimentaux on peut les aborder et de montrer par des exemples les progrès que l'emploi d'appareils appropriés permet de faire faire à la phonétique. Il n'a pas assez pris garde qu'il en résulte une impression souvent désagréable sur le lecteur : à lire M. R., on croirait que la phonétique date de l'emploi des instruments, et que, avant la phonétique expérimentale, il n'existait aucune science de la phonétique. Telle ne saurait être la pensée de M. R. ; mais le livre est souvent rédigé comme s'il l'avait, et nombre de lecteurs en seront agacés. En réalité, M. R. s'en tient aux promesses de son titre ; il donne des principes de phonétique expérimentale, non des principes de phonétique. Quand il expose, page 977, que la chute d'une syllabe *bu* dans un mot n'a pas raccourci la durée du mot, mais que la syllabe précédente a été allongée d'autant, il n'entend pas faire croire que l'allongement compensatoire était inconnu avant lui ; il note seulement qu'il l'a constaté en examinant des tracés.

S'il est vrai que M. R. n'a pas voulu écrire un traité complet, il convient de remarquer cependant qu'il a été

très bien placé pour aborder utilement un grand nombre de problèmes. Des savants très nombreux sont venus au laboratoire du Collège, posant chacun les questions qui l'intéressaient. Des sujets parlant des langues très diverses ont été soumis à l'examen. On verra donc dans le livre l'amorce de beaucoup de questions. Toutes ne sont pas tranchées : la solution sera l'œuvre de générations de travailleurs, et il faudra pour la donner des recherches longues et répétées : tous ceux qui ont touché à la phonétique expérimentale savent combien les recherches y sont longues et minutieuses, ainsi que toutes les expériences de physiologie. Mais c'est le mérite essentiel de l'ouvrage qu'il ne se donne pas pour définitif ; il indique avant tout des moyens de recherche, il pose des questions, il donne de premiers essais de solutions. Il sera ainsi indispensable à tous ceux qui voudront aborder cet ordre de travaux ; c'est l'œuvre d'un guide expérimenté qui évitera bien des tâtonnements et qui orientera la recherche dans des directions où l'on a chance d'aboutir à des résultats utiles.

Il s'en faut de beaucoup que tous les problèmes phonétiques puissent être soumis dès maintenant au contrôle des instruments. Par exemple, les mouvements de resserrement et d'élargissement des lèvres de la glotte ne peuvent jamais être enregistrés d'une manière directe ; on n'en peut jamais constater que les effets, par des voies indirectes ; or, il s'agit ici d'une des parties les plus importantes de tout le jeu des organes articulatoires ; le larynx intervient partout et toujours. Les mouvements du voile du palais ne se laissent pas non plus enregistrer commodément, et l'on en est réduit à les deviner en étudiant l'air qui sort par le nez. — Tous les essais qu'on a faits jusqu'à présent pour enregistrer l'intensité des sons du langage sont grossiers, et les résultats ne résistent pas à une critique un peu attentive. M. R. a simplement renoncé à examiner l'intensité au moyen de l'enregistrement du son émis. Il s'est attaché à mesurer la distance à laquelle un son est entendu ; mais si pour un son dépourvu de signification on peut peut-être apprécier l'intensité au moyen de la distance maxima à laquelle ce son est perçu, la dis-

tance d'audibilité et surtout d'intelligibilité d'un phonème est déterminée par beaucoup de circonstances autres que l'intensité ; et en tout cas le procédé, très difficile à manier, reste imprécis. Les expériences — intéressantes en elles-mêmes — sur la limite d'audibilité laissent presque intact le problème de la mesure de l'intensité des phonèmes. Il subsiste ici la plus grave lacune de la phonétique expérimentale : les enregistrements permettent de mesurer très bien la durée des sons et sans doute aussi la hauteur avec toutes ses nuances, quoique ce soit déjà plus délicat (le chapitre relatif à la hauteur est assez bref) ; mais l'intensité, qui a dans le langage une si haute importance, échappe à l'étude. Ceci peut être grave, car la phonétique expérimentale conduirait à mettre en trop grande évidence le rôle de la quantité et de la hauteur, qu'elle permet de mesurer aisément, en sacrifiant l'intensité, qui lui échappe en grande partie. Les savants de langue germanique, dont la langue a un accent d'intensité très fort, ne se laisseront pas tromper. Mais les Français, dont l'accent d'intensité est faible, peuvent plus aisément se laisser aller à cette tentation. — La syllabe est une réalité sans aucun doute ; les faits de pathologie mentale cités par M. R., page 969, ne sont que la moindre preuve : la métrique et l'accord de systèmes graphiques d'ailleurs très divers suffisent à montrer que les sujets parlants ont conscience de la coupe syllabique du discours ; mais c'est une réalité que les tracés ne révèlent pas par un signe toujours reconnaissable. Et pour cette raison M. R. semble porté à en diminuer l'importance.

Même ceux qui n'ont pas l'intention de faire par eux-mêmes des recherches expérimentales ne pourront négliger le livre de M. R. Tous les phonéticiens y trouveront des renseignements qui les intéresseront et les mettront peut-être sur la voie d'explications neuves. Par exemple, la question si délicate de la diphtongaison des voyelles simples et de la monophtongaison des diphtongues s'éclaircit quand on lit l'exposé lumineux des pages 682 et suivantes : il s'agit d'un cas très simple, et où la constatation exacte et minutieuse des faits suffit à rendre compte de

tous les faits que présente l'histoire des phonèmes. — Les observations des pages 886 et suivantes résolvent la question des sonores aspirées : de même qu'il existe un *h* sonore, il y a des occlusives sonores aspirées ; et il est très remarquable que, sans être prévenu, M. R. ait été amené à en constater dans le parler d'un sujet irlandais ; on sait que les parlers irlandais modernes emploient des occlusives sourdes très fortement aspirées ; si la prononciation aspirée des sonores est ancienne, on serait amené à formuler d'une manière nouvelle la loi de confusion des sonores et des sonores aspirées en celtique : ce ne sont pas les sonores aspirées qui se seraient confondues avec les sonores simples, ce serait l'inverse. Et la facilité avec laquelle les occlusives intervocaliques, sourdes et sonores, sont devenues spirantes s'explique immédiatement si ces occlusives sont toutes des aspirées. M. Pedersen a déjà marqué toute l'importance de la prononciation aspirée des occlusives sourdes irlandaises pour l'explication des faits celtiques ; l'observation relative aux sonores la complète d'une façon précieuse ; on est, en somme, devant une mutation consonantique complète en celtique comme en germanique ; de nouvelles recherches sur cette question sont très désirables. Et ce qui vient d'être dit du celtique pourrait contribuer à éclairer l'histoire des occlusives sonores en iranien et en germanique. — Page 952, la comparaison des tracés de *ta* et *tla* fait comprendre comment *tl* a pu si souvent passer à *kl* ; placé devant *l*, un *t* est modifié ; si l'on s'efforce d'éviter cette modification, en forçant le relèvement de la langue, on est naturellement conduit à exagérer ce mouvement et à prononcer *k* au lieu de *t* : il y aurait donc ici une différenciation. — Ce ne sont là que des exemples pris au hasard : le livre de M. R. donne constamment à réfléchir au linguiste qui connaît quelques évolutions phonétiques.

Là où il sort de l'observation et de l'expérimentation, on pourra être tenté de contredire M. R. Par exemple, il se représente trop chaque fait phonétique isolément, au lieu de le voir dans le système d'une langue ; un phonème n'existe pas isolément ; il fait toujours partie d'un système

phonétique, et il se définit en grande partie par des oppositions ; un *t* qui s'oppose à un *d* n'est pas la même chose que le *t* d'une langue qui n'a pas de sonores ; de là vient que les nuances de prononciation sont beaucoup mieux observées là où elles ont ainsi une valeur significative, et M. R. ne l'ignore pas. Mais il a tort d'esquisser, page 858, une histoire continue du *jery* slave, comme s'il existait un mouvement continu de *ū* vers *i*. En réalité, il y a eu passage de *ū* à une voyelle — sans doute complexe au sens de la page 685, suivant l'idée de M. Tomson — qu'on appelle *jery* ; puis cette voyelle dite *jery* est devenue *i* là où la distinction des consonnes dures et molles s'atténue ou tend à s'effacer ; la confusion de *i* et de *jery* n'est complète à date ancienne que là où les consonnes dures et molles ne sont plus distinguées, ce qui est dès le début de la tradition le cas du serbe. — Il y a d'ailleurs parfois de l'arbitraire dans la façon dont décrit M. R. quand les tracés ne lui imposent pas une solution. Page 1000, il repousse l'idée de M. Grégoire que la durée de la tenue des occlusives doit être attribuée à la syllabe qui précède, et que la durée des syllabes doit être comptée d'explosion à explosion ; la prosodie antique appuie entièrement la vue de M. Grégoire ; et c'est la seule donnée positive qu'on possède jusqu'ici ; on devra s'y tenir tant qu'on n'y pourra opposer qu'un sentiment personnel. Même dans la métrique des langues modernes, comme le français ou l'anglais, la durée totale de l'émission, consonnes comprises, joue certainement un rôle.

On ne saurait discuter ici le détail d'un livre plein d'observations personnelles, et qui n'apporte pas seulement des résultats, mais qui est surtout destiné à faciliter de longues recherches, qui restent à faire.

A. Meillet.

A. Grégoire. — *Les vices de la parole.* — Paris et Bruxelles, 1908, in-8 ; 119 p.

On trouvera dans ce petit livre, qui ne prétend pas à

l'originalité, des indications très claires et précises sur les divers vices de la parole et sur la manière dont on peut les corriger. Sans doute, il est malaisé de se guérir soi-même dans les cas un peu graves et compliqués ; et l'on sait que nombre de linguistes s'appliquent maintenant avec succès à guérir les défauts de langage ou à améliorer l'audition. Mais il est bon d'être fixé sur la possibilité de guérir ces maladies très fréquentes ou de les atténuer; et M. Grégoire est un guide bien informé.

A. Meillet.

Wörter und sachen. — *Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach- und Sachforschung.* — Herausgegeben von R. Meringer, W. Meyer-Lübke, J.-J. Mikkola, R. Much, M. Murko. Bd I, Heft I (Bogen 1-15) mit 44 Abbildungen und einer Karte. Heidelberg (chez Winter), 1909, in-4, 120 p. (prix du volume de 30 feuilles : 20 mk ; prix du 1er cahier seul : 12 mk).

Des directeurs de ce nouveau périodique, MM. Meringer et Murko de Graz, Meyer-Lübke et Much de Vienne, Mikkola de Helsingfors, trois sont proprement des linguistes, professeurs, l'un de grammaire comparée des langues indo-européennes, l'autre de grammaire comparée des langues romanes, le troisième de philologie slave ; un quatrième directeur, M. Murko, s'est fait connaître par de beaux travaux sur les littératures slaves ; un cinquième enfin, M. Much, est un germaniste. C'est que, en effet, le programme de la revue comprend à la fois la période ancienne et l'époque contemporaine de la civilisation des peuples de langue indo-européenne, et le vocabulaire des langues indo-européennes, en tant qu'il exprime des faits de civilisation. Toutefois l'étude du vocabulaire est le premier objet de la revue ; c'est ce qu'indique la préface du recueil où est annoncée l'intention de réunir des matériaux en vue d'une histoire de la civilisation des peuples indo-européens : il y a un vocabulaire indo-européen, il

n'y a pas de civilisation indo-européenne saisissable ; les limites des faits de langue et des faits de civilisation n'ont jamais coïncidé d'une manière exacte Du reste, en matière de vocabulaire, l'idée de s'en tenir à une seule famille de langues est assez contestable : les mots, et surtout les mots de civilisation, passent souvent d'une famille de langues à une autre ; et il n'apparaît pas de raison décisive de se limiter aux groupes indo-européens ; on ne pourra pas ne pas aborder la question des rapports du vocabulaire indo-européen avec ceux d'autres familles, et il sera malaisé de s'arrêter dans cette voie. Mais les directeurs ont manifestement craint de tomber dans l'ethnographie pure et dans l'étude des non civilisés. Fondée et dirigée par une majorité de linguistes, la nouvelle revue *Wörter und Sachen* mettra donc au premier plan l'étude du vocabulaire des langues indo-européennes anciennes et modernes, mais sans exclure les articles consacrés à une simple description des objets matériels. Il s'agit en somme de donner un centre aux recherches dont les travaux tels que ceux de M. Schuchardt sur *trouver*, etc., de M. Gilliéron sur *scier*, etc., et ceux de M. Meringer lui-même sur une infinité de questions fournissent de remarquables exemples.

Le recueil s'ouvre par un article étendu de l'initiateur même de la publication, M. Meringer, sur le pilon, c'est-à-dire sur le groupe de lat. *pinsere*.

La technique du pilon est très ancienne, et la racine verbale qui la désigne est indo-européenne. M. Meringer prend cette racine pour tête de chapitre, mais il ne l'étudie pas, bien qu'elle soit curieuse à divers égards et qu'elle pose des problèmes non résolus ; il se borne sur ce point à renvoyer au dictionnaire de M. Walde, où l'on trouve en effet les mots sans aucun classement : s'il n'existe aucune forme verbale de la racine en germanique, n'est-ce pas parce que la seule forme qui fournisse normalement au germanique des présents forts est le présent radical thématique, lequel n'existe pas pour cette racine ? Ainsi le présent à nasale skr. *pináṣṭi*, lat. *pinsō* (et la forme secondaire v. sl. *pĭxną*) ou l'itératif-causatif skr. *peṣayati*, lit. *paisýti*. Le gr. πτίσσω, avec son σσ, a l'air d'un de ces mots à consonne

géminée intérieure dont on connaît quelques autres exemples ; le sens comporte précisément l'emploi d'une gémination de cette sorte ; le même σσ se retrouve peut-être dans πίσσος. La désignation de la farine par skr. *piṣṭám*, pers. *pišt*, v. sl. *pĭšeno* enseigne comment on l'obtenait ; et le parallélisme de v. sl. *pĭšenica* « σῖτος » et de lat. *trīticum* vaut d'être signalé. L'histoire du lat. *pistor*, qui désigne le pileur de grain, et qui, par suite de la non-spécialisation du travail, en vient à désigner le pétrisseur, le boulanger, est aussi remarquable.

M. Meringer laisse entièrement de côté la racine **peis-* et son histoire. Il expose d'abord de quels instruments on se servait dans l'antiquité et donne des reproductions de mortiers et de pilons à mains, puis de pilons mus par les pieds ou par l'eau. Ceci fait, il examine trois séries de mots allemands. La principale des trois est celle de *Stampfe*. M. Meringer en rapproche skr. *stambáḥ* « bosquet, touffe de gazon » en se servant du sens de « pieu auquel on attache un éléphant », cité, par le dictionnaire de Saint-Pétersbourg d'après Hemacandra (on ne voit pas pourquoi M. Meringer, qui ne cite pas le sens principal de *stambáḥ*, mentionne un composé, *stambaghanáḥ*, où *stamba-* figure avec ce sens). En faisant abstraction de ce skr. *stambáḥ* dont la valeur est trop peu claire pour qu'on en fasse état ici, il reste pour i.-e. **stemb-* le gr. στέμβω ; le β de στέμβω pourrait, il est vrai, reposer sur i.-e. g^w ; et l'on n'a pas le moyen de poser ici des correspondances exactes : il s'agit d'un grand groupe de mots commençant par *st-* et qui se rapportent tous à l'idée « heurter, choquer » ; cf. par exemple gr. στείβω et arm. *stipem* « je presse ».

Au germanique sont empruntés sl. *stąpa* (avec *ą* rude : s. *stŭpa*, r. *stúpa* [distinct du mot slave indigène *stupá* « pas » de la famille de *stąpiti*], tch. *stoupa*) et it. *stampa* ; M. Meringer en conclut à une forte influence exercée par la technique des Germains ; la chose aurait besoin de certaines précisions. En réalité, après que la civilisation antique a eu sombré — et ceci est arrivé très tôt, dès le IIe siècle ap. J. C. — il y a eu des renaissances successives ; et les Germains, population dominante, ont joué

dans ces renaissances un rôle plus ou moins grand ; il s'est produit à chaque fois des poussées de vocabulaire où des éléments romans et des éléments germaniques se joignent à des éléments d'origine inconnue. On ne remarque peut-être pas assez qu'il y a un problème général du vocabulaire de civilisation européenne depuis l'époque impériale romaine ; ce problème intéresse toutes les langues de l'Europe depuis le grec jusqu'au germanique, depuis le celtique jusqu'au slave et même des langues orientales telles que l'arménien, le syriaque et ensuite l'arabe. Si le nouveau périodique entamait méthodiquement l'étude de ce grand problème, il remplirait l'une des tâches principales qui s'imposent à l'étude historique du vocabulaire des langues indo-européennes.

Le second article du recueil, sur les mots romans dont l'élément radical est *bast-*, a pour auteur M. Meyer-Lübke. Ces mots, très variés par la forme et par le sens, sont successivement passés en revue avec la largeur de connaissances et la fermeté de vue ordinaire à l'auteur et expliqués les uns par le germanique, les autres par le grec. M. Meyer-Lübke fait reposer ses observations étymologiques sur des hypothèses relatives à la technique. Du reste ce beau mémoire ne se distingue pas notablement d'un article étymologique ordinaire. — On y ajoutera maintenant les remarques de M. Schuchardt, *Z. f. rom. Phil.*, xxxiii, 339 et suiv.

M. R. Much explique un bon nombre de noms communs, désignant des personnes, par des mots qui s'appliqueraient à des objets en bois ; ainsi got. *skalks* « serviteur » serait identique à norv. *skalk* « extrémité d'une pièce de bois » ; l'article est piquant et instructif ; mais, comme le précédent, il se distingue assez peu d'un article étymologique ordinaire.

M. W. Pessler trace les limites qu'on peut assigner à certains types de construction des maisons en Allemagne.

L'article de M. R. M. Meyer, sur les racines isolées, est assez vague ; et l'auteur, en concluant que son objet a été de « Stimmung machen », s'en rend assez compte. — L'article de M. Strzygowski, l'historien de l'art bien connu,

collègue de M. Meringer à Graz, est de pure archéologie. — Celui de Th. Bloch (de Calcutta) sur quelques noms de divinités en sanskrit est plutôt malheureux.

M. L. Wenger, qui est un juriste et qui a travaillé avec M. Meringer à Graz, examine l'étymologie d'un certain nombre de termes de droit grecs et latins, en se demandant si les étymologies proposées concordent avec les notions exprimées par ces mots. Rien ne paraît plus naturel que cette recherche ; mais il y a un danger, celui de chercher à chaque terme une explication rationnelle ; si la *lēx* est ce qui lie en droit privé ou en droit public, il ne suit pas de là que *lēx* ait rien à faire avec *legere* ; car la formation du mot est très archaïque, et le rapprochement avec gâth. *rāzarə, rāzəng*, véd. *rājáni* est trop naturel pour être écarté : les mots n'expriment généralement pas l'essence de la notion qu'ils servent à désigner.

M. J. Janko, de l'Université tchèque de Prague, reprend en allemand la réfutation des hypothèses aventureuses et invraisemblables de M. Peisker, réfutation déjà donnée en détail dans le grand mémoire publié en tchèque par le *Věstník* de l'Académie de Prague.

Le cahier est complété par une note très précise de M. Murko sur quelques mots d'emprunt en slovène, par l'explication d'un mot roumain au moyen d'un fait historique que propose M. S. Puscariu, par des étymologies de mots italiens dialectaux de M. Salvioni — et enfin par un compte rendu approfondi de M. Meyer-Lübke.

A. Meillet.

K. Brugmann und B. Delbrück. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II^ter Band, II^ter Teil, I^te Lieferung, von K. Brugmann. Zweite Bearbeitung, Strassburg, 1909, 430 p. 8°.

Avec une ponctualité qui est déjà un premier mérite, M. K. Brugmann, poursuit la seconde édition de son

magistral *Grundriss*. On a signalé dans ce *Bulletin,* vol. XV (n° 56), p. xxviij, la publication de la première partie du second volume, qui posait les bases de la morphologie et traitait de la formation des noms. La première livraison de cette seconde partie est consacrée aux noms de nombre et à la flexion nominale et pronominale. Bien qu'elle présente encore environ cinquante pages de plus que la partie correspondante de la première édition, elle est moins augmentée que la précédente ; elle est surtout moins transformée. C'est que la matière n'appelait guère de renouvellement. De la façon dont M. B. a conçu son *Grundriss,* c'est-à-dire comme un répertoire de faits bien classés, accompagnés de renseignements bibliographiques, il n'avait guère à ajouter par exemple au chapitre des noms de nombre que quelques corrections de détail pour le tenir au courant. Il aurait dû le refondre complètement s'il avait voulu donner au contraire un exposé d'ensemble du problème de la numération chez les Indo-Européens, des systèmes variés qui s'y croisent, de leur origine et de leur formation ; mais tout cela chez lui tient en trois pages de remarques préliminaires. Il en est de même de la question des genres ; la distinction du genre grammatical et du genre naturel qui est fondamentale et joue un si grand rôle dans l'histoire des langues indo-européennes par les multiples actions réciproques qu'elle détermine est ici seulement indiquée. Sur l'origine et la formation du neutre, il n'y a pas de développement d'ensemble ; tous les faits qui se rapportent à la question sont fractionnés et dispersés dans un exposé méthodique, qui est d'ailleurs aussi riche que clair, aussi précis que complet. Ce parti pris d'éviter le système ne va pas sans inconvénient ; par exemple il a conduit l'auteur à négliger l'indication si suggestive de M. Meillet (*Innovations de la déclinaison latine,* p. 12) relative aux collectifs du type védique *yugā* (n.-acc. pl. n.) qui ne serait autre que le nom.-acc. *singulier neutre* des thèmes en *-ā-* ; en effet, il ne s'agit pas ici d'un fait, mais d'une interprétation très ingénieuse et qui n'a de valeur que dans l'ensemble d'un système.

A ce point de vue ce nouveau volume est moins origi-

nal et moins neuf que le précédent ; il contient moins de philosophie ; il ramène trop le lecteur à l'ancienne conception d'où dérivait le plan initial du *Grundriss* et qui séparait l'étude des formes de celle de leur valeur sémantique. Il faut cependant mettre à part le chapitre consacré à la flexion pronominale, qui constitue dans le livre une heureuse et agréable exception. Sans doute parce que l'auteur, encore tout plein de ses récents et beaux travaux (*Die Demonstrativpronomina der indogermanischen Sprachen, eine bedeutungs-geschichtliche Untersuchung,* Leipzig, 1904 ; *Pronominale Bildungen der indogermanischen Sprachen,* Leipzig, 1908), n'a pu manquer d'en introduire ici les conclusions, le chapitre a été en grande partie refondu.

La documentation de M. B. est comme toujours d'une remarquable exactitude ; il est devenu banal de le reconnaître et de l'en féliciter. Aussi peut-on se montrer d'autant plus surpris qu'il ait oublié de mentionner l'ouvrage fondamental de M. Cuny sur le *Duel en grec* et même de M. Meillet, qu'il cite pourtant abondamment, le livre récent sur les *Dialectes indo-européens.* Les *Mélanges Louis Havet* ont paru trop tard pour qu'il pût les utiliser ; l'article de M. F. de Saussure sur « les composés latins du type *agricola* » qui y figure pp. 457-471 apporterait quelques modifications à ce qui est dit ici p. 97, p. 241, etc.

J. Vendryes.

Gen-Ichiro Yoshioka. — *A semantic study of the verbs of doing and making in the indo-europaean languages.* Tokyo, 1908, in-8, 46 p.

On aurait sans doute étonné Bopp si on lui avait prédit qu'on recevrait, dès le début du xxe siècle, une bonne dissertation de doctorat sur une question de grammaire comparée des langues indo-européennes, présentée à

une Université américaine par un Japonais, et imprimée très correctement à Tokyo.

Rien ne semble plus indispensable qu'un verbe signifiant « faire » ; et, dans une langue où pareil verbe est bien établi, il est très stable ; ainsi lat. *facere*, qui a des correspondants en osco-ombrien, s'est perpétué dans les langues romanes. Or, il n'y a pas de verbe indo-européen commun signifiant « faire », et chacune des langues indo-européennes s'est créé un verbe différent pour exprimer la notion. L'auteur se demande à quels éléments on a recours pour cela, et il en montre l'extrême variété. Il y a tel groupe, comme le slave, où la fixation d'un verbe pour « faire » est relativement récente, et où la forme diffère d'un dialecte à l'autre. L'exposé est d'ordinaire prudent ; pourtant il aurait peut-être mieux valu éviter certaines hypothèses indémontrables comme celle qui rapproche véd. *kṛṇóti*, gall. *peri* (à quoi il faut ajouter lit. *kuriù* « je bâtis ») d'une racine signifiant « couper » ; l'auteur n'a pas fait attention que cette racine n'est pas de la forme *(*s*)*k*^{w}*er-*, mais **sker-*, et qu'elle n'offre pas trace de prononciation labiovélaire. En revanche, il est curieux que, dans le vocabulaire ahrimanien de l'Avesta, le verbe qui signifie « il crée, il fait » en parlant d'Anramainyu, soit *frakərəntaiti*, littéralement « il coupe ». L'auteur rapproche justement le gr. mod. φτειάνω (c.-à-d. *εὐθειχνω) de l'expression toute pareille bulg. *právja*, mais en le séparant par une expression lette différente. N'aurait-il pas mieux valu grouper tout à fait le procédé grec et le procédé bulgare ? on aurait entrevu ainsi des influences directes possibles et même probables. C'est du reste la perspective historique qui manque le plus à cette très intéressante dissertation. Mais telle qu'elle est, elle est vraiment suggestive, et il est à souhaiter qu'on publie toute une série de travaux analogues.

A. Meillet.

A. van Gennep. — *Religions, mœurs et légendes.* Essais d'ethnographie et de linguistique. Paris, 1908, in-18, 318 p. (prix 3 fr. 50).

Recueil d'articles dont les quatre derniers (p. 265-316) se rapportent à des questions de linguistique. M. A. van Gennep s'efforce de montrer comment certains problèmes de linguistique peuvent être éclairés par des observations ethnographiques. Le genre grammatical n'aurait-il rien à faire avec les langues spéciales des femmes, ainsi que l'a supposé M. Frazer? Les classifications suivant lesquelles tel demi-civilisé répartit les choses n'ont-elle pas été le point de départ des classes linguistiques, telles qu'on les observe en bantou? — La question des langues spéciales a été examinée du reste par M. A. van Gennep avec plus de détails et d'une manière plus technique dans sa *Revue des études ethnographiques et sociologiques,* 1908, p. 327 et suiv.; l'auteur a repris là une question déjà étudiée par M. R. Lasch dans les *Mitteilungen* de l'*Anthropologische Gesellschaft* de Vienne, 1907. Il y revient notamment pour discuter la question de l'origine du genre grammatical et la théorie de M. Frazer à ce sujet, dont il fait ressortir les difficultés. Au moins, à l'égard du vocabulaire, la considération des langues spéciales a sûrement une importance de premier ordre; et elle servira aussi beaucoup à interpréter la formation des langues littéraires, dont la linguistique historique est obligée de tirer parti, qu'elle le veuille ou non; la singularité de bien des formes littéraires, celle de la grande lyrique grecque par exemple, tient sans doute à ce que ces formes reposent sur des langues religieuses spéciales. — Par malheur, les renseignements fournis sur les langues spéciales par les ethnographes sont la plupart du temps trop sommaires pour qu'on en puisse tirer tout le parti désirable, et M. A. van Gennep a été obligé de s'en tenir à une esquisse de ce que l'on devrait chercher dans cette voie. Il appelle avec raison de nouvelles recherches et de nouvelles observations de faits.

Dans l'article sur l'internationalisme et le particularisme linguistique, l'auteur, qui ne croit pas à l'avenir des langues artificielles, semble s'exagérer les facilités que le progrès de la linguistique pourra donner pour l'apprentissage des langues et l'utilité des procédés de transposition d'une langue dans l'autre pour la lecture d'idiomes variés. Sans doute la connaissance d'une langue slave facilite beaucoup l'étude des autres ; mais l'exemple des langues slaves est le plus favorable qu'on puisse choisir ; et, même dans ce cas spécial, l'effort nécessaire pour passer d'une langue à l'autre reste sérieux : même pour qui lit bien le russe, un texte tchèque n'est pas aisément déchiffrable. Un essai récent d'utilisation pratique de la comparaison en vue de l'apprentissage simultané des langues slaves (Hruby, *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*, Vienne, Coll. Hartleben) montre bien que la chose est difficile ; le livre est assez mal venu ; mais tel quel, il indique comment on peut procéder, et l'on verra aisément que l'on ne passe pas sans peine d'une langue slave à un autre. Si l'on arrive à entrevoir lentement et péniblement par des moyens linguistiques le sens d'un texte technique, ce n'est jamais qu'une sorte de petit nègre que l'on obtient ainsi ; toutes les nuances d'une pensée un peu délicate échappent entièrement. Le polyglotte remarquable qu'est M. A. van Gennep prête trop généreusement aux autres ses propres qualités.

A. Meillet.

Félix Lacôte. — *Bṛhatkathā Çlokasaṃgraha* (I-IX), texte sanskrit publié pour la première fois avec des notes critiques et explicatives et accompagné d'une traduction française. Paris, Ern. Leroux, 1908. XIII-175 p., in-8°.

Félix Lacôte. — *Essai sur Guṇāḍhya et la Bṛhatkathā*. Paris, Ern. Leroux, 1908. XV-335 p., in-8°.

Les deux thèses de doctorat qui ont valu à notre confrère M. Lacôte la mention très honorable et les éloges de

la Faculté des lettres de Paris ne rentrent qu'imparfaitement dans le cadre de ce *Bulletin*. La première est une édition de texte avec traduction et commentaire ; la seconde une étude littéraire sur l'auteur, les sources et les différentes versions de ce texte. Elles méritent néanmoins d'être mentionnées ici ; car M. L., depuis longtemps rompu aux méthodes de la philologie comparée, en a heureusement profité pour l'interprétation de son texte, et quand il lui arrive de toucher à une question linguistique, il la tranche avec compétence et autorité. Un des chapitres de sa seconde thèse, pp. 40-59, est consacré au dialecte dans lequel l'auteur de la *Bṛhatkathā* primitive, Guṇāḍhya, avait composé son poème ; ce dialecte est la paiçācī et soulève un problème délicat. Il ne suffit pas de dire que la paiçācī est un prākrit, car le sens même de ce dernier mot a besoin d'être précisé ; et d'ailleurs la paiçācī est un des prākrits les moins clairs. Son nom — par exception ! — ne paraît pas être local ; les renseignements donnés sur elle par les grammaires sont peu abondants ; enfin les seuls fragments de texte suivi qui en aient subsisté paraissent justement empruntés à l'œuvre de Guṇāḍhya. M. L. définit avec une rare précision tous les termes du problème ; il discute minutieusement les témoignages conservés sur le nom, le lieu d'origine et les caractères phonétiques de la paiçācī pour montrer ce que la langue employée par Guṇāḍhya, bien que fondée sur un dialecte vivant, a cependant d'artificiel et de littéraire ; puis, élargissant le débat, il applique la même conclusion à l'ensemble des prākrits. « Leurs particularités ne sont ni complètement irréelles, ni complètement conformes à la réalité du langage parlé. C'est affaire de goût, de choix et de mesure. Dans chaque prākrit, les traits d'un dialecte déterminé sont dominants, mais des traits sont aussi empruntés à d'autres, et ce mélange composite est réglé artificiellement par une grammaire savante qui n'oublie jamais tout à fait la norme sanskrite. » Cette conclusion mérite d'être retenue, car la portée en est considérable. La question qu'elle résout en quelques mots si nets et si fermes est une des plus importantes et des plus délicates

à la fois de la linguistique ; c'est tout simplement celle de la formation des langues littéraires. On peut juger par ce simple chapitre de la valeur du travail ; une érudition sûre et aisée en nourrit toutes les parties, mais c'est la méthode, rigoureuse et prudente, qui en fait le principal mérite et qui assure la solidité des conclusions.

J. Vendryes.

H. C. Tolman. — *Ancient Persian Lexicon and Texts*, in-8, XII, 134 p. Nashville, Tennessee (Th. Vanderbilt Oriental series, publiée par l'Université Vanderbilt), 1908.

Edition en transcription avec traduction et bref commentaire des inscriptions achéménides. Le texte est établi conformément à la revision partielle de M. Jackson et à la revision totale publiée par MM. King et Thomson. Là où il ajoute une interprétation, M. Tolman dépasse parfois ce qu'on a le droit d'affirmer : Bh. 1, 6 (et ailleurs) *patiyāiša*^{n} est incertain ; le graphie ne donne aucun moyen de déterminer si l'*a* final couvre ici *a*^{n} ou *a*^{t} ; or, à l'aoriste en *-s-*, on attend plutôt *-ša*^{t} (i.-e. **-sn̥t*) que **-ša*^{n} (i.-e. **-sent* ou **-sont*).

La partie principale du volume est le lexique où l'on trouvera utilisé tout le travail fait dans les dernières années sur les textes vieux perses, travail qu'on trouvera aussi indiqué dans la dissertation de M. Hoffmann-Kutschke, *Die altpersischen Keilinschriften* (Stuttgart, 1909). M. Tolman a malheureusement négligé de donner les renvois aux passages de sorte que son lexique ne dispense jamais d'en avoir un autre sous la main. Mais il y a maintenant assez de changements de détail dans l'interprétation pour qu'on ne puisse plus se contenter, en matière de vieux perse, de l'*Altiranisches Wörterbuch* de M. Bartholomae, qui reste cependant indispensable. Là où M. Bartholomae donne v. p. *hizū-* « langue », sous réserve, le

texte porte maintenant *h*^{a}*r*^{a}*bānam* (les signes *r*^{a} *b*^{a} *n*^{a} n'étant conservés qu'à l'état de traces) ; le rapprochement de MM. King et Thomson avec lat. *sorbeō* est évidemment aventuré ; mais on ne peut plus faire état de *hizū-*. — Tandis que M. Bartholomae admettait un *amuθa* « là-bas », les nouveaux interprètes s'accordent à chercher dans ce mot un prétérit : « il s'est enfui », d'après les textes parallèles élamite et babylonien ; et ce *amuθa* ne doit pas être lu seulement Bh. II, 13 et III, 7, mais aussi restauré Bh. II, 1 et III, 12 où l'on admettait d'autres restaurations ; l'étymologie de v. p. *amuθa* n'est du reste pas claire ; on a pensé à une forme élargie de la racine attestée par dor. ἀμεύσασθαι « passer ». — On sait maintenant que dans Bh. I, 18, il y a *maškāuvā* « dans les outres » (servant au passage d'une rivière) ; c'est, comme *dipi-*, un emprunt de mot technique fait par le perse au sémitique, et le cas est assez rare pour mériter l'attention ; du coup, l'on voit que le mot voisin *avākanam* appartient à la racine bien connue *kan-*, et il reste seulement à rendre compte du sens. — On sait aujourd'hui que le correspondant perse de skr. *çv*, zd *sp* est simplement *ś* ; v. perse *viśa* « tout » et pehlv. *sak* « chien » ne laissent pas de doute sur ce point ; la revision du texte donne maintenant la forme *asam* « cheval », qui concorde du reste avec le composé déjà connu *asabāribiš* (instr. plur.) et avec pers. *suvār* ; le nom propre *Aspačanā*, gr. Ἀσπαθένης n'appartient donc pas au dialecte perse ; et le pers. *asp* est emprunté aussi à un dialecte, comme tant d'autres mots persans : rien n'est moins un que le vocabulaire persan. L'assourdissement des sonantes placées après une spirante sourde caractérise le dialecte perse, et c'est cet assourdissement qui explique l'histoire de *sv*>*sf*>*s* ; la prononciation perse *s* de l'ancien *tr* indo-iranien, reconnue par M. Hüsing, montre qu'il ne faut pas essayer de corriger *ušabārim* « monté sur chameau », Bh. I, 18, comme on a essayé de le faire ; *uša-* est un correspondant vieux perse normal du zd *uštra-*. — Dans Bh. IV, 13, la brillante conjecture de M. Foy, *arštām* au lieu de *abaštam* (ou *abištam* qu'on supposait), a été confirmée par l'examen du rocher ;

on a donc ici le parallèle *arštā-* de zd *arštāt-*; c'est un exemple intéressant à joindre au cas connu de skr. *devátā-*: *devátāt-*, cf. Brugmann, *Grundr.*, II², 1, p. 451. — On voit que, avant d'utiliser un mot vieux perse, il faudra désormais tenir compte des nouvelles lectures et des nouvelles interprétations : on trouvera les deux commodément résumées chez M. Tolman.

A. Meillet.

H. Adjarian. — *Classification des dialectes arméniens.* Paris, 1909; in-8, 88 p. et une carte (*Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Études, sc. hist. et phil.,* vol. 173).

M. Adjarian tente ici de caractériser tous les groupes de dialectes arméniens aujourd'hui parlés. L'étude des parlers arméniens n'est pas assez avancée pour qu'il ait été possible de donner sur chacun des groupes des indications également étendues. De quelques-uns, M. A. marque seulement à quelle famille de parler ils appartiennent ; pour certains autres, qui ont été bien décrits, il peut se borner à des indications sommaires ; ailleurs il profite de ses observations personnelles pour décrire en quelques pages des parlers dont jusqu'ici on ne savait à peu près rien. Dès maintenant la répartition générale des dialectes arméniens est fixée ; et l'étude des parlers est facilitée d'une manière décisive, puisque M. A. en a fourni le cadre général.

Aux deux grands groupes déjà connus et qu'il nomme très heureusement branche de *-um* et branche de *gə*, M. A. en ajoute un troisième, que ses observations personnelles lui ont permis d'établir et qu'il nomme branche de *-el*. Les quelques pages où M. A. étudie les trois parlers qu'il réunit sous ce titre sont entièrement neuves d'un bout à l'autre et suffisent à donner une idée de ce qu'il y a de nouveauté dans son petit livre.

Par la masse d'observations qu'il a recueillies lui-même, par l'étendue de ses lectures qui lui ont permis de donner

une bibliographie pour chacun des parlers déjà étudiés, M. A. était assurément le seul homme au monde capable d'écrire cet ouvrage. On y trouvera l'indication exacte du degré d'avancement où est parvenue la dialectologie arménienne, avec beaucoup d'observations et de données rassemblées par l'auteur au cours de ses voyages et de ses séjours en des localités diverses.

Ce livre mérite de servir de point de départ à un renouveau d'activité dans l'étude des parlers arméniens, dont l'intérêt linguistique est très vif. Nulle part mieux qu'en arménien on ne peut observer un développement parallèle de parlers distincts ; il est curieux par exemple de voir comment l'ancien présent de l'indicatif sert partout de subjonctif présent et est partout remplacé par des formes complexes, différentes suivant le groupe. Et ceci n'empêche pas que les parlers modernes diffèrent tous de l'arménien ancien sur les mêmes points et d'une manière semblable, mais non identique. Beaucoup d'innovations, pourtant tardives, comme celle du pluriel en *-ner* des polysyllabes qui n'est pas encore fixée au xi[e] siècle en Cilicie, ainsi que l'a montré M. Karst, sont universelles aujourd'hui. Il y a là des problèmes dont l'intérêt linguistique général est de premier ordre. Voir progresser l'étude, si importante, on le conçoit, des parlers arméniens serait assurément la meilleure récompense pour l'auteur de ce travail qui comprend peu de pages mais qui représente un long effort opiniâtrement continué.

A. Meillet.

Hans Reichelt. — *Awestisches Elementarbuch* (*Indogermanische Bibliothek,* herg. v. H. Hirt u. W. Streitberg; 1[te] Abteilung, 1[te] Reihe, 5[ter] Band); in-8, xxiv + 516 Winter, Heidelberg, 1909.

M. H. Reichelt, qui est un très bon élève de M. Bartholomae, a donné dans son *Awestisches Elementarbuch* une introduction très complète à l'étude de l'Avesta et de

sa langue ou mieux de ses deux dialectes, le gāthique et l'avestique proprement dit. Un premier chapitre donne tous les renseignements indispensables sur l'histoire de la langue et de la littérature zoroastrienne ancienne. La phonétique et la morphologie (comparées), sont suivies d'une syntaxe très complexe, très claire et très riche en exemples bien choisis, qui suffirait à elle seule à rendre le livre de M. Reichelt indispensable à tous les iranisants et qui lui vaudra bien des remerciements. En effet, depuis Spiegel, la syntaxe de l'Avesta n'avait pas été traitée à nouveau. Des morceaux choisis tirés les uns des textes en prose, les autres des hymnes, et accompagnés d'un glossaire complet de ces textes ferment l'ouvrage.

On peut y relever quelques points sur lesquels il est permis de ne pas être d'accord avec M. Reichelt, et aussi des détails qui paraissent manquer. Ainsi on peut s'étonner de ne pas voir figurer parmi les traits distinctifs de l'indo-iranien la loi dite de Bartholomae, d'après laquelle les groupes composés de sonore aspirée sourde aboutissent à sonore sonore aspirée ; en revanche on s'attendait à voir signaler comme distinguant l'iranien de l'indien les traitements de *ə* intérieur et du groupe *-wy-* (cf. skr. *savyáḥ* et zd *haoyō*). D'autre part il n'est pas certain qu'en gāthique le fait que les voyelles placées en finale absolue sont notées comme longues exprime un fait phonétique ; peut-être n'y a-t-il là qu'une trace de la graphie ancienne des textes les plus vénérables du mazdéisme. Ou bien encore on pourrait désirer que soit indiquée le principe de la répartition des finales *-å̄*, *-å̄ṅhō* et *-a*. Mais ce sont là des vétilles sur lesquelles il n'y a pas lieu de s'attarder. Plus curieuse peut-être est l'assurance qui règne à travers la grammaire de M. R. tout entière et qui frappera tous ceux qui ayant pratiqué les documents avestiques anciens et récents ont éprouvé quelles sont l'obscurité de leur témoignage, l'insécurité de leur tradition et l'incertitude de nos connaissances ; n'est-il pas significatif à ce point de vue de voir enseigner, sans plus, à la page 29 que la nasale gutturale *ṅ* n'est généralement pas employée devant les occlusives gutturales ?

Il n'empêche que la grammaire de M. Reichelt se recommande à l'usage, d'autant plus qu'elle est adaptée exactement au *Altiranisches Wörterbuch* de M. Bartholomae et qu'elle prépare fort bien au maniement de ce livre admirable mais difficile à consulter de manière utile sans initiation préalable. Ce qui seul pourrait empêcher le nouvel *Elementarbuch* de se répandre comme il le mérite, c'est qu'il est trop peu un manuel élémentaire ; il exige de celui qui l'utilise non seulement quelque connaissance du sanskrit, comme le dit M. Reichelt lui-même, mais aussi une certaine préparation linguistique. Il s'adresse en premier lieu aux comparatistes ; souhaitons que les philologues ne lui en tiennent pas rigueur.

Rob. Gauthiot.

C. Salemann. — *Manichaeische Studien.* — I. *Die mittelpersischen Studien in revidierter transcription, mit fossar u. grammatichen bemerkungen,* viii + 172 p., in-4, Saint-Pétersbourg, 1908 (Extrait des *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences, classe historico-philologique, vol. viii, n° 10.)

On sait combien notre connaissance du moyen iranien était imparfaite ; en effet, elle reposait presque uniquement sur les textes pehlvis transmis par la tradition zoroastrienne, c'est-à-dire sur des documents qu'il est possible de comprendre mais qu'il est extrêmement difficile d'interpréter au point de vue linguistique. Non seulement ils sont parsemés de véritables cryptogrammes, mais leur graphie est obscurcie de toutes les façons, et l'intelligence s'en était quasiment perdue chez ceux même qui les ont transmis jusqu'à nous. Les belles fouilles des Allemands dans l'Asie Centrale ont mis à jour une nouvelle source de renseignements, la littérature manichéenne. Des textes écrits en estrangelo et notés phonétiquement ont été édités à trois reprises par M. F. W. K. Müller, dans les

publications de l'Académie de Berlin et interprétés par lui avec son habileté et sa perspicacité coutumières.

Ces textes où non seulement les consonnes sont écrites de façon conséquente mais où le timbre des voyelles est indiqué le plus souvent et leur quantité parfois ont renouvelé l'étude du moyen-iranien. M. Ch. Bartholomae leur a consacré déjà 76 pages de son livre *Zum altiranischen Wörterbuch* et M. C. Salemann vient d'en donner une édition complète, accompagnée d'un vocabulaire, d'un double commentaire philologique et linguistique et d'une esquisse grammaticale.

M. F. W. K. Müller avait publié les documents en question en transcription latine ; non content de les déchiffrer avec habileté, il les avait interprétés, le plus souvent d'ailleurs avec bonheur et correction. Mais cette manière de faire ne pouvait être adoptée dans une édition proprement dite. M. Salemann est donc revenu à l'écriture sémitique ; à défaut de caractères estrangelo il s'est servi de types hébraïques qui, s'ils n'ont pas conservé aux textes leur aspect primitif, ont permis du moins de les reproduire mécaniquement, lettre pour lettre. Grâce à cette initiative et grâce à l'obligeance de M. F. W. K. Müller, qui a revu la transposition de M. C. Salemann, qui l'a collationnée avec les manuscrits originaux, et a été amené ainsi à corriger plusieurs lectures, les iranisants ont maintenant à leur disposition une édition véritable des documents manichéens ; comme on voit il ne s'agit pas d'une reconstitution de la forme graphique primitive d'après une première transcription. A cette première partie de son travail, exécutée en collaboration avec M. F. W. K. Müller, M. C. Salemann en a joint deux autres qui sont bien de lui seul et où l'on retrouve sa connaissance approfondie du moyen-iranien et de la littérature pehlvie. D'abord c'est un lexique des mots employés dans les textes manichéens, riche en suggestions heureuses et même en véritables petites études de vocabulaire. Ainsi aux mots *ārag, dārōg, vāwarīgān, vyāg, mardūxm, pat(t)ūdan* entre autres. Vient ensuite une série de contributions grammaticales, données comme

additions aux divers paragraphes de la grammaire du moyen-persan publiée par M. C. Salemann lui-même dans le *Grundriss der iranischen Philologie.* Le caractère fragmentaire des « notes » de cette dernière partie des *Manichaeische Studien* était inévitable, puisque les textes publiés et connus jusqu'ici ne forment eux-mêmes qu'une partie de ce qui a été mis au jour en fait de documents manichéens de langue iranienne. Pour la même raison, le glossaire dressé par M. S. n'a qu'une valeur provisoire. Mais c'est là un inconvénient qui tient à la nature même des choses et aux conditions dans lesquelles s'est fait le travail entier ; nul n'en a eu mieux conscience assurément que l'éditeur lui-même qui n'a pas cru devoir cependant renoncer à une œuvre profitable, à la science et utile à tous ses collègues. Tous les iranisants lui en seront reconnaissants.

Qu'il soit permis de signaler, en finissant, que, par un accord spontané et significatif, M. C. Salemann et M. Ch. Bartholomae ont dédié l'un son étude *Zum altiranischen Wörterbuch,* l'autre ses *Manichaeische Studien* à M. Th. Nöldeke.

Rob. Gauthiot.

Wagner (Reinhold). — *Grundzüge der griechischen Grammatik.* Stuttgart, Wilhelm Violet, 1908, 218 p. in-8.

Chacun connaît le *Triennium philologicum* de Wilhelm Freund, cette rédaction si commode de notes de cours bien classées, et qui a rendu tant de services aux apprentis philologues dans les Universités allemandes. La première édition, datée de 1874, fut bientôt suivie d'une seconde. MM. Maurenbrecher et R. Wagner ont entrepris de remanier et de mettre au courant l'ouvrage de Freund sous le titre de *Grundzüge der klassischen Philologie* ; et le présent ouvrage forme la première partie du tome II de ces *Grundzüge.* C'est au grec qu'il est consacré. Nulle partie peut-être ne réclamait un remaniement plus com-

plet. L'étude de la langue grecque s'est en effet entièrement renouvelée depuis une vingtaine d'années. Il est impossible de l'aborder maintenant sans une sérieuse préparation linguistique, qui seule permet par exemple d'interpréter les textes dialectaux et d'en dégager toute la portée. La préparation linguistique est malheureusement ce qui manque le plus à M. R. Wagner, et malgré le soin qu'il a mis à se renseigner, on trouve partout dans son livre une documentation hâtive, superficielle et dénuée de critique.

Une des parties les plus importantes d'un ouvrage de ce genre est la bibliographie. Celle de M. W. est abondante sur certains points, sur d'autres franchement insuffisante. D'importants travaux modernes n'y figurent pas, alors que sont enregistrées avec complaisance d'antiques compilations qui n'ont plus qu'un intérêt historique ; et il est vraiment regrettable que M. W. se soit avisé seulement en rédigeant ses addenda de l'existence d'un ouvrage de premier ordre comme l'*Einleitung* de M. Paul Kretschmer, qui date de 1896 ! Mais le pire défaut de sa bibliographie, c'est de ne fournir aucun renseignement sur la valeur des ouvrages cités : de longues listes qui parfois dépassent une page sont à peu près inutilisables à des étudiants, s'ils n'ont pas les moyens d'y faire un choix éclairé.

Que dire du fond même de l'ouvrage ? L'impression qui s'en dégage est celle d'un fouillis. Il faut plaindre le jeune lecteur qui prendrait cette compilation indigeste comme base d'une étude de la langue grecque : des faits intéressants ne sont pas signalés, d'autres sont mentionnés dont on n'a que faire ; la doctrine linguistique est mal sûre et parfois grossièrement erronée. Il y a p. 68-77 une liste des éléments de formation des noms qui est bien l'assemblage le plus hétéroclite qu'on puisse imaginer. Mais le pire, c'est que cette rédaction pesante n'est soutenue d'aucune idée. Quand M. W. s'essaie à formuler des principes généraux, il le fait si maladroitement qu'on n'a guère envie de regretter qu'il ne le fasse pas plus souvent : ce qui est dit p. 33 de la cause des changements phonétiques ou p. 153 et suiv. des « Aktionsarten und Diathesen »

dans la conjugaison ne peut en tout cas faire naître de regrets à cet égard. Bref, obscurité, confusion et incohérence, tels sont les caractère de ce manuels scolaire, qui demandait avant tout la sûreté de la doctrine, l'ordonnance méthodique et la clarté.

J. VENDRYES.

P. CAUER. — *Grundfragen der Homerkritik,* 2te Auflage, Leipzig (Hirzel), 1909, in-8°, VIII-552 p.

Le livre dont le philologue bien connu, M. P. Cauer, publie une seconde édition entièrement refondue et très augmentée, — en vérité un livre nouveau, — n'intéresse pas le linguiste seulement parce que la langue d'Homère y est examinée en détail et d'une manière judicieuse. Le linguiste ne saurait en effet utiliser le texte homérique sans avoir une idée des questions relatives à la composition de ces textes ; par exemple, le remarquable ouvrage de M. Bechtel, *Die Vocalcontraction bei Homer* (Halle, 1908), repose tout entier sur une certaine manière de considérer les diverses parties de l'Iliade et de l'Odyssée et sur une chronologie relative de ces parties. M. C. lui-même s'efforce d'éclairer les faits linguistiques par des observations relatives à la critique littéraire et archéologique du texte, ainsi quand, p. 303, il explique heureusement le contraste de νηός (avec η ionien) et de λᾱός (avec ᾱ archaïque, sans doute éolien) par le fait que les vieilles parties de l'épopée datent d'un temps où l'on ne contruisait pas de temples.

La critique de M. C. est prudente et bien informée, et son livre sera un guide singulièrement utile pour tous ceux qui voudront étudier la langue d'Homère. On en retirera l'impression qu'il n'y a jamais eu et qu'on ne saurait par suite tenter de restituer un texte définitif des poèmes homériques. Transmis par les aèdes qui ne se faisaient pas faute de l'élargir et de le modifier, le texte a toujours été en état de transformation, et l'on ne saurait

affirmer qu'il y ait jamais eu un texte homérique défini, dont tous les autres seraient des altérations, comme il y a par exemple un texte original d'un dialogue de Platon ou d'une tragédie d'Euripide.

Dès lors, la façon d'éditer Homère à l'usage de ceux qui veulent, non le lire en lettrés, mais l'étudier méthodiquement, paraît toute indiquée. Il faudrait une édition en deux parties parallèles : d'une part l'indication de toute la tradition, de l'autre les résultats de la critique moderne. Étant donné qu'on ne saurait essayer de restituer un original qui n'a pas existé, et que l'essai de donner *le* texte d'Homère n'a aucun sens saisissable, le plus simple serait de reproduire le manuscrit A, en donnant les variantes des autres manuscrits et en signalant bien à part les leçons admises par les philologues antiques, Aristarque et les autres, avec l'indication de la source où ils ont puisé, quand par hasard elle est connue, et aussi les formes employées par les poètes alexandrins qui ont connu le texte homérique établi par les grands philologues antiques. En regard de la page qui fournirait ainsi la tradition, il y aurait lieu de donner la restitution qui résulte des travaux de Bentley, Becker, Payne-Knight, Nauck, M. Fick, M. Bechtel, M. W. Schulze ; sur cette même page figureraient les renvois aux passages parallèles, l'indication de ce qui est tenu pour des additions postérieures, etc., si bien que, à la seule vue des vers à ϝ négligé, pourvus de ἄν, de certaines contractions, de datifs pluriels en -οις, etc., le lecteur averti reconnaîtrait les vers récents ou transformés à date récente. Les éditions de M. Ludwich dont on est obligé de se servir présentent les résultats d'un choix personnel et nécessairement subjectif ; et l'objet de l'auteur était avant tout de fournir un texte lisible, ce qui n'a aucun intérêt pour le linguiste. L'étude critique et linguistique du texte d'Homère deviendrait relativement aisée le jour où l'on posséderait l'instrument de travail indispensable dont on vient d'esquisser le plan et que l'ouvrage de M. C. fait désirer. Pareille édition serait assez aisée à exécuter et demanderait surtout beaucoup de travail matériel et de précision ; il suffirait presque toujours de résu-

mer le travail des dernières années, dont M. C. donne un aperçu très clair.

Un fait est certain : sauf des passages relativement récents, la graphie du texte ne répond pas à ce que demande la métrique. Depuis qu'on sait que au lieu de κακομηχάνου ὀκρυοέσσης (Z 344), il faut lire κακομηχάνοο κρυοέσσης (-οο n'est nulle part écrit dans le texte conservé, mais est souvent nécessaire), au lieu de ἀταρτηροῖς ἐπέεσσιν (A 223), ἀταρτηροῖσι ϝέπεσσιν, etc., on doit soupçonner que les altérations du texte des premiers auteurs sont innombrables. Mais on n'a aucun moyen de déterminer quelles ont été les modernisations successives du texte ; il est probable, par exemple, que la forme Ὠρίων, seule conservée dans les textes existants, a pris assez tardivement la place de la vieille forme Ὠαρίων ; car celle-ci, a été lue chez Homère par d'anciens poètes, et Callimaque avait une édition où elle figurait puisqu'on la trouve chez ce poète alexandrin. Virgile, au contraire, lisait *Orīon*, avec un ī imaginaire. Cet exemple bien connu, signalé par Savelsberg, et confirmé depuis par Nauck et par MM. W. Schulze et von Wilamowitz-Mœllendorf, méritait d'autant plus d'être signalé que M. Bechtel a omis d'en parler dans son livre sur la contraction et qu'il fournit un bon exemple du parti qu'on peut tirer de l'examen des auteurs qui ont imité Homère.

Sur la question de la langue d'Homère, M. C. repousse avec raison l'hypothèse suivant laquelle la langue homérique représenterait le parler mixte d'une cité éolo-ionienne. Mais il ne met pas assez en évidence que la langue homérique appartient à des gens du métier, aux aèdes ; que cette sorte de corporation n'était sans doute pas locale ; et qu'elle ne s'adressait, en tout cas, pas à une seule cité. Si la langue homérique ne répond au parler d'aucune localité à aucun moment, c'est qu'elle n'est pas l'œuvre d'un groupe de citoyens d'une seule cité, qu'elle s'adresse à des cités de parlers très variés, et enfin qu'elle sert soit à raconter des événements héroïques, soit à enseigner des doctrines religieuses ou morales. La première langue littéraire de la Grèce est entièrement internationale : c'est

une κοινή poétique. M. C. ne le marque pas assez fortement, parce qu'il ne montre pas assez en quelles conditions les poèmes homériques ont été composés, récités et transmis. Il ne montre pas assez non plus que les auteurs de l'Iliade et de l'Odyssée ne se proposent pas de peindre le monde et les mœurs de leur temps ; visiblement au contraire, ils veulent reporter l'auditeur très loin de leurs contemporains ; et l'artifice de la langue est l'un des procédés par lesquels ils y parviennent. Rien sans doute n'était plus loin de leur pensée que de composer leurs poèmes dans la langue de tout le monde[1].

A. Meillet.

F. Solmsen. — *Beiträge zur griechischen Wortforschung.* Erster Theil. Strasbourg (chez Trübner), 1909. In-8, v-270 p.

Donner l'étymologie d'un mot, ce n'est pas seulement déterminer, avec plus ou moins de vraisemblance, la formation initiale de ce mot, ou remonter aussi près de cette formation initiale que le permettent les données dont on dispose. C'est aussi et surtout suivre toute l'histoire du mot, avec ses transmissions successives d'un parler à un autre, d'un groupe social à un autre, d'une langue à une autre, et avec toutes les modifications de forme, de sens et d'emploi qui en résultent. On ne l'a guère fait jusqu'à présent pour le grec ; en publiant ses études approfondies sur un certain nombre de mots grecs, M. Solmsen donne un exemple de grande portée en même temps qu'un modèle. En le lisant, on entrevoit souvent de quelle importance serait le *Thesaurus* grec dont on commence à discuter le plan et que notre génération, qui ne le verra pas, devrait

1. Sur la question homérique, il a paru dans les éditions du *Mercure de France* (Paris, 1907 ; prix : 75 centimes), un petit volume bref et bien informé de notre confrère M. A. van Gennep. Ce volume est enrichi d'une excellente bibliographie critique due à M. A. J. Reinach.

cependant commencer à préparer ; car ce serait le premier fondement sans lequel l'étude du vocabulaire européen ne saurait être faite avec sûreté.

Le temps est loin où la linguistique et la philologie pouvaient sembler s'opposer l'une à l'autre. On voit maintenant des professeurs de grammaire comparée publier des travaux qui supposent des connaissances philologiques aussi précises et aussi étendues que celles des meilleurs spécialistes, et qui, comme M. W. Schulze ou M. Wackernagel, sont en philologie classique de vrais maîtres. Et M. Solmsen est du nombre de ces linguistes philologues, qui ne sont plus des exceptions. Inscriptions, auteurs de toutes époques, il recourt à toutes les données, et la masse des faits recueillis directement et aux sources qui sont mis en œuvre dans le volume de recherches qu'il publie maintenant est vraiment imposante.

Aussi lui a-t-il été donné de faire dans le détail l'histoire des mots qu'il étudie, de déterminer exactement les sens et les emplois, de montrer en quel dialecte un terme apparaît d'abord et comment il a passé à d'autres. L'histoire des mots qui ont un sens technique se dissimule souvent ; le sort du mot σκαρίον par exemple en latin puis en germanique est instructif (p. 202 et suiv.). Il suffit parfois de déterminer où un mot apparaît d'abord pour laisser entrevoir quelle peut en être l'origine première, ainsi pour ἠλακατή (p. 121). Dans ce premier fascicule, M. S. n'étudie que huit groupes de mots ; mais il touche, à ce propos, à une infinité de questions ; et son livre ne rendra tous les services qu'on en peut attendre qu'après la publication de l'index qui terminera nécessairement la dernière partie. Une étude de vocabulaire telle que celle-ci est plus une réunion de notes, de digressions qu'un ouvrage vraiment composé.

M. S. pose tant de questions curieuses et difficiles qu'on est tenté de discuter constamment avec lui. Voici quelques remarques.

P. 46. En traitant de ἀπάλαμνος, M. S. ne mentionne pas l'hypothèse de M. F. de Saussure (M. S. L., VII, 92 n.) suivant laquelle on pourrait partir de *ἀ-πάλαμjος. Ne serait-ce

pas encore la plus vraisemblable ? Et cela dispenserait de poser un hypothétique *παλαμων.

P. 111, n. 2. La règle que deux voyelles distinctes comme εα ne se contractent pas dans un dissyllabe attique ne peut être appliquée à une conjonction comme εἰ ἄν : les mots accessoires ont des traitements particuliers pour tous les phénomènes où, comme pour la contraction, la durée de l'émission est en jeu ; car ils sont prononcés en général plus brièvement que les mots principaux de la phrase. Or, si εο subsiste dans νέος et est contracté dans νουμηνία, ceci tient à ce que εο est plus bref dans *νεομηνία que dans νέος.

P. 120. La forme initiale **gērŏng-* ou **gōrŏng-* que j'ai été amené à supposer pour expliquer le nom arménien *kṙunk* de la grue est singulière, comme le constate M. S. On peut échapper à la difficulté en supposant **gu-rŏng-*, avec le traitement i.-e. *ur* de *°*r*, parallèle à celui de °*l* qu'on a dans lat. *gula*, arm. *e-kul* « il a avalé ». Le fait que le celtique a **garano-* n'est pas une objection, car le lituanien par exemple a *gìrtas* « ivre » à côté de *gur-klŷs* « gosier », et le slave a *žĭrą* « j'avale » à côté de *grŭlo* « gosier ». La forme *gur-* donne arm. * *kur-*, dont le *u* inaccentué serait tombé.

P. 155 et suiv. A propos du gr. ἄλις, etc., il est impossible de ne pas rappeler skr. *bahíḥ*, dont le sens est précisément voisin de ἄνις, χωρίς. Et il y a quelque imprudence à expliquer lat. *inter* par un ancien nominatif, alors qu'on en a le correspondant indo-iranien skr. *antár* = zd *antarə*, à côté de *antári-kṣaḥ* ; rien n'empêche de voir dans le type lat. *praeter* quelque chose d'analogue au type skr. *sanutár*, gr. ἄτερ. Il est possible que lat. *mox* soit un ancien nominatif (p. 179) ; mais il n'est pas exclu que ce soit le représentant de **moksu* ou de quelque chose de pareil ; cf. skr. *makṣū́*, zd *mošu*, suivant l'hypothèse courante que M. S. n'a pas jugé utile de rappeler, mais qui n'est pas impossible cependant.

P. 184 et suiv. Le rapprochement de grec ἄντλος et lat. *sentīna* avec lit. *semiù*, *sémti* « puiser », *sámtis* « louche » ne rend pas compte du vocalisme. On ne voit pas comment gr. αν- s'expliquerait même si la racine était **sem-* ;

et l'intonation rude des mots lituaniens indique **semə-*, dont le *ə* ne se retrouve ni en grec ni en latin.

P. 196 et suiv. M. S. essaie de faire le départ entre les représentants du groupe si compliqué de gr. σκάπτω. Sans reprendre la discussion, très difficile, de cet ensemble de mots, on notera quelques points. D'abord l'*ā* du premier groupe admis par M. S., celui de **skāp-* « creuser », n'est pas attesté ; on n'a jamais que **skap-* (M. S., comme M. Pedersen, ne distingue pas entre i.-e. **ă* et i.-e. **ə*) ; et le *p* de **skap-* n'est guère attesté que par gr. (σ)κάπετος, σκαπάνη ; la forme iranienne a *f* qui repose sur **ph*, et M. S. s'est mépris sur ce qu'enseigne Hübschmann, *Pers. Stud.*, 185 ; dès lors, le φ de gr. ἐσκάφην, σκάφος, etc. peut très bien représenter i.-e. **ph*, et il n'y a pas besoin de l'expliquer par une action analogique, comme le fait M. S. ; le *p* de sl. *kopati* est ambigu. — L'*ā* du groupe **skābh-* « gratter » de lat. *scabō*, etc. n'est pas non plus attesté, car l'*ā* du lat. *scābī* peut résulter d'une innovation italique ; cet *ā* est invraisemblable ; car une alternance *ā : ŏ* n'entre pas dans le système du vocalisme indo-européen ; donc le vocalisme de ce groupe ne diffère pas de celui du groupe précédent. Le *bh* est attesté, outre le *b* du got. *skaban*, par *f* de certaines formes romanes signalées par Ascoli : il y a eu un mot italique **scofīna* « lame » = lat. *scobīna*, qu'Ascoli a signalé (v. Ernout, *Élém. dial. du vocab. lat.*, p. 78). Il est permis de se demander si, le groupe de lat. *scāpus, scīpiō* mis à part, les distinctions de M. S. ne sont pas artificielles, et si l'on n'est pas en présence d'une racine à finale alternante : **skep-*, **skeph-*, **skebh-*, avec intervention fréquente d'un vocalisme à degré zéro **skᵒp-* (resp. *ph* et *bh*) ; les divers sens, y compris celui du gr. κόπτω que M. S. sépare, sont assez proches pour être conciliés.

P. 224. Le mot le plus voisin du v. sl. *žlěza* est arm. *geljkh* « glande » ; or, ce mot arménien suppose **gh* initial, ce qui exclurait les hypothèses de M. S.

P. 236 et suiv. Du gr. δεῖσα, M. S. rapproche v. sl. *ži-dŭkŭ* « succosus » ; mais cette étymologie ne se concilie pas avec l'excellent rapprochement que M. Lidén (*Arm. Stud.*,

I, 74) a déjà proposé pour le mot slave : arm. *gěǰ* « humide ».

La plus longue des digressions que renferme le livre de M. S. est la discussion complète des particularités du parler de Mégare, qui est présentée p. 93 et suiv. Constatant, p. 90, que les indications fournies par les Grecs sur l'histoire des grands groupes dialectaux anciens ont été dans une large mesure confirmées par l'étude des parlers, M. S. continue un ordre de recherches qu'il poursuit depuis longtemps ; il essaie de déterminer comment divers dialectes grecs se sont superposés les uns aux autres dans une même localité. Mais les faits qu'il explique ainsi comportent d'autres interprétations possibles. Soit, par exemple, le datif pluriel en -εσσι ; on le constate dans l'éolien entier, dans le grec occidental du Nord (y compris l'éléen) et dans les parlers doriens du groupe corinthien ; on peut imaginer, avec M. S., que ce -εσσι serait dans les parlers occidentaux un reste des parlers éoliens auxquels aurait été substitué le type occidental ; mais rien n'empêche d'admettre que, dans la répartition des dialectes de l'époque grecque commune, il y avait un groupe comprenant à la fois ce qui devait être l'éolien et une partie de ce qui devait être le groupe occidental et où l'innovation aurait déjà eu lieu ; cette hypothèse est tout aussi plausible que celle de M. S. L'extension de -εσσι peut aussi avoir eu lieu dans une série de parlers voisins, d'une manière indépendante : le fait que beaucoup de parlers présentent une même innovation ne prouve jamais que cette innovation remonte à une période de communauté ; ainsi tous les dialectes arméniens actuels ont *-ner* pour marque de pluriel dans les polyssyllabes ; or, bien que les dialectes arméniens soient déjà très distincts à ce moment, l'arménien de Cilicie a encore le pluriel en *-ni* (d'où est sorti celui en *-ner*) au xie siècle. L'hypothèse de substitution de dialectes est à considérer ; mais il faut tenir compte aussi des systèmes compliqués d'isoglosses qui ont pu exister lors de l'époque du grec commun et des développements parallèles. Cette réserve faite, les concordances relevées par M. S. gardent tout leur intérêt ; l'interprétation comporte diverses pos-

sibilités entre lesquelles il est sans doute prudent de ne pas toujours choisir.

A. Meillet.

Thesaurus linguae latinae, *editus auctoritate et consilio academiarum quinque Germanicarum Berolinensis Gottingensis Lipsiensis Monacensis Vindobonensis.* Leipzig (chez Teubner), in-fol., 1900 et suiv.

Les deux premiers volumes du *Thesaurus* (lettres A et B) sont maintenant achevés ; du troisième on a quatre fascicules, et du quatrième cinq, et en outre un fascicule consacré aux noms propres qui forment une série à part depuis la lettre C. On voit que le délai de quinze ans prévu pour l'achèvement de l'ouvrage sera notablement dépassé, puisqu'en huit ans, on n'a pas terminé le premier quart : ce n'est sans doute une surprise pour personne. On doit seulement souhaiter que, après les à-coups inévitables du début, la publication suive désormais un cours normal et atteigne le nombre de fascicules annuels prévu dans le prospectus. Dès maintenant, ce qui est paru est suffisant pour qu'on puisse tirer parti de l'ouvrage et apprécier les services qu'il rendra quand il sera terminé.

Pour la première fois, on a sous les yeux l'ensemble des témoignages relatifs au vocabulaire d'une langue ancienne. Depuis le commencement de la lettre C, un signe spécial avertit le lecteur quand tous les exemples relevés dans les fiches ne sont pas cités dans l'article du dictionnaire, et ceci est très précieux. Pour tous les mots un peu rares, on a ainsi une étude qui épuise sensiblement les faits d'époque archaïque et d'époque classique.

A vrai dire, l'intérêt du *Thesaurus* latin n'approche pas, même de bien loin, de l'intérêt qu'aurait un *Thesaurus* grec fait sur le même plan. Car la littérature latine commence beaucoup plus tard que la littérature grecque, elle ne comporte aucune variété dialectale, et relativement

peu de variété dans les matières, et à part des particularités assez peu nombreuses notées dans des inscriptions archaïques de Latium et que les travaux de M. Ernout ont mises en évidence, l'épigraphie fournit peu de divergences avec le latin classique. Enfin le latin a été fixé dès la fin de l'époque républicaine; et les textes écrits durant l'époque impériale ne laissent presque rien entrevoir du développement linguistique ; il n'y a pas de langue où l'on ait plus fait pour essayer d'en suivre l'histoire dans la succession des textes, et il n'y en a pas où les textes laissent voir moins d'histoire.

C'est seulement à la fin de la période de la langue relevée dans le *Thesaurus* que commencent à apparaître la plupart des innovations ; mais sur cette période, le *Thesaurus* n'est plus complet et ne vise plus à l'être; dans son article de *Philologie et linguistique* (*Mél. Havet*), M. A. Thomas signale par exemple l'absence du mot *acrisiola*; le mot *carpia* ne figure pas non plus. Préparé par des philologues classiques, le *Thesaurus* est fait pour répondre aux besoins de la philologie classique, et ne servira les romanistes que d'une manière incomplète. — Les indications sur les formes romanes qu'on a demandées à M. W. Meyer-Lübke se réduisent à quelques mots très brefs, une demi-ligne dans quelques rares articles. Précisément parce que les textes latins dissimulent l'histoire réelle bien plutôt qu'ils ne la révèlent, il aurait été indispensable de marquer avec quelque détail l'aboutissement des mots latins dans les langues romanes et aussi les emprunts anciens faits par le grec, le germanique, le celtique, le slave : c'est par ces faits que se manifeste en quelque mesure le degré de vitalité des mots en latin.

L'étymologie a été confiée à M. Thurneysen, un maître dont la compétence est indiscutée, et qui joint à des connaissances étendues toute la prudence et tout le jugement qu'on peut désirer. Mais on ne lui a laissé presque aucune place. Et les indications sont trop sommaires pour être vraiment utiles. On n'a même pas mis à la disposition de M. Thurneysen les caractères typographiques nécessaires pour marquer l'accentuation lituanienne, comme si l'in-

tonation n'était pas une partie essentielle d'un mot baltique. On aura une idée des lacunes de la partie étymologique, si l'on sait que, à côté du lat. *aurum*, est cité le lit. *auksas* (lire *áuksas*), mais que le vieux-prussien *ausis*, beaucoup plus clair, ne figure pas.

Ce n'est qu'en s'appuyant sur l'étymologie d'une part, sur le sort des mots dans les langues postérieures d'autre part, qu'il aurait été possible de disposer les articles suivant un ordre historique. Cet ordre n'a pas été suivi d'une manière systématique.

L'article *cēnseō* donnera lieu d'illustrer ces critiques. La notice étymologique, relativement développée, occupe quatre lignes. M. Thurneysen y cite d'abord les formes osques ; ces formes sont très suspectes d'être empruntées au latin ; les formes verbales *censaum, censazet, censamur* et les formes nominales *censtomen* et *ancensto* ne sont attestées que sur la table de Bantia, texte qui a subi une forte influence latine ; et le mot keenzstur, *censtur* est manifestement un terme technique emprunté à l'administration romaine, comme kvaísstur, *κϝαιστορ* ; on en a même la forme purement latine kenzsur, attestée une fois ; il est vrai que le verbe a passé au type courant en *-a-* et que le suffixe *-tur-* a été rétabli ; ceci montre que, en empruntant, on a *osquisé* les formes. Puis, M. Thurneysen ajoute : similitudine sonorum magis quam significationis conectitur c. pers. *θātij* med.[1] *sạhaiti* « pronuntiat », ind. *śáṃsati* « declamat, laudat, pronuntiat », semblant mettre le rapprochement en doute. Rien n'est dit des formes slaves et albanaises qui n'éclairent pas le latin, il est vrai.

Mais le scepticisme de M. Thurneysen est sans doute excessif ici. Le sens de la racine indo-iranienne est précis : elle indique non pas une simple déclaration quelconque, mais la récitation d'une pièce, d'un hymne dans les formes prescrites, la proclamation par un roi d'une déclaration solennelle, d'un ordre formel ; véd. *çáṃsati*

1. L'expression *médique* pour désigner la langue de l'Avesta est bien fâcheuse; c'est sans doute une concession aux exigences du bon latin.

s'applique à la récitation d'un mantra, tout comme gāth. *səṅghaitī*, zd *sąhaiti*; le verbe *θātiy* introduit, sur l'inscription de Behistun, les déclarations de Darius; ou bien on lit, aussi à Behistun, *hauv adurujiya avaθā aθaha: adam Bardiya amiy* « il a menti en proclamant: je suis Bardiya », ou encore, dans le cas d'un ordre donné par le roi: *avaθāšaiy aθaham: paraidiy* « je lui ai dit: « va ». Les formes nominales confirment cette valeur de la racine. Si l'on part de cette valeur rigoureusement définie, l'histoire du mot latin s'éclaire. Il n'y a à tenir compte que de *censeo*; car les formes nominales *census, censor*, etc., sont manifestement postverbales. Le sens mis en premier lieu par le *Thesaurus*, celui de « j'exerce la fonction de censeur », ne saurait être le sens original, puisque *censor* est un dérivé de *censeo*. Le sens ancien est celui d' « exprimer un avis dans les formes prescrites », ainsi le sénat *censet*, et cet emploi apparaît déjà dans l'inscription fameuse des Bacchanales, Quand un personnage quelconque dit *censeo* « je suis d'avis », il imite la langue officielle, et ainsi le sens de *censeo* s'est généralisé et banalisé au point que *censeo* est devenu un mot d'usage courant, signifiant « j'estime que ». En partant de ce dernier sens, qui est le plus abstrait, pour expliquer le sens technique, le *Thesaurus* renverse l'ordre naturel des choses. C'est seulement en partant du sens technique qu'on peut expliquer le sens de « je remplis le rôle de censeur »; le sens premier est: « je déclare la fortune, le rang d'un citoyen »; le rôle du censeur est de formuler et de marquer la situation de chaque citoyen dans la cité. Ainsi le sens premier du latin *censeo* coïncide exactement avec celui de la racine indo-iranienne; mais, pour s'en apercevoir, il faut commencer par classer les sens de *censeo* dans un ordre historique, et non dans un ordre logique.

Tous les exemples ne sont pas aussi nets que l'est celui-ci, où l'on voit bien à plein le développement des sens; mais il y a d'autres articles où l'on regrette de ne pas voir marquer plus fixement la succession des significations et le rapport des mots entre eux. Par exemple, *cernō*

(dont le participe passif est *crētus*), *certus* et *certō* sont en latin historique trois mots autonomes et dont la parenté n'est plus sentie : M. Thurneysen marque le groupement des trois, en tirant *certō* de *certus,* ce qui n'est vrai que partiellement : les fréquentatifs en *-tāre* sont à l'origine dérivés du participe en *-to-* ; mais il y a eu finalement un rapport direct établi entre le primitif et son fréquentatif, et *certāre* n'a en fait rien de commun avec *certus.* Du reste les indications de M. Thurneysen ne commandent en rien la disposition intérieure de chacun des trois articles.

A. Meillet.

A. Ernout. — *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin.* Paris, 1909, in-8, 255 p. (forme le 3e volume de la *Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris,* chez M. Champion). Prix : 7 fr. 50 (3 fr. 75 pour les membres de la Société).

Cet ouvrage est la thèse de doctorat de M. Ernout ; les exemplaires qui ont servi pour la thèse diffèrent de ceux qui sont mis en vente par l'absence de l'index, qui a été ajouté après la soutenance, et par un errata beaucoup moins complet.

La langue des grandes villes est toujours plus ou moins composite, comme leur population même. L'anglais, qui est la langue de Londres, résulte, on le sait, du mélange de plusieurs parlers divers. Le français, qui est la langue de Paris, est beaucoup plus un, tout en renfermant dans son vocabulaire un bon nombre d'éléments empruntés à des parlers français divers. On doit s'attendre à ce que le parler de Rome ait compris un nombre particulièrement grand de termes dialectaux. Car, dès le début, la ville de Rome a été constituée par la juxtaposition de plusieurs groupes distincts, et le droit de cité a été ensuite beaucoup étendu ; d'autre part, Rome est un lieu de passage ; et enfin l'aristocratie romaine, en grande partie

rurale, ne tenait pas à honneur de s'assimiler le parler urbain ; la langue officielle de l'époque républicaine se distingue essentiellement du latin littéraire qui paraît fondé sur le latin de Rome ; et les plus anciennes inscriptions, même quand elles sont romaines, se distinguent du latin littéraire tout autant par leurs dialectismes que par leurs archaïsmes. Les causes sociales des faits linguistiques sont en évidence ici, presque sans qu'on ait besoin de les marquer explicitement.

Le problème des emprunts dialectaux du vocabulaire latin est donc très important pour l'histoire de la langue latine. Et tous ceux qui, depuis une trentaine d'années, ont essayé de constituer cette histoire l'ont souvent abordé. Mais jusqu'à présent on n'avait jamais traité que des parties isolées de la question. M. Ernout a le mérite d'avoir le premier posé le problème dans son ensemble et d'en avoir fait ainsi apparaître tout l'intérêt. Une partie notable des termes d'agriculture d'une part, des termes de la langue officielle et religieuse de l'autre se dénoncent comme étant empruntés à des parlers distincts de ce qu'était le latin de Rome.

Et l'on ne doit pas imaginer que la liste de M. Ernout soit complète. M. E. n'a pu donner pour des emprunts que des mots qui sont donnés pour tels par un témoignage explicite d'un auteur ancien — le nombre en est assez restreint ; car les anciens, surtout dans la Rome impériale, ne s'intéressaient guère à la dialectologie —, ou des mots qui se dénoncent par des particularités phonétiques étrangères au latin de Rome. Quantité d'autres mots qui ne se dénoncent pas par leur forme ou dont les particularités locales ont été effacées pour être remplacées par les équivalents romains ne sont sans doute pas moins dialectaux à l'origine que ceux qui se laissent encore reconnaître. La liste de M. E., toute longue qu'elle soit, n'offre qu'une part, et sans doute la plus petite, de ce que Rome a emprunté aux autres parlers latins, aux autres langues italiques de la famille. M. E. ne l'a peut-être pas assez dit. Mais tout lecteur averti tirera immédiatement cette conclusion de la longueur même de la liste de M. E.

Peut-être pourrait-on allonger encore un peu la liste de M. E., même en s'en tenant aux cas où les mots se dénoncent par leur phonétique anomale : l'*ŭ* intérieur de *dēfrŭtum* par exemple n'est pas régulier en latin ; on attendrait *dēfritum* ; ce mot rural a gardé une phonétique rurale, avec sa voyelle intérieure inaltérée.

Du coup, on le voit, la phonétique latine perd beaucoup des anomalies qui lui donnent au premier abord un aspect si incohérent. Si peu qu'on sache des parlers latins non romains, on aperçoit que nombre des prétendues anomalies du latin s'expliquent en admettant que les mots où elles se rencontrent sont ruraux ; ils rentrent dans une règle en falisque ou en prénestin.

Plein de faits précis pris dans les textes mêmes, sobre dans la forme et dénué à la fois de rhétorique et de l'inutile appareil de comparaisons que chacun va chercher dans des manuels et des dictionnaires faciles à consulter, le livre de M. Ernout traite avec une méthode ferme et précise une matière neuve, et il fait faire à la connaissance du vocabulaire latin et de la phonétique historique du latin un progrès semblable à celui que le travail du même auteur sur les parlers de Préneste a déjà fait faire à la dialectologie latine.

A. Meillet.

Novae symbolae Joachimicae. — *Festschrift des kön. Joachimsthalschen Gymnasiums.* Halle a. d. S., 1907, in-8, 280 p.

Ce recueil d'articles publié par les professeurs de gymnase de Joachimsthal (en Prusse) renferme, à côté de plusieurs autres qui ne touchent pas à la linguistique, un travail de M. W. Nausester sur le déponent et le passif latins, p. 137-168. On trouvera dans cet article, qui repose sur des dépouillements de textes très étendus, deux conclusions importantes :

1° Le passif, qui est assez rare chez des auteurs tels que

Plaute, Térence, Virgile, Sénèque le tragique, est au contraire fréquent chez les prosateurs, et aussi chez des auteurs même poétiques qui exposent des idées abstraites, comme Lucrèce. Il se trouve ainsi que chez Plaute, le déponent est beaucoup plus fréquent que le passif, à l'inverse de ce que l'on observe chez Lucrèce, César et Cicéron.

2° Pour les poètes, le passif n'est qu'un intransitif, et ils évitent le tour : *pater laudatur a filio,* que seuls les prosateurs admettent volontiers. Les poètes représentent sûrement ici le vrai sentiment de la langue ; et ce sont les prosateurs qui ont été conduits à un mode d'expression non populaire. Très intéressantes en elles-mêmes, ces conclusions viennent compléter heureusement les résultats de l'article de M. Ernout paru dans les *Mémoires* de la Société, XV, 273-333.

La remarque de M. Nausester sur le caractère artificiel de l'emploi du passif dans la prose latine a une portée : elle montre, comme tout l'indique par ailleurs, que la prose classique est un témoin très altéré de la langue employée dans la conversation même par les hommes les plus cultivés.

A. Meillet.

Mario Barone. — *Sui verbi perfettivi in Plauto e in Terenzio.* In-8, 126 p. Rome, 1908.

Posée dans des articles de revue et dans des manuels généraux, la question du perfectif latin n'a encore été étudiée en son ensemble dans aucune publication spéciale. Un jeune professeur italien, M. Mario Barone, qui s'est déjà fait connaître par un bon travail sur l'aoriste grec, donne pour la première fois cette étude d'ensemble qui manquait jusqu'ici.

Une introduction très claire donne d'abord l'historique et la bibliographie de la question et pose le problème. La principale lacune qu'on y aperçoive est l'omission de l'ar-

ticle de M. Barbelenet sur l'imparfait dans Térence ; ce travail, paru dans un recueil de *Mélanges linguistiques* (Paris, 1902), a pu facilement échapper à M. Barone, malgré le soin qu'il a mis à réunir tout ce qui a été publié sur le perfectif latin ; mais cette omission a eu pour conséquence que M. B. ne s'est pas posé toute une série de questions importantes : dans quelle mesure emploie-t-on chaque temps à chacun des deux aspects ? M. Barbelenet a bien montré que l'imparfait est très rare dans le perfectif, et c'est sans doute la meilleure preuve objective qu'on puisse donner du fait que la distinction du perfectif et de l'imperfectif est réelle dans le latin d'époque républicaine.

M. B., comme ses prédécesseurs, admet en principe que la valeur du perfectif latin est sensiblement identique à celle de l'aoriste grec. Il y aurait lieu de discuter cette doctrine qui ne répond sans doute pas complètement à la réalité; mais on ne saurait le faire incidemment dans un compte rendu, et je compte examiner un jour la question dans les *Mémoires* avec quelque détail.

M. B. étudie successivement les principaux exemples du perfectif chez Plaute d'abord, chez Térence ensuite. Il montre très justement la valeur spéciale de chaque préverbe. Les faits sont bien choisis et analysés d'une manière judicieuse. Le travail atteste chez l'auteur des connaissances étendues et un jugement sain ; il fait faire à la question un pas important, et il est maintenant devenu difficile aux grammairiens de négliger la nuance de sens précise que les préverbes donnent aux verbes chez les mêmes auteurs latins, comme ils le font souvent.

A. Meillet.

Félix Gaffiot. — *Pour le vrai latin,* in-8, 173 p. Paris, Ernest Leroux, 1909.

Sous ce titre, un peu énigmatique et ambitieux, M. Gaf-

fiot réunit une série de chapitres de longueur, d'importance et de valeur différentes, qui traitent de certains points obscurs de la syntaxe latine : propositions relatives et interrogation indirecte ; (*quis*) *quid* relatif ; les propositions relatives et le subjonctif consécutif ; *cum* causal ; *cum* participal — toutes questions qui ont trait aux différents emplois du subjonctif et de l'indicatif en latin. Le mérite de l'auteur est de s'être élevé contre une série de règles étroites, appuyées sur un certain nombre d'exemples, auxquelles, à grands coups de corrections, les grammairiens et les philologues ont ramené tous les passages d'auteurs qui ne semblaient pas s'y conformer. La besogne est utile et nécessaire. Il y a trop longtemps que la grammaire latine est encombrée de minuties, d'exceptions, d'explications particulières qui font perdre de vue les grandes lignes des emplois. Mais, faute d'avoir, dès le début, posé quelques principes généraux sur la valeur des modes par exemple, il est à craindre que le recueil de M. Gaffiot ne soit bien plutôt un répertoire de faits qu'un livre de doctrine, et qu'il ne faille attendre d'un autre que lui la conclusion générale qui se dégage de toutes les citations.

L'étude rapide d'un chapitre illustrera cette critique. On a vu tout à l'heure ce titre : (*quis*) *quid* relatif. Il n'est pas un linguiste qui en le lisant n'ait ressenti quelque inquiétude. Le latin, comme l'osque, l'ombrien, le grec et le sanskrit, a hérité de l'indo-européen deux thèmes bien distincts : un thème d'interrogatif indéfini *k^wi-*, et un thème de relatif *k^wo-*. Les deux thèmes se sont emmêlés aux cas autres que le nominatif singulier (à l'époque archaïque, *quis* a encore au nominatif féminin une forme différente de *qui*, v. *Mélanges de Saussure*, p. 220) ; mais là justement la différence de forme doit correspondre à une différence d'emploi. C'est ce qu'on attend, et c'est ce qui se produit en fait. Ainsi on rencontre dans la loi des XII Tables, t. I, fr. 4 : proletario iam ciui *quis uolet* uindex esto ; tab. II, fr. 2 : morbus sonticus, — aut status dies cum hoste *quid horum fuit uitium* indici arbitroue reoue, is dies diffensus esto. Au pluriel on peut

citer la phrase du Sénatusconsulte des Bacchanales : sei *ques* esent *quei* sibei deicerent necesus ese Bacanal habere. Dans ce dernier cas, l'opposition de l'indéfini *ques* avec le relatif *quei* est significative. De ce *quis* indéfini dérive toute une série de composés : *aliquis, aliquid* ; *quidam, quiddam* ; *quispiam, quippiam* ; *quisque, quidque*, et *unusquisque, unum quidque* ; *quiuis, quiduis, quilibet, quidlibet.* Et si l'on examine les exemples fournis par M. Gaffiot, on s'aperçoit que ce sont tous des indéfinis. Prenons le premier, Plaute, *Amp.* 396.

Ut lubet, quid tibi lubet fac, quoniam pugnis plus uales.

Sans doute, « il est impossible d'attribuer au pronom une valeur interrogative », mais n'est-il pas imprudent et irréfléchi d'affirmer qu' « il faut enregistrer le fait et se résigner à ignorer sa cause » ? Et qui ne voit que *quidlubet* est purement et simplement le pronom indéfini ? Autre preuve : tous les relatifs cités par M. Gaffiot n'ont pas d' « antécédents » ou, s'ils en ont un, c'est un pronom aussi indéterminé que *id*. Il est vraisemblable que le jour est loin où M. Gaffiot découvrira un exemple probant de *quis* relatif du type : *templum, *quid* erat Romae, incendio deletum est : ou bien : *tuum maiorem filium. *quis* hodie aderat, non uidi. Une syntaxe qui ne repose pas sur une étude sérieuse de la morphologie et de la valeur des formes, risque fort d'être une collection d'exemples sans lien, « arena sine calce ».

A. Ernout.

F. Gustafsson. — *Paratactica latina* ; in-IV, 79 p. ; Helsingfors 1909 (programme académique).

L'identité étymologique de *sī* et de *sīc* est connue ; le second représente *sī* + *ce* particule deictique que l'on retrouve dans *hi-c* ; et tous deux dérivent d'un thème de démonstratif. Le sens primitif des deux particules est donc « alors, de cette façon, ainsi », sens que l'on retrouve

pour *sī* dans l'expression figée « si dis placet » : ainsi plaît aux dieux. M. Gustafsson a recherché si dans la langue de Plaute il ne restait pas des traces de cet emploi démonstratif de *si* ; et sa discussion pénétrante apportera quelque lumière dans la question obscure de l'origine des phrases dépendantes. P. 77 M. G. emploie l'expression de *ariaca lingua* ; elle ne semble pas juste, pour désigner l'ancêtre commun de nos langues indo-européennes (Cf. Meillet, *Revue de Paris*, 1er décembre 1907).

A. Ernout.

Hermann Bergfeld. — *De uersu Saturnio* (diss. Marburg). Marburg 1909, in-8, 135 p., chez Andreas Perthes.

Après le livre ou les études de MM. Havet, Zander, Thurneysen, Lindsay et Leo sur le vers saturnien, il paraissait que tout fût à peu près dit sur cette obscure question. Un jeune docteur de l'Université de Marburg n'a pourtant pas craint de la reprendre, dans une dissertation inaugurale, à la fois claire et méthodique. Examinant les témoignages des grammairiens sur le « uersus horridus » et les conclusions qu'il est légitime de tirer de la prononciation latine, M. Bergfeld conclut avec vraisemblance que le saturnien, qui, à l'époque historique était quantitatif, était sans doute issu d'un vers basé sur le retour périodique d'accidents d'intensité. Cette hypothèse concorde heureusement avec celle que M. Vendryes a exposée dans ses « Recherches sur l'intensité initiale en latin » ; et c'est, en somme, la plus plausible.

A. Ernout.

W. MEYER-LÜBKE. — *Historische Grammatik der französischen Sprache* (1er volume). C. Winter Heidelberg 1908, XVI-277 pages.

La collection de manuels de linguistique romane publiée par la librairie Winter, s'est enrichie d'un nouveau volume, une grammaire historique de M. Meyer-Lübke. L'autorité de l'auteur est un sûr garant de la grande valeur de ce nouvel ouvrage. Le français a le privilège, parmi les langues romanes, d'avoir donné lieu à plusieurs manuels excellents. Cependant celui de M. Meyer-Lübke, qui s'adresse comme ceux de MM. Nyrop, Schwan-Behrens, Suchier, Voretsch, aux débutants, se distingue par un plan tout nouveau, en ce qui concerne la phonétique. Tandis que ceux-ci, sauf celui de M. Voretsch, qui est composé d'une façon toute spéciale (en effet M. V. prend un texte d'ancien français et donne à propos de chaque mot, successivement, toutes les indications d'ordre linguistique qui s'y rapportent), partent de l'ordinaire classification des phonènes et les étudient d'après leur position dans le mot, M. M. L. s'est proposé de grouper les faits d'après un ordre chronologique. La réalisation de ce dessein était sans contredit beaucoup plus difficile ; mais l'on se rend compte combien il est supérieur à la disposition purement externe des autres manuels. Le débutant qui saura lire ce livre avec toute l'attention qu'il mérite, en tirera le plus grand profit ; mais il ne faut pas lui cacher qu'en raison du plan même et de la concision de l'exposé, qui est cependant plus clair que celui de l'Introduction à l'Étude des Langues Romanes du même auteur, la lecture en est plus ardue qu'il ne paraîtrait à première vue. Ceux qui sont déjà quelque peu au courant des problèmes de la linguistique romane, y puiseront sans doute des enseignements plus efficaces. Tous les linguistes le liront avec plaisir et fruit, et attendront avec impatience la syntaxe qui doit compléter ce premier volume. Ce n'est pas ici le lieu de faire des observations de détail. Nous avons été cependant étonné de ne pas

trouver signalés les faits se rapportant à l'*s* dit « impur », c'est-à-dire placé au commencement de mot devant les consonnes *k*, *t*, *p*.

O. Bloch.

E. Herzog. — *Neufranzösische Dialekttexte*. O. Reisland, Leipzig 1906. xii + 76 p. (d'introduction) + 130 p. (de textes et lexique).

Il n'est pas inutile de signaler ce recueil de textes dialectaux, au nombre de 60, et intéressant ce qu'on appelle la langue d'oïl au sens le plus large, y compris par conséquent les dialectes dits franco-provençaux, que l'auteur préfère appeler burgundo-français. Ces textes sont extraits des recueils nombreux et peu accessibles où il sont disséminés, et sont destinés, dans la pensée de l'auteur, à exercer les débutants dans la pratique des dialectes français, vers lesquels il désire diriger leur activité linguistique. L'introduction, où les faits sont classés et rapprochés, et un lexique qui contient les mots difficiles avec leur étymologie, quand elle est possible, rendront plus aisé le maniement de ce manuel d'un nouveau genre, qui est le premier d'une série, où sont annoncés des recueils semblables pour le Sud de la France, l'Italie et la Roumanie.

La pratique de ces ouvrages, jointe à celle de l'Atlas Gilliéron, sera une utile préparation pour aborder l'étude directe des innombrables parlers qui couvrent le territoire occupé par les langues romanes ; mais rien ne remplacera, pour l'éducation de l'oreille et pour découvrir la solution et même l'existence de nombreux problèmes linguistiques, l'enquête approfondie dans les milieux patoisants. C'est certainement la pensée de M. Herzog.

O. Bloch.

Kr. Nyrop. — *Grammaire Historique de la Langue Française*, t. III. Paris, A. Picard, 1907, 459 p. (10 francs).

Le tome III de l'important ouvrage de M. Nyrop est consacré à l'étude de la formation des mots. Après une introduction générale, il étudie successivement la dérivation, la composition, la formation des particules, la dérivation impropre et la formation du genre, qu'il avait de parti pris exclu de la morphologie. Ce volume sera le bienvenu, car la grammaire de M. Nyrop, qui contiendra cinq gros volumes (la sémantique et la syntaxe sont en préparation), est non seulement très utile à cause de l'abondance des explications toutes au courant des derniers progrès des recherches scientifiques, et de celle des renseignements bibliographiques ; mais elle est en outre très agréable à lire, les faits sont très clairement présentés ; et nombreuses sont les interprétations nouvelles, que M. Nyrop nous propose.

Le tome, consacré à la Formation des Mots, sera d'autant mieux accueilli que les grammaires historiques du français l'ont en général laissée de côté. En particulier les plus réputées, celles de MM. Meyer-Lübke, Voretsch, Schwan-Behrens, ne s'occupent que de la phonétique et de la morphologie. L'Histoire de la Langue Française de M. Brunot suit un plan particulier, qui ne permet pas de mettre en valeur les chapitres consacrés à la formation des mots. La petite grammaire historique de Darmesteter, publiée chez Delagrave par MM. Muret et Sudre, est élémentaire, et le volume où est étudiée la formation des mots, ne peut pas soutenir la comparaison avec l'ouvrage de M. Nyrop. Toutefois M. N. n'a pas oublié que son livre serait lu également par des débutants, et il n'a pas ménagé les explications.

L'abondance des matériaux est remarquable : M. N. se plaît particulièrement, après avoir suivi l'évolution des procédés de formation, à montrer les tendances du français actuel. Il puise à pleines mains dans les publications contemporaines, et insiste fréquemment et avec raison

sur les argots. Si parfois telle formation nous paraît artificielle et due à la fantaisie d'un individu, M. N., qui a un sens très fin de la langue française, nous avertit généralement et avec exactitude sur la portée des faits qu'il cite. De temps à autre, cependant, on trouve que le caractère orthographique de certains faits n'est pas assez marqué.

Si l'on songe que M. N., depuis deux ans, ne peut plus écrire ni lire lui-même, à cause d'une grave maladie des yeux, nous lui aurons d'autant plus de reconnaissance pour la publication de son bel ouvrage.

O. Bloch.

Ch. Bally. — *Traité de stylistique française,* I vol. in-8, xx-331 p. Heidelberg (chez Winter) et Paris (chez Klincksieck), 1909 (prix : 6 fr. 25).

Ce livre, dédié à M. F. de Saussure, est sorti de l'enseignement de M. Bally au *Séminaire de français moderne* de l'Université de Genève. Il forme le troisième volume de la *Sprachwissenschaftliche Gymnasialbibliothek* dirigée par M. M. Niedermann, et dont l'édition allemande de la phonétique latine de M. Niedermann, ce petit chef-d'œuvre, forme le premier numéro. Il se donne pour une publication d'intérêt surtout pédagogique. Mais le lecteur attentif ne s'y trompera pas : c'est l'un des ouvrages de linguistique les plus originaux qui aient paru en ces dernières années, et il inaugure un ordre de recherches nouvelles dont on doit attendre un rajeunissement scientifique. Sous la forme modeste qui lui est coutumière, M. B. marque nettement dans sa conclusion la portée de ses recherches.

La linguistique se borne d'ordinaire à étudier les éléments fixes de la langue, communs à tous les sujets dont on veut décrire le parler. Une description linguistique complète comprend, outre le vocabulaire, une étude des éléments phonétiques employés, des formes grammaticales et de leur usage, et de la manière dont les phrases

sont construites. Suivant que la description est plus ou moins complète, on se borne aux règles générales, ou bien l'on entre dans des détails plus ou moins abondants. Il ne s'agit jamais que de principes abstraits de structure. — La linguistique historique consiste à rapprocher un certain nombre de descriptions qui expriment des moments successifs d'une même langue, et à marquer dans le détail la transition d'un système à l'autre. — Ni la grammaire descriptive ni la grammaire historique ne donnent la moindre idée de ce qu'est en réalité une langue parlée; elles en indiquent tout au plus l'anatomie descriptive et l'anatomie comparée.

La connaissance des éléments fixes de la langue est évidemment le premier besoin du linguiste; et pour les idiomes encore inconnus ou mal connus, la première chose à faire est de décrire ces éléments d'une manière adéquate. On fait donc œuvre éminemment scientifique en écrivant une grammaire descriptive de telle langue africaine ou caucasique. Mais, s'il s'agit des grandes langues modernes, telles que le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le russe, les principes ne sont pas seulement connus: ils sont fixés une fois pour toutes, enseignés à l'école, rendus en quelque sorte obligatoires par des examens officiels. Le professeur qui les enseigne, le linguiste qui les examine n'y peuvent rien changer. S'ils veulent faire œuvre de savants, ils n'ont autre chose à faire que d'en étudier la formation. Et c'est ainsi que, surtout en ce qui concerne les grandes langues littéraires modernes, il n'existe pas, on ne conçoit même pas qu'il existe d'autre étude scientifique que l'étude du passé qui en a préparé l'état actuel. D'une manière générale, la linguistique est dominée par une préoccupation d'histoire qui est légitime dans une certaine mesure, mais dont le caractère exclusif surprend et scandalise ceux qui du dehors viennent à y jeter les yeux; M. Wundt a marqué cette surprise lors des discussions auxquelles a donné lieu sa *Sprache*, et M. Ostwald l'a marquée, avec moins de bienveillance, dans son petit *Grundriss der Naturphilosophie* (Leipzig, 1908), p. 107 et suiv.

Pour observer la vie réelle des langues, et surtout des langues modernes, seules accessibles à un examen approfondi, il faut une méthode nouvelle. C'est cette méthode que M. B. a recherchée en dirigeant des études de langue française à l'usage des étrangers ; il a déjà exposé une partie de ses réflexions dans un *Précis de stylistique* paru à Genève en 1905 ; il poursuit sa démonstration dans le nouveau *Traité* qui est à la fois plus étendu et plus approfondi, et qui marque un progrès considérable des vues de l'auteur.

Le mot de *stylistique* n'est pas excellent, et il risque d'égarer surtout le lecteur français qui s'attendra à une étude sur le style littéraire : M. B. ne parle jamais de la langue écrite que pour l'écarter. Son unique objet est d'étudier la langue dans son fonctionnement réel et actuel, abstraction faite de l'histoire et en en supposant connus les règles grammaticales, la structure fixe, le vocabulaire. S'il parle de l'étymologie, ce n'est que pour faire bien voir que ce qui en est sensible au sujet parlant trompe sur la valeur réelle des mots, et que l'étranger doit avant tout se défier de tous les groupements étymologiques : il ne peut par là qu'être conduit à des impropriétés d'expression. La plupart du temps, le langage n'est pas un simple moyen d'exposer des idées, il n'est cela que dans le style scientifique, et là même d'une manière mêlée. Dans la vie ordinaire, le langage est avant tout un moyen d'action et un moyen d'expression. M. B. limite trop étroitement la stylistique quand il la réduit à être « l'expression des faits de la sensibilité par le langage » (p. 16) ; mais, en montrant quel est le rôle de la sensibilité dans le langage, il prépare en linguistique une véritable révolution, qui sera décisive, et qui est nécessaire.

On ne connaît qu'une partie de la valeur d'un mot, quand on sait quelle notion il exprime ; car un mot n'est pas seulement le signe auquel est associée une idée ; il agit sur la sensibilité. Comme le marque à plusieurs reprises M. B., un *jardinet* n'est pas seulement un petit jardin ; c'est aussi un petit jardin qu'on envisage avec une cer-

taine nuance de sentiment. Pour chaque ordre de notions, à côté du terme courant et banal qui éveille un minimum de sentiments, il existe un choix de termes exprimant des sentiments variés. Il y a là une infinité d'études précises et délicates à faire; car les dictionnaires existants ne laissent presque rien entrevoir de ces nuances qui font partie de la valeur des mots, tout autant que le sens même exprimé par la définition.

Dans le *Précis*, M. B. avait négligé le côté sociologique du problème. A l'intérieur d'une seule et même langue comme le français, il y a autant de manières de parler qu'il y a de groupes distincts à tout point de vue. Le même sujet parle de manières très diverses suivant le groupe d'hommes dont il fait partie à tel ou tel moment, et suivant la qualité des personnes auxquelles il s'adresse. Il y a des parlers distincts suivant les classes sociales, suivant les professions, suivant les situations où se trouve à chaque moment le sujet parlant. Dans le *Traité*, M. B. indique souvent toutes ces différences; il en marque surtout l'intérêt au point de vue qui est le sien, celui de l'expression. Il conviendra de ne pas s'en tenir là. Les recherches de stylistique devront porter, directement et non plus obliquement, sur toutes ces variétés que déterminent les diverses relations sociales, et c'est peut-être ce qui deviendra un jour le centre des recherches de cette sorte. Mais il faudra pour cela des enquêtes longues et méthodiques: M. B. a le mérite immense d'en faire sentir le besoin et de donner une première idée de ce que l'on devra rechercher.

Du coup il existera une étude des langues modernes, qui sera scientifique sans être historique, et des résultats de laquelle on peut être sûr que la linguistique historique tirera un large profit. Mais on voit mal pourquoi M. B. semble vouloir lier indissolublement la méthode historique à une étude précise partant de la catégorie grammaticale, comme il le fait par exemple p. 258. Même dans une grammaire descriptive, il n'est pas absurde de consacrer un chapitre au substantif; comme la forme est la seule chose précise et rigoureusement déterminable, c'est le seul point

d'où l'on puisse partir pour une recherche rigoureuse. Les modalités et les rapports logiques ne fournissent jamais qu'une donnée imprécise et floue. Et rien n'empêche de rechercher en quels types de phrase, avec quelle valeur expressive, dans quelles formes de langage plus ou moins solennel ou plus ou moins familier, on emploie les tours qui comportent la forme du subjonctif. On sera tenté ainsi de contester sur bien des points de détail les opinions de l'auteur ; il conviendra de chercher à donner aux recherches des bases matérielles plus arrêtées. Mais M. B. a montré, avec la finesse et la délicatesse d'analyse qui lui sont propres, comment peut et doit être étudié l'emploi réel du langage, suivant les sentiments à exprimer et suivant l'action à exercer, suivant les situations sociales aussi ; son exemple doit être suivi[1].

A. Meillet.

F. Brunot. — *L'enseignement de la langue française* (Cours de méthodologie professé à la Faculté des Lettres de Paris en 1908-1909). Paris, Armand Colin, 1909, 192 p., in-12, 2 francs.

Poursuivant avec vaillance l'application pédagogique de ses beaux travaux sur l'histoire de la langue française, notre confrère M. F. Brunot expose dans ce petit livre ce qu'est l'enseignement de la langue française dans l'enseignement primaire, et ce qu'il devrait être. Tout ce qu'il y a encore, hélas ! de scolastique abstraite et creuse dans la grammaire traditionnelle est ici dénoncé sans pitié ; les beautés de l'analyse logique, d'où le raisonnement bannit trop souvent la raison, sont vigoureusement mises en

1. Cet article était à l'impression quand a paru le second volume du traité de M Bally (vii-264 p.). Ce second volume n'ajoute rien à la doctrine du livre ; mais il renferme les exercices et les listes de faits auxquelles le premier volume renvoie constamment. C'est un instrument de travail excellent, destiné surtout à un apprentissage pratique, mais qui, à beaucoup d'égards, sera utile aux linguistes.

lumière. L'auteur s'élève contre la rage des classifications à outrance, contre la manie des définitions pédantesques que les faits démentent constamment. Il fait partout appel à la vérité et à la raison. S'inspirant des résultats de la critique moderne, il répète que la linguistique est une science historique, que le langage est un fait social, résultant du travail inconscient des générations successives et non pas d'une construction logique a priori. Dès lors ce qu'il faut rechercher dans le langage ce ne sont pas des règles abstraites, mais bien les éléments variés qui l'ont constitué. Sans s'attarder à la critique destructive, M. B. tire de cette conclusion une méthode féconde, qui s'inspire d'un sens exact des réalités et ne sépare pas le fond de la forme. Le maître doit se préoccuper d'enseigner non moins la grammaire que la langue; c'est elle qu'il s'agit de rendre claire et compréhensible pour l'enfant; et pour cela, la leçon doit être de choses autant que de mots. Cette méthode, que M. B. appelle inductive, il en montre, en une série de chapitres, toute la portée pratique; il l'illustre chemin faisant d'exemples bien choisis, pittoresques et frappants. Le livre est clair, attrayant, suggestif, aisé d'allure et vivant, comme il est naturel à des pages prononcées avant d'être écrites. On ne saurait trop en recommander la lecture à tous ceux qui se mêlent d'enseigner la grammaire française à la jeunesse.

J. Vendryes.

H. Pedersen. — *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*. Erster Band. Einleitung und Lautlehre. Erster Theil (Bogen 1-17). In-8, 256 p., Göttingen, 1909 (fait partie de la *Göttinger Sammlung indogermanischer Grammatiken*).

M. Pedersen a prouvé depuis longtemps sa maîtrise de celtisant par son étude de l'aspiration irlandaise, où il a éclairci l'un des sujets les plus embrouillés et les plus

difficiles d'une grammaire qui ne passe pas pour claire et pour aisément abordable. Mais il est aussi l'un des maîtres de la grammaire comparée ; en albanais, en slave, en arménien, il a fait des travaux d'importance décisive, et qui attestent sur chacun de ces domaines une connaissance personnelle et directe des faits, qu'un spécialiste pourrait lui envier ; sa curiosité, qui n'est jamais superficielle, s'est même étendue hors des domaines indo-européens ; l'étendue de son érudition, sa puissance de travail sont admirables. Et néanmoins, chose rare, quel que soit le sujet qu'il aborde, il l'envisage en face, sans se laisser dominer par les doctrines déjà enseignées, et en gardant vis-à-vis des données un jugement primesautier et toujours libre. On s'attend donc à ce qu'un manuel de M. P. ne soit pas un simple résumé de doctrines connues rangé dans l'ordre banal ; et l'on n'est pas déçu. Cette grammaire comparée embrasse tout le développement du celtique depuis l'indo-européen — et quelquefois même par delà l'indo-européen — jusqu'à l'époque moderne ; M. P. est allé observer par lui-même le breton à Saint-Pol-de-Léon. Disposition d'ensemble, vues dominantes et faits de détail, tout est aussi original qu'il est possible de le rester quand, comme M. P., on est lié par une méthode rigoureuse. Même si l'on ne s'intéresse pas au celtique d'une manière spéciale, on ne pourra se dispenser de connaître un ouvrage où le détail est toujours intéressant et il faudra ne pas aimer les choses neuves pour n'y pas trouver une forte saveur.

Si l'on peut reprocher quelque chose à M. P., c'est d'être décisionnaire. Mais un savant qui se rend indépendant de la tradition ne pourrait rien faire s'il ne l'était pas un peu. M. P. compte évidemment que ses lecteurs useront vis-à-vis de lui de la même liberté qu'il a vis-à-vis de ceux qui l'ont précédé. Il ne s'adresse ni à des ignorants ni à des suiveurs.

Il y a des nouveautés même dans l'aspect typographique : tout ce qui est transcrit d'alphabets non latins est en italique, tout ce qui est reproduit de langues à alphabet latin est en romain espacé. On aboutit ainsi à ce résultat bi-

zarre que le gotique est en italique, et le vieux haut-allemand en romain espacé. Les pages se trouvent pleines de romain espacé, ce qui est laid et beaucoup moins clair que l'italique. Il faut espérer que, à cet égard, M. P. ne sera pas imité. — Bien entendu, il a ses transcriptions à lui ; les transcriptions usuelles laissent beaucoup à désirer ; mais où ira-t-on si chacun suit sa fantaisie propre ? — Par une négligence regrettable, les mots sanskrits et lituaniens ne sont très souvent pas accentués ; M. P. sait mieux que personne que l'accentuation d'un mot védique, l'accentuation et l'intonation d'un mot lituanien sont des caractéristiques essentielles de ces mots, et sont aussi et parfois plus importantes que la notation des phonèmes composants. La difficulté qu'il y a à ne pas suivre les graphies usuelles se voit quand M. P. écrit lit. *duómi* p. 48, au lieu de *dű́mi* : l'accent est marqué sur *o*, alors que la diphtongue rude *ű* a une intonation descendante, et non ascendante.

P. 15. Tandis que, pour l'irlandais et le breton armoricain, on a une connaissance assez précise des formes dialectales et des parlers locaux, le gallois n'a pu être utilisé que sous sa forme littéraire. Il aurait été bon d'avertir qu'il subsiste sur ce point une grave lacune dans la linguistique celtique.

P. 25. M. P. pose très bien une question importante : aucune langue ne maintient au même degré que le celtique les alternances qui résultent des traitements des initiales et des finales de mots dans les diverses rencontres amenées par la structure des phrases. La réponse qui est donnée p. 27 ne satisfait guère. L'explication se trouve peut-être dans un fait social : les populations de langue celtique ne sont jamais parvenues à l'unité politique ; elles sont toujours restées divisées ; et elles ont été très souvent au cours de l'époque historique soumises à des dominations étrangères ; on est donc en présence de simples parlers locaux, où les complications de la phonétique syntactique apprise dès l'enfance ne causent aucun embarras. Or, c'est au moment où une langue étend son domaine que les mots ont besoin d'avoir leur pleine auto-

nomie ; des populations de langues étrangères, ou simplement de dialecte différent, n'arriveraient pas à apprendre aisément des mots dont la forme varie avec leur rôle dans la phrase. Il y a une phonétique syntactique délicate dans les vieux textes crétois ; il n'y en a presque pas dans les textes de la κοινή de l'époque d'Alexandre, qui est une langue mondiale. Les faits italiens que M. P. rapproche des faits celtiques sont aussi locaux. — Ce qui caractérise l'ancien irlandais, et ce qui en fait l'intérêt et la difficulté, c'est que c'est une langue toute sauvage fixée brusquement, alors qu'elle n'avait pas pris le caractère de langue générale propre à la plupart des langues qui ont été écrites.

P. 32 et 117 et suiv. La manière dont M. P. traite irl. *orbe* « héritage » montre combien il est affirmatif et comment il met sur un même plan des rapprochements de valeur inégale. De irl. *orbe,* il rapproche, non pas le mot mot germanique got. *arbi* « héritage » (mot germanique commun), identique au mot irlandais, mais got. *arbja* « héritier », qui en est dérivé. Incidemment, il y aurait lieu de se demander si ce terme de droit ne fait pas partie des emprunts du germanique au celtique que M. P. admet en principe p. 21 ; et alors le mot germanique, le seul identique au mot irlandais pour la forme et pour le sens, serait à mettre à part. Le rapprochement du terme de droit celto-germanique avec le petit groupe de mots qui signifient « privé de, orphelin », lat. *orbus,* gr. ὀρφανός, arm. *orb,* est plausible, mais indémontrable et incertain ; on sait qu'il a été souvent contesté ; il mérite au moins un point d'interrogation. Le skr. *árbhaḥ* « petit » et « enfant » et la famille de v. sl. *rabŭ* « serviteur », où se sont peut-être fondus des mots d'origines diverses et qui n'est pas claire, sont plus loin encore. — Ici M. P. reproduit une étymologie souvent répétée ; mais, pour être enseignée par un grand nombre de linguistes, une étymologie douteuse ne gagne pas un degré de vraisemblance de plus ; et d'ailleurs trop souvent, M. P. donne pour certains des rapprochements qui lui sont personnels et que personne peut-être ne reproduira jamais, ainsi ses

étymologies de arm. *očxar* « brebis » et de *xašn* « troupeau de moutons », p. 120. — Le lecteur non compétent fera bien de ne jamais perdre de vue que, si les étymologies de M. P. sont toujours données avec intention, elles sont de valeur très inégale et que beaucoup d'étymologistes jugent souvent d'une manière autre que M. P. — Un autre tort consiste à rapprocher des mots en apparence très pareils, mais néanmoins distincts et dont en fait la formation a été indépendante. Il est bien probable que ogam. *inigena,* irl. *ingen* (avec *g* spirant) repose sur **enigenā* (p. 101); mais le rapprochement avec le mot de basse époque gr. ἐγγόνη « petite fille » ou avec le féminin aussi tardif de l'adjectif lat. *indigenus* n'ajoute rien à la valeur de l'étymologie puisqu'il s'agit de formations distinctes.

P. 32 et p. 38. On a remarqué depuis longtemps que les dialectes italiques donnent à la voyelle *a* une importance relativement grande ; le celtique présente la même particularité. M. P. croit que beaucoup de ces *a* sont secondaires, et il l'a indiqué sommairement pour le latin K. Z., XXXVIII. 417. Mais l'*a* du lat. *mare* ne donne pas la moindre raison de croire que l'*o* de irl. *muir* ne soit pas ancien ; il s'agit manifestement de *°*r* devant voyelle, cas où l'italique et le celtique s'accordent à offrir le traitement *ar*. Le degré vocalique zéro qu'on a ici en latin s'explique bien dans un thème **mer,-*mor-* ; on voit en effet par l'ablatif *mare* et par le génitif pluriel *marum* que *mare* n'a pas toujours été thème en -*i*- en latin. Il n'y a pas d'exemple valable d'un traitement *or* de i.-e. *°*r* en latin ; M. P. semble interpréter ainsi lat. *mora* en regard de irl. *maraim* « je reste » ; mais *mora* appartient au type de *toga,* et son *o* est un ancien **o*. De même *°*l* donne *al* en italique et en celtique ; à gall. *malu* « moudre » l'osco-ombrien répond par **male-*, dans ombr. kumaltu « molito » et dans maletu « molitum ». — L'irl. *om* « cru » est apparenté à gr. ὠμός, arm. *hum* « cru » avant de l'être à lat. *amārus* ; si l'on rapproche ce mot latin, on a deux manières de l'interpréter : ou bien *°*m,* avec le même traitement que l'on observe dans *manēre* par exemple, ou bien **am-*, avec l'un de ces *a* qui sont propres aux commencements des mots en indo-euro-

péen. Et c'est l'un de ces *a* qu'on a dans lat. *agnus,* gr. ἀμνός. en face de irl. *uan* « agneau » ; l'*o* de *uan* alterne avec *ō* dans v. sl. *agnĭcĭ, agnę.* — L'*a* du v. britt. *Maglo-* irl. *māl* « noble, prince » rappelle trop celui du lat. *magis, magnus* pour qu'on ne rapproche pas les deux formes ; il ne suffit pas de citer gr. *mikils.* — Toute cette question des *a* italiques et celtiques où M. P. ne donne aucune doctrine précise est encore profondément obscure. On ne pourra l'éclaircir qu'en mettant à part d'abord l'initiale des mots où *a* figure dès l'indo-européen dans des conditions spéciales — puis tous les cas de *r, l, n, m* voyelles devant voyelles — et enfin les exemples où, comme dans lat. *habēre,* irl. *gabim,* le degré zéro du vocalisme radical est probable ou au moins possible.

P.51 et suiv. M. P. repousse l'idée que *r̥̄, *l̥̄ pourraient être représentés en celtique par *rā, lā.* Pour expliquer irl. *lān* = skr. *pūrṇáḥ*, lit. *pìlnas,* serbe *pûn,* il est obligé d'admettre une alternance *ē* : *ā* en indo-européen, puisque l'on a lat. *plēnus,* etc. Mais, sauf skr. *cā́ruḥ* en regard du lat. *cārus,* les exemples de cette alternance ne sont guère séduisants. On est surpris de voir citer comme exemple de cette alternance la flexion du futur latin *scrībam, scrībēs* (p. 183) ; le subjonctif en *-ā-*, qui est italo-celtique, et le subjonctif en *-ē-* qui répond au type gr. φέρω, φέρῃς sont tout à fait distincts ; et, si le subjonctif en *-ē-* emprunte sa 1re personne au subjonctif en *-ā-*, c'est que la forme de cette 1re personne *scrībō* ne se distinguait pas de celle de l'indicatif, comme on le voit par le grec. — M. P. considère *ar* comme le représentant celtique de i.-e. *r̥. Mais ses exemples ne prouvent guère. Ainsi irl. *ard* et lat. *arduos* ; le correspondant avestique, non cité par M. P., est *ərəδwō,* qui indique *r̥ ; l'*a* du celtique et du latin est donc sans doute un *a* initial du mot. On ne voit pas pourquoi *ra* de irl. *rann* « part » ne représenterait pas *r̥,* car on est devant *-sn-*.

P. 87. Puisque le celtique commun avait *z* devant *b, d, g,* comme toutes les autres langues indo-européennes qui donnent une indication sur le traitement, il était assez inutile de poser la question de l'existence du *z* en indo-

européen dans une grammaire comparée du celtique. En tout cas, l's de lit. *smãgenės* en regard du *z* de v. sl. *mozgŭ,* zd *mazga-* ne prouve rien : le *z* indo-européen n'est rien autre chose que la forme prise par *s* devant une occlusive sonore, et ne saurait maintenir sa sonorité s'il ne reste pas devant l'occlusive à laquelle il doit cette sonorité ; en venant se placer devant *m,* le *z* perdait son caractère sonore.

P. 118. A propos de irl. *heirp* « dama, capra », irl. mod. *earb, fearb* « daim » : gr. ἔριφος, M. P. parle d'une alternance indo-européenne *-rbh-* : *-ribh-*. On ne voit pas bien quel est le sens précis de cette indication ; car ceci ne rentre dans aucune des séries d'alternances employées par la morphologie indo-européenne ; et, quant aux alternances que suggéreraient des rapprochements étymologiques, on en peut admettre sans limite ; mais par cela même, ces alternances sont dénuées d'intérêt. Il n'y a, du reste, lieu d'admettre ici aucune alternance : le mot irlandais et le mot grec ont un même suffixe i.-e. **-bho-* ; ce suffixe est appliqué en grec à un thème **eri-*, cf. peut-être lat. *aries* (avec suffixe secondaire **-et-* et autre vocalisme radical) et en irlandais à un thème **er-*, cf. lit. *ėras* « agneau », dont le vocalisme radical **ēr-* diffère aussi de celui du latin.

P. 119 et 130. Ce qui est enseigné ici de la prononciation aspirée de *t* et *k* en celtique et qui repose sur les descriptions de parlers irlandais modernes ne deviendra clair qu'après la publication de la 2e partie, où la question de prononciation sera discutée. Un renvoi aux paragraphes correspondants aurait été utile.

Pour d'autres observations, plus proprement celtiques, v. Dottin, *Rev. crit.,* 1909, 1, p. 129 et suiv. ; Vendryes, *Rev. celt.,* 1909, p. 204 et suiv.

La manière de M. P. est si intéressante, si personnelle qu'on serait tenté de discuter sans fin avec lui. C'est un plaisir que le lecteur aura d'un bout à l'autre de l'ouvrage ; car M. P. n'est pas de ces auteurs indifférents qui se font suivre mécaniquement parce qu'ils n'éveillent pas l'attention. Peu de lectures sont aussi suggestives que celle

de son livre, peu d'ouvrages sont aussi pleins de choses et d'idées.

A. MEILLET.

First Welsh Reader and Writer, being exercises in Welsh, by EDWARD ANWYL and Rev. M. H. JONES. London, Sonnenschein, 1909, 142 p., in-8.

C'est un but avant tout pratique que s'est proposé notre savant confrère M. Anwyl en écrivant ce petit livre avec la collaboration d'un ancien élève : faciliter aux écoliers l'apprentissage du gallois par un recueil d'exercices d'application qui se réfère presque page par page à sa *Welsh grammar* (Part I Accidence, 1899 ; Part II Syntax, 1901). Il s'agit donc d'un ouvrage élémentaire et qui n'est fait qu'au point de vue de l'écolier anglais, auquel il est destiné. Mais ce *Bulletin* devait au moins le signaler. La littérature grammaticale du gallois est encore trop peu considérable pour qu'on néglige un manuel commode et clair, écrit par un maître qui parle la langue de naissance et qui en connaît à fond l'histoire. S'il est vrai qu'il n'est rien de plus malaisé à faire qu'un livre primaire, un livre primaire bien fait a droit à tous les éloges.

J. VENDRYES.

Alf TORP et Hjalmar FALK. — *Wortschatz der germanischen Spracheinheit* (*Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen* von A. Fick ; 4e éd., 3e partie), in-8, 573 p., Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1909.

Tous les comparatistes connaissent le dictionnaire de M. August Fick et ses différentes parties, toutes précieuses et souvent consultées, malgré les inconvénients

très graves de leur plan et l'incertitude trop fréquente de leurs renseignements. Sur le plan et la conception même du livre dont M. A. Torp vient de donner, avec l'aide de son collaborateur fidèle et heureux, M. Hj. Falk une quatrième édition, qui est bien un ouvrage nouveau, nous n'avons pas à insister ici ; leurs défauts sont connus de tous et il est certain qu'ils ne satisfont plus aux exigences légitimes de la linguistique actuelle. Ils étaient donnés et MM. Torp et Falk ont dû s'en accommoder.

On sait que l'un et l'autre sont très au courant des questions d'étymologie en général et que les germanisants leur sont redevables en particulier d'un dictionnaire étymologique du dano-norvégien qui, sous sa forme norvégienne surtout, mérite pleinement le succès qu'il a remporté. Ils possédaient sur le vocabulaire scandinave en général et sur celui des dialectes de la Norvège en particulier un stock considérable de fiches, dont le dictionnaire de M. A. Fick a largement profité : trop peut-être quand des formes attestées uniquement dans des parlers modernes servent de point de départ à des reconstructions germaniques communes et à des rapprochements indo-européens (par exemple norv. dial. *kams* « boulette de farine »). En revanche le vieux saxon n'a pas été favorisé, surtout dans la première moitié du livre ; les addenda, très nombreux, contiennent environ 155 mots vieux saxons qui manquent dans les 360 premières pages. Aussi le travail de MM. Falk et Torp ne donne-t-il pas l'impression de quelque chose de mûri ni d'achevé ; de pareilles inégalités de traitement se retrouvent, en effet, par ailleurs encore, et le vieux haut-allemand, par exemple, ne paraît pas toujours occuper la place qui lui revient.

Les très nombreuses fautes d'impression contribuent à fortifier cette première idée ; d'autant qu'elles sont parfois bien fâcheuses et, entre temps, difficiles à distinguer de simples fautes. Il est regrettable, par exemple, que des germanistes impriment got. *vilufaihs* (p. 241) ; δείπνον n'est sans doute qu'une faute d'impression puisqu'il reparaît à la même page (155) sous la forme correcte δεῖπνον ; de même skr. *tṛṣyati* qui figure une seconde

fois, page 183, correctement accentué; mais skr. *sicati* (p. 439) pour *sécate,* lit. *pëmû* (c'est-à-dire *pëmũ,* p. 223) ou *jungiù* (pour *jùngiu,* p. 330) ont d'autant plus de chances d'être tenus pour des erreurs que l'accentuation en général paraît avoir été négligée. En voici des exemples: p. 38 skr. *jámbha-* et lit. *žėbiù* sont inaccentués (tandis que *žėbmì* l'est); de même skr. *dā́myati* (p. 155), lit. *drį̄sti* et skr. *dhr̥ṣṭá-* (p. 203), skr. *prā́ṇa-* (p. 235), skr. *bhédati* (p. 270), skr. *nīdhá-* (p. 297), skr. *yógya-* (p. 330). Or des fautes d'accent peuvent être fort graves au point de vue du germanique, il suffit qu'elles intéressent la loi de Verner; ce n'est pas le cas pour skr. *tr̥ṣṭáḥ* (accentué à faux, p. 183), mais ça l'est malheureusement pour une série de formes, parmi lesquelles figurent: **fehu* qui s'explique par le neutre *páçu* et non par *paçú-* ni par le masculin *paçú-*[1], — **faih* dont la sourde suppose l'accentuation de skr. *péça-* et non celle de ποικίλος, — **mōder* qui répond non à gr. μήτηρ mais à skr. *mātár-*, — **vulbī* (v. isl. *ylgr*) qui s'oppose à **vulfa-* (v. isl. *ulfr*) comme skr. *vr̥kī́-* à skr. *vŕ̥ka-*; et peut-on poser germ. **svebna-* à côté de i.-e. **svépno-* et de skr. *svápna- (sic)?* On voit ici poindre les reconstitutions incorrectes ou plutôt mal justifiées et les comparaisons incertaines. Une négligence du même genre au sujet de l'intonation a entraîné des conséquences semblables. Lit. *bė́brus* (p. 204) est mis fautivement pour *bẽbrus,* sans autre danger; mais à la page 271 la diphtongue rude de *báimė* indique que si le rapprochement de ce mot avec skr. *bhītiḥ* (avec *i* long) est correct, celui de *bibên* avec une brève radicale est impossible.

On voit que le dictionnaire de MM. Torp et Falk n'offre pas à celui qui le consulte des renseignements aussi sûrs qu'on le souhaiterait. On lit par exemple p. 3, v. s. *êru* au lieu de *êr* (thème en *u*), p. 26 v. a. *eorth* au lieu de *eorthe,* p. 301 **maitha* (avec spirante sourde) comme forme germanique commune de v. isl. *meidhr,* p. 381 v. isl. *váttr* témoin qui représente un ancien **vah-tus* cité

1. Où lit. *pėkus* apparait-il donc accentué?

immédiatement après le mot restitué *(*ga*)*vahta* et avant v. h. a. *giwaht*. C'est que les articles ne sont pas ordonnés de façon suffisamment méthodique ; ainsi à l'article **ders*, la première forme citée après celles des dialectes germaniques est lit. *drįstu* qui présente l'infixe nasal et qui serait à comparer, en même temps que skr. *dhṛṣṇóti* qui manque, au bas-allemand *darn* subj. *därne* qui sont absents également. Ainsi encore au mot **barna*, ce n'est pas tant lit. *bérnas* qu'il importait de citer, car son sens a fortement divergé, que le diminutif *bernẽlis* qui signifie « l'Enfantelet, c'est-à-dire le petit Jésus ». Enfin dans un article comme celui de **veg*, on voudrait que fût marqué le contraste entre le verbe germanique qui signifie « mettre en mouvement » et ses correspondants indo-européens qui ont le sens de « uehere », contraste d'autant plus curieux que le germanique s'accorde avec les autres langues de la famille pour donner au substantif thématique tiré de la même racine la valeur de « char ».

Pour finir, on regrettera dans les comparaisons et étymologies l'absence d'un certain nombre de renseignements et la présence de quelques rapprochements sujets à caution: germ. *ga* répond-il à lat. *cum* qui comporte une nasale et dont le sens est d'ailleurs différent ? arm. *z*, v. isl. *za*, lit. *ažù* qui signifient comme lui « près de » ; i.-e. **patér-* n'a pas d'étymologie et il est peu vraisemblable qu'il ait été tiré de l'appel enfantin **pa* au moyen du suffixe du comparatif **tero*, d'autant que si l'on retrouve un élément **tero* dans ce vieux mot, ce n'est certes pas le morphème du comparatif, qui est secondaire, mais tout au plus un souvenir de celui des noms d'agents (cf. **móder*); il faudrait rayer gr. παῖρ (cf. Wackernagel *I. F.*, t. 2, p. 149); sous **lata*, on attend gr. ληδεῖν ; **valthu* paraît devoir être séparé de gr. Ἦλις, dont le digamma initial est au moins hypothétique ; à propos de **sarki*, il semble indispensable de signaler tout au moins que l'on y reconnaît en général un emprunt au bas-latin *sarcia* ; v. a. *eart, earon* sont inconciliables avec lit. *yrà* (v. Nachträge, p. 558) et il n'y a aucun moyen de séparer πρίασθαι de skr. *krayáḥ* et *krīṇāmi*, de

v. r. *krĭnu,* v. irl. *crenim* « j'achète » pour rendre compte du seul v. isl. *frîdhr* qui signifie « payé » et pour le rapprocher du v. irl. *renaim* « je vends », car c'est là le verbe cité par MM. Torp et Falk à la 3e pers. sg. du prétérit, *ní rir*.

Il est vraiment dommage que l'on ait à appuyer ainsi par des exemples le reproche d'imperfection et d'insécurité que soulève le travail de MM. Torp et Falk. Mais il est indispensable aussi que l'on sache pourquoi on est obligé de mettre en garde ceux qui le consulteront, qu'ils soient germanisants ou non ; ni les uns ni les autres ne pourront puiser au nouveau dictionnaire sans contrôle. Cela est d'autant plus nécessaire que personne ne pourra se passer de lui, qu'il est une source abondante de renseignements de toute sorte et qu'il témoigne d'un travail et d'une érudition rares. Après avoir recommandé de s'en servir avec une certaine prudence, on est obligé d'en recommander plus chaudement encore l'usage.

Rob. Gauthiot.

W. Streitberg. — *Die gotische Bibel.* Erster Teil : der gotische Text und seine griechische Vorlage, mit Einleitung, Lesarten und Quellennachweisen, sowie den kleinern Denkmälern als Anhang. Heidelberg, C. Winter, 1908, xvi-484 p. (Germanische Bibliothek, III, 1).

Notre confrère M. Wilhelm Streitberg aura bien mérité de la philologie gotique. Son *gotisches Elementarbuch*, publié en seconde édition en 1906, est une des rares monographies qui épuisent complètement la question qu'elles traitent. Par la précision de la doctrine, la richesse de la documentation, la clarté de l'exposition, la belle ordonnance des faits, cet ouvrage est un modèle de description linguistique, soutenue sans cesse par une connaissance très sûre de l'indo-européen. Pour avoir toute la philologie gotique sous la main, il ne manquait plus

aux germanistes qu'une édition critique définitive des textes. C'est ce que M. S. leur donne aujourd'hui en un volume qui doit être prochainement suivi d'un dictionnaire gotique-grec-allemand.

Cette édition est d'abord la plus complète qui ait paru jusqu'à ce jour, puisqu'au texte de Wulfila ont été joints tous les menus documents conservés et même le fragment latino-gotique du manuscrit viennois d'Alcuin, qui paraît pour la première fois. C'est aussi la plus pratique, car l'auteur a été avant tout préoccupé de fournir d'un seul coup à son lecteur tout ce qui est nécessaire à l'interprétation du texte. C'est ainsi que l'original grec est placé d'un bout à l'autre en regard de la traduction de Wulfila. On devine aisément quel travail représente une pareille entreprise : il a fallu établir à la fois et collationner le texte grec et le texte gotique. Pour ce dernier, M. S. a trouvé un appui précieux en M. W. Braun qui a fait pour lui une lecture nouvelle et définitive des quatre manuscrits de Milan. Mais ce n'en est pas moins une double édition critique qu'il a menée à bonne fin, avec indication en note des variantes. Là même où l'on a deux manuscrits, il n'hésite pas à publier conjointement le texte entier des deux.

L'édition est précédée d'une longue introduction qui renferme tous les témoignages parvenus jusqu'à nous sur Wulfila, et qui résume l'histoire du texte gotique et de ses origines.

J. Vendryes.

J. Franck. — *Altfränkische Grammatik, Laut- u. Flexionslehre* (*Grammatiken d. althochdeutschen Dialekte,* II Band), Göttingen, 1909, in-4, VIII-171 p.

L'année dernière nous avons eu l'occasion à propos de l'apparition du premier volume de la collection des *Grammatiken d. althochdeutschen Dialekte,* c'est-à-dire de la grammaire du vieux bavarois M. J. Schatz, de parler du

caractère général de l'entreprise et des conditions communes où se trouve placée également chacune des monographies. Nous n'y reviendrons pas. En revanche il sera permis d'indiquer comment le spécialiste chargé de traiter du vieux francique devait se trouver aux prises avec des difficultés particulières. Non seulement il abordait, comme ses collaborateurs, la tâche singulièrement difficile de doubler en quelque sorte la grammaire de M. W. Braune d'un travail qui gardât son sens et sa valeur propres, mais encore il avait affaire au dialecte qui précisément est au centre de l'étude du vieux haut allemand. Moins que tout autre, le vieux francique semble se prêter à une exposition nouvelle ; ses documents littéraires ont été étudiés souvent et d'excellente façon ; on possède de presque tous des éditions qui laissent très peu à désirer. Aussi M. Franck s'est-il proposé moins l'étude des dialectes franciques oriental et rhénan, qui ont l'un et l'autre été utilisés littérairement, que celle du francique moyen. Mais ici il devait se heurter à ce fait surprenant au premier abord et regrettable que le francique moyen est des plus mal attestés.

M. Franck n'a cependant pas renoncé à son entreprise et il s'en est heureusement tiré. Il a utilisé, dans la mesure du possible, tous les documents ; il a systématiquement apporté à l'appui de ses règles d'abord le témoignage des textes, puis celui des gloses et en dernier lieu celui des noms propres. Pour ce qui est de ces derniers, il a d'ailleurs fait montre d'une réserve qui ne se justifie que trop au cours de son livre tout entier ; leur graphie est généralement suspecte et leur forme le plus souvent obscurcie par des altérations et des adaptations de tout genre. Pour ce qui est de son exposé, il est à noter que M. Franck n'a guère trouvé l'occasion de rattacher les faits du vieux francique à ceux que l'on peut observer dans les parlers modernes ; il ne s'y refuse pourtant pas, ainsi qu'on peut le vérifier, par exemple p. 144, l. 9 et suiv., p. 163, § 123. Il recourt bien plus souvent à la comparaison soit avec les autres dialectes du vieux haut allemand, soit avec les autres langues germaniques, quoi-

qu'il ne fasse pas intervenir systématiquement la grammaire comparée. Le gotique est cité assez rarement (p. ex. p. 21, à propos de *asni*), le vieux bavarois parfois (v. par ex. le début du § 57), et beaucoup plus souvent le bas francique (et le bas saxon), mais généralement de façon occasionnelle et parfois un peu inattendue. C'est de la même manière qu'apparaissent § 21 les formules « *ul* (*ol*) aus -*l̥*-' oder -*ᵉl*-' », qui comme on voit soulèvent à elles seules plus d'une question controversée, et, dans la note, « *joh* aus idg *jugom* » ; p. 48, l. 3 « got. *fidwōr,* idg. *qetuŏ̄r* » ; p. 60, l. 12-13 « *seltsāni* (... aus dem vorgerm. Verbaladj. *sĕ̄q-ní* zu *sehan*) seltsam ». On regrettera, à ce propos, que M. Franck ne se soit pas conformé dans les cas rares où il cite de l'indo-européen aux usages ordinaires, qu'il se soit servi d'une graphie particulière et qu'il n'ait pas eu la précaution de marquer d'un astérique les formes reconstituées. Cela s'explique d'autant moins qu'il écrit, par ex. p. 28, en haut « *ist* aus urgerm. **esti, mit* aus *midi,* **medi* », et p. 32, l. 2 « **scurzen, schürzen* », ou même **segetarium* pour l'original roman supposé de v. h. a. *sigiture.*

La disposition du livre était déterminée d'avance. Comme les grammaires des dialectes du vieux haut allemand sont en quelque sorte des grammaires complémentaires, par définition même, elles doivent suivre, pour être claires et commodes, le plan des manuels et en premier lieu, dans le cas présent, celui de la grammaire de M. W. Braune. Il est indispensable que l'on puisse se reporter sans peine et à tout moment de l'exposé d'ensemble à la recherche particulière et inversement. M. Franck s'est soumis à cette exigence avec beaucoup de décision ; il n'a pas hésité à sacrifier tous les développements superflus et à user largement du jeu des références. Aussi n'y a-t-il rien à dire sur l'ensemble de sa phonétique et de sa morphologie. Dans le détail il n'en est pas tout à fait de même. Il est assez difficile d'admettre comme M. Frank le fait (p. 20, en bas) que *gabissa* avait un *a* long en première syllabe ; on ne voit pas comment *bruel* peut figurer (§. 22, p. 35) parmi les mots qui présentent un *u* atteint

d'*umlaut*, puisqu'il s'agit d'un emprunt au bas-latin *broel* ; au § 27, il y aurait eu lieu peut-être d'indiquer que le cas de *sō* est celui d'un monosyllabe ; il n'y a aucune espèce de raison de croire qu'une intonation entraîne une variation de timbre dans une voyelle donnée et, par suite, une diphtongaison, comme M. F. le dit au § 44, rem. 2[1]. Dans l'exposé de la question, d'ailleurs difficile et compliquée, de la graphie des occlusives et surtout des dentales, on désirerait plus d'unité et de clarté ; au § 89, M. Franck signale la différence que fait Otfrid entre l'occlusive dentale initiale (notée *d*) et intérieure (écrite *t*) et indique avec raison qu'il est peu vraisemblable qu'on ait affaire à une sonore à l'initiale et à une sourde à l'intérieur, mais qu'il est possible que la consonne placée dans le mot soit plus faible ; il ajoute que chez Tatian *t* et *d* s'emploient indifféremment, quelque place qu'ils occupent. Mais au § 90, il explique l'emploi exclusif de *t* en fin de syllabe ou de mot dans les textes qui ailleurs mettent soit *t* soit *d* par le fait que, à cette place, l'occlusive est plus dure ; or, dans les positions en question, elle ne saurait être plus dure et ne saurait guère se distinguer que par sa sourdité ou son caractère implosif, c'est-à-dire de débilité relative. La graphie *t* apparaîtrait en somme, dans ce cas, pour des raisons analogues à celles pour lesquelles elle est usitée par Otfrid à l'intérieur des mots.

Mais les observations du genre de celles qui précèdent ne doivent pas faire perdre de vue que le livre de M. Franck contient avec de bonnes observations, une somme considérable de renseignements, jusqu'ici dispersés. Il n'est pas douteux qu'il ne soit destiné à rendre d'excellents services.

Rob. Gauthiot.

1. Une faute d'impression fâcheuse se trouve au début du § 34 où *Konsonant* figure à la place de *Diphthong*.

E. Gerbet. — *Grammatik der Mundart des Vogtlandes, Lautlehre* (*Grammatiken deutscher Mundarten,* Band VIII). Leipzig, 1908, Breitkopf u. Härtel, in-8, xxii-455 pages.

La grammaire du dialecte du Vogtland de M. Gerbet forme le tome 8 de la collection de grammaires dialectales publiées sous la direction de M. O. Bremer et aussi sous son inspiration directe et sa vigoureuse impulsion. C'est un travail très considérable, où l'érudition l'emporte sur la méthode et la masse des faits sur leur coordination systématique. Cela tient en partie à l'histoire du livre, que l'auteur raconte lui-même dans sa préface et qu'il n'est pas inutile de résumer ici très brièvement : il est le fruit d'études poursuivies depuis 1892, et qui ont fourni la matière d'abord de deux exposés faits au séminaire allemand de l'Université de Leipzig, dirigé par M. Sievers, puis d'une dissertation doctorale, publiée en partie en 1896, enfin de la phonétique telle qu'elle a paru en 1908. M. Gerbet, qui est lui-même né à Trieb dans le Vogtland, c'est-à-dire dans cette région dialectale à laquelle on peut assigner approximativement pour centre la ville saxonne de Plauen, se trouve ainsi avoir espacé sur près de seize ans le travail de composition et de rédaction de sa grammaire. De plus il n'est pas linguiste de profession ; il possède, à coup sûr, une excellente préparation première, mais s'il a consacré tous ses loisirs à un travail de grammairien, il n'a pu lui donner par la force même des choses que des loisirs.

Il est vrai qu'il a mis dans son ouvrage autre chose encore, l'amour de son pays et de son parler natal, le sentiment juste de la langue qu'il étudie et dont il a conservé le maniement, enfin une grande conscience et un jugement très droit. Ce sont là des qualités dont on ne saurait faire trop grand cas dans une étude dialectale. Elles se font sentir dans le livre de M. Gerbet tout entier, mais c'est dans la première partie qu'elles apparaissent le mieux. Là, dans les 75 pages d'une longue introduc-

tion, M. G. s'efforce de caractériser le dialecte du Vogtland en prenant comme point de départ son village natal. Il montre brièvement comment le parler d'une commune varie selon l'âge des habitants, grands-parents, parents et enfants, et selon leur position à l'égard du monde extérieur; le service militaire, les relations commerciales avec la ville voisine de Plauen et surtout l'auberge favorisent l'extension de la langue commune au dépens du dialecte qui s'altère peu à peu. Puis il définit le parler de Trieb par rapport à ceux des localités environnantes et aboutit, en s'éloignant peu à peu de son point de départ, à donner un aperçu des variétés du dialecte du Vogtland entier, qu'il s'efforce de caractériser. Sa conclusion est que dans le Vogtland on parle une variété du francique oriental, influencée d'une part par le thuringien, de l'autre par le bavarois septentrional.

Le corps même du livre est une phonétique descriptive pour une part, historique pour l'autre. Celle-ci est basée sur la comparaison des formes dialectales avec celles du moyen haut allemand, qui est malheureusement quelque chose de trop peu précis. Elle est suivie, ce qui est gênant, de trois pages d'additions et, ce qui est tout à fait regrettable, de quatre pages très serrées d'errata. Enfin le travail se termine par un index complet de tous les mots dialectaux cités dans la grammaire, c'est-à-dire, en réalité, par un lexique du dialecte du Vogtland de 120 pages. Quelques remarques d'ordre varié ne seront pas inutiles pour illustrer ce qui a été dit plus haut. Au § 30, il est difficile de voir si la règle d'emploi de *sich* est correctement formulée par M. G., puisque le seul exemple dont il l'appuie montre *siχ* dans le rôle de réfléchi de la 1re personne pluriel. La rédaction du § 126 est un peu surprenante ; les faits d'accentuation qui y sont cités n'ont aucun rapport avec la force et la naïveté des sujets parlants ; l'auteur s'est laissé entraîner hors du domaine grammatical et il a par suite perdu de vue que son dialecte remplace par exemple la forme *lǽmbiχ* par *lèwǽndiχ*, d'après son propre témoignage. Ce qui est dit § 37 de *bumā́le* et de *bīdšn̥,* donnés comme emprunts relativement récents

au polonais, est exactement ce que dit M. Kluge de *pomadig*; mais ne seraient-ce pas des mots tchèques comme *hòlùŋg* (de *holomek*), ou plus simplement les correspondants de all. *pomale* (*pomade*), *pomadig* et *halunke*? D'ailleurs M. G. a quelque tendance à enrichir son dialecte au dépens de l'allemand. *Kàbùsdr̥* qui est simplement le russe *kapústa* (et non *kapuster*, comme écrit M. G., § 286, n. 1), vient, avec son accentuation conservée, par l'allemand; de même les mots d'origine juive *kōšr̥* et *šōfl̥* dont la place n'est pas § 151 et qui ne représentent pas m. h. a. *kāschēr* et *schāfel*, mais simplement all. *koscher* et *schofel*; ils sont d'ailleurs nouveaux et rares d'après M. G. lui-même. Enfin il faut regretter la faute de méthode que l'auteur a commise en divisant sa phonétique en deux parties, la première où les faits sont exposés isolément, la seconde où les changements phonétiques les plus importants sont repris et traités d'ensemble. En effet, un dialecte est composé de phénomènes linguistiques qui forment un tout coordonné et c'est en réalité un système que l'on doit faire apparaître quand on étudie une langue, non des faits détachés. En tout cas, c'est s'exposer à bien des répétitions que de s'essayer, comme M. G., à grouper après coup des phénomènes déjà étudiés. Il n'y a que les applications de lois phonétiques générales qui peuvent présenter de l'intérêt et ouvrir des aperçus nouveaux, comme c'est d'ailleurs le cas pour M. G.

A d'autres points de vue, il convient de signaler dans la grammaire de M. Gerbet des observations intéressantes et dont la portée est générale. La description du mode articulatoire des habitants du Vogtland est bonne (v. § 65), et ce qui est dit, § 91, de l'influence de la nasalisation sur le timbre des voyelles témoigne d'une observation attentive et exercée; de même l'exposé de la constitution syllabique dans le dialecte (§ 121 et suiv.). Il faut noter encore l'observation au § 215 d'une utilisation curieuse d'une ancienne alternance phonétique comme moyen de distinguer les mots de sens différents, et au § 286 des étymologies populaires amusantes. Au point de vue de la mutation consonantique et de sa caractéristique,

il est intéressant de voir comment, selon les observations très précises et très exactes de M. Gerbet, elle a abouti dans le dialecte du Vogtland à l'élimination de toutes les consonnes sonores proprement dites. On n'y connaît plus que des sourdes articulées avec plus ou moins de force, selon les conditions où elles se trouvent, et non d'après leur origine (§§ 101-102). Ce n'est pas par hasard que la gutturale *k* fait exception et qu'elle subsiste quand elle se trouve à l'initiale devant voyelle (§ 216, 1); c'est, en effet, la dernière des occlusives atteinte par la lautverschiebung.

On voit que le livre de M. Gerbet est très intéressant et très instructif, non seulement pour les dialectologues allemands, mais encore pour tous les germanisants, et que s'il est touffu, il contient des faits curieux et des observations notables.

Rob. Gauthiot.

Deutsche Dialektgeographie, *Berichte u. Studien über G. Wenkers Sprachatlas des Deutschen Reichs*, hg. v. F. Wrede. — Heft 1 : J. Ramisch, *Studien zur niederrheinischen Dialektgeographie* ; F. Wrede, *Die Diminutiva im Deutschen,* xiii + 144 p. — Heft. 2 : E. Leihener, *Cronenberger Wörterbuch,* lxxxii + 142 p. — Heft. 3 : E. Böhmer, *Sprach-und Gründungsgeschichte der pfälzischen Colonie am Niederrhein,* 91 p., Marburg. N.-G. Elwert, 1908 et 1909.

On sait comment M. G. Wenker qui est bibliothécaire de l'Université de Marburg a entrepris et mis en œuvre son Atlas Linguistique. S'attachant à obtenir les témoignages dialectaux les plus *nombreux,* et non pas les plus *abondants* possibles, il a rédigé en allemand littéraire quarante phrases dont il a demandé la traduction en patois aux instituteurs de l'Allemagne du Nord et du Centre d'abord, puis de l'Empire tout entier. Grâce à une conviction ardente et à une ténacité inlassable, grâce aussi au con-

cours très zélé et, il faut le dire, à la grande conscience de ses collaborateurs, M. G. Wenker est arrivé à réunir, en peu d'années, plus de 44 200 transpositions dialectales de ses petites phrases. Celles-ci avaient été combinées, de manière à grouper la plus grande quantité possible de formes et de sons intéressants, tout en gardant une allure populaire, et dès 1881, M. G. Wenker a pu commencer la publication des nombreuses cartes où il répartissait géographiquement les témoignages recueillis. Malheureusement, cette publication devait s'arrêter à peine entreprise, six cartes seulement, intéressant l'Allemagne du Centre et du Nord, ont paru : depuis, chaque carte nouvelle est dressée en deux exemplaires dont l'un reste à Marburg, tandis que le second est affecté à la Bibliothèque Royale à Berlin. Quelle que soit l'opinion que l'on a du procédé employé par M. Wenker, de la manière dont il a rédigé les phrases qu'il a fait traduire, du choix qu'il a fait des instituteurs comme collaborateurs (toutes questions d'ailleurs fort délicates puisqu'elles sont d'espèces), on doit regretter sincèrement que pour des causes matérielles les résultats de l'enquête de M. G. Wenker soient empêchés de se répandre et l'on doit féliciter en même temps M. F. Wrede, professeur de philologie allemande à l'Université de Marburg, du zèle avec lequel il s'est employé à faire connaître les travaux de son collègue et à les interpréter.

Une carte linguistique, telle qu'elle résulte immédiatement d'une enquête, poursuivie d'une manière ou d'une autre, ne signifie pas grand'chose ; mais elle est un instrument précieux entre les mains de celui qui sait l'interpréter et s'en servir soit comme point de départ, soit comme guide. C'est ce que M. F. Wrede ne s'est pas lassé de répéter et d'expliquer dans les comptes rendus minutieux qu'il a consacrés aux différentes cartes de M. G. Wenker, à l'exposé des résultats acquis, et où il a insisté sur les difficultés que présente leur utilisation ; c'est encore ce qu'il voudrait illustrer en quelque sorte de façon pratique en publiant la série de monographies annoncée ci-dessus.

La première d'entre elles se rattache étroitement à l'œuvre de M. G. Wenker. Celle-ci aboutit en effet d'abord à l'établissement d'isoglosses, ainsi qu'il est naturel ; et M. Ramisch s'est précisément attaché à définir avec le plus de rigueur et de minutie possible les frontières de divers faits linguistiques dans une région déterminée, assez étroite pour permettre une étude détaillée et comprise entre München-Gladbach au Sud et Xanten au Nord, le Rhin à l'Est et la frontière des Pays-Bas à l'Ouest. Le terrain se prête particulièrement à des recherches de ce genre, car il est coupé par les limites des différentes diphtongaisons basses-allemandes, par celles de *ĕχ, ôx*: *ĕk, ôk, -ləχ* : *lək,* par celles des diverses vocalisations de la spirante *x*, du passage de *n* + dentale à *ṅ*, etc. (M. Ramisch traite de 13 points différents). Le tracé des isoglosses tel qu'il est donné par M. Ramisch coïncide avec celui de l'atlas linguistique de M. Wenker sauf sur quelques points de détail. La plupart des faits étudiés par l'un, l'ayant été aussi, et de façon indépendante, par l'autre, il y a là une sorte de contre-épreuve des résultats obtenus par M. G. Wenker sur un point particulier du domaine allemand, dont le résultat tout favorable vaut la peine d'être signalé. Les recherches de M. Ramisch paraissent d'ailleurs avoir été conduites avec beaucoup de soin et de conscience. Elles l'ont amené aux conclusions suivantes : les isoglosses ne coïncident ni avec les divisions administratives actuelles, ni à plus forte raison avec les limites peu durables établies par les Français, mais elles recouvrent de façon remarquable dans un très grand nombre de cas les frontières politiques d'avant 1789. Celles-ci remontent en somme, comme le rappelle M. Ramisch, au xve siècle et commencent à se dessiner dès le xive ; elles coïncident souvent avec les séparations confessionnelles qui ne contribuent pas peu, à ce qu'il semble, à renforcer leur action sur le groupement et la répartition des faits sociaux et linguistiques. Pour finir, M. Ramisch fait remarquer que les frontières actuelles entre les phénomènes linguistiques ne répondent pas à celles que l'on a cru devoir reconstruire hypothétiquement entre les *gaue*

allemands et les vieilles nations germaniques. Il aboutit à ce résultat qui n'offre d'ailleurs rien que d'attendu, qu'il ne saurait être question en matière de dialectologie allemande moderne de franc salique ni de franc ripuaire. On voit sans peine l'intérêt des observations de M. R. ; mais il faut se garder bien entendu d'en exagérer la portée. Elles valent pour une région assez spéciale, de population mêlée et civilisée, mais étrangère au développement industriel moderne et aux divers mouvements sociaux qu'il entraîne ; il ne faut pas oublier non plus que le pays en question est lui-même dépourvu de tout accident de terrain important, vallée, montagne ou autre, capable de former jonction ou frontière naturelle.

Le premier fascicule de la collection publiée par M. Wrede est complété par une étude de l'éditeur lui-même sur les diminutifs en allemand. On sait qu'il existe une question des diminutifs allemands ; étrangers aux langues scandinaves et à l'anglais, ils sont rares, parfois même très rares, dans l'Allemagne du Nord et dans les Pays-Bas, et en tous cas récents. Dans l'Allemagne du Sud même, on les voit, pour ainsi dire, apparaître à date historique, et la floraison débordante où ils s'épanouissent aujourd'hui sur leur terre d'origine s'oppose fortement à leur pénurie ancienne. Si bien que M. Polzin a pu soutenir, dans un travail intéressant que le diminutif allemand avait pris naissance sous l'influence latine, dans les régions soumises à cette influence, à partir du moment où elle s'est fait sentir. Tel n'est pas l'avis de M. F. Wrede, ni d'ailleurs de la plupart des germanistes. Il propose une autre explication : les diminutifs sont pour lui d'anciens hypocoristiques et proviennent des noms propres : on a fait *scalhilo* « seruulus » sur le modèle de *Humilo* et *accharli* « agellus » sur celui de *Sigili*. C'est là une hypothèse des plus ingénieuses ; en effet, elle rend compte d'une série de faits remarquables parmi lesquels il faut mentionner l'apparition du suffixe frison *-je, -tje* dans les noms propres d'abord, dans les noms communs ensuite, — l'identité du *-ing* diminutif et du *-ing* patronymique en Mecklembourg et

en Poméranie, — l'accord entre les formes hypocorstiques et diminutives en *-i* sur le domaine haut-allemand — l'absence de diminutifs pluriels, là même où les diminutifs singuliers sont les plus fréquents — enfin la rareté relative, à l'époque ancienne, de diminutifs tirés d'objets inanimés.

L'évolution sémantique s'est faite sans doute de la façon suivante, bien connue d'ailleurs : de l'idée d'être cher, on est passé à celle d'être (ou d'objet) faible et petit ; simultanément on a été amené à substituer aux formations masculines et féminines en *-l-* (cf. got. *-ila* ,*-ilô*), des dérivés neutres (cf. v. h. a. *-în*). Il est peu vraisemblable que l'on ait jamais personnifié les objets que l'on désignait par des diminutifs, comme le suppose M. F. Wrede, qui semble là compliquer les faits inutilement. Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans le détail, il convient d'indiquer comment la conclusion que nous venons de reproduire est basée en grande partie sur l'étude des cartes de M. Wenker. Celles-ci intéressent six diminutifs : trois pluriels *Bäumchen, Schäfchen, Vögelchen* et trois singuliers *Mäuerchen, Stückchen, bisschen*. Les trois mots au pluriel sont bien choisis, répandus et familiers ; *Mäuerchen* est peu populaire, *Stückchen* est très bon, *bisschen* occupe une position particulière et n'est plus généralement senti comme un diminutif ; dans un assez grand nombre de patois les pluriels ne sont pas traduits ; quand ils sont rendus, c'est généralement au moyen de formations secondaires variées. On a des pluriels en *-n* en haute Allemagne, *-lin* en face de *-li* ; en *-e* en basse et moyenne Allemagne, *-kene, -chene* en face de *-ken, -chen* ; en *-er,* placé soit avant le suffixe du diminutif, soit après, soit même avant et après ; en *-s* enfin, dont l'origine d'après M. F. Wrede serait germanique et qui remonterait à l'*s* du génitif patronymique. D'autre part les suffixes en *-l-*, appartiennent décidément à l'Allemagne du Sud, ceux en *-k-* à celle du Nord. Ce *-k-,* M. W. le reconnaît bien entendu dans le *-g-* et le *-ch-* (sonore prépalatale et spirante sourde palatale) que présentent certains dialectes ; il le retrouve aussi dans certaines formes, moins claires,

en *-sch-* (=*-š-*) et *-j-*, et dans des suffixes d'origine obscure en *-tj-*. M. W. voit là simplement l'aboutissant extrême de la palatalisation du *k* anciennement suivi de *i*. Bien entendu, et l'on devait s'y attendre dès l'abord, les traductions patoises de *bisschen* ont donné des résultats très variés. Souvent le mot n'a pas été traduit par un diminutif correspondant, mais par un autre mot de même valeur (*wat, wenig,* etc.); d'autres fois il a été rendu par des mots très difficiles à interpréter, comme le haut allemand *bitze* que M. W. tient pour un diminutif mais qui pourrait ne pas en être un. Aussi bien dit-on *beten* tout court en Mecklembourg, *bet, bit* en Poméranie, sur le domaine bas-allemand, il est vrai.

Ici nous touchons d'ailleurs au point faible du travail de MM. Wenker et Wrede : l'insuffisance des renseignements phonétiques. Trop de points de détails restent impossibles à résoudre parce que l'état actuel des sons et l'histoire de leur développement demeurent dans l'obscurité. C'est à l'aide de monographies seulement que la lumière pourra se faire plus complète sur un problème dont M. F. Wrede a indiqué la solution avec beaucoup de bonheur et posé tous les termes avec un soin dont on ne saurait trop le louer.

Le deuxième fascicule de la *Deutsche Dialektgeographie* est dû à M. E. Leihener ; c'est un dictionnaire aussi complet que possible du dialecte de Cronenberg. M. Leihener qui a parlé ce dialecte dès sa première jeunesse et dont les parents sont tous deux de Cronenberg, s'est efforcé d'en réunir le vocabulaire entier, sans exclure ni les emprunts à l'allemand littéraire, ni les mots français, ni les formes savantes, ni les néologismes les plus récents ; il a voulu donner une idée exacte de ce qui compose aujourd'hui le stock verbal d'un habitant de la région industrielle rhénane, du pays où se rencontrent les domaines moyen-francique, bas-francique et bas-saxon, d'une petite ville située à 10 kilomètres d'Elberfeld et placée à égale distance à peu près de Solingen, de Remscheid et de Ronsdorf. La grammaire des parlers de la région était

déjà connue en bonne partie grâce aux études de MM. Holthaus sur celui de Ronsdorf, Holthausen, sur celui de Remscheid et Hasenclever, sur celui de Wermelskirchen; mais un travail du genre de celui de M. Leihener manquait.

Il est pourtant intéressant ; il nous montre, en effet, un vocabulaire assez riche et varié, mais nettement urbain et fort cultivé. Les termes agricoles s'y font rares, les abstraits y occupent déjà une place appréciable (2,5 pour 100), et les emprunts à l'allemand littéraire y sont tellement nombreux qu'il se trouve très proche déjà de la langue commune. On peut y noter aussi une forte proportion de mots d'origine française (2,5 pour 100 environ), dûe pour une part à des immigrations de Français et de Belges, et à de vieilles relations avec Anvers, d'autre part à des échanges commerciaux récents. Ajoutons que pour permettre de localiser son vocabulaire, M. Leihener y a adjoint un résumé succinct de la phonétique et de la morphologie de son parler, comparées à celles déjà connues de Remscheid, Ronsdorf et Wermelskirchen. De plus il a déterminé avec un soin extrême, à la suite de longues explorations personnelles, le tracé des isoglosses intéressant le dialecte de Cronenberg ; c'était une tâche assez ardue dans un pays aussi varié et aussi peuplé, et il est arrivé à des résultats qui peuvent être considérés comme définitifs, si l'on juge d'après la peine prise, l'habileté déployée et le temps passé au travail. Ici encore il faut noter à l'honneur de M. Wenker et de ses collaborateurs volontaires que leurs conclusions ont été confirmées par les recherches indépendantes et singulièrement plus minutieuses d'un spécialiste local.

Le sujet du travail de M. E. Böhmer, qui forme le 3e fascicule de la collection de M. F. Wrede, est particulièrement délicat et difficile. Il existe au Nord de la ville de Goch et au Sud de Cleve, en plein domaine bas-francique, une colonie palatine, composée de trois villages. Cette colonie, fondée vers le milieu du XVIIIe siècle, a gardé fidèlement sa langue propre, distincte de celle des villages avoisinants, dont elle était séparée d'ailleurs à la fois par

l'origine et par la religion et avec lesquels elle a eu peu de rapports ; elle semble avoir vécu repliée sur elle-même, fermée aux étrangers, et très difficile sur le chapitre des mariages mixtes. M. Böhmer a relevé les traits distinctifs du parler de ces immigrés et a recherché quelle était, dans le Palatinat, la région dont le dialecte présentât sensiblement les mêmes caractères ; il l'a trouvé à Kusel, petite localité située dans le Palatinat bavarois, sur la frontière prussienne actuelle au N.-W.-W. de Kaiserslautern. Il en a conclu que les colons palatins établis aux environs de Cleve doivent être originaires du pays de Kusel. C'était bien téméraire ; en bonne méthode, on ne peut attendre qu'à un siècle et demi de distance deux fractions d'un même groupe linguistique, placées dans des conditions différentes, se retrouvent pareilles ; on a, au contraire, tout lieu d'admettre, *a priori*, qu'elles doivent avoir divergé. Aussi quand M. Böhmer a cherché la confirmation historique de son hypothèse, il a constaté que la ressemblance qu'il trouvait entre le dialecte de Kusel et celui des villages Pfalzdorf, Louisendorf et Neulouisendorf étaient dues à un « jeu de la nature » et que leurs habitants étaient originaires d'une toute autre région du Palatinat, des environs de Kreuznach et de Simmern, au Sud et au Nord du Soonwald. Les documents historiques que Böhmer a réunis avec soin sont formels, très clairs et très complets ; ils permettent de retrouver, pour ainsi dire, l'origine de chaque famille immigrée. Là dessus M. Böhmer, sans se décourager, s'est efforcé d'établir comment les traits distinctifs du parler de la colonie palatine s'étaient constitués par suite du mélange de deux dialectes principaux, les caractères communs ayant été simplement maintenus, les différences ayant été effacées par le triomphe de la forme usitée par la majorité des sujets parlants. Ce travail est fait avec beaucoup de soin, mais il est singulièrement délicat et les conclusions en paraissent bien fragiles. Les majorités établies par M. Böhmer le sont d'après les listes où sont portés les immigrants avec leur origine : mais l'élimination des formes divergentes ne s'est pas faite au moment où la co-

lonie s'est constituée ; elle a eu lieu par la suite, en un temps que nous ne pouvons déterminer et où les proportions déterminées par M. B. ne valaient peut-être plus. Il serait surprenant qu'elles ne se soient pas modifiées. D'autre part les majorités sont parfois bien faibles ; ainsi 159 en faveur de *du* contre 123 avec *dau*. Par ailleurs, on a 152 représentants de la prononciation *ich, mich, dich* contre 141 de *eich, meich, deich,* si l'on ne tient pas compte de certains éléments incertains, mais contre 160 de *eich, meich, deich* si l'on pousse la classification jusqu'au bout : et pourtant on dit aujourd'hui *ich, mich, dich,* tandis que les « vieux », à ce qu'il paraît, employaient les formes à diphtongue. Enfin pour finir et ne pas insister davantage sur les détails, on a *feier* « Feuer », *nei* « neu », *heit* « heute » conformément à la règle posée par M. B., mais *eich, eier* « euch, euer », contrairement à elle. De fait les choses ne paraissent pas avoir été réglées de façon aussi mathématique qu'il a semblé à M. Böhmer. Il remarque lui-même à propos de *eich, eier* que *-ei-* l'a emporté sur *-au-* dans la colonie comme dans la mère-patrie. On aperçoit aussi que *ich, mich, dich* sont précisément les formes communes, celles qui tendent à s'établir partout. En somme il y aurait lieu de voir si le mélange dialectal signalé par M. Böhmer n'a pas profité simplement, selon une formule générale et parfois vérifiée, aux formes les plus claires, les moins originales, et les plus universellement intelligibles.

Rob. Gauthiot.

H. Schönhoff. — *Emsländische Grammatik,* Laut und Formenlehre der emsländischen Mundarten (Sammlung germanischer Elementar- und Handbücher hg. von W. Streitberg ; 1ste Reihe, 8ter Band). — XII + 228 p., C. Winter, Heidelberg, 1908.

M. Schönhoff a consacré aux parlers de l'Emsland une monographie qui vise à être aussi complète que possible

et qui contient beaucoup de renseignements intéressants à côté de lacunes regrettables. Il ne s'est pas attaché, en effet, quoique ce n'eût pas été là un but inférieur, tant s'en faut, à donner une grammaire descriptive du dialecte bas saxon parlé dans la vallée de l'Ems entre les derniers contreforts du Teutoburger Wald au Sud, les marécages frisons au Nord, le Hümmling à l'Est et le Bourtanger Moor avec la frontière des Pays-Bas à l'Ouest ; il a résumé rapidement la géographie et l'histoire du pays, déterminé la place du dialecte sur le domaine bas allemand, indiqué ses variétés, esquissé son système d'articulations. Puis il a abordé l'étude de sa phonétique, au point de vue historique; c'est le principal du livre. La morphologie, beaucoup plus courte, est suivie d'une dizaine de pages de textes.

On voit que le travail de M. Schönhoff manque un peu d'unité. Il est conforme au plan traditionnel et cela est en somme regrettable. Le lecteur aurait pu faire lui-même et sans aucune peine, le petit travail auquel M. S. s'est livré pour localiser son dialecte. En revanche, il ne lui est guère possible de suppléer l'auteur quand il s'agit pour lui de savoir quelle est la nature exacte des occlusives sourdes *p, t, k,* par exemple ; s'agit-il ou non de *ph, th, kh,* comme dans la langue commune de l'Allemagne du Nord ? La description des articulations eût gagné à être plus rigoureuse et plus systématique. A côté d'elle la présence de la phonétique historique surprend un peu et ne satisfait pas complètement. La comparaison des sons dialectaux est faite avec ceux du moyen bas allemand ; or, c'est là un point de départ qu'il est regrettable de voir prendre, puisque personne n'ignore que le m. b. a. est une langue conventionnelle écrite. Nous avons dit déjà que la morphologie est brève ; ajoutons que la syntaxe est absente, malheureusement.

La linguistique eût gagné si M. Schönhoff s'était fixé un but plus étroit et plus précis et l'avait poursuivi plus systématiquement. Car il connaît le dialecte qu'il décrit et, ce qui n'est pas indifférent, il en a le sentiment et le goût.

Rob. Gauthiot.

Germanisch-romanische Monatsschrift, in Verbindung mit Holthausen, Michels, Meyer-Lübke, Streitberg, herausgegeben von H. Schröder. Heidelberg, chez Winter. Douze fascicules annuels, d'environ 4 feuilles chacun. Prix de l'abonnement pour l'année : 6 mk.

Cette nouvelle revue se propose de publier, non pas des mémoires originaux, mais des articles qui renseignent un public relativement étendu sur les progrès accomplis dans la philologie germanique et la philologie romane. Elle s'adresse aux professeurs de l'enseignement secondaire, particulièrement aux professeurs d'allemand, d'anglais et de français, allemands ou étrangers, et à tous ceux qui désirent se tenir au courant des recherches récentes auxquelles ils ne peuvent participer par eux-mêmes ; à en juger par la modestie du prix d'abonnement, son actif éditeur compte évidemment sur un grand nombre d'acheteurs. — La linguistique y occupe naturellement une place notable, et des maîtres ont tenu à donner un exemple, qui devra être imité, en y publiant des articles aussi intéressants qu'abordables pour des lecteurs ayant une certaine culture philologique. Le premier numéro s'ouvre par un article de M. Streitberg sur l'avenir de la langue allemande. Dans le second, M. W. Meyer-Lübke résume les dernières publications sur la langue française au Canada, et montre quelles conclusions importantes on en peut tirer pour la linguistique générale. Dans le quatrième, M. K. Brugmann fait voir de quelle utilité serait un dictionnaire de la terminologie linguistique et trace le plan qu'il serait bon de suivre. De pareils articles dépassent les promesses du prospectus de la revue ; et tous les linguistes auront profit à les lire. — De nombreux comptes rendus, écrits en partie par les auteurs des livres signalés, permettent aux lecteurs d'avoir un aperçu des publications récentes. — Les articles sur l'histoire de l'alphabet, sur les questions littéraires auront l'avantage de renseigner les linguistes sur des questions connexes à celles qu'ils étudient, et qu'ils ne peuvent complètement ignorer

sans dommage. — On souhaitera bon succès à ce nouveau périodique qui rendra un véritable service.

A. Meillet.

P. Seydel. — *Experimentelle Versuche über die labialen Verschlusslaute im Deutschen und Französischen mit besonderer Berüchsichtigung methodischer Fragen.* Diss. Breslau, 1908, in-8°, 69 p. — et *Die labialen Verschlusslaute des Deutschen und Französischen experimentell untersucht* (tirage à part du *Jahresbericht der Schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur,* 1908, in-8°, 32 p. et 3 feuilles de tracés).

La dissertation de M. Seydel, dédiée à ses maîtres M. Appel et M. Hoffmann, l'un romaniste, l'autre indo-européanisant, pose avec une remarquable clarté la question de la nature respective des occlusives sourdes et sonores en français et en allemand ; elle montre comment les phonéticiens ne sont pas arrivés à se mettre d'accord, et par quels procédés expérimentaux on pourrait tenter de résoudre le problème. Les résultats sont consignés dans l'article indiqué ci-dessus. La difficulté principale porte sur les mouvements glottaux : dans quelle mesure la glotte est-elle ouverte ou fermée durant la prononciation des consonnes occlusives ? La chose se dérobe à toute observation directe ; on n'a aucun moyen d'inscrire les mouvements d'ouverture et de fermeture de la glotte ; on ne peut qu'en constater les effets. M. S. a pris comme objet d'étude les occlusives labiales, et il a enregistré, d'une part, la pression prise en arrière de l'organe d'occlusion, en l'espèce les lèvres, de l'autre le mouvement de l'air expiré. En ce qui concerne le caractère sourd ou sonore de *p* et de *b* en français et en allemand, les résultats ne diffèrent pas de ceux qui sont déjà connus. Mais ses expériences l'amènent à une conclusion remarquable à l'égard de la glotte : la glotte est entièrement fermée

durant l'occlusion de la sourde *p* en français ; on s'explique ainsi que les vibrations de la voyelle suivante puissent commencer dès le moment même de l'explosion ; au contraire le *p* allemand se prononce avec la glotte relativement ouverte, ce qui concorde avec le fait que les sourdes allemandes sont aspirées. Ce résultat est d'une haute importance. Et il a été obtenu par des procédés mécaniques très délicats dont la description inspire confiance.

Outre les résultats précis et importants auxquels elle aboutit ainsi, l'étude de M. S. renferme nombre de remarques incidentes qui offrent un vif intérêt. A la page 27 de l'article, on notera en particulier l'observation des *p* qui tendent à être sonores devant une voyelle inaccentuée ; cette tendance du *p* inaccentué à la sonorité concorde avec de nombreuses sonorisations de sourdes en syllabe inaccentuée, que fournit la linguistique historique.

A. Meillet.

Hans Schulz. — *Frühneuhochdeutsche Euphemismen*. Diss. Freiburg i. B. 1908 (extrait de la *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, X, 129-173).

Il arrive fréquemment que l'on évite l'emploi de certains mots, pour des raisons diverses. On est alors amené à substituer à ces mots des équivalents approximatifs. Et c'est un des faits qui contribuent le plus aux variations du vocabulaire et, en particulier, aux changements de sens. En étudiant les euphémismes qu'on peut observer durant la première période de l'allemand moderne, M. H. Schulz a donc fait un choix habile. Son étude soignée et bien conduite est très intéressante. — Entre autres choses curieuses, M. S. signale l'interdiction de prononcer le nom du loup qui est attestée en Allemagne à plusieurs reprises du xvi[e] au xviii[e] siècle ; on est ainsi amené à employer des dénominations vagues : *Untier, Unflat, Un-*

geziefer, Gewürm, Feind, etc. Ces observations éclairent d'une manière très utile l'histoire du nom des animaux de proie.

A. Meillet.

Edv. Strömberg. — *Die ausgleichung des ablauts im starken präteritum, mit besonderer rüksicht auf oberdeutsche sprachdenkmäler des 15-16 jahrhunderts,* in-8°, VIII-155 p. (fait partie du volume X des *Göteborgs kungl. Vetenskaps-och Vitterhets samhälles Handlingar*).

Les systèmes compliqués d'alternances vocaliques et consonantiques par lesquels était caractérisé le prétérit fort du germanique commun ont tendu de bonne heure à se simplifier, et c'est un des traits communs à tous les dialectes germaniques que cette tendance à la simplification du prétérit fort. M. Strömberg a eu une très heureuse idée en étudiant cette simplification durant une période historique du développement de l'allemand moderne : car c'est seulement par des études de ce genre, portant sur des faits observables, qu'on pourra faire une théorie solide des innovations analogiques. Le travail de M. S. aboutit du reste à des conclusions dont l'intérêt pour l'histoire de l'allemand moderne est très grand. Son travail doit être signalé à ces deux points de vue à l'attention de nos confrères, soit qu'ils s'occupent de morphologie générale, soit qu'ils s'intéressent à l'allemand en lui-même. — P. 150, M. S. marque une certaine surprise de ce que les prétérito-présents, et notamment *weiss*, aient résisté à l'égalisation ; il aurait pu rappeler à ce propos le fait que le gotique, où les alternances consonantiques sont éliminées du prétérit fort, a gardé ces alternances dans les seuls prétérito-présents ; c'est un des faits qui établissent le caractère tout à fait spécial du prétérito-présent.

A. Meillet.

R. Brandstetter. — Renward Cysat (1545-1614). Der Begründer der schweizerischen Volkskunde. Lucerne, 1909, in-8°, 110 p.

L'activité de notre confrère M. Brandstetter ne s'applique pas seulement à la linguistique malayo-polynésienne. Habitant Lucerne, il a consacré à sa cité toute une série de monographies, dont celle-ci est la huitième, donnant ainsi un bel exemple qu'on souhaitera de voir imiter partout. Cette fois, il étudie un écrivain lucernois du xvi[e] siècle qui a décrit les mœurs et les croyances de ses compatriotes. Ce sont donc les folkloristes qui auront le plus à profiter de cette publication. Mais la linguistique n'y est pas négligée, et l'on y trouvera tout un chapitre sur la langue populaire chez Cysat.

A. Meillet.

Jagic' Festschrift. Zbornik u slavu Vatroslava Jagic'a. Berlin (chez Weidmann), 1908, gr. in-8°, viii-725 p. (et un portrait de M. Jagic').

Ce recueil imposant a été offert à M. Jagic' à l'occasion du 70[e] anniversaire de la naissance du maître, et de la fin de son brillant enseignement à l'Université de Vienne. Slaviste général, M. Jagic' s'est largement occupé de la linguistique slave, et il a contribué à la faire progresser par de nombreux articles, par des mémoires importants (notamment ses travaux sur la syntaxe), par des comptes rendus, par des éditions de textes, par sa direction de l'*Archiv.* La bibliographie des publications de M. Jagic' par M. Pastrnek qui ouvre le volume donne un aperçu de la variété des questions que M. Jagic' a abordées. Les slavistes et plusieurs linguistes généraux qui s'occupent de linguistique slave ont tenu à lui marquer leur reconnaissance en s'associant à l'hommage qui lui était rendu, et

la linguistique tient dans le volume une très grande place.

Les organisateurs du recueil ont tenu à faire figurer dans le volume un spécimen de toutes les langues slaves qui s'écrivent aujourd'hui ; et l'on y pourra lire des travaux de linguistique en grand russe et en petit russe, en polonais, en tchèque, en sorabe, en slovène, en serbo-croate (dans les deux graphies) et en bulgare. Il s'en trouve de plus un bon nombre en allemand, deux en français et un en italien. Le titre bilingue, d'abord allemand, puis serbo-croate, et la dédicace aussi bilingue, d'abord serbo-croate, puis allemande, et l'indication des tables en latin suffiraient à indiquer combien est délicat le problème de l'équilibre des langues dans l'Autriche actuelle.

Les articles sont trop nombreux pour être analysés et discutés ici. Voici la liste des auteurs d'articles relatifs à la linguistique — à la linguistique slave, sauf exception indiquée — dans l'ordre où ils figurent dans le volume : Bartoli (article important sur le traitement des voyelles dans les mots étrangers empruntés par le slave), Ludwig, Brückner, Vondrák, Meillet, Sobolevskij, Melich, Pedersen, Mladenov, Asbóth, Bogorodickij, Korsch, Vasmer, Bezzenberger, Il'inskij, Rozwadowski, Lorentz, Nitsch, Conev, Draganic', Los', W. Schulze (*Vom idg. l-suffix* ; article de grammaire comparée générale, et non de slave ; cf. maintenant la note additionnelle K. Z. XLII, 286, qui se rapporte à *ovĭnŭ* : *ovĭca*), Brandt, Mikkola, Kryński, Bogdan, Bobrov, Zubatý, Porzeziński, Verkhratskij, Bărbulescu, Belić, Jokl, Načov, Music', Ilešič, Kretschmer (*Das Kürzungsprincip in Ortsnamen,* article de linguistique générale), Solmsen, E. Berneker, Baudouin de Courtenay, Sutnar, Ljapunov, Miletič, Strekelj, Muka (c'est-à-dire Mucke). Tel article, comme celui de M. Lavrov, intéresse la liguistique sans être proprement sur un fait de langue. On notera page 591 et suivantes l'édition d'un fragment de l'*Euchologium sinaïticum* donnée par M. Beneševič après nouvel examen du manuscrit ; on peut donc déjà sur ce point contrôler l'édition de Geitler ; on verra par exemple que le locatif singulier *vsěmĭ* de 102a est une

simple faute de l'éditeur ; M. Beneševič' donne la forme attendue *vsemĭ*. M. Leskien et M. Schakhmatov ont eu la coquetterie de donner des articles de philologie pure.

A. Meillet.

Erich Berneker. — *Slavisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, C. Winter, fasc. 1-3, p. 1 à 240, in-8°.

Les trois premiers fascicules du dictionnaire étymologique slave de M. Berneker forment le début d'un ouvrage considérable et tout à fait remarquable à tous les points de vue. M. Berneker qui est un comparatiste averti et un très bon élève de M. Leskien possède une méthode sûre et a le sentiment exact de ce que doit être un dictionnaire étymologique. Son travail est clair, bien ordonné et tout à fait à la hauteur des progrès les plus récents de la linguistique. Bien entendu le nouveau dictionnaire étymologique slave est le successeur du dictionnaire étymologique des langues slaves du grand Miklosich, et la comparaison entre les deux livres s'impose. Elle est intéressante d'ailleurs ; Miklosich n'y perd rien, et le mérite de M. Berneker n'en est pas diminué, mais la distance qui sépare la linguistique d'alors et celle d'aujourd'hui en ressort vivement ; dans le nouveau dictionnaire les comparaisons se font entre mots aussi nettement définis que possible et non plus entre racines de sens forcément vague ; la phonétique, devenue plus rigoureuse, ne permet plus de restitutions flottantes, et celles de M. Berneker sont très correctes ; des éléments nouveaux et importants qui étaient laissés dans l'ombre jadis sont maintenant mis en juste lumière.

Dans la graphie, M. Berneker a fait des innovations, dont quelques-unes nous paraissent très heureuses. Il a remplacé, en particulier, le signe *ą*, qui est arbitrairement choisi et de nature à donner une fausse idée du phonème

représenté, par *ρ* ; c'est là un exemple à suivre. Il n'a pas écrit le *j* initial là où il est manifestement d'origine dialectale. Il a été moins heureux, semble-t-il, quand il a marqué également d'un petit trait placé en haut et à droite les consonnes molles et les consonnes mouillées ; il eût été sans doute préférable de réserver ce signe pour distinguer les molles des dures. A vrai dire il est probable que c'est forcer les choses légèrement que d'écrire *tj* ou *dj* pour un *t* ou un *d* mouillé ; mais cet inconvénient paraît moins grave que celui qui résulte de la confusion des consonnes mouillées et molles[1]. Un point enfin sur lequel il est vraiment regrettable que M. B. se soit conformé à la tradition, est le maintien de *ch* comme notation de la spirante sourde gutturale ; ce groupe est tout à fait impropre à représenter un phonème simple, d'autant plus qu'il correspond à des sons très différents dans les diverses langues où il est en usage. La graphie par *x*, déjà adoptée pour l'iranien et l'arménien, est de beaucoup préférable. En revanche, il faut louer M. Berneker, sans réserve, de n'avoir pas transcrit le russe ; c'est là une mesure sage qu'il faudra sans doute finir par prendre aussi à l'égard du bulgare.

Nous avons déjà indiqué combien la critique de M. Berneker, l'étendue de son information, la disposition de ses articles, la méthode qu'il applique sont dignes d'éloges. Cependant, on peut avoir des regrets sur quelques points. C'est ainsi que M. Berneker n'a jamais accentué les formes slaves communes qu'il a restituées, même pas dans les cas où cela n'eût offert aucune difficulté ; or, il est certain qu'un mot slave n'est reconstitué intégralement que s'il est muni de son accent.

Il est manifeste, par exemple, que l'identité complète de sl. **čĭrmĭ* et de skr. *kŕmiḥ* n'apparaît que si l'on écrit **čĭ̃rmĭ,* comme il est correct d'ailleurs ; de même *blŭxá* serait, à ce qu'il semble, plus juste que *blŭxa* en face de lit. *blusà*. Le mot slave original *bordá* (ainsi accentué)

1. Une faute d'impression malencontreuse fait qu'à la page 4, M. Berneker annonce qu'il note aussi par *t* (sic) et *d'*, les représentants slaves de i.-e. *tį* et *d(h)į*.

« barbe », répond exactement à lit. *barzdà* et s'oppose de façon instructive et claire à l'emprunt germanique *bórdy* « hache », dont M. B. ne le sépare peut-être pas assez nettement. En effet, les anciens emprunts germaniques sont accentués à la façon du germanique : on a, en fait, en slave commun, *bljúdo, bórdy, búky, cě̂sarjĭ, cr̂rky, čérša, dúma,* etc., tous mots dont le caractère étranger est en partie établi par leur accentuation. Il en est de même d'emprunts turcs tels que *altýn, balvánŭ, balýk, bogatýrĭ, čekménĭ,* etc. Les mots osmanlys entrés en bulgare et en serbe montrent, en revanche, une tendance à accentuer la finale en bulgare et l'initiale en serbe[1].

L'intonation n'entre pas non plus en ligne de compte, de façon régulière et systématique, dans les combinaisons de M. Berneker. Pourtant son importance est bien établie depuis la mémorable découverte de M. Fortunatov sur la représentation des sonantes longues indo-européennes en russe. Voici d'ailleurs deux exemples qui montreront ce que nous regrettons au juste. Au mot *brěmę,* M. Berneker écrit : « Am nächsten stehen ai. *bhárma* », etc. ; or *bhárma* renferme une racine monosyllabique tandis que r. *berémja,* s. *brȇme,* tch. *břím̂e* présentent la même racine dissyllabique que lit. *bérnas,* véd. *bharī́tram.* A l'article *čĭ̂rmĭ* se trouvent rapprochés, sans autre explication, r. *čëren,* s. *cȓn,* skr. *kr̥ṣṇáḥ* avec racine monosyllabique, sonante brève et intonation douce, et lit. *kérszas,* etc. ; la comparaison n'est pas irréprochable à première vue car les mots lituaniens, légèrement divergents pour le sens, sont d'intonation rude ; il convenait d'indiquer que l'intonation de *-ér-* était due sans doute à un fait de métatonie (cf. *kérszė, kérszis*).

Bien entendu, le dictionnaire de M. Berneker comprend un très grand nombre d'emprunts. Étant donnée la constitution du vocabulaire du slave commun et des divers

1. Il faut d'ailleurs prendre soin de distinguer ici entre les mots osmanlys entrés directement en serbo croate et les mots turcs transmis sans doute par l'intermédiaire du hongrois ; par exemple s. *àmbar* en face de b. *ambár,* r. *ambár* (cf. hong. *hambár* d'où slov. *hám-bar*).

dialectes qui en sont issus, il n'en pouvait être autrement. Peut-être sera-t-on d'avis que M. B. a été un peu large dans le départ nécessaire, et forcément un peu arbitraire, qu'il a fait entre les emprunts récents et en quelque sorte apparents à première vue qu'il a rejetés de son livre et ceux qu'il y a reçus. Outre les mots d'origine étrangère entrés en slave commun, il explique (*Slav. Etym. Wb.*, p. 2) comment il a admis ceux des emprunts récents qui avaient été faussement considérés comme des mots slaves, ou qui risquaient d'être interprétés de façon erronée, et ceux qui resteraient mystérieux pour des débutants. Le résultat est que le dictionnaire de M. B. contient un grand nombre de mots osmanlys, entrés tels quels en serbe et en bulgare, moins clairs évidemment que les mots allemands entrés dans les mêmes conditions en tchèque et en polonais ou en slovène, mais en réalité peu intéressants ; tels sont, entre autres, *afión, aláj, anteríja, arslán, at,* etc. D'autre part un emprunt allemand comme *ábota,* qui ne se trouve qu'en slovène, ne figure évidemment chez M. B. qu'à cause de l'étymologie nouvelle communiquée par M. Lessiak et qui semble devoir être préférée à celle de Miklosich ; purement slovène est aussi par exemple *ásla,* originaire également d'un dialecte moderne de l'Autriche allemande ; le mot *antat* est issu du hongrois et confiné au polonais ; *arésam* est borné au bulgare et vient du grec moderne. On pourrait allonger la série de ces exemples, qui sont intéressants parce qu'ils indiquent comment le dictionnaire de M. Berneker est amené à ressembler à celui de Miklosich, dont il diffère tant par ailleurs, par suite de sa généralité même.

L'un et l'autre sont *slaves,* c'est-à-dire que leur cadre est défini de façon forcément un peu arbitraire et vague. Ils ne peuvent renfermer ni l'un ni l'autre le vocabulaire entier de chaque dialecte slave ; ils en donnent l'essentiel et parent en quelque sorte aux premiers besoins. La partie proprement comparative, celle qui intéresse la linguistique et l'étymologie slave et indo-européenne, peut y atteindre un niveau très élevé, quand, comme c'est le cas de M. Berneker, l'auteur dispose d'une information étendue, d'une

méthode sûre, d'un esprit clair et ferme ; mais ce qui regarde chacune des langues ne peut être ni complet, ni définitif. En revanche, quand un travail de ce genre a la valeur de celui de M. B., c'est un point de départ excellent, un stimulant de premier ordre. Les spécialistes, ceux qui ont la pratique et la connaissance philologique de chacune des langues qui interviennent dans le dictionnaire de M. B., pourront approfondir, compléter, et corriger au besoin, ce qui les intéresse particulièrement. Ainsi, sans prétendre à la moindre autorité en matière de vieux slave, il est permis d'affirmer que les données de M. Berneker sont susceptibles d'être complétées ou rectifiées sur certains points de détail (p. ex. sous *blĭskŭ,* il faudrait mentionner *bliskati sę,* attesté dans le Supr.). En matière de russe, les dialectes surtout appellent l'attention ; un mot n'est pas déterminé suffisamment par la mention *dial.* (ainsi p. ex. *bódnja, brát'-sja, óbolońn,* etc.), et ce que dit M. B., d'après Dal', pour expliquer le sens de « herse » de r. dial. *borozdá* (gouv. de Pskov) est manifestement insuffisant. D'autre part v. r. *bêlka,* au sens de « pièce de monnaie », est un mot dialectal, propre au russe du Nord, où il répond au zyriène *ura* et au votiak *koni, końy* qui signifient « écureuil » et « kopek » ; on sait qu'en permien le compte par « écureuils » est très ancien. Par une malencontreuse inadvertance r. *balýk* est traduit par « gedörrter Stockfisch » alors qu'il désigne de l'esturgeon ; cette erreur est d'autant plus sensible que *balýk* est un mot tatare et qu'il ne pourrait s'appliquer à la morue que par suite d'une évolution de sens inattendue.

Il n'y a pas lieu d'insister autrement dans cet ordre d'idées ; ce qui vient d'être dit du vieux slave et du russe s'applique aux autres langues slaves intéressées. Le lituanien aussi, soit dit en passant, appelle quelques rectifications de détail ; ainsi *būklas* comporte un *u* long, *blendžùs* veut être accentué et *brùwė,* attesté chez Juszkiewicz, a son accent si *bruvis* (KLD) ne l'a pas[1]. Mais les em-

1. Une erreur fâcheuse attribue à finn. *terva* une origine germanique (s. v. *dervo*), alors que c'est un emprunt certain au lituanien.

prunts gagneront particulièrement à être examinés. Outre que les emprunts en général font difficulté dans toutes les langues, ceux que l'on trouve en slave n'ont été pour la plupart étudiés qu'insuffisamment. Les avis exprimés par M. Vasmer sur l'origine d'un certain nombre de mots considérés volontiers jusqu'ici comme issus du roman veulent être accueillis avec plus de sévérité peut-être que n'en a montré M. B. : ainsi l'explication de l'*u* de v. sl. *episkupŭ* (s. v. *biskup*) est manifestement insuffisante, et l'on doit y reconnaître, sans doute, le même que dans s. *biskup*, pol. *biskup*, c'est-à-dire une voyelle fermée qui alterne avec l'*o* de v. sl. *jepiskopŭ* comme l'*ou* de v. h. a. *biscouf* avec l'*o* de *biscof*; l'emprunt semble d'ailleurs remonter au slave commun. De même, on peut regretter qu'au mot *byvolŭ*, M. B. n'ait pas posé au lieu de gr. βούβαλος et de lat. *būbalus*, la forme romane avec spirante labiale sonore intervocalique, postulée par fr. *buffle*, qui explique seule l'action analogique de *volŭ*. On ne voit pas non plus très bien les raisons pour lesquelles M. B., qui rejette, justement selon nous, l'opinion de M. Vasmer sur l'origine grecque de *armara*, hésite à faire de même pour *broskva*, dont la forme dénonce pourtant bien un emprunt germano-latin et s'accorde mal avec celle de gr. mod. βράσκη (= *vraski*). Il est inutile, d'ailleurs, d'insister ; les autres catégories d'emprunts donnent lieu à des remarques analogues. L'influence du bas-allemand, celle du hongrois et celle de l'italien seront, sans doute, l'objet de recherches spéciales. Mais surtout il est impossible de ne pas reconnaître que le travail très soigné de M. B. pose nettement la question de l'influence turco-tatare sur les langues slaves. La plupart des emprunts osmanlys sont clairs et de date tout à fait récente, c'est vrai ; mais il n'en est pas de même des emprunts tatares, tchouvaches (bulgares) ou mongols. Le mot *baryš* « ce qu'on donne en plus » n'est pas l'osmanly *baryš* « paix, contrat » ; c'est un mot tchouvache très probablement, tout comme le russe *čur*. Il est peu probable que *bogatyrĭ* soit un mot persan, parvenu en slave par le turc ; car pers. *bahadur* ne paraît pas être original, mais semble bien venir du mongol, et la forme qui répond

à celle de *bogatyrĭ,* c'est celle qui était usitée par les Vieux-Bulgares et que les chroniqueurs grecs transcrivaient par βαγατουρ. Il paraît difficile d'autre part de voir dans *čavŭka* « choucas » autre chose qu'un emprunt au turc : on a, en effet, en turc d'Asie centrale *čauka,* en tchouvache *čaβka,* et le mordve a déjà pris le mot au turc. Un autre mot d'origine tchouvache est, sans doute, *čutok* qui doit remonter à une forme à gutturale sourde et ne peut guère être ramenée à celle que cite M. B., et qui comporte une sonore.

Mais voilà assez de remarques de détail. On voit quelle importance le dictionnaire étymologique de M. Berneker possède, dès maintenant, pour tous les slavisants et pour tous les linguistes qui travaillent sur les domaines voisins. L'état de nos connaissances actuelles sur le vocabulaire des langues slaves s'y reflète fidèlement, et il présente cette qualité rare de pouvoir servir de base aux recherches à venir. A plus forte raison est-il destiné à figurer comme moyen de travail et de renseignement indispensable chez tous les comparatistes. Il remplace complètement le dictionnaire de Miklosich, dont l'intérêt devient purement historique.

Rob. Gauthiot.

Rocznik slawistyczny. — Revue slavistique publiée par Jean Łoś, Léon Mańkowski, Casimir Nitsch et Jean Rozwadowski, t. I. Cracovie, 1908, in-8, v-324 p.

Les publications relatives à la linguistique slave sont très dispersées et rédigées dans des idiomes très divers. Il n'est pas aisé de les réunir et beaucoup échappent nécessairement à l'attention, même des spécialistes les plus avertis et les mieux placés. Et malheureusement les essais de comptes rendus annuels qui ont été faits n'ont pas été poursuivis. Maintenant trois slavistes de Cracovie, à qui leurs travaux ont acquis une grande autorité, et à

qui l'on doit déjà la fondation du beau recueil des *Materialy* de la Commission linguistique de l'Académie de Cracovie, MM. Rozwadowski, Łoś et Nitsch, et en outre un indianiste, M. Mańkowski, entreprennent de combler cette lacune et de donner au public un compte rendu annuel des publications relatives à la linguistique slave. Très sagement ils ont limité leur programme : la linguistique est une science à objet bien défini, et dont l'objet ne se confond ni avec celui de l'histoire de la littérature, ni avec celui de l'étude des textes, ni avec l'archéologie ; linguistes, les auteurs ne s'occupent que de linguistique. Si d'autres veulent rendre compte des publications relatives à la littérature ou à l'archéologie, ils rendront service, et les linguistes trouveront à en profiter. Mais pour que le travail soit bien fait et n'accable pas ceux qui ont le courage de l'entreprendre, il est bon qu'il soit divisé. Les auteurs laissent aussi de côté avec pleine raison la linguistique générale et la grammaire comparée générale des langues indo-européennes pour lesquelles on a d'autres publications et avec lesquelles il leur aurait été aisé de grossir sans profit leur volume. La linguistique slave est leur seul objet.

Le volume comprend deux parties : des comptes rendus critiques, dont plusieurs sont si étendus et si poussés qu'ils équivalent à de véritables mémoires originaux, et la bibliographie proprement dite qui comprend à la fois l'indication exacte des travaux et des résumés sommaires : ces résumés seront précieux ; car il est souvent impossible de se procurer beaucoup des travaux cités qui ont paru dans des périodiques locaux. La langue principale du recueil est naturellement le polonais ; mais plusieurs des comptes rendus sont écrits en allemand, et le français y est également admis, comme l'indique le titre même. La part un peu excessive faite aux travaux sur le polonais dans ce premier volume tient à des circonstances particulières ; et le prochain volume sera mieux proportionné. La chose n'a d'ailleurs pas d'inconvénients graves.

Le *Rocznik* mérite d'être hautement encouragé, il rendra un service dont on ne saurait exagérer l'importance,

et les savants qui y consacrent une part de leur activité ont droit à la reconnaissance de leurs confrères.

A. Meillet.

St. Słonski. — *Die Uebertragung der griechischen Nebensatzkonstruktionen in den altbulgarischen Sprachdenkmälern*. Kirchhain, 1908, in-8, vi-79 p.

On sait que les textes en vieux slave sont tous traduits du grec, et même certains traduits mot pour mot. Excellents pour l'étude de la phonétique grâce à leur merveilleux alphabet et pour l'étude de la morphologie, ces textes ne permettent d'étudier la structure des phrases qu'au moyen d'une confrontation attentive et constante des originaux grecs. Tant que ce travail n'aura pas été fait, les textes vieux slaves seront inutilisables en syntaxe, ainsi que l'a toujours enseigné le maître illustre de l'enseignement de qui est sortie cette remarquable dissertation inaugurale, M. Leskien. M. Słonski a fait ici, avec une méthode rigoureuse, une œuvre vraiment utile.

Une remarque de détail, M. S. enseigne, p. 9, qu'il n'y a dans la traduction de l'Evangile qu'un seul cas où l'interrogatif ait pris la fonction du relatif. Cet exemple même n'est pas réel ; il s'agit de J. iv, 52 ἐπύθετο οὖν τὴν ὥραν παρ' αὐτῶν, ἐν ᾗ κομψότερον ἔσχεν qui est traduit, d'après l'accord de Zogr. Mar. Ass. (Sav. def.), *vŭprašaaše* (*vŭprаša* Mar.) *že godiny* (*viny* Ass. ; *časa* Zogr.) *otŭ n'ixŭ vŭ kają* (*godiną* add. Ass. par suite de la faute *viny* ; *vŭ kotory* Zogr.) *sulěe emu bystŭ* : le verbe initial suffit à indiquer que le tour est interrogatif. Et comme le grec a ici le tour relatif, cette phrase est très remarquable ; on voit que, en pareil cas, le slave recourait à l'interrogatif ; et l'on a sous les yeux l'un des tours où a eu lieu le passage de l'interrogatif à la valeur relative. Ceci méritait d'être signalé. — Du coup la situation du Suprasliensis où l'emploi de l'interrogatif comme relatif est bien établi,

sinon fréquent, devient intéressante ; à ce point de vue comme à tant d'autres, le manuscrit a une langue très nettement différente de celle de la traduction de l'Evangile, du Psautier, du Clozianus, de l'Euchologium. — Dans Mt. vi, 26 où Zogr. a *vŭzĭrite na pticę nebesĭskyję kako* (ὅτι) *ne sějątŭ ni žĭnątŭ*, mais où Mar. Ass. Sav. ont *jako*, M. S... a donc tort de laisser, p. 39, ouverte l'hypothèse que *kako* pourrait remonter au traducteur original. C'est une de ces altérations du texte primitif dont le Zographensis est loin d'être exempt. Et l'on a ici encore un cas, qui aurait pu être cité, p. 9, du commencement de l'emploi de l'interrogatif comme relatif ; la transition d'un usage à l'autre est bien sensible dans cet exemple. L'exemple Mt. xvi, 7 (Zogr. Mar.) aurait aussi dû être cité, p. 9, en même temps que p. 41.

En faisant ses rapprochements avec les originaux grecs, M. S. semble n'avoir pas eu sous les yeux des éditions critiques, ou n'avoir pas voulu les utiliser. Ainsi p. 9, à propos de Ps. CIV, 26, il dit que le *sebě*, traduit *peut-être* αὐτῷ (l. αὑτῷ) ; or il est visible que le traducteur slave a eu sous les yeux un texte de la famille de ceux qui portent ἑαυτῷ, comme l'Alexandrinus, le correcteur du Sinaïticus et le Turicensis. L'exemple ne devait donc pas être cité, ou s'il l'était, il ne devait l'être que pour être écarté. — De même p. 10, dans Ps. LXXVII, 5, le traducteur slave a eu sous les yeux la leçon ὅσα du correcteur du Sinaïticus et du Turicensis. — Pour poursuivre l'ordre de recherches dont le travail de M. S. est un bon commencement, il faudra définir exactement quels ont été les textes que les traducteurs slaves ont eus sous les yeux.

Il importe aussi de critiquer avec soin le texte slave utilisé ; ainsi l'imparfait *glagolaaxŭ*, qui est donné p. 69 comme traduisant ἐλάλησα dans l'Evangile, n'est attesté dans le passage J. XVIII, 23, que par un des quatre vieux manuscrits ; mais Supr. 380, 7 a bien *glagolaaxŭ*.

A. Meillet.

André Mazon. — *Morphologie des aspects du verbe russe.* Paris, 1908, in-8, viii-104 p. (forme le 168e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, sect. hist. et phil.).

Œuvre d'un élève de M. P. Boyer à qui elle est dédiée et qui en a suivi de près la composition, cette étude atteste chez son auteur un connaissance singulièrement solide de la langue russe, un esprit délié et formé aux méthodes grammaticales les plus strictes. M. Mazon s'est proposé de décrire avec précision les diverses formes qui permettent d'exprimer en russe les aspects perfectif et imperfectif. Il disposait d'un critère qui lui permettait de décider en tous cas si un verbe est ou non imperfectif : le futur en *budu,* qui n'existe que pour les imperfectifs ; il a pu ainsi donner à son exposé une rigueur que ne sauraient avoir les exposés portant sur les langues slaves qui ne possédent pas ce critère, notamment le vieux slave. M. Mazon n'examine que le russe littéraire ; bien que le russe littéraire soit plus proche des formes populaires correspondantes que le français ou l'allemand moderne, on souhaitera que le même examen soit fait maintenant pour deux ou trois parlers locaux, afin que l'on sache si l'état littéraire répond de tous points aux formes populaires en usage.

P. 3, M. M... témoigne sa surprise de ce que les imperfectifs *mogú* et *xočú* n'admettent pas le futur en *budu* et de ce que l'on dise *smogú, zaxočú* au futur. Ceci tient sans doute à ce que les verbes « pouvoir » et « vouloir » sont, en russe comme ailleurs, presque des auxiliaires et que, en conséquence, les formes lourdes à auxiliaire y sont évitées. C'est si vrai que là où *xotĕt'* a un autre rôle, le futur à auxiliaire devient possible : p. 101, M. M. signale *budét xotĕt'sja.*

A. Meillet.

J. Endzelin. — *Latyšskie predlogi* (Les prépositions lettes), 1re partie (1905), viii + 219 p. ; 2e partie (1906), iv + 142 p., in-8, Dorpat (Jur'ev), imprimerie Mattisen.

M. Endzelin, privat-docent pour la grammaire comparée et la philologie slave à l'Université de Dorpat, a publié sous le titre de *Latyšskie predlogi* une étude remarquable sur les prépositions lettes, leurs origines et leurs emplois. Partant de la langue vivante tant littéraire que populaire il passe en revue d'abord toutes les prépositions en usage en lette et en établit les différents sens et modes d'emploi au moyen d'un très grand nombre d'exemples pris pour la plupart dans des textes dialectaux variés et souvent peu accessibles ; puis il s'efforce d'en retracer l'histoire et d'en donner l'étymologie. Les prépositions sont disposées dans un ordre particulier qui a au moins pour inconvénient de ne pas distinguer les mots étudiés d'après leur étymologie et de mêler les prépositions d'origine baltique ou lette, les mots invariables qui représentent d'anciennes formes fléchies fixées dès l'époque indo-européenne et les particules proprement dites ; il y a là une différence initiale que M. Endzelin n'a peut être pas marquée avec assez de netteté. Les exemples, bien choisis par un homme qui connaît à fond sa langue, en a étudié avec soin les divers dialectes, et qui dispose de recueils et de documents malheureusement peu répandus, ne contribuent pas peu à augmenter l'intérêt du livre de M. Endzelin. Pour ce qui est enfin de la partie étymologique et proprement comparative de chaque article, il est impossible de n'y pas reconnaître la façon d'un linguiste exercé et renseigné. On pourra regretter cependant de n'y pas retrouver l'application de certains principes qui paraissent pourtant acquis à notre science depuis l'apparition du *Mémoire* de M. de Saussure ; ainsi le rôle de l'*a* prothétique de l'indo-européen n'y est signalé nulle part, alors qu'il apparaît si souvent, précisément dans la formation des prépositions. C'est ainsi que M. Endzelin pose bien (p. 15) la proportion lit *ažů-* : sl. *za* = gr. ἄνω : sl. *na*,

mais qu'il n'en peut rendre compte. Les différents aspects des prépositions tirées de **ap-* ne sont peut-être pas si déconcertants qu'il semble, d'après ce qui est dit p. 22 et suiv. ; *apì-* et *apý-* sont des locatifs, *àpė* et *ape* des formes en *e* final (cf. -δε à côté de lit. *da-*), *apë* un datif à désinence **-ei*, *ap-* enfin le radical avec désinence zéro. Les observations très justes de M. Endzelin sur *apei* (p. 23 et 24, note) se trouveraient dès lors confirmées, puisque *apei* serait un renforcement par *-i* de *ape* (cf. p. ex. *nei* à côté de *ne* ; de même ce qu'il dit du rapprochement proposé par M. Pedersen de lit. *apë* et de grec ἀπαί. La préposition *ar* dont l'histoire est si curieuse et qui est une ancienne particule passée du sens de « et, aussi » à celui de « avec » paraît bien inséparable de lit. *ir̃* et de grec ἀρ ; le rapprochement avec sl. *i* semble bien aventuré (v. p. 39 et suiv.).

La préposition *be* a été refaite en lette ; la forme *beša* issue de **betjā* est parallèle à *apakš* de *ap*, *ëkš* de *ë*, *prëkš* de *prë* ; mais *bez* est-il bien un très ancien slavisme comme M. Endzelin est tenté de l'admettre ? Tout compte fait, *bez* correspond à **bez̃* d'où est issu secondairement lit. *be*, tout comme *iz* répond à lit. *isz*, *iž*, v. pr. *is* (v. pp. 61 et suiv., 98 et suiv.). Dans toutes ces questions la position de l'auteur est d'ailleurs très peu dogmatique. comme on peut le voir ; il ne fait intervenir aucun principe général, aucune considération de système, il expose les faits, les opinions, puis, avec beaucoup de modération, soulève des doutes et indique des hypothèses. La matière, bien souvent, s'adapte tout à fait à cette manière de faire ; la disparition complète des finales rend pour ainsi dire impossible la reconstitution de certaines formes anciennes, ainsi pour *zem* ; les données, dans d'autres cas, sont insuffisantes pour assurer une solution, ainsi dans le cas de *pë*. La première partie du livre de M. Endzelin se termine par l'examen des questions phonétiques qui intéressent l'ensemble des prépositions lettes ; cet examen est évidemment trop bref. En neuf pages, il est impossible de traiter de façon satisfaisante du problème des alternances de *-š -ž* finaux avec *-s* et *-z*, etc., de la quantité des pré-

positions et enfin de leur intonation. Il est clair que l'auteur s'est contenté sur ces trois points de résumer les données et d'indiquer les solutions qu'il préconise.

Dans la seconde partie M. Endzelin aborde l'étude des cas gouvernés par les prépositions. Le lette présente sur ce point des détails curieux qui résultent d'une tendance générale formulée par M. Mühlenbach dans les *Indogermanische Forschungen*, t. 13, p. 235, vers l'unification des formes régies par les prépositions. On sait comment cette tendance a abouti au pluriel à faire du datif-instrumental le cas « prépositionnel » par excellence. M. Endzelin examine tous les troubles amenés dans les relations entre prépositions et mots régis par cette tendance, tant dans la langue littéraire que dans les dialectes. Ici, comme dans la suite d'ailleurs, sa connaissance des divers parlers lui a permis de réunir de nombreux exemples. L'étude des préverbes qui, dans les langues baltiques, forment encore nettement bloc avec les prépositions, occupe tout le reste du travail. D'abord la signification et l'emploi de chacun sont examinés en détail : ensuite M. Endzelin s'occupe de leur action sur les verbes auxquels ils sont liés, c'est-à-dire de la question de l'aspect. Très justement il marque que celle-ci se pose tout différemment pour les Lettes (et les Lituaniens) et pour les Russes (et autres Slaves). Rien du système morphologique vivant de ces dernières langues ne se retrouve tel quel en baltique. En lette tous les verbes simples et quelques verbes composés qui ne sont plus sentis comme tels pour une raison quelconque sont indifférents au point de vue de l'aspect ; au contraire tous les verbes composés sont perfectifs, sauf les itératifs caractérisés. M. Endzelin appuie la règle qui vient d'être reproduite d'exemples nombreux et il est difficile de ne pas lui donner raison. Il signale cependant lui-même un fait qui n'est pas de nature à éclaircir les choses pour un observateur étranger : les perfectifs sont *parfois* employés imperfectivement, particulièrement comme participes en *-nt-*, en *-dams* et en *-ams,* dont la valeur durative est bien nette. L'exposé très intéressant de M. Endzelin est fort clair, mais il eût gagné sans doute encore en netteté si

les termes de duratif, perfectif et imperfectif avaient été rejetés. Kurschat avait eu une idée assez heureuse en se servant du mot résultatif ; le mieux serait peut-être de parler d'action définie et indéfinie.

Avant de finir il convient d'indiquer un point important et dont les lituanisants sentiront tout l'intérêt. Le mécanisme décrit par M. Endzelin ne fonctionne complètement que si, à côté des composés, tous résultatifs, les mêmes verbes existent, avec la même nuance de sens, mais donnée d'une autre façon. En fait, ces verbes se trouvent en lette où le préverbe peut être remplacé, *dans sa fonction sémantique,* par un adverbe qui lui correspond ; au résultatif *nůkāpt* répond l'indifférent *zemē kāpt,* qui signifie comme lui « descendre » ; *kāpt* seul a le sens de « monter ». Mais ce système de correspondances qui fonctionne pour l'immense majorité des préverbes, s'est en partie développé, selon une hypothèse vraisemblable de M. Endzelin, sous l'influence des dialectes finnois avec lesquels le lette s'est trouvé en relations, et il n'est bien constitué qu'en lette ; le lituanien ne lui est pas comparable sous ce rapport et c'est là un point qu'il convient de ne pas perdre de vue quand on compare les deux dialectes baltiques et qu'on tâche d'étudier l'un à la lumière de l'autre.

On aperçoit tout l'intérêt du travail de M. Endzelin ; il faut ajouter qu'il contient un grand nombre de détails intéressants et de renseignements variés. Il ne peut que contribuer à attirer l'attention sur l'importance et la valeur de la langue lette et aussi à faire estimer davantage hors de Russie l'un des meilleurs linguistes que possède maintenant ce pays.

Rob. Gauthiot.

Kazimièro Bugos. *Aistiški studijai,* I-oji dalis. (Kasimir Buga, Aistische Studien. Beiträge zur vergleichenden Grammatik der preussischen, lettischen und litauischen Sprache. I[er] Theil.) Pétersbourg, 1908, in-8°, xvi-216 p. (prix : 3 roubles).

Sauf un second titre et une seconde table des matières en allemand, le livre est tout entier en lituanien. L'auteur est un disciple du regretté Jaunys, à la mémoire de qui l'ouvrage est dédié. Il est peu disposé à se tenir aux usages traditionnels, et il n'hésite pas à appeler Aistes les peuples baltiques de langue indo-européenne — Prussiens, Lituaniens, Lettons — en empruntant un nom de peuple dont se servent Tacite et Ptolémée ; il évite ainsi une ambiguïté, en se résignant à un titre que personne ne comprendra. Il cite une bibliographie assez étendue, mais où le nom de M. F. de Saussure ne figure pas.

Cette première partie comprend, après quelques généralités sur les langues baltiques, une étude du vocalisme baltique sous le titre transparent, mais impropre, de *Ablautas*. L'auteur a du lituanien une connaissance profonde, et son travail aurait pu être très utile. Mais il ne veut se plier à aucune régularité phonétique, et son enseignement ne pourra que répandre chez ses compatriotes de singulières erreurs. Il y a quantité d'étymologies dans le livre, mais beaucoup sont manifestement fausses et pour la forme et pour le sens ; on en aura une idée si l'on sait que M. B. rapproche sans hésiter lit. *krúmas* « buisson » (avec *ú,* dans *u* long) de gr. πρύμνη, v. sl. *krŭma* « poupe » (p. 188). Il enseigne que *l̥* est représenté par *ela* dans v. pruss. *gelatynan,* par *el* dans lit. *gel̃tas* ; l'existence de v. sl. *žlŭtŭ* lui paraît sans doute une preuve suffisante de son affirmation ; et ce ne sont là que deux des multiples traitements de **l̥* admis par M. B. avec des preuves de cette force, ou de moindres encore. Parmi les rapprochements déjà proposés, les plus douteux sont ceux qu'il utilise le plus volontiers ; la répartition de χ et κ dans χαλκός rend assez invraisemblable le rappro-

chement de χαλκός avec v. sl. *želězo* et lit. *geležìs, gelžìs,* v. pruss. *gelso* « fer » ; le plus probable est que le nom slave d'une part, baltique de l'autre, dont la forme diverge notablement, ont été empruntés à quelque langue inconnue, comme le nom sl. *sĭrebro* de l'argent, dont on retrouve en baltique et en germanique des correspondants approximatifs, irréductibles à la forme slave ; p. 16, p. 129 et ailleurs, M. B. se complaît à réunir χαλκός et *geležìs* ; M. Bezzenberger, qui ne se résigne pas à abandonner le rapprochement, le qualifiait récemment encore de « unmodern » (K. Z., XLII, p. 387). Et en effet on n'a aucune raison de chercher un nom indo-européen à un métal que les populations parlant la langue indo-européenne commune ignoraient assurément.

En donnant un exposé de dialectologie lituanienne, M. B. aurait pu rendre un grand service. On regrettera qu'il ait mieux aimé écrire en lituanien un traité de grammaire comparée, sans avoir acquis la méthode rigoureuse qu'il y faut.

A. Meillet.

Bogorodickij. *Očerki po jazykověděniju i russkomu jazyku.* 2e édition revue et considérablement augmentée. Kazan' (chez Dubrovin, et chez les frères Bašmakov), 1909, in-8°, vi-460 p. (prix : 2 roubles 50 kopeks).

Les Russes sont de beaucoup les mieux pourvus de manuels de linguistique générale : ils en possèdent trois, récents tous les trois, celui de M. Tomson, celui de M. Poržezin'skij et celui dont on vient de lire le titre. Car c'est bien d'un manuel général qu'il s'agit : le côté phonétique et le côté morphologique de la langue y sont également étudiés. L'originalité du livre, c'est que, partant de la linguistique générale, et tenant compte largement de la grammaire comparée des langues indo-européennes, il aboutit à une explication des faits proprement russes. Tout en étant très général et en posant les principes essen-

tiels de la linguistique, il conduit donc le lecteur à l'observation directe des faits.

M. Bogorodickij est, on le sait, un brillant disciple de M. Baudouin de Courtenay, et la doctrine qu'il expose avec beaucoup d'érudition et de clarté est un développement de celle de son maître, aux publications duquel il renvoie souvent. Les indications bibliographiques, où M. B. a eu naturellement le souci de mettre en évidence les travaux russes qui sont le plus aisément accessibles à ses lecteurs, auront pour les étrangers la grande utilité de leur signaler des publications importantes dont un bon nombre n'ont pas été considérées comme elles le méritent.

A. Meillet.

Fasmer (Vasmer). *Greko-slavjanskie etjudy.* III. *Grečeskie zaimstvovanija v russkom jazykê.* Saint-Pétersbourg, 1909, in-8°, vii-236 p. (fait partie du volume LXXXVI du *Sbornik* de la Section de langue et littérature russes de l'Académie de Saint-Pétersbourg).

Le russe est, de toutes les langues slaves, celle qui a subi la plus forte influence savante, celle, par exemple, qui a le plus de mots vieux slaves ; c'est naturellement aussi celle qui a pris le plus de mots au grec écrit. En énumérant les mots grecs qui ont passé au russe, on ne mesure pas encore cette influence ; il y a une quantité de mots calqués, à peu près tous les composés de date ancienne par exemple, et quantité de mots indigènes dont le sens a été modifié et enrichi sous l'influence de mots grecs. M. Vasmer a borné son travail à l'emprunt de mots proprement dit, sans aborder la question générale de l'influence du vocabulaire grec sur le vocabulaire russe, qui n'aurait pas de limites précises.

Après quelques pages de généralités, principalement sur la phonétique des emprunts russes au grec, M. V. donne une liste de tous les mots qu'il tient pour emprun-

tés, avec des références précises et des observations quand il y a lieu. Les mêmes mots ont été assez souvent empruntés sous deux formes, l'une à la forme écrite, l'autre à la forme prononcée, et alors en tenant compte aussi de la prononciation grecque ; il est curieux de trouver par exemple le nom propre 'Αγάθων sous deux formes, l'une grecque savante fidèlement transcrite, *Agafon,* avec *f* représentant θ, et le *a* initial conservé, et, l'autre grecque vulgaire, slavisée, *Gapon,* avec *p* au lieu de *f,* et sans *a* initial.

Le tort de M. V. dans ses précédentes études sur les emprunts slaves au grec a été de ne pas distinguer assez trois catégories : les simples transcriptions de mots grecs qui ne sont pas passés réellement dans l'usage de la langue, les mots grecs empruntés par une langue slave isolément en général à la langue des livres, et enfin les mots grecs empruntés par le slave commun. Si l'on s'en tient aux mots sûrement grecs, et si l'on élimine tous les mots occidentaux qui ont pu entrer en slave par voie grecque, mais qui ont pu aussi parvenir directement, comme *polata,* on ne rencontre presque aucun mot qui entre dans cette troisième catégorie ; *korabljĭ* est peut-être le seul tout à fait sûr. Dès lors, on ne saurait admettre que M. V. ait le droit de considérer comme ayant passé par le grec des mots d'origine latine tels que *banja* : il y a un bon nombre de mots latins passés directement en slave commun ; on ne saurait affirmer la même chose pour des mots grecs. Un mot comme *byvolŭ,* avec son *b* initial et son *v* intérieur, s'explique bien comme mot roman ; il est inexplicable si l'on part de βούβαλος, au lieu de partir de *būbalus,* prononcé *būƀalus,* à la manière latine de basse époque. Il est clair que le mot slave commun *olejĭ* est pris directement au latin ; la forte influence savante subie par le russe se manifeste précisément par la substitution de la forme hellénisée *jelejĭ* à la forme slave commune *olejĭ.* Si *vino* est manifestement occidental (latin ou germanique, on ne sait ; la question est insoluble, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres), pourquoi *mŭstŭ* (*mĭstŭ* « γλεῦκος » Supr. 397, 17 Sev.), qui est aussi

slave commun, ne serait-il pas lat. *mustum*, v. h. a. *most* plutôt que gr. μοῦστος ? Si *crŭky* a sûrement passé par le germanique, pourquoi n'en serait-il pas de même de *popŭ*? La forme *pasxa* du nom de Pâques est prise à la langue grecque écrite ; mais le locatif-datif *pascě, pastě* de **paska* s'est maintenu en vieux slave, parce que le locatif-datif de *pasxa* était impossible (on aurait eu *ss*) ; ce **paska* peut représenter une prononciation grecque, comme le veut M. V., mais il peut tout aussi bien représenter un emprunt occidental. M. V. a eu ainsi le tort d'exagérer très sensiblement et surtout de vieillir trop l'influence grecque sur le vocabulaire slave. Il va jusqu'à imaginer que la diphtongue grecque ευ puisse être représentée par *ju* dans r. *rjúma* « pleurnicheur », p. r. *rjúma* « pleurnichement » qui sortirait de ῥεῦμα : étymologie invraisemblable à tous égards.

Mais cette erreur de principe, qui vicie gravement les précédents travaux de M. V. sur la question, a bien moins d'inconvénients dans cette étude relative au russe. Car la plupart des emprunts en question sont strictement propres au russe, et ils sont évidents. Toutefois, M. V. a cédé encore à la tentation d'élargir son sujet, pourtant bien vaste, quand, p. 166, il explique r. *risk* comme un emprunt au grec ; il est clair que c'est au français que le russe a pris *risk* ; et M. V. n'avait pas à se demander si le fr. *risque*, qui est un emprunt à l'italien, est d'origine grecque ; il y a là un problème délicat d'étymologie romane qui est hors de la question étudiée dans le livre de M. V. Il était sans doute bon au contraire de démontrer définitivement que r. *pantófel'* est d'origine grecque, par un intermédiaire occidental, comme le montre très bien M. V., parce que, ici, l'influence grecque est tout à fait nette et curieuse.

L'étude, largement informée, de M. V. fait faire à l'étymologie du russe un grand progrès et sera extrêmement utile.

A. Meillet.

L. Reinisch. — *Das persönliche Fürwort und die Verbalflexion in den Chamito-semitischen Sprachen.* Wien, 1909, in-8, iv-327 p. (forme le 1er volume des *Schriften der Sprachenkommission* de l'Académie de Vienne).

Avec ses diverses fondations, l'Académie de Vienne semble destinée à devenir l'un des centres les plus importants pour l'étude de la linguistique. Voici qu'elle commence une nouvelle collection. Le premier volume a été demandé à M. L. Reinisch qui, par ses grandes publications sur les langues du Nord-Est de l'Afrique, peut passer pour le véritable fondateur de toute une branche de la linguistique africaine.

Les conclusions de M. R. sont d'une importance singulière : elles tendent à unir le sémitique non seulement à l'égyptien, ce qui semble acquis déjà, mais aussi au berbère et aux langues du Nord-Est de l'Afrique, à tout le groupe dit kouschite, et M. R. irait volontiers plus loin encore.

Pour apprécier un pareil ouvrage et pour porter un jugement sur de pareilles conclusions, il faudrait des connaissances que je n'ai pas. Je me borne donc à les signaler à nos confrères. La façon dont M. R. découpe les formes rappelle évidemment un peu trop celle de Bopp qu'on a dû si complètement abandonner. Sa phonétique semble manquer de rigueur ; il constate, par exemple, sans en marquer de surprise, qu'un même *t* intervocalique serait représenté par *r* au masculin, par *t* au féminin en bédauyé, p. 68 : si vraiment il faut couper comme le veut M. R. — et sa coupe semble en effet très naturelle — ne devrait-on pas partir dans ce cas de **ba-t-ūk* qui serait devenu *barūk*, et dans l'autre de **bat-t-ūk*, qui serait devenu *batūk* ? Les procédés de M. R. surprendront évidemment le linguiste habitué à la réserve et à la précision de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Mais, même si le détail appelle beaucoup de rectifications, et si la façon dont M. R. analyse les formes ne subsiste pas, il est permis de penser

que l'effort fait pour rapprocher d'une manière systématique des langues qui présentent des ressemblances évidentes aura été utile. Le problème est maintenant posé ; une nouvelle branche de la grammaire comparée va sans doute se développer.

A. Meillet.

C. Brockelmann. — *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen.* I. Band. Laut- und Formenlehre. Berlin, Reuther u. Reichard, 1907-1908.

La publication du premier tome du *Grundriss* de M. Brockelmann est achevée, à la grande satisfaction des sémitisants, et il est permis dès maintenant d'envisager l'ouvrage. Le tome II qui sera consacré à la syntaxe doit être en effet de volume beaucoup moins considérable, et l'adjonction d'un index au premier tome autorise à le prendre comme un tout. — L'œuvre représente un travail considérable : ceci ne saurait étonner de l'auteur de l'Histoire de la littérature arabe ; M. B., en dehors des langues où il est lui-même un spécialiste et dont il a publié des grammaires, a su dépouiller presque tous les travaux grammaticaux et historiques concernant l'étude des langues sémitiques, et il n'a pas reculé devant une mise sur fiches intégrale des ouvrages sur les dialectes modernes de l'arabe parus avant le *Grundriss.* — Ainsi les trente premières pages, consacrées à un tableau historico-géographique du domaine des langues sémitiques, bourrées d'indications bibliographiques, donnent un résumé clair et méthodique de ce qu'il nous est jusqu'à présent donné de savoir sur le sujet. — Pour la partie phonétique M. B. s'est efforcé de considérer les phonèmes comme des articulations et de ne pas s'arrêter aux graphies décevantes ; les références aux ouvrages descriptifs de phonétique sont suffisamment multipliées. — Pour la morphologie il a été tenu compte aussi des tendances les plus modernes de la linguistique ; ainsi il a

été fait état du classement primitif probable des objets visibles en catégories diverses, outre celles des sexes (voir à propos des genres, § 224, p. 404). On constate également avec satisfaction que l'auteur n'a pas tenu compte dans son classement des formes nominales de la théorie formaliste de Barth et de Lagarde, qui rattachait toutes les formations nominales aux deux thèmes de la conjugaison (parfait et imparfait). — Le *Grundriss* de M. B. doit donc contribuer puissamment à délivrer la grammaire comparée des langues sémitiques des vieilles considérations scolastiques, parce qu'on ne peut désormais éviter de s'y référer pour quelque question que ce soit et qu'on les y trouvera toutes traitées dans un esprit positif. Pour cette seule raison et quand même il ne nous aurait pas donné en surplus une collection considérable et clairement ordonnée de documents, on lui devrait une véritable reconnaissance [1].

On lui en doit aussi pour avoir partiellement sacrifié sa peine en donnant au public un ouvrage destiné à vieillir rapidement : il a été déjà indiqué plus haut que la place faite aux dialectes modernes est considérable : or leur étude est à peine commencée : chaque année voit paraître de nouvelles monographies de dialectes qui forcent à modifier les conceptions que l'on commençait à se former : pour prendre un seul exemple, M. B. lui-même ne peut plus se faire la même idée des dialectes algériens après la publication du *Dialecte arabe des Ūlād Brāhīm de Saïda* de M. Marçais (Paris, Champion, 1908). Et ici il sera peut-être permis de regretter que M. B. ne se soit pas résolu à donner tout d'abord uniquement une grammaire comparée des langues sémitiques anciennes : ainsi fait-on sur le domaine plus vaste des langues indo-européennes ; les ouvrages généraux étudient les grands groupes de dialectes dans les langues littéraires et épigraphiques anciennes qui les représentent ; d'autres ouvrages sont consacrés

1. Il serait injuste d'oublier les travaux antérieurs de Zimmern et de Lindberg. Mais l'un n'était qu'un résumé rapide et l'autre est resté au début de sa publication. La grammaire plus ancienne de Wright n'embrassait pas tout le domaine sémitique.

aux dialectes plus récents, issus de ces groupes primitifs, qui ont poursuivi sur des domaines séparés une évolution nouvelle ; ainsi, à côté d'un *Grundriss* des langues indo-européennes, il y a place pour un *Grundriss* des langues romanes, un autre des langues slaves, etc. Le groupe des langues sémitiques est incontestablement plus resserré, ses dialectes moins différents les uns des autres, sa descendance moins nombreuse ; néanmoins il semble bien qu'on puisse espérer faire une étude comparée des dialectes modernes arabes d'une part, éthiopiens de l'autre : mais elle n'est pas encore faite. En mêler les documents encore épars à ceux qu'on possède sur les langues sémitiques anciennes c'est condamner le travail à rester fragmentaire : en effet, alors qu'à propos de chaque phénomène, M. B. consacre un sous-paragraphe à chacune des langues anciennes ou modernes (de manière que parfois un dialecte arabe comme celui de la ville de Tlemcen est aussi abondamment traité que l'ensemble de l'hébreu), on voit bien s'accumuler les renseignements, mais non se constituer la physionomie de chaque langue particulière, et par-dessus le tout celle du groupe sémitique lui-même ; or, c'est précisément ce qu'on doit chercher dans un ouvrage de grammaire comparée : on voudrait savoir quels sont les traits essentiels de la phonétique et de la morphologie du sémitique commun, ce qui le distingue des autres groupes de langues connus, puis ce que chacune des langues, hébreu, arabe, etc. en a conservé ou rejeté, dans quel sens s'est poursuivie l'évolution de chaque individu du groupe commun primitif, jusqu'à extinction ou prolification nouvelle, suivant les cas. Or la lecture du *Grundriss* ne nous apporte rien de pareil. Il n'y a pas un véritable effort pour un groupement explicatif des faits : ils sont simplement distribués dans des cases clairement étiquetées. Mais il en résulte même des erreurs dans la distribution des faits ; il se confirme de plus en plus, à mesure qu'avancent les études linguistiques, que chaque fait rentre dans une catégorie qui l'englobe et, dans une certaine mesure, l'explique ; isoler les faits de ces catégories en les groupant d'après quelque ca-

ractère formel, c'est à la fois se dissimuler une explication et risquer de créer une classification fausse ; ainsi M. B. a énuméré les formes nominales si nombreuses du sémitique d'après leur forme extérieure (vocalisation, préfixes, etc.) ; on aurait aimé à voir un essai de classification basée sur l'emploi de ces formes et les catégories sémantiques. Quelques-unes seulement d'entre elles sont reprises, sans grands détails, dans des catégories morphologiques spéciales, celle du pluriel interne ou celle de l'infinitif ; mais dans la liste commune il n'est pas possible de discerner quelles sont les formes qui ne sauraient servir de pluriel (collectif) et celles qui ne sauraient servir d'infinitif, etc. On n'a donc nullement une idée nette de la répartition faite par le sémitique de sa richesse en formes nominales en vue de l'expression des différentes idées. Pour certains faits de phonétique la faute est plus visible et plus grave ; tout d'abord l'étude de l'évolution des phonèmes suivant la « *base* » d'articulation nesuffit pas ; on regrette de ne pas trouver ici le chapitre qui se rencontre dans l'*Abrégé* de M. Brugmann, par exemple, sur les « consonnes d'après leur mode d'articulation » ; c'est un tableau rapide des changements généraux qui ont atteint l'articulation des consonnes dans les différents dialectes ; dans l'ouvrage de M. B., il faut chercher les débris de cette étude dans la partie consacrée au *Kombinatorischer Lautwandel*, où un fait d'ensemble comme la *spirantisation* des occlusives à l'intervocalique sur le domaine araméen se trouve, comme *assimilation de consonne à voyelle*, côtoyer des faits tout sporadiques de *labialisation* dans quelques dialectes arabes modernes (§§ 78 et 80). Ainsi, et grâce à une énumération inconsidérée d'altérations isolées de mots particuliers, cette partie avec le *Lautwechsel* s'est enflée démesurément (p. 151-282) tandis que celle du *Lautwandel* proprement dit (évolution phonétique non conditionnée) est réduite à presque rien (p. 120-150). On peut se plaindre aussi que le tableau des phonèmes communs du sémitique (§ 35) ne comporte pas un tableau de correspondances, avec des exemples, qu'il faut chercher au *Lautwandel*, où on ne le trouve qu'incomplet et dis-

persé. Le long chapitre dit *Kombinationslehre* (§§ 36-43) devrait, pour ce qui est de la constitution syllabique et de l'histoire de l'accent, être rejeté après l'histoire de l'évolution des différents phonèmes, qu'il faudrait envisager isolés avant d'étudier leurs combinaisons. Pour ce qui est des *attaques vocaliques forte et aspirée* (*fester u. gehauchter Einsatz*, et *Absätze* correspondants), il est inadmissible qu'on les trouve étudiées à cette place puisqu'elles font partie des alphabets sémitiques sous la forme du *hamza* ou *alef* et de l'*h*. Il aurait fallu distinguer dans le plan de l'exposé, comme il est fait dans le détail, les cas où le *hamza* (occlusive glottale) est *organisch*, c'est-à-dire est conçu comme phonème distinct, et ceux où il ne l'est pas.

Par la faute de ces erreurs de plan beaucoup de phénomènes risquent de se voir attribuer une valeur usurpée et une explication fausse, quoique le fait allégué soit vrai en lui-même. C'est ce qui oblige à lire constamment avec la plus grande critique le manuel de M. B., et c'est un grand défaut pour un manuel qui doit donner la somme des notions connues déjà des spécialistes et éprouvées à l'avance par la critique. — Il y a en somme fort peu d'erreurs matérielles, et M. B. corrige avec une conscience inlassable toutes celles qui viennent à sa connaissance, comme en témoignent déjà de gros *Nachträge u. Berichtigungen*. Néanmoins il est utile d'indiquer par un certain nombre d'exemples en quoi il est nécessaire de lire avec précaution, au point de vue des faits, certaines parties du livre. (Il ne s'agit guère des phénomènes morphologiques, plus faciles à contrôler et où la part des dialectes modernes est moindre, mais surtout de la partie phonétique, notamment pour ce qui regarde les actions phonétiques à distance.[1]). Au contraire il est parfaitement oiseux ou il serait beaucoup trop long de discuter les interprétations données par M. B. ; elles sont généralement les plus vraisemblables et son abondante bibliographie permet tou-

1. Si les observations qui suivent ont trait spécialement aux dialectes arabes maghrébins, la cause en est la documentation limitée de l'auteur du compte-rendu.

jours de les contrôler. — Qu'il soit permis, en entrant dans le détail, de déplorer d'abord l'absence d'une liste d'abréviations et surtout d'une liste bibliographique générale ; souvent des ouvrages sont cités en abrégé sans qu'un tableau d'ensemble permette de retrouver l'indication complète. Espérons que le tome II nous donnera cet utile complément. — L'index est très insuffisant. — Il résulte aussi certains inconvénients de la résolution prise par M. B. d'unifier imparfaitement les transcriptions empruntées aux monographies de dialectes par des auteurs modernes. De plus l'arabe andalou, dans la transcription de Pedro de Alcala (souvent cité avec la traduction en espagnol) doit être incompréhensible à tout lecteur qui n'a pas lui-même manié le *De lingua arabica.* Il est fâcheux qu'à la liste des lettres arabes p. 38 (§ 34 d) il manque la 17e que M. B. transcrit *ṗ* pointé.

P. 48, § 37 c β. M. Marçais dans *Dial. de Tlemcen,* p. 19 (et non 191) a donné *faṷāki* (class. *faṷākih*) comme pluriel de l'inusité *fākiha.* Mais il semble que partout où ce singulier existe au Maghreb, il a la forme *fākḭa* sans *h* ; c'est au moins le cas à Alger et à Saïda (v. Marçais, *Saïda,* p. 9). Or au singulier l'*h* n'était pas final de syllabe. Ainsi cet exemple est tout à fait déplacé pour illustrer la chute sporadique de *h* comme *gehauchter Absatz* et serait au contraire utile ailleurs dans quelque paragraphe où il serait question de la faiblesse de l'*h* dans les dialectes arabes modernes en général, de sa régression dans les pronoms affixes de 3e personne singulier et de sa disparition dans quelques mots, etc.

P. 63, § 41 m. Les études parues jusqu'ici ne peuvent pas autoriser à déclarer que les longues qui existent en syllabe fermée subsistent en syllabe doublement fermée *dans les dialectes maghrébins* ; on entend souvent la prononciation abrégée à côté de la prononciation longue, et pour Tunis M. Stumme a spécifié (*Tunisische grammatik,* p. 6) que devant deux consonnes les longues s'abrègent quelquefois.

P. 122, § 45 e α. Dans quels dialectes de Bédouins le *ǵ* (*dżim*) est-il pronononcé *g* (*g* occlusif) ? Si le renseigne-

ment ne vient que de Socin, il ne vaut que pour l'Arabie centrale. Il est inexact de dire (§ 45 e β) que la prononciation affriquée *ǵ* se trouve presque partout où on n'a pas un *g* puisqu'il est exposé à l'alinéa γ que la simple spirante *ž* (*j* français) est très répandue. D'autre part le passage phonétique de *gi̯* à *di̯* n'est pas du tout invraisemblable, en tout cas beaucoup moins que celui de *g* à *dž* puis à *di̯*. Le *ǵ* quoiqu'il soit probablement moins répandu en Algérie que le *ž* se rencontre cependant bien ailleurs qu'à Tlemcen, notamment à Alger.

P. 131, § 46, h α. C'est s'engager à faux que de déclarer que le *ṯ* et le *ḏ* spirants n'existent pas en dehors des dialectes énumérés : M. Marçais, après les avoir signalés, en Oranie ajoute (*Saïda,* p. 19, n. 2) : « Les interdentales spirantes apparaissent aussi dans le Sahara et chez les ruraux du Tell algérois. »

P. 155, § 55 a γ et p. 167, § 59, c α. Influence progressive et régressive de *r* tendant à emphatiser des consonnes voisines. Dans ces deux alinéas sont réunis des faits très variés et nous avons un bon exemple de la confusion où aboutissent parfois les méticuleuses classifications de M. B., faute de tenir suffisamment compte des faits d'ensemble. Il est exact que l'on rencontre assez souvent, dans la prononciation, des emphatiques non étymologiques dans des mots qui contiennent un *r* ; la cause en est l'existence maintenant reconnue, à côté de l'*r* ordinaire, d'un *r* emphatique dont M. Marçais a traité dans *Saïda,* p. 25 (où l'on trouvera en note toutes les références utiles). Il y aurait donc lieu d'ajouter à la liste des phonèmes du sémitique cet ṛ, existant au moins en arabe. Dès lors l'existence d'une emphatique dans les mots cités rentre dans le cas plus général d'assimilation d'emphase à distance. De plus, certains des mots cités étant des emprunts à des langues étrangères où l'emphatisation est très fréquente (v. § 44, fβ), l'influence de l'*r* n'y est pas en question. Enfin l'emphase est « psychologique » dans *'ifrīṭ* (pour *'ifrīt*) « démon », très répandu au Maghreb, et sans doute aussi dans *ṣurm* pour *surm* « anus » (beaucoup des mots obscènes sont nettement emphatiques).

P. 221, § 84 b. Il est insuffisant de noter, pour indiquer une dissimilation, que *r* passe à *l*, par exemple : il faudrait encore dire sous l'influence de quelle autre liquide, etc., le fait se produit. Faute de quoi on est exposé à donner comme dissimilation ce qui est un échange de liquides inexpliqué ou une assimilation ; ainsi dans *muṭlib* > *muṭnib* on ne voit pas pourquoi l'*l* serait « dissimilé » en *n*, mais on peut concevoir que la nasale *m* et la dentale *ṭ* aient amené le passage de *l* à la nasale dentale *n*. M. B. lui-même a noté une fois comme assimilation, une fois comme dissimilation le passage de *mimṭar* à *minṭar* (v. § 84 a ε avec renvoi à p. 162, § 50 b ρ). Enfin il faudrait nettement distinguer les mots d'origine arabe des mots d'emprunt tels que μαρτύριον > *marṭūl*. En effet dans les mots étrangers contenant des liquides, l'arabe (d'autres langues sont dans le même cas) fait très souvent des échanges sans autre raison apparente (ainsi *sordi* pour *soldi* « sou », seule forme connue des arabes d'Alger).

P. 222, § 84 a. 2. γ. L'arabe *ṣanam* « idole » de racine *ṣlm* est encore une assimilation par la nasale *m* de *l* en *n*, non une dissimilation.

P. 223, § 84 d γ. Pour *mangāna* « horloge à eau » il faudrait opter entre l'étymologie par gr. μάγγανον et celle par persan *pingān* (v. le renvoi donné au § 58, c λ, p. 168).

P. 244, § 90 A b, la forme *burnēṭa* « casquette, béret » ne peut venir par différenciation *nn* > *rn* de français *bonnet* où l'*nn* double est purement orthographique ; il s'agit d'un emprunt à l'espagnol *birreta* ou à l'italien *barretta*.

P. 327, § 111 *b*. On n'a pas « tunisien et tlemcénien » *'āškūn* : MM. Stumme, *Tunisische Grammatik*, p. 119 et Marçais, *Dial. Tlem.*, p. 173, donnent *āškūn*, *aškūn* *škūn* ; le mot d'ailleurs semble général au Maghreb.

P. 593, § 266 B a, Anm. 1 *u̯errīnī* « montre-moi » ne représente nullement une métathèse : il s'agit d'une forme d'intensif refaite, analogique des verbes à première radicale *u̯*, pour un verbe dont la conjugaison est troublée par sa double faiblesse dès l'arabe classique, et qui a subi ailleurs l'analogie des verbes à 2ᵉ rad. *u̯*.

Ces quelques notes sont destinées à montrer que le *Grundriss* de M. B. ne peut être consulté sans critique; mais il est certain que sur aucune question intéressant les langues sémitiques on ne saurait se dispenser d'y avoir recours.

M. Cohen.

Z. Gombocz. — *Honfoglaláselötti török jövevényszavaink* (Nos emprunts turcs antérieurs à l'occupation du territoire), fasc. 7 des Publications de la Société de Linguistique hongroise (*A magyar nyelvtudományi Társaság Kiadványai,* 7 *sz.*), IV + 108 p., in-8, Budapest, 1908.

L'influence turque s'est exercée sur le hongrois à deux reprises principalement; avant que les Hongrois n'occupent le territoire qui est aujourd'hui leur patrie, ils ont été en contact intime et prolongé avec un peuple de langue turque auquel ils ont emprunté un assez grand nombre de mots très importants relatifs surtout à l'agriculture et à l'élevage; puis après s'être établis dans la plaine du Danube et de la Tisza, ils ont dû, après la bataille de Mohács, subir le joug osmanly pendant près de deux siècles et en ont gardé une certaine quantité de termes variés, et notamment administratifs[1]. C'est du premier de ces deux groupes d'emprunts que s'occupe exclusivement M. Gombocz, jugeant avec raison, qu'en bonne méthode, il convient de sérier les questions pour les résoudre et de répartir les emprunts turcs selon leur origine avant d'aborder leur étude d'ensemble. On voit que la limite posée par M. Gombocz à son travail répond à une différence réelle et nettement marquée; seuls les mots comans peuvent faire quelque difficulté, parce qu'ils ne se distinguent pas suffisamment des emprunts plus anciens.

M. Gombocz donne la liste alphabétique complète des mots qui font partie de la couche la plus ancienne des

1. Il faut en distinguer les nombreux mots osmanlys qui ont pénétré en hongrois par l'intermédiaire du serbo-croate.

emprunts turcs en hongrois, ou qui ont été suspectés d'y appartenir. Cette liste comprend 330 mots, parmi lesquels 107 sont au moins douteux et dénoncés comme tels par l'auteur qui les a mis entre crochets. Chacun est suivi d'abord des formes qu'il a dans les dialectes ou dans les vieux textes s'il y a lieu, ensuite des vocables correspondants turcs et autres, enfin d'un bref exposé des arguments de M. G. quand les circonstances le demandent. Il est à noter que ni *dolmány* « dolman » ni *sör* « bière » ne figurent chez M. G. La seconde partie du travail est une phonétique où sont énumérées les équivalences phonétiques constatées au cours de l'étude ; la troisième donne très brièvement un aperçu de la manière dont les emprunts se répartissent au point de vue matériel entre la maison et la vie domestique, l'agriculture, les plantes, l'élevage, les animaux (la chasse et la pêche), la vie sociale, les notions abstraites, et se termine par quelques mots de conclusion. On regrettera en général que l'auteur qui, la plupart du temps, est très précis dans le détail, n'ait pas été plus formel ou plus explicite sur tel point de doctrine ou telle question intéressant l'ensemble. Par exemple, le hongrois *eke* « charrue » soulève un petit problème ; M. Gombocz admet que c'est un mot vieux bulgare (tchouvache), ce qui suppose qu'il a été emprunté avant que turc com. *ä* soit devenu *a*. Si l'on se reporte au mot *agár* « lévrier », on voit que telle est bien l'opinion de M. G., puisqu'il renonce à expliquer les deux *a* du mot hongrois et dit formellement que ceux de tchouv. *aɢar* sont dus à une évolution postérieure (cf. tel. *äyär*, kirg. *igär*) ; mais il eût mieux valu dire plus clairement son avis et ne pas oublier de faire figurer dans la phonétique le mot *eke*. De même, on voit figurer (v. p. 101, § 61) trois exemples excellents de l'équivalence hongr. *sz-* : tchouv. *ś-* : t. com. **j-* ; mais, à la même page (§ 57), on en trouve dix-neuf qui ne sont pas moins bons en faveur de l'égalité hongr. *gy-* : tchouv. *ś-* : t. com. **j-*, et M. Gombocz ne donne aucun éclaircissement au lecteur. Même la note en petits caractères du § 57 ne mentionne pas le fait important que tchouv. *ź-* issu de t. com. **j-* suppose un intermédiaire

*d'ž'-, *t'š'- (cf. p. 104 la citation v. bulg. *džör* = tchouv. *śör* = tat. Kaz. *jöz* = osm. *jüz*.

Mais le petit livre de M. Gombocz se recommande d'autre part par la sûreté et l'abondance des renseignements, clairement disposés et faciles à retrouver. De plus il n'est pas seulement l'œuvre d'un homme très érudit et fort au courant, mais aussi d'un linguiste dont la méthode est correcte, ce qui est une qualité précieuse toujours, mais particulièrement appréciable sur certains domaines[1].

Rob. Gauthiot.

F. W. K. Müller. — *Uigurica* (1. *Die Anbetung der Magier, ein christliches Bruchstück.* — 2. *Die Reste der buddhistischen « Goldglanz-Sūtra ».* Ein vorläufiger Bericht). Extrait des *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences de Berlin, 1908, in-4, 60 p. et deux planches.

On sait quels services M. F. W. K. Müller a déjà rendus aux iranisants, par le talent et la science qu'il a dépensés à déchiffrer, à interpréter et à publier un grand nombre de fragments de textes moyen-persans, d'origine manichéenne, rapportés du Turkestan par les expéditions archéologiques allemandes. Il en est question dans ce Bulletin même. Mais les turcologues ne lui doivent pas moins que les iranisants ; ils n'ont pas profité moins qu'eux que l'étude approfondie qu'il a faite le premier du système d'écriture dérivé de l'estrangelo qu'ont employé les manichéens ; ils lui doivent de plus d'avoir provoqué et encouragé le travail de Karl Foy sur la langue des fragments turcs trouvés à Turfan (*Die Sprache d. türk. Turfan-Fragmente in manichäischer Schrift.* I. *Sitzungsber. d. K. Preuss. Ak. d. Wiss.,* 1904, p. 1389 et suiv.) ; enfin

1. Quelques fautes d'impressions sont assez fâcheuses. En haut de la page 95, s'est égaré un *mássalhangzók* déplacé ; puisque M. G. écrit correctement *Kutadγu Bilig* (p. 2), pourquoi abréger en *Kud. Bil.* (p. ex. s. v. *bakó*), etc.

c'est à lui qu'ils sont redevables de la première publication un peu importante de textes rapportés, non plus tant par la première expédition allemande, que par les deuxième et troisième expéditions prussiennes.

Il ne s'agit pas de débris manichéens, écrits en estrangelo modifié, mais de textes chrétiens et bouddhistes en ouïgour. Le morceau chrétien publié en transcription avec traduction interlinéaire par M. F. W. K. Müller est un récit apocryphe de l'adoration des Mages. Il est suivi d'une série de fragments où l'éditeur a pu reconnaître, grâce au chinois, les restes d'une traduction du *Suvarṇaprabhāsasūtra,* entreprise et menée à bonne fin sur le désir d'une princesse turque. M. F. W. K. Müller a publié quelques morceaux de cette traduction en transcription, avec traduction interlinéaire, et parallèlement au texte chinois. Suivent des extraits d'écrits bouddhistes divers, imprimés sur la page de gauche en caractères ouïgoures, de très belle allure soit dit en passant, sur celle de droite en transcription latine accompagnée de la traduction. Un appendice contient un certain nombre de remarques sur les essais d'interprétation antérieurs, plus ou moins heureux, et une liste de mots soit nouveaux, soit restés inintelligibles jusqu'ici. Les deux tableaux joints à la plaquette sont des fac-similés de manuscrits ouïgours.

Bien entendu, il ne peut être question ici que de l'intérêt linguistique du travail de M. F. W. K. Müller. Il est d'ailleurs considérable. La langue des fragments publiés est vraiment du vieux turc, et si elle n'est pas identique à celle des inscriptions de l'Orkhon, elle lui ressemble beaucoup. Au contraire, et ici il ne faudrait pas que l'identité dans l'écriture favorisât des rapprochements aventurés, elle diffère sensiblement de celle qui nous est attestée dans le Qutadγu Bilig. Au point de vue du vocabulaire la liste provisoire donnée par M. F. W. K. Müller suffit à montrer que les textes exhumés rendront sans doute possible l'intelligence de plus d'un mot obscur ou douteux des inscriptions. Dès maintenant nous sommes assurés du sens de *ärtingü* « très » (ainsi que le supposait M. Thomsen), *ajyγ* « méchant », *bošγur-* « instruire », *yduq* « saint,

sacré » (selon l'hypothèse de M. Thomsen), *jypar* « arome », sens entrevu par M. Thomsen. On a acquis en même temps le moyen de déterminer la forme de certains termes, comme p. ex. celle de *ög* « mère » que l'on croyait être *ögä* et que K. Foy a fixée le premier (*Sitzungsber. d. K. Pr. Ak. d. Wiss.*, 1904, p. 1397). La phonétique, elle, n'a guère pu profiter de la lecture des manuscrits ouïgours ; ainsi qu'il était naturel, ce sont les textes manichéens qui ont apporté les renseignements les plus importants. Ils ont confirmé de la façon la plus nette les conclusions du beau travail de M. Thomsen sur le système des consonnes en ouïgour et sur les rimes du Qutadγu Bilig ; pour s'en convaincre, il suffit de parcourir la liste de 627 mots extraits de documents manichéens qu'a publiée M. A. von Le Coq dans son étude sur *Ein manichäisch-uigurisches Fragment aus Idiqut-Schahri* (*Sitzungsber. d. K. Pr. Ak. d. Wiss.*, 1908, p. 398 et suiv.). Pour le vocalisme, les écritures du système indien, *brāhmī* ou tibétaine, pourront seules nous apprendre du nouveau.

Au point de vue de la morphologie, les textes publiés ne sont pas moins intéressants. K. Foy (*loc. cit.*) a déjà signalé un certain nombre de faits qui sont communs à la langue turque des documents de Turfan et à celle des inscriptions, mais que ne présente pas celle du Qutadγu Bilig. Il n'y a pas lieu d'y insister ici ; nous ne nous permettrons qu'une remarque. A la page 5 de son étude, M. F. W. K. Müller suppose que *qy-a* (*ki-a*) est un élément postposé servant tantôt à former simplement des adverbes, tantôt à donner le sens de « seulement ». Il nous paraît qu'il s'agit en fait d'une particule de renforcement ; en effet à la page 5, *ädgü ki-a barynglar* avec *ädgü* « bien » renforcé répond exactement à *käd köngül tägürüp tiläng-glär* où l'expression *köngül tägürüp* « y mettant votre cœur » est fortifiée par *käd* « très » ; d'autre part dans le premier passage cité en note (p. 5), M. F. W. K. Müller traduit *balyq-inγa jaqyn-qy-a* par « près de la ville », mais à la page 28 il rend lui-même la même expression par « *tout* près de la ville ». Enfin, à la même place, figure une autre phrase qui commence par *bir ki-a jmä uẓik*

äkšär sözläjü jrlyqamadyn où *ki-a* aurait, paraît-il, le sens de « seulement » et dont le début est traduit par « sans même seulement daigner prononcer une seule lettre » ; or, ce mot-à-mot contient un terme qui ne figure pas dans l'original, à savoir « seule » ; si *ki-a* est une simple particule de renforcement, la présence de ce « seule » qui corrobore « une » s'explique d'elle-même ; il n'y a à supprimer que « seulement » devenu inutile, puisqu'il ne répond plus à rien et la traduction devient « sans daigner prononcer même *une seule* (*bir ki-a*) lettre ». Pour finir, il reste à signaler que *-qy-a* : *-ki-a* ainsi entendu se rattache à *-qyja* que l'on trouve dans les inscriptions de l'Orkhon, où il forme le second élément de *azqyja* « très peu », renforcement de *az* « peu ».

Tout ce qui précède ne peut donner qu'une idée approchée de l'intérêt qu'éveille la première publication un peu considérable de textes turcs de Turfan en écriture ouïgoure. Les études de K. Foy et de M. von Le Coq contribuent encore à l'exciter ; espérons qu'il sera bientôt satisfait. En tout cas, on peut affirmer que des hommes capables de faire le nécessaire ne manquent pas à Berlin et l'on ne peut que rendre hommage à l'érudition, à la sagacité et à la conscience de M. F. W. K. Müller.

Rob. Gauthiot.

H. Paasonen. — *Csuvas Szójegyzék* (*Vocabularium linguæ čuvašicæ*, supplément aux vol. 37 et 38 des *Nyelvtudományi Közlemények*), VIII + 244 p., in-8, Budapest, éd. par l'Académie des Sciences de Hongrie.

La grammaire comparée des langues turques dont les bases ont été posées par le grand Böthlingk et par MM. Radloff et Vámbéry, à laquelle une impulsion et aussi une direction nouvelles ont été imprimées par notre confrère M. Vilh. Thomsen, manque malheureusement sur la plupart des domaines d'instruments de travail suffisants.

Ceux que l'on possède, quand ils ne sont pas trop pauvres, pèchent trop souvent par la méthode et la précision. Tous les turcologues seront reconnaissants à M. Paasonen, le professeur de linguistique finno-ougrienne de l'Université de Helsingfors, d'avoir, en bonne partie, remédié à ces défauts en ce qui concerne le tchouvache. Jusqu'ici l'on ne disposait en somme, en fait de vocabulaire, que de celui de Zolotnickij, paru à Kazan en 1875 et manifestement insuffisant ; désormais on pourra se reporter à un dictionnaire, qui évidemment est encore loin d'être complet, mais qui offre des mots notés avec soin et précision par un linguiste qui est au courant des questions phonétiques et dont l'oreille est exercée à saisir les nuances de la parole et à les noter [1].

Ceci est déjà précieux, et la phonétique comparée des langues turques n'a que trop souffert du manque de clarté et de certitude des exemples tchouvaches. M. Paasonen offre encore davantage ; à la suite de chaque mot, traduit d'abord en hongrois, puis en allemand, il en a donné l'étymologie. Il a indiqué après chaque emprunt son original arabe, persan, tatar ou russe, après chaque mot turc ses correspondants dans les autres langues de la famille, après d'autres moins clairs des rapprochements toujours intéressants. Bien entendu, il ne saurait être question ici d'examiner si l'opinion de M. Paasonen doit être toujours admise sans réserve ; mais ce qu'il faut dire c'est qu'en fait l'information de l'auteur est excellente et très étendue et que son vocabulaire mériterait de fait le titre de lexique étymologique du tchouvache. Pour faciliter le maniement de son livre et le rendre utile à ceux qui, sans être turcologues, voudraient y chercher des renseignements purement lexicologiques, M. Paasonen y a joint la liste alphabétique complète des traductions hongroises d'une part, allemandes de l'autre.

Le dictionnaire de M. Paasonen est donc un livre re-

1. Le vocabulaire de M. Paasonen est basé, comme le *Kornevoj čuvašskago russkij slovar'* de Zolotnickij, sur le haut tchouvache. On sait qu'en revanche les *Materialy dlja izslědovanija čuvašskago jazyka* de M. Asmarin représentent le bas tchouvache.

marquable, auquel il ne faut pas demander ce qu'il ne peut ni ne veut donner, c'est-à-dire un tableau complet du vocabulaire du tchouvache pris dans son ensemble, mais auquel on peut toujours se fier. Il sera sans doute utile à plus d'un, et, en tout cas, il est indispensable aux turcologues, comme aussi à ceux qui étudient les langues finno-ougriennes, et, à notre avis, le russe.

Rob. GAUTHIOT.

F.-N. FINCK. *Die Verwandtschaftsverhältnisse der Bantusprachen*. Göttingen, 1908, in-8°, x-138 p.

Grâce à l'étroite ressemblance qu'elles ont entre elles, grâce aussi à l'heureuse chance qu'elles ont eue d'être étudiées par toute une série d'hommes à l'esprit pénétrant et vraiment scientifique, les langues du groupe bantou ont été rapprochées méthodiquement, et il a été créé là une grammaire comparée qui a déjà atteint un haut degré de rigueur ; c'est l'un des groupes les mieux étudiés après le groupe indo-européen. Et c'est ainsi que M. F. N. Finck, qui travaille avec succès à relever l'enseignement de la linguistique générale à l'Université de Berlin, a pu tenter de déterminer quels rapports particuliers soutiennent entre eux les dialectes bantous. L'auteur présente ses conclusions avec toute la réserve qui convient ; mais, quoiqu'on puisse penser de sa théorie, il est amené à préciser à plusieurs égards la forme sous laquelle on doit poser le bantou commun ; et par exemple ses remarques sur la distinction de deux sortes d'*i* (un *i* et un *e* très fermé) et de deux sortes d'*u* (un *u* et un *o* très fermé) semblent tout à fait solides. On voit que la grammaire comparée du bantou est parvenue au point de se poser des problèmes exactement pareils à ceux qu'on rencontre dans la grammaire comparée des langues indo-européennes ; et M. Finck applique à les résoudre les mêmes méthodes. — Outre les résultats qu'on y trouvera, le travail de M. Finck a le grand

avantage de montrer sur quels points on a particulièrement besoin d'observations nouvelles.

A. Meillet.

Gabriel Ferrand. — *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches.* Paris, 1909, in-8°, xlvii-347 p.

M. Ferrand, dont les hautes qualités de linguiste sont bien connues, vient d'augmenter encore d'une œuvre de valeur l'intéressante et savante série de ses travaux sur Madagascar et sa langue.

Son *Essai*, rempli de faits nouveaux, utilise non seulement les formes relevées dans les manuscrits du fonds arabico-malgache de la Bibliothèque nationale — tous du xvi° siècle, à l'exception du ms. 13, et auxquels personne n'avait eu recours jusqu'ici —, mais encore celles que lui ont fournies, outre les vocabulaires de Flacourt et de Houtman, l'examen attentif de trente-trois dialectes malgaches. Tous ces dialectes d'ailleurs ne diffèrent l'un de l'autre, nous dit l'auteur, que par les variantes phonétiques ou lexicographiques attendues chez un peuple de près de trois millions d'habitants. Ces matériaux sont ensuite comparés avec beaucoup de sagacité au malais, ou plutôt aux langues malayo-polynésiennes (= austronésiennes), car M. F., bien entendu, ne s'en tient pas uniquement au malais proprement dit, pour établir une fois de plus l'étroite et indéniable parenté du malgache avec le groupe malayo-polynésien.

Pour ses comparaisons, M. F. s'est servi du Dictionnaire malais-français de l'abbé Favre, de préférence aux dictionnaires plus sûrs et plus complets de Van der Tuuk et Von de Wall, ou au dernier en date, celui de Wilkinson. Malgré toutes ses lacunes, interprétations contestables ou dépourvues de précision, tendance marquée à admettre des dérivés plus artificiels que réels, le livre de Favre est encore un bon livre et l'on ne blâmera pas M. F. de l'avoir

suivi. Toutefois il l'entraîne à quelques légères omissions ou inexactitudes. C'est ainsi que *pĕmali* et *pantañ*, donnés par Favre comme signifiant : « illicite, défendu, interdit », comportent le sens bien plus important d' « interdiction religieuse », de « tabou », ce que M. F. n'eût pas manqué de noter s'il l'eût vu.

A propos de l'accent tonique en malais, si délicat à définir, M. F. se borne à répéter ce qu'en ont dit Van Eck et Gerth van Wijk. Tendeloo en a certainement mieux exposé les règles avec de nombreux exemples à l'appui [1], mais on peut suivre M. F. en toute quiétude quand il nous parle de l'accentuation malgache, de la durée et de la hauteur musicale de ses voyelles, des formes nominales et verbales ou de l'euphonie : là il est sur son vrai terrain, et quand il démontre une loi nouvelle de formation des verbes transitifs et intransitifs, il y est maître.

Un des chapitres les plus intéressants pour ceux qui s'occupent des langues malayo-polynésiennes et de leurs rapports avec l'Inde est le chapitre relatif à l'introduction de mots sanskrits dans le malgache. Il aide à fixer la date d'une migration malaise à Madagascar : on peut la placer au début de notre ère, puisque c'est à cette époque que les peuples de race malaise (Malais, Javanais, etc.) subirent l'influence de l'Inde et qu'un peuple malais arriva à Madagascar nettement hindouisé. Comme il fallait s'y attendre, M. F. conclut avec Van der Tuuk et F. Müller que le malgache est un dialecte malais étroitement apparenté au batak de Sumatra et qui, après avoir été hindouisé, a évolué sur le sol de Madagascar pour y prendre une forme propre.

Souhaitons au nom des études austronésiennes aussi bien qu'austroasiatiques, de voir M. Gabriel Ferrand couronner ses travaux par une œuvre dont l'absence se fait encore bien vivement sentir : un dictionnaire malgache où il serait fait large part à la dialectologie.

Antoine Cabaton.

1. *Maleische grammatica*... door Dr. Mr. H. J. E. Tendeloo (Leyde, E. J. Brill. 1901, 2 vol. in-8°). *Klemtoon*, t. I, p. 28-32,

W.-H. Rivers. — *The Todas.* Londres, Macmillan, 1906, in-8°, xviii-755 p.

Le livre de M. Rivers mérite d'être signalé ici, non seulement parce qu'il enrichit de beaucoup le matériel linguistique fourni par ses prédécesseurs, mais aussi par les cinq pages (614-618) qu'il consacre au langage sacré et au langage secret des Todas. Le langage sacré est de trois espèces :

1° Les *kwarzam* : ce sont des mots employés dans les prières, dans les formules sacrées ou magiques, et dans les lamentations funéraires. Ils ne sont pas en langage archaïque et sont de même nature que le vocabulaire courant : ce sont des mots usuels, légèrement modifiés, ou des périphrases.

2° Le langage employé à la laiterie *ti,* où sont les buffles sacrés et dont le cérémonial diffère de celui des autres laiteries. Chaque espèce de pot ou d'ustensile employé dans le cérémonial de la laiterie a au *ti* un nom différent de celui qu'on emploie à la maison ou à la laiterie du village : ainsi le pot de terre appelé *persin* au *ti* s'appelle *patat* au village. « Prier » se dit *part* au village, *pôhvetnört* « donner la baguette » au *ti.* Certains verbes usités au *ti* ne sont permis aux gens ordinaires qu'à la 3ᵉ personne : une conséquence est que les noms de cérémonies qui sont donnés généralement sous forme de verbes à la 1ʳᵉ pers. plur. (p. ex. *erkumptthpimi* « nous tuons un buffle mâle ») seront toujours donnés sous forme de 3ᵉ pers. sing. s'il s'agit du verbe *nört* « donner » (ex. *irnörtiti* « il offre un jeune buffle »).

3° Le langage des *ten,* des dieux, en usage dans les récits qui les concernent. Il y a des mots spéciaux par exemple pour « homme », « tuer », « mourir », dans ces récits.

Le langage secret s'emploie en présence d'étrangers qui pourraient comprendre le toda. C'est un langage convenu, sans autre destination que d'éviter les indiscrétions.

A ces différentes espèces de langues spéciales, il faut joindre une indication que M. Rivers fournit p. 687 sur une différenciation dialectale par tribus. Il y a deux grandes divisions chez les Todas, les Tarthar et les Teivali : entre ces deux groupes il y a des différences de vocabulaire, et aussi des différences phonétiques, les unes signalées par M. Rivers, les autres ressortant de la lecture de la liste de mots qu'il donne. Les Teivali occupent les plus hautes fonctions religieuses : mais ils n'en sont pas moins considérés comme inférieurs sur certains points ; d'ailleurs ils sont la minorité (v. p. 682, 692) : on ne doit donc pas s'étonner s' « ils commencent maintenant à apprendre à parler correctement ».

Ainsi on constate chez les Todas trois langues spéciales d'origine religieuse, un argot, et une division dialectale d'origine sociale : le tout pour une population d'environ 800 individus.

J. Bloch.

Fr. Ribezzo. — *La lingua degli antichi Messapi* (I. Introduzione storica. — II. Ermeneutica). Naples, 1907, in-8°, v-104 p. (prix : 5 fr.).

M. Ribezzo prépare un *Corpus* des inscriptions messapiennes, dont le besoin est en effet très ressenti. En attendant la publication de ce recueil, il donne des indications sur l'histoire des Messapiens et un essai d'interprétation de certaines inscriptions. On est assez d'accord pour attribuer une valeur à la tradition indigène qui rattachait les Messapiens aux Illyriens ; les noms propres étudiés par M. W. Schulze dans ses *Eigennamen,* p. 29 et suiv., avec l'ampleur d'information et la sûreté de méthode qui caractérisent les travaux du digne successeur de Joh. Schmidt à Berlin, confirment la valeur de cette tradition. M. R. rassemble ce que l'on a déjà pu établir en y ajoutant des remarques personnelles intéressantes, et met au point le problème messapien. — Quant à l'essai d'inter-

prétation qui forme la seconde partie de la brochure, il faudrait pour l'apprécier avoir tenté soi-même d'expliquer les inscriptions messapiennes. Comme tous ses prédécesseurs, M. R. en est réduit à s'appuyer constamment sur des rapprochements avec d'autres langues indo-européennes ; et l'on sait combien ce procédé est dangereux.

A. Meillet.

Revue internationale des études basques, 1re année, 1907, in-8°, 703 p. ; 2e année, 1908, in-8°, 812 p. (Paris, chez Geuthner ; la 3e année, 1909, à la fois chez Geuthner et chez Champion).

Cette nouvelle revue est consacrée à l'étude du pays basque à tous points de vue. Et la langue y tient la place qui convient. Dirigée par M. Julio de Urquijo et ayant pour secrétaire de rédaction notre confrère M. G. Lacombe, elle se propose de mettre de l'ordre et de la méthode dans un ordre de recherches où trop d'amateurs ont répandu leurs fantaisies. On a plaisir à voir comment la méthode devient plus ferme et plus scientifique au fur et à mesure que la revue prend mieux conscience de son objet. La direction s'efforce d'obtenir des articles originaux des meilleurs basquisants, de ceux qui ont des principes linguistiques rigoureux ; M. Uhlenbeck, M. Schuchardt y collaborent. On traduit aussi parfois en tout ou en partie des travaux importants parus ailleurs, comme la déclinaison ibérique de M. Schuchardt. Les études basques ont enfin trouvé le centre qui leur manquait ; des bibliographies étendues permettent de suivre les recherches faites sur la question basque. On peut affirmer dès maintenant que la revue contribuera et par ses articles originaux et par ses critiques à organiser le travail scientifique sur un domaine trop négligé, et en partie abandonné à des personnes qui le gâchaient. On souhaitera que la publication se poursuive et que la tendance à la rigueur scientifique qui la

distingue si heureusement y domine toujours davantage. Deux études semblent particulièrement urgentes : d'une part, celle des parlers locaux actuels, qui sont très sensiblement différents les uns des autres et qui permettraient de poser un commencement de grammaire comparée, et d'autre part, celle des noms propres de lieux et de personnes compris dans les anciens textes, les anciennes chartes notamment, qui permettrait de reculer l'histoire de l'évolution phonétique du basque.

A. Meillet.

E. Philipon. — *Les Ibères, étude d'histoire, d'archéologie et de linguistique*, in-8°, xxiv-344 p. Paris, 1909 (chez Champion).

Le livre de M. Philipon est plein de faits et agréable à lire ; le sujet en est très important, et l'exposé de l'auteur rendra service aux historiens. Mais il ne peut être question ici que des chapitres assez brefs qui sont relatifs à la langue ; et c'est précisément cette partie qui appelle peut-être le plus la critique.

Poursuivant la démonstration qu'il avait commencée dans les *Mélanges H. d'Arbois de Jubainville*, M. P. essaie d'établir que l'ibère est une langue indo-européenne et n'a rien à faire avec le basque. Le mal est qu'on sait très peu de choses de la langue ibère. On en a de nombreuses légendes de monnaies qui fournissent des noms propres, aussi connus par les auteurs grecs et latins, et quelques inscriptions ; mais ces inscriptions ne sont pas lues de tout point avec certitude et ne sont pas comprises du tout. M. Schuchardt, dans un mémoire plein de choses et d'idées comme il les écrit, a tenté de déterminer quelques formes de la flexion des noms ibères (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne ; *phil.-hist. Kl.*, CLVII, 2) ; mais on ne peut faire que des hypothèses assez incertaines ; du reste, si l'on admet les vues de M. Schuchardt, cette flexion n'aurait rien d'indo-européen ; et c'est bien du basque qu'il

faudrait rapprocher l'ibère. Quoique le mémoire de M. Schuchardt ait paru en 1907, et le livre de M. P. en 1909, M. P. ne mentionne pas son devancier, et l'on ne sait ce qu'il pense des conclusions de M. Schuchardt qui ruineraient entièrement les siennes. Le nominatif en *-s* dont M. P. fait état n'est nullement établi en ibère, ainsi que le montre M. Schuchardt.

Pour établir le caractère indo-européen de l'ibère, on ne dispose donc que des noms propres. Mais, s'il n'est jamais légitime de fonder l'affirmation d'une parenté linguistique sur de simples rapprochements de mots et s'il est toujours nécessaire de s'appuyer sur des formes grammaticales, il est particulièrement dangereux de faire reposer toute une démonstration sur des analyses de noms propres.

M. P. objectera peut-être que l'on analyse, et avec succès, les noms gaulois ; mais d'abord beaucoup des explications qu'on donne sont loin d'être sûres, ainsi que M. Dottin l'a souvent montré, ; et quant aux explications valables sur le domaine gaulois, la possibilité d'en donner tient à une circonstance qui ne se retrouve pas pour l'ibère : d'une part, on possède deux grands groupes de langues celtiques, proches du gaulois, et, de l'autre, le gaulois forme ses noms de personnes suivant les procédés de l'onomastique indo-européenne ; on y reconnaît de suite le nom solennel, composé à deux termes, comprenant deux noms communs. L'intérêt linguistique de l'onomastique gauloise consiste avant tout en ce qu'elle fournit des noms communs en partie aisés à interpréter et dont on a la clé. Rien de pareil pour l'ibère.

Quand on retrouve sur un domaine étendu les mêmes radicaux, les mêmes suffixes, les mêmes procédés de formation pour les noms de lieux ou de personnes, on peut assurément en conclure à une parenté de langues, comme on l'a fait pour l'Asie Mineure. Mais, quand il s'agit de rattacher une langue au groupe indo-européen, ce procédé de démonstration n'est guère applicable ; car il n'y a rien de commun entre les noms de lieux qu'on rencontre sur les diverses parties du domaine occupé à date historique

par les langues indo-européennes; et si l'on en était réduit aux noms propres pour déterminer la parenté du sanskrit, du slave, du germanique et du grec par exemple, on ne la soupçonnerait même pas. M. P., après beaucoup d'autres, analyse des noms propres et y recherche des radicaux ou des suffixes indo-européens ; mais c'est fantaisie pure que de chercher dans le nom de montagne *Candamos* l'idée de « briller », fantaisie pure par conséquent de rapprocher le skr. *candrá-* « brillant » (et secondairement « lune », seul sens donné par M. P.).

C'est donc le principe même de la démonstration de M. P. qui est ruineux (cf. les observations de M. Vendryes, *Rev. celt.*, 1909, p. 200 et suiv.) ; et il importe de le dire nettement pour prévenir de pareilles tentatives qui, malgré le talent dépensé à les préparer et à les exposer, ne sauraient aboutir à aucun résultat solide. De toutes les données qu'on peut employer en linguistique, les noms propres sont la plus difficile à manier, celle qui exige la critique la plus stricte et qui peut conduire au moins de conclusions certaines.

A. Meillet.

Albert Léon. — *Une pastorale basque : Hélène de Constantinople.* Paris, Champion, 1909, in-8, 525 pages.

Il faut savoir gré à M. Léon d'avoir écrit ce gros volume, qui est une contribution importante aux études basques. Il se divise en deux parties nettement distinctes: la première est une longue introduction (104 p.) sur le théâtre souletin ; c'est une revue très détaillée de tout ce qu'on sait sur la question, surtout depuis les remarquables travaux de M. Georges Hérelle, avec de loin en loin des vues personnelles et des renseignements nouveaux. Dans la seconde partie, on recherche les sources de la *trajerie* d'Hélène dont il est donné de très longs extraits empruntés aux diverses rédactions connues, avec traduction en regard.

Cette seconde partie nous arrêtera à cause de ses traductions infiniment nombreuses et du chapitre IV où il s'agit *in fine* de la langue. Pour ce qui regarde le premier point, il est regrettable que M. Léon ait employé tour à tour et presque au hasard deux procédés absolument difrents : tantôt il serre le texte de si près que sa version est à peine française ; tantôt au contraire il vise tellement à l'élégance qu'on ne reconnaît pas toujours la lettre, sinon l'esprit de la phrase souletine, si bien que l'on se demande si le traducteur a suffisamment compris le sens exact de chaque mot. Les temps, notamment, ne sont pas toujours bien rendus, et les mêmes termes, à quelques lignes d'intervalle, apparaissent avec une signification légèrement différente, bien que le contexte n'indique aucun changement. Signalons quelques erreurs plus ou moins graves : sans insister sur *hamabost* « quinze » rendu étourdiment par « seize » (page 352), je note p. 211, *bere bi semiak* « ses deux enfants » (au lieu de « fils ») ; — p. 230, *segurki halere* ne signifie pas « sûrement ainsi » mais « certes assurément » : c'est un basquicisme ; — p. 261, *haur çurtz*, confusion évidente avec *zuhur* : au lieu de « sages enfants » lire « orphelins » ; — p. 294, *erreguignatu içan ninçan* ne veut pas dire « j'avais régné », mais « j'avais été faite reine » ; — p. 327, *imbidiac* « désirs » : confusion avec *imbeyac* ou *imbeac* « envies » ; *imbide* (labourdin *egimbide*) correspond à « devoir » ; — p. 359, *igaraitian* ne doit pas être traduit par « en montant » : c'est *igaitian* qui a ce sens-là ; *igaraitian* = en passant ; — p. 412, *orkhax* « bouc » ; puisqu'il s'agit d'une chasse, ce serait plutôt ici « cerf » ou « chamois » ; p. 422, *bizcaretan* « sur l'épaule » au lieu de « sur le dos » ; — p. 481, *egunian behin* « le jour ... d'abord » : il faudrait « une fois par jour » ; — p. 489, *basco goiçian* « la veille de Pâques » : c'est « le matin de Pâques ». Il y a un grand nombre d'inadvertances de ce genre, mais je n'insiste pas.

Les paragraphes consacrés à la langue sont généralement bons, mais n'augmentent pas ce que nous savions déjà des particularités souletines : on aurait pu insister

sur bien des points et mentionner certains idiotismes curieux. Je ne vois pas comment M. Léon a pu avancer que la graphie *o* pour *u* dans une foule de vocables dénotait une influence bas-navarraise. Il est plus vrai de dire que là où le souletin a *u* le labourdin et aussi le roncalais ont souvent *o*; quant au bas-navarrais, j'attends qu'on me cite des exemples : je ne crois donc pas à cette influence.

P. 513, on déclare que *dereit* pour *deit* est complètement inusité. Méfions-nous d'assertions semblables quand il s'agit du pays basque où le langage est diversifié à l'infini : la forme *dereit* est parfaitement connue ; on la trouve ailleurs, notamment dans une chanson du recueil de Sallaberry : *Maitiak ezpadereit bortha idekiten,* et je l'ai entendue dans la bouche d'improvisateurs illettrés qui avaient besoin d'une syllabe. Je ne suis pas sûr non plus que *ciauriste* « venez » (plur.) soit tombé en désuétude ; en tout cas *ciauri* ou plutôt *tziauri* existe encore parfaitement dans toute la Soule (bas-navarrais *zauri,* de *jaugin,* donné par Pouvreau ?). Même observation à propos de *ore* « ton » et *hor* « chien » qui est très répandu.

Je ne voudrais pas attacher plus d'importance que de raison à ces remarques. Il reste que M. Léon a eu le très grand mérite de nous donner un travail probe, consciencieux, très fouillé, bourré de faits et de documents, qu'aucun basquisant ne pourra désormais se dispenser de lire et de relire, en prenant garde toutefois aux fautes d'impression innombrables qui émaillent ce livre, et dont il serait souverainement injuste de faire un grief à l'auteur aveugle.

Georges Lacombe.

Theodor KLUGE. — *Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der kaukasischen Sprachen.* I. Die Sprache der urartäischen Inschriften und ihre Stellung im kaukasischen Sprachkreise. Berlin, in-8, 51 p. (*Mitteilungen der vorderasiatischen Gesellschaft,* 1907, 5).

A. TROMBETTI. — *Sulla parentela della lingua etrusca* dans *Memorie della R. Accademie delle scienze... di Bologna,* Se. I, t. II, *Sez. St.-Fil.,* p. 167-221.

Heinrich WINKLER. — *Das Baskische und der vorderasiatisch-mittelländische Völker-und Kulturkreis.* Breslau, 1909, in-4, 52 p.

Dans sa belle *Geschichte des Altertums,* dont la seconde édition, en cours de publication, est si utile et si suggestive pour les historiens des langues comme pour tous ceux qui s'occupent de l'antiquité, M. Ed. Meyer exprime l'espoir que les trouvailles faites en Cappadoce permettront sans doute de déchiffrer enfin les inscriptions hittites et que les problèmes embrouillés posés par les populations d'Asie-Mineure trouveront ainsi un commencement de solution (vol. I, 2, p. 619). On peut espérer qu'alors les langues non indo-européennes ou sémitiques du bassin de la Méditerranée prendront un intérêt très grand et pour les linguistes et pour les historiens. Il est donc de première importance d'étudier toutes celles de ces langues qui sont dès maintenant accessibles et d'en préciser dans la mesure du possible la situation linguistique. En créant une société de l'Asie antérieure, les Allemands ont eu une idée très heureuse et ont montré, une fois de plus, qu'ils sentaient l'intérêt des problèmes nouveaux.

M. Th. Kluge a un sens très vif de l'intérêt que présentent ces questions ; il grouperait volontiers ensemble toutes les langues non indo-européennes ou sémitiques du bassin de la Méditerranée, depuis les langues du Caucase, l'élamite, le sumérien d'un côté jusqu'à l'étrusque et à l'ibère de l'autre. Pour aborder cet immense problème, il pense avec raison qu'un examen méthodique des langues du Caucase, les seules, avec le basque, qu'on puisse

encore observer, est la première nécessité qui s'impose. Le vocabulaire est toujours suspect d'être emprunté ; c'est donc aux formes grammaticales qu'il faut s'adresser.

M. Th. Kluge essaie de rapprocher le système grammatical des inscriptions urartiques de celui d'une langue caucasique du Nord, le Hurkan. Ce n'était pas la tâche la plus urgente. La langue moderne qu'il rapproche est arbitrairement choisie ; et les inscriptions urartiques sont trop peu nombreuses et trop obscures encore pour prêter utilement à une comparaison. La première chose à faire est de constituer la grammaire comparée des langues du Caucase, en allant de proche en proche : il serait par exemple relativement aisé de poser une grammaire comparée du groupe caucasique du Sud, qui forme une unité très nette. C'est de l'original — ou des originaux — commun, des langues du Caucase qu'on pourra rapprocher l'urartique, et éventuellement l'élamite, etc. En procédant autrement et en voulant anticiper sur l'ordre méthodique des recherches, on ne peut aboutir à aucun résultat décisif. — Il est à noter que M. Th. Kluge ne trouve pas occasion de citer la seule étude vraiment systématique et comparative qu'on ait faite de l'ensemble des langues du Caucase, celle de M. Schuchardt sur le caractère passif du verbe : et que, là où il parle du laze, il renvoie seulement au mémoire de Rosen, et ignore la publication beaucoup plus complète de M. Adjarian, dans le volume X des *Mémoires* de la Société (qui a aussi été mise en vente à part).

Le mémoire de M. Trombetti résume très commodément l'état actuel du problème étrusque au point de vue linguistique. On fera naturellement abstraction de ces rapprochements arbitraires avec toutes les langues imaginables qui déparent tous les travaux de M. Trombetti. Les quelques concordances que M. T. croit relever avec les langues indo-européennes semblent d'ailleurs sans portée. Mais il est remarquable que M. T. aboutisse à rapprocher avant tout l'étrusque des langues du Caucase et se range ainsi à l'opinion émise, avec la réserve nécessaire, par un maître dont on connaît l'intuition vraiment géniale et la méthode rigoureuse, M. V. Thomsen.

M. Heinrich Winkler rapproche le basque des langues du Caucase. Suivant sa coutume, il tient grand compte du type linguistique général, ce qui n'est pas toujours un bon moyen de démontrer, sinon de découvrir, la parenté historique des deux langues. Mais il signale aussi un bon nombre de concordances de fait, dont on devra tenir compte. M. W. rapproche, p. 36, un mot basque qu'il écrit *intschaur* « noix » d'un mot arménien qu'il écrit *enkuidsch* ; la forme du mot arménien est *ənkoyz*, avec *z* final, et c'est assez loin du mot basque, bien que le rapprochement soit plausible.

La détermination de la parenté de diverses langues anciennes avec les langues caucasiques ne pourra être abordée sérieusement que le jour où la grammaire comparée des langues du Caucase sera faite dans la mesure du possible. Ainsi qu'on l'a indiqué à propos de la brochure de M. Th. Kluge, c'est là la tâche la plus urgente. On commence à posséder des descriptions assez exactes de la plupart des langues du Caucase pour l'aborder utilement ; il ne manque que des travailleurs, et M. Dirr est vraiment laissé trop seul.

A. Meillet.

L. de Beaufront et L. Couturat. — *Dictionnaire international-français,* avec une préface de M. Otto Jespersen. Paris (chez Delagrave), 1908, in-18, xvi-212 p. (prix 2 fr. 50).

Le *Bulletin* ne saurait entrer dans la discussion des langues artificielles qui est une question de pratique plus qu'une question scientifique. Mais le dictionnaire de MM. de Beaufront et Couturat a un intérêt scientifique, parce que, fidèles à leur doctrine rationnelle, les auteurs ne se sont pas proposé de créer arbitrairement un vocabulaire ; ils veulent dégager ceux des mots qui parmi les grandes langues européennes occidentales ont le plus haut degré d'internationalité. Leur œuvre, vraiment objective, donne donc

un aperçu des éléments internationaux du vocabulaire européen, et elle en fait apparaître la grande importance. L'ouvrage est précédé d'une préface où M. Jespersen expose, en quelques pages pleines et décisives, quels principes doivent régler la composition d'une langue artificielle et de quelle utilité serait une pareille langue bien faite.

A. Meillet.

VARIÉTÉ

ORIGINE DU NOM DE PÉROU

Elle reste, jusqu'à ce jour, passablement obscure. Essayons toutefois de la déterminer autant qu'il sera possible.

On l'a vainement cherchée, paraît-il, dans les dialectes caraïbes et ceux du Darien. Pourra-t-on, d'autre part, contester la ressemblance avec celui de *Piruha* ou de *Puruha*, nom, d'après Montésinos, de la première dynastie ou caste civilisatrice et dont l'établissement remonte à une époque aujourd'hui impossible à déterminer. Nous répugnerions, toutefois, à la regarder comme antérieure au IIIe ou IVe siècle de notre ère. Peut-être bien serait-elle assez notablement postérieure.

Quoi qu'il en soit, à ces Piruhas ou Puruhas auraient succédé les *Amautas,* sur le compte desquels nous savons assez peu de chose. Plus tard vers le XIe ou XIIe siècle de notre ère apparaissent les *Incas* ou *Yngas* que les Espagnols trouvèrent maîtres d'un vaste et florissant empire, celui des *Qquichuas.* Ajoutons qu'aux débuts, le domaine incacique était fort restreint et ne s'étendait guère que sur le Cuzco et les rives du lac de Plomb ou Titicaca.

L. Angrand a constaté qu'au point de vue de la civilisation, les Qquichuas se rapprochaient des populations du Sud-Est des États-Unis (Chahta-Muscogulges et Natchez de la Louisiane). Les uns comme les autres feraient partie du groupe qualifié par le docte américaniste de Toltèque oriental ou Floridien à tête plate. Chez eux régnait l'usage d'aplatir le crâne des nouveau-nés.

En leur qualité de fils du soleil, les princes de Cuzco aussi bien que ceux des Natchez, jouissaient d'une autorité absolue et à base théocratique. Leur système de gouvernement différait donc essentiellement de celui des Mexicains, habitants du Guatémala et, en général, des populations du courant Toltèque occidental chez lesquels dominait la monarchie élective et une sorte de fédération triarchique. Ajoutons que par leur symbolique, les mystérieux constructeurs des monuments de Tiaguanaco en Bolivie semblent s'être rapprochés des Mexicains. Elle n'offre nullement un caractère Qquichua. Faudrait-il reconnaître en eux les Amautas de Montésinos?

De plus. L. Angrand voit, et avec toute raison, suivant nous, dans ce terme Inca ou Ynga, une altération de *Mico* ou *mingo,* « Prince, chef » dans les divers dialectes Choctaws et Muscogulges. La tribu incacique, originaire de la Floride ou de la Louisiane, se serait donc répandue sur la côte de ce que les géographes espagnols appelaient « Terre ferme » ou Carivana en passant par les petites Antilles. De là ils auraient gagné la région de Quito.

Toutefois, pour en revenir au sujet principal de cette étude, faisons observer que le nom des vieux *Puruhas* nous rappelle étrangement celui des *Puruaes* (*Puru*, au singulier) ou *Puruyaes,* tribu ou nation nombreuse habitant encore dans le cours du XVIIIe siècle et peut-être même depuis, la vallée où se trouve aujourd'hui la ville de Riobamba, au Sud-Est de Quito, aussi bien que celle de Zamora. C'était une race intelligente et relativement policée ayant sa langue particulière. Toutefois, à la suite de la conquête incacique, ils auraient fini par se familiariser tous avec l'idiome Qquichua (v. Herrera, *Historia de las Indias Occidentales* ; t. Ier : *Descripcion* ; Cap. 17, p. 36, col. 2 et t. III, libro V ; Cap. 1er ; p. 106, col. 2, aussi bien que Alcedo, *Diccionario geographico-historico de las Indias Occidentales* ; t. IV, p. 327, art. *Puruayes* et p. 371, art. *Quito* ainsi que pp. 425 et 424 ; art. *Riobamba*.

S'il convient, comme paraît l'admettre L. Angrand, de rapprocher ce terme *Puruha* de celui de *Puris,* litt : « Mar-

cheurs, voyageurs », sobriquet donné aux Indiens de la paroisse de *Alangasi*, à 12 ou 15 milles à l'Est de Quito, nous aurions non seulement l'origine, mais encore l'étymologie du nom de la première tribu civilisatrice de ces régions. Ces *Puris* font le métier de colporteurs et en cette qualité, ils parcourent tout le Pérou et la Nouvelle-Grenade. Ils sont remarquables par la rapidité de leur marche et leur résistance à la fatigue. On ne nous dit pas, il est vrai, à quel idiome est pris ce terme de *Puri*. Il y a lieu de croire que c'est au dialecte Puruaye. Les considérations tirées de la topographie paraissent bien l'indiquer. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que les premiers civilisateurs de la région Andine aient d'abord occupé le pays de Quito tandis que leurs successeurs Amautas et Qquichuas se sont plus étendus vers le Midi. N'est-ce pas, en règle générale, du Nord au Sud que paraissent s'être accomplies les migrations de peuples policés dans l'Amérique australe ? En un mot *Puruha* serait synonyme de « voyageur, migrateur ». Rappelons, à ce propos, celui des Allobroges signifiant litt. « *venus* d'un autre pays ».

En tout cas, L. Angrand retrouve ce nom des Puruhas chez beaucoup de tribus et localités de régions même éloignées. Citons, par exemple, les *Purugotos,* habitants du Delta formé par le Rio Cavari et son principal affluent de gauche, le Rio Paragua, par le 6 ou 7 de latitude Nord (voy. Caulin, *Historia de la Nueva Andalusia,* carte). — Les *Purucotos,* peuplade du Rio-Cara, mentionnée par Humboldt (*Voyage aux régions équinoxiales,* ; t. XI, livre IX, notes). Joignons-y les noms de *Colcapiruha* donné par Alcedo à un village de la province et corrégidorie de Cochabamba, au royaume de Pérou (Voy. t. Ier, p. 60, art. *Cochabumba,* — de *Puruchuca,* village du Pérou dans la province et corrégidorie de *Canta*. L'on retrouve d'ailleurs une rivière de *Puru,* dite aussi *Gonipape*, qui arrose une partie de l'ancienne Guyane portugaise et se jette, sous la ligne équinoxiale, dans l'Amazone, le Pueblo de *Puruai* ou *Puruay* dans la province et corrégidorie de *Sihuas* (Pérou), etc., etc. On peut induire de là que les anciens Puruhas auraient, comme plus tard les Qquichuas,

étendu au loin leur domination ou qu'ils auraient envoyé de tous côtés des colonies. Par exemple, nous éprouverions quelque hésitation sur la parenté à établir entre leur nom et celui de *Puru,* grande divinité des Salivas, riverains de l'Orénoque (voy. Gumilla, t. Ier, p. III).

Cte de Charencey.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

ERRATA

p. cxlv, l. 19 lire skr. *cárati* et non skr. *cṛṇóti*.

p. cl, l. 18 et 22 lire gr. ἠέριος et non gr. ἠεριος.

p. cliij, l. 9 lire skr. *bhūrjaḥ* et non skr. *būjaḥ*.

p. clvj, l. 6 lire gr. ἐνήνοχα et non gr. ἐνηνοχα; — l. 24 lire lat. *fenus* et non *ferus*.

p. clix, l. 14 lire gr. ἄλκαρ et non gr. ἀλκαρ.

